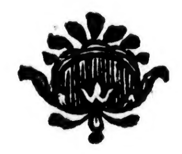
JOURNAL
D'UN
VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROI
DANS
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONNALE;

Adressé à Madame la Duchesse

DE LESDIGUIERES.

Par le P. De Charlevoix, *de la Compagnie de* Jesus.

TOME SIXIE'ME.

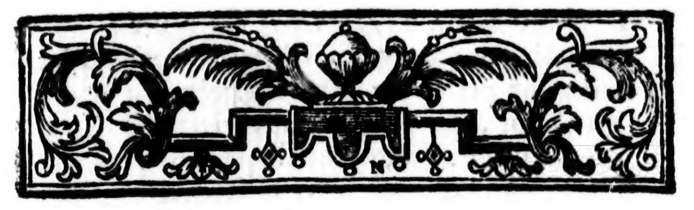


A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Libraire, Quai des Augustins, à S. Athanase & au Palmier.

M DCC XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



JOURNAL D'UN VOYAGE FAIT PAR ORDRE DU ROI, Dans l'Amérique Septentrionnale.

OU l'on trouvera la Description Géographique, & l'Histoire Naturelle des Pays, que l'Auteur a parcourus, les Coûtumes, le Caractere, la Religion, les Mœurs & les Traditions des Peuples, qui les habitent.

Adressé à Madame la DUCHESSE DE LESDIGUIERES.

VINT-UNIE'ME LETTRE.

1721. Juillet.

Départ de Michillimakinac. Observations sur les Courans des Lacs. Portrait des Sauvages du Canada. Leurs bonnes & leurs mauvaises qualités.

Du Lac de Michigan, ce trente-uniéme de Juillet, 1721.



MADAME,

JE partis de Michillimakinac avant-hier

1721. Juillet.

à midi, & me voici dégradé depuis hier dans une petite Isle, qui n'a point de nom; un Canot, qui vient de la Riviere S. Joseph, où je vais, ne sçauroit en sortir, non plus que nous, quoiqu'il ait le vent favorable; mais il le trouve, dit-il, trop bourru, & le Lac trop agité, ce qui me fournit une nouvelle occasion de vous écrire.

Observation sur les Courans des Lacs.

Quoique j'eusse le vent contraire, lorsque je m'embarquai le vint-neuf, je ne laissai pas de faire ce jour-là huit bonnes lieuës; ce qui prouve que les Courans me poussoient. J'avois déja observé la même chose en entrant dans la Baye, & j'en avois été surpris. Il n'est point douteux que cette Baye, qui est un cul-de-sac, ne se décharge dans le Lac Michigan, & que le Michigan, qui est aussi un cul-de-sac, ne porte ses eaux dans le Lac Huron, d'autant plus que l'un & l'autre, je veux dire, le Michigan & la Baye, reçoivent plusieurs Rivieres, le Michigan sur-tout, qui en reçoit un très-grand nombre, dont quelques-unes ne sont guéres inférieures à la Seine: mais ces grands Courans ne se font sentir qu'au milieu du Canal, & produisent sur les deux bords des remouts, ou contre-courans, dont on profite, quand on va terre à terre, comme sont obligés de faire ceux, qui voyagent en Canot d'Ecorce.

Je fis d'abord cinq lieuës à l'Ouest, pour gagner le Lac Michigan, ensuite je tournai au Sud, & c'est la seule route, que nous ayons à faire pendant cent lieuës jusqu'à la Riviere Saint Joseph. Rien n'est plus beau, que le Pays, qui fait la séparation du Lac Michigan & du Lac Huron. Hier je fis encore

1721. Juillet.

trois lieuës, & un vent forcé m'obligea de m'arrêter dans cette Isle. Je vais m'y désennuyer en achevant de vous faire connoître les Habitans Naturels de ce vaste Pays, dont j'ai déja parcouru une bonne partie.

Portrait des Sauvages.

Les Sauvages du Canada sont communément bien faits, & d'une taille avantageuse; il y a néanmoins quelques Nations, où il n'est point rare d'en voir d'une taille médiocre; mais il l'est infiniment d'en rencontrer, qui soient contrefaits, ou qui ayent quelque défaut extérieur. Ils sont robustes, & d'une complexion saine: ils vivroient très-lontems, s'ils se ménageoient un peu plus; mais la plûpart ruinent leur tempéramment par des marches forcées, par des jeûnes outrés, par de grands excès dans le manger; outre que pendant leur enfance ils ont souvent les pieds nuds dans l'eau, sur la neige, & sur la glace. L'Eau-de-vie, que les Européens leur ont portée, pour laquelle ils ont une fureur, qui passe tout ce qu'on peut dire, & qu'ils ne boivent que pour s'enyvrer, a achevé de les perdre, & n'a pas peu contribué au dépérissement de toutes ces Nations, qui se trouvent aujourd'hui réduites à moins que la vintiéme partie de ce qu'elles étoient, il y a cent cinquante ans. Si cela continuë, on les verra disparoître entierement.

Leur force.

Leurs corps ne sont point contraints au Berceau, comme les nôtres, & rien n'est plus propre à les dénouer, & à leur donner cette souplesse de tous leurs membres, que nous admirons en eux, que cette liberté, & les exercices, ausquels les Enfans s'accoutument d'eux-mêmes de très-bonne heure: les

1721. Juillet.

Meres les nourrissent lontems, & l'on en voit quelquefois, qui à six ou sept ans prennent encore la mamelle. Cela n'empêche pourtant pas, que dès la premiere année on ne leur donne toutes sortes de nourriture ; enfin le grand air, auquel ils sont continuellement exposés ; les fatigues, qu'on leur fait essuyer, mais peu à peu, & d'une maniere proportionnée à leur âge ; des alimens simples & naturels, tout cela forme des corps capables de faire & de souffrir des choses incroyables, mais dont l'excès, ainsi que je viens de le dire, en fait périr plusieurs avant l'âge de maturité. On en a vû, qui avoient l'estomach enflé de quatre doits, manger encore d'aussi bon appétit, que s'ils n'eussent fait que commencer ; quand ils se sentent trop chargés, ils fument, puis s'endorment, & à leur réveil la digestion est faite. Quelquefois ils se contentent de se faire vomir, après quoi ils recommencent à manger.

Leurs vices. Dans les Pays Méridionnaux ils gardent peu de mesures sur l'article des Femmes, qui de leur côté sont fort lascives. C'est de-là qu'est venuë la corruption des mœurs, qui depuis quelques années a infecté les Nations Septentrionnales. Les Iroquois en particulier étoient assez chastes, avant qu'ils eussent commerce avec les Illinois, & d'autres Peuples voisins de la Louysiane : ils n'ont gagné à les fréquenter, que de leur être devenu semblables. Il est vrai que la molesse & la lubricité étoient portées dans ces Quartiers-là, aux plus grands excès. On y voyoit des Hommes, qui n'avoient point de honte d'y prendre l'habillement des Femmes, & de s'assu-

1721. Juillet.

jettir à toutes les occupations propres du Sexe, d'où s'ensuivoit une corruption, qui ne se peut exprimer. On a prétendu que cet usage venoit de je ne sçai quel principe de Religion ; mais cette Religion avoit comme bien d'autres, pris sa naissance dans la dépravation du cœur, ou si l'usage, dont nous parlons, avoit commencé par l'esprit, il a fini par la chair : ces Effeminés ne se marient point, & s'abandonnent aux plus infâmes passions ; aussi sont-ils souverainement méprisés.

Pourquoi le Pays ne se peuple pas.

D'autre part les Femmes, quoique fortes & robustes, sont peu fécondes. Outre les raisons, que j'en ai déja touchées, à sçavoir, le tems qu'elles mettent à nourrir leurs Enfans, l'usage de ne point habiter avec leurs Maris tant que cela dure, & le travail excessif, qu'elles sont obligées de faire, en quelque situation qu'elles se trouvent ; cette sterilité provient encore de la coûtume établie en plusieurs endroits, qui permet aux Filles de se prostituer, avant que d'être mariées : ajoûtez à cela l'extrême misere, où ces Peuples se trouvent souvent réduits, & qui leur ôte l'envie d'avoir des Enfans.

Avantages, qu'ils ont sur nous.

Du reste il est certain qu'ils ont sur nous de grands avantages, & je mets pour le premier de tous la perfection de leurs sens, soit intérieurs, soit extérieurs. Malgré la neige, qui les éblouit, & la fumée, qui les accable pendant six mois de l'année, leur vûë ne s'affoiblit point ; ils ont l'oüye extrêmement subtil, & l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu, lontems avant que de l'avoir pû découvrir. C'est par cette raison, qu'ils ne peuvent souffrir l'odeur du Musc, ni aucune senteur forte ;

1721. Juillet.

on prétend même, qu'ils ne trouvent d'odeur agréable, que celle des choſes comeſtibles.

Leur imagination tient du prodige, il leur ſuffit d'avoir été une ſeule fois dans un lieu, pour en avoir une idée juſte, qui ne s'efface jamais. Quelque vaſte & peu battuë, que ſoit une Forêt, ils la traverſent, ſans s'égarer, dès qu'ils ſe ſont bien orientés. Les Habitans de l'Acadie & des environs du Golphe de Saint Laurent ſe ſont ſouvent embarqués dans leurs Canots d'écorce, pour paſſer à la Terre de Labrador, & chercher les Eskimaux, avec qui ils étoient en guerre: ils faiſoient trente & quarante lieuës en pleine Mer ſans Bouſſole, & alloient aborder préciſément à l'endroit, où ils avoient projetté de prendre terre. Dans les tems les plus nébuleux, ils ſuivront pluſieurs jours le Soleil, ſans ſe tromper: le Cadran le plus juſte, ne nous inſtruit pas mieux de la marche de ce bel Aſtre, qu'ils ne le peuvent faire par la ſeule inſpection du Ciel; auſſi quoiqu'on puiſſe faire pour les déſorienter, il eſt bien rare qu'on vienne à bout de leur faire perdre leur route. Ils naiſſent avec ce talent, ce n'eſt point le fruit de leurs Obſervations, ni d'un grand uſage; les Enfans, qui ne ſont point encore ſortis de leur Village, marchent auſſi ſûrement que ceux, qui ont le plus parcouru de Pays.

Leur éloquence.

La beauté de leur imagination en égale la vivacité, & cela paroît dans tous leurs diſcours. Ils ont la repartie prompte, & leurs harangues ſont remplies de traits lumineux, qui auroient été applaudis dans les Aſſemblées publiques de Rome & d'Athenes. Leur

1721. Juillet.

éloquence a cette force, ce naturel, ce pathétique, que l'art ne donne point, que les Grecs admiroient dans les Barbares; & quoiqu'elle ne paroiſſe point ſoûtenuë par l'action, qu'ils ne geſticulent point, qu'ils n'élevent point la voix, on ſent qu'ils ſont pénétrés de ce qu'ils diſent, & ils perſuadent.

Leur mémoire, leur pénétration, leur jugement.

Il ſeroit ſurprenant qu'avec une ſi belle imagination, ils n'euſſent point la mémoire excellente. Ils ſont dépourvûs de tous les ſecours, que nous avons inventés pour ſoulager la nôtre, ou pour y ſuppléer: cependant on ne peut dire de combien de choſes, avec quel détail de circonſtances, & avec combien d'ordre ils traitent dans leurs Conſeils. En quelques occaſions néanmoins ils ſe ſervent de petits bâtons, pour ſe rappeller les articles, qu'ils doivent diſcuter, & ils s'en forment une maniere de mémoire locale ſi ſûre, qu'ils parleront quatre ou cinq heures de ſuite, étaleront vint préſens, dont chacun demande un diſcours entier, ſans rien oublier, & même ſans héſiter. Leur narration eſt nette & préciſe, & quoiqu'ils uſent beaucoup d'allégories, & d'autres figures, elle eſt vive, & a tous les agrémens, que comporte leur Langue.

Ils ont le jugement droit & ſolide, & vont d'abord au but, ſans s'arrêter, ſans s'écarter, & ſans prendre le change. Ils conçoivent aiſément tout ce qui eſt à leur portée, mais pour les mettre en état de réuſſir dans les Arts, dont ils ſe ſont paſſés juſqu'à préſent, comme ils n'en ont pas la moindre idée, il faudroit travailler lontems; d'autant plus qu'ils mépriſent ſouverainement tout ce qui ne leur eſt

1721. Juillet.

pas nécessaire, c'est-à-dire, ce dont nous faisons le plus de cas. Ce ne seroit pas non plus une petite affaire, que de les rendre capables de contrainte & d'application aux choses purement spirituelles, ou qu'ils regarderoient comme inutiles. Pour ce qui est de celles, qui les intéressent, ils ne négligent & ne précipitent rien : & autant qu'ils font paroître de flegme, avant que d'avoir pris leur parti, autant témoignent-ils de vivacité & d'ardeur, lorsqu'il faut exécuter ; cela se remarque sur-tout dans les Hurons & les Iroquois. Non seulement ils ont la repartie prompte, mais encore ingénieuse. Un Outaouais, nommé *Jean le Blanc*, mauvais Chrétien & grand Yvrogne, interrogé par le Comte de Frontenac, de quoi il pensoit qu'étoit composée l'Eau-de-vie, dont il étoit si friand, dit que c'étoit un extrait de langues & de cœurs : car, ajouta-t'il, quand j'en ai bû, je ne crains rien, & je parle à merveille.

Leur grandeur d'ame.

La plûpart ont véritablement une noblesse, & une égalité d'ame, à laquelle nous parvenons rarement avec tous les secours, que nous pouvons tirer de la Philosophie, & de la Religion. Toujours maîtres d'eux-mêmes, dans les disgraces les plus subites, on n'apperçoit pas même sur leur visage la moindre altération. Un Prisonnier, qui sçait à quoi se terminera sa captivité, ou, ce qui est peut-être plus surprenant, qui est encore dans l'incertitude de son sort, n'en perd pas un quart d'heure de sommeil ; les premiers mouvemens mêmes ne les trouvent jamais en défaut. Un Capitaine Huron fut un jour insulté & frappé par un jeune Homme, ceux qui

étoient présens, vouloient sur le champ punir cette audace : » Laissez-le, reprit le Capitaine, n'avez vous pas senti la terre trembler, il est suffisamment averti de sa sottise.

1721. Juillet.

Leur constance dans les douleurs.

Leur constance dans les douleurs est au-dessus de toute expression. Une jeune Femme sera une journée entiere en travail d'Enfant, sans jetter un cri; si elle faisoit paroître la moindre foiblesse, on la jugeroit indigne d'être Mere, par la raison qu'elle ne pourroit dit-on, enfanter que des lâches. Rien n'est plus ordinaire, que de voir des personnes de tout âge & de tout sexe, souffrir pendant plusieurs heures, & quelquefois pendant plusieurs jours de suite, tout ce que le feu a de plus cuisant, & tout ce que la plus industrieuse fureur peut inventer pour le rendre plus sensible, sans qu'il leur échappe un soupir; ils ne sont même le plus souvent occupés pendant leur supplice, qu'à irriter leurs Bourreaux par les plus sanglans reproches.

Un Outagami, que des Illinois brûloient avec la derniere barbarie, ayant apperçu un François parmi les Spectateurs, le pria de vouloir bien aider ses Ennemis à le tourmenter; & celui-ci lui ayant demandé pourquoi il lui faisoit cette priere : » C'est, répondit-il, « que j'aurois la consolation de mourir par la « main d'un Homme. Mon plus grand re- « gret, ajouta-t-il, c'est de n'avoir jamais « tué un Homme. Mais, reprit un Illinois, tu « as tué un tel & un tel. Pour des Illinois, ré- « pliqua le Patient, j'en ai assez tué, mais ce « ne sont pas des Hommes «. «

Ce que j'ai remarqué ailleurs, Madame, pour diminuer la surprise, qu'une telle insen-

1721. Juillet.

sibilité pourroit causer, n'empêche point qu'on ne doive y reconnoître un grand courage. Il faut toujours, pour élever l'ame au-dessus du sentiment à ce point-là, un effort, dont les Ames communes ne sont point capables. Les Sauvages s'y exercent toute leur vie, & y accoûtument leurs Enfans dès l'âge le plus tendre. On a vû de petits Garçons & de jeunes Filles se lier les uns aux autres par un bras, & mettre entre les deux un charbon allumé, pour voir qui le secoueroit le premier. Enfin il faut encore convenir, que selon la remarque de Ciceron, l'habitude au travail, donne de la facilité à supporter la douleur (*a*). Or il n'est peut-être point d'Hommes au monde, qui fatiguent plus que les Sauvages, soit dans leurs Chasses, soit dans leurs Voyages. Enfin ce qui prouve que cette espece d'insensibilité est dans ces Barbares l'effet d'un véritable courage, c'est que tous ne l'ont pas.

Leur valeur.

Il n'est point étonnant qu'avec cette fermeté d'ame, & des Sentimens si élevés, les Sauvages soient intrépides dans le danger, & d'une valeur à toute épreuve. Il est vrai néanmoins que dans leurs Guerres, ils s'exposent le moins qu'ils peuvent, parce qu'ils ont mis leur gloire à n'acheter jamais bien cherement la victoire, & que leurs Nations étant peu nombreuses, ils ont pour maxime de ne point s'affoiblir: mais quand il faut se battre, ils le font en Lions, & la vûë de leur sang ne fait qu'augmenter leur force & leur courage. Ils se sont trouvés plusieurs fois dans l'action

(a) *Consuetudo enim laborum perpessionem dolorum efficit faciliorem*, 2. Tusc. 15.

avec nos Braves, qui leur ont vû faire des choses presqu'incroyables. 1721. Juillet.

Un Missionnaire ayant accompagné des Abénaquis dans une Expédition contre la Nouvelle Angleterre, & sçachant qu'un grand Parti d'Anglois les poursuivoit dans leur retraite, fit tout ce qu'il put pour les engager à faire diligence; il n'y gagna rien : toute la réponse, qu'il en reçut, fut qu'ils ne craignoient point ces gens-là. Les Anglois parurent enfin, & ils étoient pour le moins vint contre un. Les Sauvages, sans s'étonner, mirent d'abord leur Pere en sûreté, puis allerent attendre de pied ferme l'Ennemi dans une Campagne, où il n'y avoit que des souches d'Arbres. Le combat dura presque tout le jour; les Abénaquis ne perdirent pas un Homme, & mirent en fuite les Anglois, après avoir couvert de Morts le champ de bataille. C'est du Missionnaire même (*a*), que je tiens ce fait.

Les égards, qu'ils ont les uns pour les autres.

Mais ce qui surprend infiniment dans des Hommes, dont tout l'extérieur n'annonce rien que de barbare, c'est de les voir se traiter entr'eux avec une douceur & des égards, qu'on ne trouve point parmi le Peuple dans les Nations les plus civilisées. Cela vient sans doute en partie de ce que *le mien* & *le tien*, ces paroles froides, comme les appelle SAINT CHRYSOSTOME, mais qui en éteignant dans nos cœurs le feu de la charité, y allument celui de la convoitise, ne sont point encore connus de ces Sauvages. On n'est pas moins charmé de cette gravité naturelle & sans faste, qui regne dans toutes leurs manieres, dans toutes leurs actions, & jusques dans la

(*a*) Le Pere VINCENT BIGOT.

1721. Juillet.

plûpart de leurs divertissemens ; ni de cette honnêteté & de ces déférences, qu'ils font paroître avec leurs égaux, ni de ce respect des jeunes Gens pour les Personnes âgées, ni enfin de ne les voir jamais se quereller entre eux avec ces paroles indécentes, & ces juremens si communs parmi nous. Toutes preuves d'un esprit bien fait, & qui sçait se posseder.

J'ai dit qu'un de leurs principes, & celui, dont ils sont le plus jaloux, est qu'un Homme ne doit rien à un autre ; mais de cette mauvaise maxime ils en tirent une bonne conséquence, à sçavoir, qu'il ne faut jamais faire tort à personne, quand on n'en a reçu aucune offense. Il ne manque à leur bonheur que d'en user de Nation à Nation, comme ils font presque toujours de Particulier à Particulier, de n'attaquer jamais des Peuples, dont ils n'ont aucun sujet de se plaindre, & de ne pas pousser la vengeance si loin.

Leur fierté & leurs autres défauts.

D'ailleurs il faut convenir que ce qu'on admire le plus dans les Sauvages, n'est pas toujours vertu pure ; que le tempéramment & la vanité y ont beaucoup de part, & que leurs plus belles qualités sont obscurcies par de grands vices. Ces Hommes, qui nous paroissent si méprisables au premier abord, sont les plus méprisans de tous les Mortels, & qui s'estiment davantage. Les plus superbes de tous étoient les Hurons, avant que les succès eussent enflé le cœur des Iroquois, & eussent enté en eux une hauteur, que rien n'a encore pu rabattre, sur une grossiereté féroce, qui faisoit auparavant leur caractere distinctif.

D'un autre côté ces Peuples si fiers & si jaloux de leur liberté, sont au-delà de ce

1721.

Juillet.

qu'on peut imaginer, eſclaves du reſpect humain. On les accuſe auſſi d'être légers & inconſtans, mais c'eſt plutôt par eſprit d'indépendance, que par caractere, comme je l'ai remarqué des Canadiens. Ils ſont ombrageux & ſoupçonneux, ſur-tout à notre égard; traîtres, quand il va de leur intérêt; diſſimulés, & vindicatifs à l'excès : le tems ne ralentit point en eux le déſir de ſe venger; c'eſt le plus cher héritage, qu'ils laiſſent à leurs Enfans, & il ſe tranſmet de génération en génération, juſqu'à ce qu'on ait trouvé l'occaſion de l'exécuter.

Des qualités du cœur.

Quant à ce qu'on appelle plus particulierement les qualités du cœur, les Sauvages ne s'en piquent pas, ou pour mieux dire, elles ne ſont point en eux des vertus : il ſemble même qu'ils ne les ſçavent pas enviſager ſous ce point de vûë; amitié, compaſſion, reconnoiſſance, attache, ils ont quelque choſe de tout cela, mais ce n'eſt point dans le cœur, & c'eſt moins en eux l'effet d'un bon naturel, que de la réfléxion, ou de l'inſtinct. Le ſoin, qu'ils prennent des Orphelins, des Veuves, & des Infirmes; l'hoſpitalité, qu'ils exercent d'une maniere ſi admirable, ne ſont pour eux qu'une ſuite de la perſuaſion, où ils ſont, que tout doit être commun entre les Hommes. Les Peres & les Meres ont pour leurs Enfans une tendreſſe, qui va juſqu'à la foibleſſe, mais qui ne les porte point à les rendre vertueux, & qui paroît purement animale. Les Enfans de leur côté n'ont aucun retour de naturel pour leurs Parens, & les traitent même quelquefois avec indignité, principalement leurs Peres. On m'en a raconté des exemples, qui font

1721. Juillet.

horreur, & qu'on ne peut rapporter : mais en voici un, qui a été public.

Exemple du peu de naturel des Enfans pour leurs Parens.

Un Iroquois, qui a lontems servi dans nos Troupes contre sa propre Nation, & même en qualité d'Officier, rencontra son Pere dans un combat, & l'alloit percer, lorsqu'il le reconnut. Il s'arrêta, & lui dit : » Tu m'as » donné une fois la vie, je te la donne aujour- » d'hui, mais ne te retrouves pas une autrefois » sous ma main, car je suis quitte de ce que je » te devois «. Rien ne prouve mieux la nécessité de l'éducation, & que la nature seule ne nous instruit pas suffisamment de nos plus essentiels devoirs. Et ce qui forme, si je ne me trompe, une démonstration encore plus sensible en faveur de la Religion Chrétienne, c'est qu'elle a produit dans le cœur de ces Barbares à tous ces égards un changement, qui tient du miracle.

Sociétés particulieres entre les Sauvages.

Mais si les Sauvages ne sçavent pas goûter les douceurs de l'amitié, ils en ont au moins reconnu l'utilité. Chacun parmi eux a un Ami à peu près de son âge, auquel il s'attache, & qui s'attache à lui par des liens indissolubles. Deux Hommes ainsi unis pour leur intérêt commun, doivent tout faire & tout risquer pour s'entr'aider & se secourir mutuellement : la mort même, à ce qu'ils croyent, ne les sépare que pour un tems : ils comptent bien de se rejoindre dans l'autre Monde pour ne se plus quitter, persuadés qu'ils y auront encore besoin l'un de l'autre.

J'ai sur cela oui raconter qu'un Sauvage Chrétien, mais qui ne se conduisoit pas selon les maximes de l'Evangile, étant menacé de l'enfer par un Jésuite, demanda à ce Mission-

1721. Juillet.

naire, s'il croyoit que ſon Ami décédé depuis peu fût allé dans ce lieu de ſupplices : le Pere lui répondit qu'il avoit lieu de juger que Dieu lui avoit fait miſéricorde : *Je n'y veux donc pas aller non plus*, reprit le Sauvage, & ce motif l'engagea à faire tout ce qu'on ſouhaitoit ; c'eſt-à-dire, qu'il auroit été auſſi volontiers en Enfer, qu'en Paradis, s'il avoit cru y retrouver ſon Camarade ; mais Dieu ſe ſert de tout pour le ſalut de ſes Elus. On ajoûte que ces Amis, quand ils ſe trouvent éloignés les uns des autres, s'invoquent réciproquement dans les périls, où ils ſe rencontrent ; ce qu'il faut ſans doute entendre de leurs Génies tutélaires. Les préſens ſont les nœuds de ces aſſociations, l'intérêt & le beſoin les fortifient ; c'eſt un ſecours, ſur lequel on peut preſque toujours compter. Quelques-uns prétendent qu'il s'y gliſſe du déſordre ; mais j'ai ſujet de croire qu'au moins cela n'eſt pas général.

De la Couleur des Sauvages.

La couleur des Sauvages ne fait point, comme pluſieurs ſe ſont perſuadés, une troiſiéme eſpece entre les Blancs & les Noirs. Ils ſont fort baſanés, & d'un rouge ſale & obſcur, ce qui eſt plus ſenſible dans la Floride, dont la Louyſiane fait partie : mais cela ne leur eſt point naturel. Les fréquentes frixions, dont ils uſent, leur donne ce rouge, & il eſt étonnant qu'ils ne ſoient pas encore plus noirs, étant continuellement expoſés à la fumée en hyver, aux plus grandes ardeurs du Soleil en été, & dans toutes les ſaiſons à toutes les intempéries de l'air.

Pourquoi ils n'ont point de poils.

Il eſt moins aiſé de rendre raiſon de ce qu'à la réſerve des cheveux, que tous ont fort noirs ; des cils & des ſourcils, que quelques-

1721. Juillet.

uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil sur tout le corps ; & presque tous les Ameriquains sont dans le même cas. Ce qui étonne le plus, c'est que leurs Enfans naissent avec un poil rare, & assez long par tout le corps, mais qui disparoît au bout de huit jours. On voit aussi dans les Vieillards quelques poils au menton, comme il arrive parmi nous aux Femmes d'un certain âge ; j'ai vû attribuer cette singularité au continuel usage, qu'ont les Amériquains de fumer, & qui est commun aux deux Sexes : il paroît plus naturel à d'autres de dire que cela vient de la qualité de leur sang, qui étant plus pur, à cause de la simplicité de leurs alimens, produit moins de ces superfluités, dont le nôtre, plus grossier, fournit une si grande abondance ; ou qui ayant moins de sels, est moins propre à ces sortes de productions. Il n'est pas douteux au moins que c'est cette simplicité des alimens, qui rend les Sauvages si légers à la course. J'ai vû un Insulaire, voisin du Japon, qui n'ayant jamais mangé de pain, m'assûra qu'il faisoit sans peine à pied ordinairement trente lieuës par jour, mais qui ayant commencé d'en user, n'avoit plus la même facilité.

Ce qui est certain, c'est que nos Sauvages trouvent une très-grande beauté, à n'avoir point de poil ailleurs qu'à la tête ; que si quelquefois il leur en vient quelqu'un au menton, ils l'arrachent d'abord : que les Européens, quand ils les virent pour la premiere fois, leur parurent hideux avec leurs longues barbes, comme on les portoit alors ; qu'ils ne trouvent point belle notre couleur blanche, & que la chair des François & des Anglois,

quand ils en ont voulu manger, leur a paru de mauvais goût, parce qu'elle étoit salée. Ainsi, Madame, l'idée, qu'on se formoit autrefois en Europe des Sauvages, qu'on y représentoit comme des Hommes tout velus, non-seulement ne leur convient en aucune maniere, mais est précisément celle, qu'ils ont d'abord euë de nous, parce qu'ils crurent que nous avions tout le corps, comme le menton & l'estomach.

1721. Août.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VINT-DEUXIE'ME LETTRE.

Voyage à la Riviere de S. Joseph. Observation sur les Rivieres, qui se jettent dans le Lac Michigan du côté de l'Est. De celle du P. Marquette, & de l'origine de ce nom. Des Jeux des Sauvages. Quelques traits du caractere de ces Peuples.

De la Riviere de S. Joseph, ce 16. Août, 1721.

MADAME,

Il y eut hier huit jours, que j'arrivai dans ce Poste, où nous avons une Mission; & où il y a un Commandant avec une petite Garnison. La Maison du Commandant, qui est très-peu de chose, s'appelle le Fort, parce qu'elle est environnée d'une assez mauvaise palissade, & c'est à peu près le même partout, à l'exception des Forts de Chambly & de Catarocouy, qui sont de véritables Forteresses. Il y a néanmoins dans tous quelques petits

1721. Août.

Canons ou des Pierriers, qui dans un besoin suffisent pour empêcher un coup de main, & pour tenir les Sauvages en respect.

Danger de la Navigation du Lac Michigan.

Nous avons ici deux Villages de Sauvages, l'un de *Miamis*, & l'autre de *Pouteouatamis*, uns & les autres sont la plûpart Chrétiens, ais ils ont été lontems sans Pasteurs, & le Missionnaire, qu'on leur a envoyé depuis peu n'aura pas peu à faire, pour les remettre dans l'exercice de leur Religion. La Riviere de Saint Joseph vient du Sud-Est se décharger dans le fond du Lac Michigan, dont il faut ranger toute la Côte Orientale, qui a cent lieuës de long, avant que d'entrer dans cette Riviere. On la remonte ensuite vint lieuës pour gagner le Fort, cette Navigation demande de grandes précautions, parce que, quand le vent vient du large, c'est-à-dire, de l'Ouest, les lames y sont de toute la longueur du Lac; or les Vents d'Ouest y sont fort fréquens. Il y a bien de l'apparence aussi que la quantité de Rivieres, qui se déchargent dans le Lac, sur la Côte Orientale, contribuent par le choc de leurs courans avec les vagues, à rendre la Navigation plus périlleuse: ce qui est certain, c'est qu'il est peu d'endroits dans le Canada, où il se soit fait plus de naufrages. Mais je reprends mon Journal, où je l'ai interrompu.

Observations sur les Rivieres, qu'on rencontre sur cette route.

Le premier jour d'Août, après avoir traversé à la voile une Baye, qui a trente lieuës de profondeur, je laissai à droite les *Isles du Castor*, qui me parurent fort bien boisées; & quelques lieuës plus loin sur la gauche, j'apperçus sur une éminence de sable une espece de Buisson, lequel, quand on est par son

1721. Août.

travers, a la figure d'un Animal couché : les François l'ont nommé, l'*Ours qui dort*; & les Sauvages, l'*Ours couché :* Je fis vint lieuës ce jour-là, & je campai dans une petite Iſle, qui eſt par les quarante-quatre dégrés, trente minutes de Latitude-Nord; c'eſt à peu près la hauteur de Montreal. Depuis l'entrée du Lac Michigan juſqu'à cette Iſle, la Côte eſt fort ſablonneuſe, mais pour peu qu'on avance dans les Terres, le Pays paroît fort bon, du moins à en juger par les magnifiques Forêts, dont il eſt couvert. Il eſt d'ailleurs très-bien arroſé, car nous ne faiſions pas une lieuë, ſans découvrir ou quelque gros Ruiſſeau, ou quelque jolie Riviere, & plus on avance au Sud, plus les Rivieres ſont grandes, auſſi viennent-elles de plus loin, la preſqu'Iſle, qui ſépare le Lac Michigan du Lac Huron, s'élargiſſant à meſure qu'on avance au Midi. La plûpart néanmoins de ces Rivieres ſont aſſez peu larges, & ont peu de profondeur à leur embouchure : ce qu'elles ont de ſingulier, c'eſt qu'on y trouve preſque d'abord des Lacs de deux, de trois, ou de quatre lieuës de circuit; cela vient ſans doute de la quantité de ſables, qu'elles charient; ces ſables étant repouſſés par les vagues du Lac, qui viennent preſque toujours de l'Oueſt, s'accumulent à l'embouchure des Rivieres, dont les eaux arrêtées par ces digues, qu'elles ne franchiſſent qu'avec peine, ſe ſont creuſé peu à peu ces Lacs, ou Etangs, qui empêchent que tout le Pays ne ſoit inondé à la fonte des neiges.

Le troiſiéme, j'entrai dans *la Riviere du Pere Marquette*, pour examiner ſi ce qu'on m'en avoit dit, étoit vrai. Ce n'eſt d'abord

Riviere du P. Marquette.

1721. Août.

qu'un Ruisseau, mais quinze pas plus haut on entre dans un Lac, qui a près de deux lieuës de tour. Pour le faire décharger dans le Michigan, on diroit qu'on a coupé avec le pic un gros morne, qu'on laisse à gauche en entrant, & sur la droite la Côte est très-basse, environ l'espace d'une bonne portée de fusil, puis tout d'un coup elle s'éleve fort haut. On me l'avoit véritablement représentée ainsi; & sur cela, voici la Tradition constante de tous nos Voyageurs, & ce que d'anciens Missionnaires m'ont raconté.

Le P. Joseph MARQUETTE, natif de Laon en Picardie, où sa Famille tient encore aujourd'hui un rang distingué, a été un des plus illustres Missionnaires de la Nouvelle France; il en a parcouru presque toutes les Contrées, & il y a fait plusieurs découvertes, dont la derniere est celle du Micissipi, où il entra avec le Sieur JOLIET en 1673. Deux ans après cette découverte, dont il a publié la Relation, comme il alloit de *Chicagou*, qui est au fond du Lac Michigan, à Michillimakinac, il entra le dix huitiéme de May 1675 dans la Riviere, dont il s'agit, & dont l'embouchure étoit alors à l'extrémité du Terrein bas, que j'ai dit qu'on laisse à droite en y entrant, il y dressa son Autel, & y dit la Messe. Il s'éloigna ensuite un peu pour faire son Action de Graces, & pria les deux Hommes, qui conduisoient son Canot, de le laisser seul pendant une demie-heure. Ce tems passé, ils allerent le chercher, & furent très-surpris de le trouver mort; ils se souvinrent néanmoins qu'en entrant dans la Riviere, il lui étoit échappé de dire qu'il finiroit là son voyage.

Cependant comme il y avoit trop loin de-là à Michillimakinac pour y porter son Corps, on l'inhuma assez près du bord de la Riviere, qui depuis ce tems-là s'est éloignée peu à peu, comme par respect, jusqu'au Cap, dont elle baigne présentement le pied, & où elle s'est fait un nouveau passage. L'année suivante un des deux Hommes, qui avoient rendu les derniers devoirs au Serviteur de Dieu, retourna à l'endroit, où ils l'avoient enterré, en tira ce qui en restoit, & le porta à Michillimakinac. Je n'ai pû sçavoir, ou j'ai oublié le nom, que portoit auparavant cette Riviere; mais aujourd'hui les Sauvages ne l'appellent point autrement, que la Riviere de la Robe noire (*a*), les François lui ont donné le nom du Pere Marquette, & ne manquent jamais de l'invoquer, quand ils se trouvent en quelque danger sur le Lac Michigan. Plusieurs ont assûré qu'ils se croyoient redevables à son intercession, d'avoir échapé à de très-grands périls. 1721. Août.

Des Pins, rouges & blancs.

Je fis encore trois lieuës ce jour-là, & j'allai camper à l'entrée de la *Riviere de Saint Nicolas*, sur le bord d'un joli Lac, plus long & moins large que le précédent. J'y trouvai une grande quantité de Pins rouges & blancs, ceux-ci ont l'écorce plus rude, mais le bois en est meilleur, & il en sort une Gomme assez fine; ceux-là ont l'écorce plus douce, mais le bois en est plus pesant: on en tire le Bray, dont on fait le meilleur Godron. Je naviguai ainsi agréablement jusqu'à la Riviere de Saint

(*a*) Les Sauvages appellent ainsi les Jésuites. Ils nomment les Prêtres, les *Collets blancs*; & les Récollets, les *Robes grises*.

1721. Août.

Joseph, où j'entrai le sixiéme fort tard, ou le septiéme de bon matin, car il étoit environ minuit, lorsque nous y arrivâmes; nous étant reposés deux bonnes heures au bord du Lac de la Riviere noire, qui en est à huit lieuës, & où il y a beaucoup de Ging Seng.

Aventure arrivée à l'Auteur dans la Riviere de S. Joseph.

La Riviere de Saint Joseph a plus de cent lieuës de cours, & sa source n'est pas loin du Lac Erié; elle est naviguable pendant quatre-vint lieuës, & dans les vint-cinq, que je la remontai pour me rendre au Fort, je n'y ai vû que de bonnes Terres, couvertes d'Arbres d'une hauteur prodigieuse, sous lesquels il croît en quelques endroits de très-beau Capillaire. Je fus deux jours à faire ce chemin, mais le soir du premier, je courus grand risque de n'aller pas plus loin; je fus pris pour un Ours, & il ne s'en fallut rien, que je ne fusse tué en cette qualité par un de mes Conducteurs: voici comment.

Après le Souper & la Priere, comme il faisoit fort chaud, j'allai me promener en suivant toujours le bord de la Riviere. Un Barbet, qui me suivoit partout, s'avisa de se lancer dans l'eau, pour y chercher je ne sçai quoi, que j'y avois jetté sans réfléxion: mes Gens, qui me croyoient retiré, d'autant plus qu'il étoit fort tard, & que la nuit étoit obscure, entendant le bruit, que fit cet Animal, crurent que c'étoit un Chevreuil, qui passoit la Riviere, & deux d'entr'eux partirent de la main avec leurs Fusils chargés; par bonheur pour moi un des deux, qui étoit un étourdi, fut rappellé par les autres, de peur qu'il ne fît manquer la proye, mais il auroit bien pû se faire que par étourderie il ne m'eût pas manqué.

L'autre avançant lentement, m'apperçut à vint pas de lui, & ne douta point que ce ne fût un Ours, qui se dressoit sur ses deux pattes de derriere, comme ces Animaux font toujours, quand ils entendent quelque bruit. A cette vûë le Chasseur bande son Fusil, où il avoit mis trois postes, & se courbant presque à terre, fait ses approches le plus doucement qu'il peut. Il alloit tirer, lorsque de mon côté je crus voir quelque chose, mais sans pouvoir distinguer ce que c'étoit: ne pouvant néanmoins douter que ce ne fût quelqu'un de mes Gens, je m'avisai de lui demander, si par hazard il ne me prenoit point pour un Ours; il ne me répondit point, & lorsque je l'eus joint, je le trouvai tout interdit, & comme saisi de l'horreur du coup, qu'il avoit été sur le point de faire. Ce furent ses Camarades, qui m'apprirent ce qui s'étoit passé.

La Riviere de Saint Joseph est si commode pour le Commerce de toutes les Parties du Canada, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait toujours été beaucoup fréquentée par les Sauvages. D'ailleurs elle arrose un Pays très-fertile, mais ce n'est point là ce que ces Peuples estiment le plus. C'est même bien dommage de leur donner de bons Terreins; ou ils n'en font aucun usage, ou ils l'ont bientôt dégraissé en y semant leur Maïz. Les *Mascoutins* avoient, il n'y a pas lontems, un Etablissement sur cette Riviere, mais ils sont retournés dans leur Pays, qui est, dit-on, encore plus beau. Les Pouteouatamis y ont occupé successivement plusieurs Postes, & y sont encore; leur Village est du même côté que le Fort, un peu au-dessous, & sur un très-beau

1721.
Août.

Platon : celui des Miamis est de l'autre côté de la Riviere.

Du Gin-Seng de Canada.

Les Sauvages qui se sont de tout tems plus appliqués que les autres à la Medecine, font grand cas du Gin-Seng, & sont persuadés que cette Plante a la vertu de rendre les Femmes fécondes. Je ne crois pourtant pas que ce soit par cette raison, qu'ils l'ont nommée *Abesoutchenza*, qui veut dire un Enfant ; elle doit ce nom à la figure de sa racine, au moins parmi les Iroquois. Vous avez vû sans doute, Madame, ce que le P. Laffitau, qui le premier l'a portée en France, en a écrit sous le nom d'*Aureliana Canadensis* : elle est au moins pour la figure, absolument la même que celle, qui nous vient de la Chine, & que les Chinois tirent de la Corée & de la Tartarie. Le nom, qu'ils lui donnent, & qui signifie *la ressemblance de l'Homme* ; les vertus, qu'ils lui attribuent, & qu'ont experimentées en Canada ceux, qui en ont fait usage, & la conformité du Climat (*a*) sont un grand préjugé, que si nous la prenions comme venant de la Chine, elle seroit aussi estimée que celle, que les Chinois nous vendent ; peut-être n'a-t-elle fait si peu de fortune parmi nous, que parce qu'elle croît dans un Pays, qui nous appartient, & qu'elle n'a pas le relief de nous être tout à fait étrangere.

Du Févier, & du Sassafras.

En remontant la Riviere de Saint Joseph, je

(*a*) La Riviere noire est par les quarante-un dégrés, cinquante minutes ; c'est par cette même Latitude, qu'on tire le Gin-Seng de Corée, pour l'Empereur de la Chine. On en a porté à la Chine, & préparé par les Chinois, ils l'ont vendu comme venant de Corée, ou de Tartarie. Au reste cette préparation n'y ajoûte rien.

je remarquai quelques Arbres, que je n'avois point vûs ailleurs. Le plus singulier, que je pris d'abord pour un Fresne à ses feuilles, vient extrêmement gros, & porte des Féves, qui sont très belles à la vûë, mais on a beau les faire bouillir, elles n'en sont que plus dures, & il n'a jamais été possible d'en faire aucun usage. Les Campagnes, qui environnent le Fort, sont tellement couvertes de Sassafras, que l'air en est embaumé; mais ce n'est point un grand Arbre, comme à la Caroline, ce ne sont que de petits Arbrisseaux, qui rampent presque à terre; peut-être aussi ne sont-ce que des rejettons des Arbres, qu'on a coupés, pour défricher les environs du Fort, & des Bourgades Sauvages.

Secret des Sauvages sur leurs Simples, & sur les Mines de leur Pays.

Il y a ici quantité de Simples, dont on prétend que les Sauvages usent un peu à l'aventure, sans autre principe que l'expérience hasardée légerement, & qui les trompe quelque fois: car les mêmes remedes n'agissent pas également sur toutes sortes de Sujets, attaqués des mêmes maladies, mais ces Peuples ne sçavent pas faire toutes ces différences. Une chose, qui m'étonne toujours, c'est l'impénétrable secret, qu'ils gardent sur leurs Simples, ou le peu de curiosité des François, pour en avoir la connoissance. S'il n'y a point de la faute de ceux-ci, rien ne montre mieux, ce me semble, que les Sauvages ne nous voyent pas volontiers dans leur Pays: mais nous en avons d'autres preuves, aussi peu équivoques que celles ci. Il se pourroit bien aussi qu'ils fussent au sujet de leurs Simples dans la même opinion, où l'on assûre qu'ils sont par rapport à leurs Mines; à sçavoir, qu'ils mour-

1721. Août.

roient, s'ils en découvroient quelques-unes aux Etrangers.

Des Miamis.

Les Sauvages de ces Quartiers sont naturellement voleurs, & regardent comme de bonne prise, tout ce qu'ils peuvent attraper. Il est vrai que si l'on s'apperçoit de bonne heure, qu'on a perdu quelque chose, il suffit d'en avertir le Chef, on est assûré de la retrouver; mais il faut donner à ce Chef plus que la valeur de la chose, & il demande encore quelque bagatelle pour celui, qui l'a retrouvée, & qui est apparemment le Voleur même; je fus dans le cas dès le lendemain de mon arrivée, & on ne me fit point de grace: ces Barbares soûtiendroient une guerre, plutôt que de se relâcher sur ce point.

Quelques jours après je fus rendre visite au Chef des Miamis, qui m'avoit prévenu; c'est un grand Homme bien fait, mais fort disgracié, car il n'a point de nez: on m'a dit que ce malheur lui étoit arrivé dans une débauche. Quand il sçut que je venois le voir, il alla se placer au fond de sa Cabanne, sur une maniere d'Estrade, où je le trouvai assis les jambes croisées, à la façon des Orientaux. Il ne me dit presque rien, & me parut affecter une gravité fiere, qu'il soûtenoit assez mal; c'est le premier Chef Sauvage, à qui j'ai vû observer ce cérémonial, mais on m'avertit qu'il faut lui rendre la pareille, si on ne veut pas en être méprisé.

Du Jeu des Pailles.

Ce jour là les Pouteouatamis étoient venus jouer au *Jeu des Pailles* chez les Miamis; on jouoit dans la Cabanne du Chef, & dans une Place, qui est vis-à-vis. Ces Pailles sont de petits Joncs de la grosseur des tuyaux de Fro-

ment, & de la longueur de deux doigts. On en prend un paquet, qui est ordinairement de deux cent un, & toujours en nombre impair. Après qu'on les a bien remués, en faisant mille contorsions, & en invoquant les Génies, on les sépare avec une espece d'aleine, ou un os pointu, en paquets de dix : chacun prend le sien à l'aventure, & celui, à qui échoit le paquet de onze, gagne un certain nombre de points, dont on est convenu : les Parties sont en soixante, ou en quatre-vint.

Il y a d'autres manieres de jouer ce Jeu, & on a voulu me les expliquer, mais je n'y ai rien compris, sinon que quelquefois le nombre de neuf gagne toute la Partie. On m'a ajoûté qu'il y avoit autant d'adresse, que de hazard à ce Jeu, & que les Sauvages y sont extrêmement frippons, comme dans tous les autres; qu'ils s'y acharnent souvent jusqu'à y passer les jours & les nuits, & que quelques-uns ne cessent point de jouer, que quand ils sont tout nuds, & n'ont plus rien à perdre. Ils en ont un autre, qui ne pique point par l'envie de gagner; c'est un pur divertissement, mais il a presque toujours des suites funestes pour les mœurs.

A l'entrée de la nuit on dresse au milieu d'une grande Cabanne plusieurs poteaux placés en rond, au milieu sont les Instrumens; on pose sur chaque poteau un paquet de duvet, & il doit y en avoir de toutes les couleurs. Les jeunes gens des deux Sexes mêlés ensemble, dansent en rond autour des poteaux, les Filles ayant aussi du duvet, de la couleur qu'elles aiment : de tems en tems un jeune Homme se détache, & va prendre sur Autre Jeu.

1721. Août.

un poteau du duvet de la couleur, qu'il reconnoît être au gré de sa Maîtresse, & se le mettant sur la tête, il danse autour d'elle, & lui donne par signe un rendez-vous : la danse finie, le festin commence, & dure tout le jour; le soir tout le monde se retire, & les Filles font si bien leur compte, que malgré la vigilance de leurs Meres, elles se trouvent au lieu qui leur a été assigné.

Les Miamis ont encore deux Jeux, dont le premier se nomme le *Jeu de la Crosse*. On y joue avec une bale & des bâtons, recourbés & terminés par une espece de raquette. On dresse deux poteaux, qui servent de bornes, & qui sont éloignés l'un de l'autre, à proportion du nombre des Joueurs. Par exemple, s'ils sont quatre-vint, il y a entre les Poteaux une demie lieuë de distance. Les Joueurs sont partagés en deux bandes, qui ont chacune leur poteau, & il s'agit de faire aller la bale jusqu'à celui de la Partie adverse, sans qu'elle tombe à terre, & sans qu'elle soit touchée avec la main; car si l'un ou l'autre arrive, on perd la Partie, à moins que celui, qui a fait la faute, ne la répare, en faisant aller la bale d'un seul trait au but, ce qui est souvent impossible. Ces Sauvages sont si adroits à prendre la bale avec leurs crosses, que quelquefois ces Parties durent plusieurs jours de suite.

Le second Jeu approche beaucoup de celui-ci, & n'est pas si dangereux. On marque deux termes, comme au premier, & les Joueurs occupent tout l'espace, qui est entre deux. Celui qui doit commencer, jette en l'air une bale le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il puisse plus aisément la rattraper, &

là jetter vers le but. Tous les autres ont les bras levés, & celui, qui saisit la bale, fait la même manœuvre, ou jette la bale à quelqu'un de sa bande, qu'il estime plus alerte, ou plus adroit que lui; car pour gagner la Partie, il faut que la bale, avant que d'arriver au but, ne soit jamais tombée entre les mains d'aucun des Adversaires. Les Femmes jouent aussi à ce Jeu, mais rarement; leurs bandes sont de quatre ou cinq, & la premiere, qui laisse tomber la Bale, perd la Partie.

1721. Août.

Du Chef & de l'Orateur Pouteouatamis.

Les Pouteouatamis ont ici un Chef & un Orateur, qui sont gens de mérite. Le premier, nommé *Pirémon*, est un Homme de plus de soixante ans, fort sage, & d'un bon conseil; le second, appellé *Ouilamek*, est plus jeune; il est Chrétien, & bien instruit, mais il ne fait aucun exercice de sa Religion. Un jour, que je lui en faisois des reproches, il me quitta brusquement, alla dans la Chapelle, & fit sa priere à haute voix, de sorte que nous l'entendions de chez le Missionnaire: il est difficile de voir un Homme, qui parle mieux, & qui ait plus d'esprit; d'ailleurs il est d'un caractere fort aimable, & sincerement attaché aux François. Pirémon ne l'est pas moins, & je les ai entendu tous deux parler dans un Conseil chez le Commandant, où ils nous dirent de très-belles choses.

Suites funestes de l'yvrognerie.

Plusieurs Sauvages des deux Nations, qui sont établies sur cette Riviere, ne font que d'arriver des Colonies Angloises, où ils étoient allé vendre leurs Pelleteries, & d'où ils ont rapporté beaucoup d'Eau-de-vie. Le partage s'en est fait à la maniere accoûtumée; c'est-à-dire, que chaque jour on en distribuoit à un

1721. Août.

certain nombre de Perſonnes, autant qu'il en falloit à chacun pour s'enyvrer, & tout a été bû en huit jours. On commençoit à boire dans les deux Villages, dès que le Soleil étoit couché, & toutes les nuits les Campagnes retentiſſoient de cris & de hurlemens affreux. On eût dit qu'une Eſcouade de Démons s'étoit échapée de l'Enfer, ou que les deux Bourgades étoient acharnées à s'entr'égorger; il y eut deux Hommes d'eſtropiés, j'en rencontrai un, qui s'étoit caſſé le bras en tombant; & je lui dis, que ſans doute une autre fois il ſeroit plus ſage: il me répondit, que cet accident n'étoit rien, qu'il ſeroit bientôt guéri, & qu'il recommenceroit à boire, dès qu'il auroit dequoi.

Jugez, Madame, ce que peut faire un Miſſionnaire au milieu de tout ce déſordre, & ce qu'il en coûte à un honnête Homme, qui s'eſt expatrié pour gagner des Ames à Dieu, de ſe voir obligé d'en être le témoin, & de n'y pouvoir apporter de remede. Ces Barbares connoiſſent eux-mêmes que l'yvrognerie les ruine & les détruit; mais quand on veut leur perſuader, qu'ils devroient être les premiers à demander qu'on leur retranche une boiſſon, qui a pour eux des ſuites ſi fâcheuſes, ils ſe contentent de répondre: » C'eſt » vous, qui nous y avez accoûtumé, nous ne » pouvons plus nous en paſſer, & ſi vous refu» ſez de nous en donner, nous en irons cher» cher chez les Anglois. Cette liqueur nous tuë, » & nous dépouille, il eſt vrai, mais c'eſt vous, » qui avez fait le mal, & il eſt ſans remede ». Ils n'ont pourtant pas raiſon de s'en prendre ainſi à nous ſeuls, ſans les Anglois je crois

qu'on auroit pû faire cesser ce Commerce dans la Colonie, ou le réduire à ses justes bornes; on sera même peut-être obligé bientôt de le permettre aux François, en prenant des mesures pour en empêcher l'abus, d'autant plus que l'Eau-de-vie des Anglois est beaucoup plus mal-faisante, que la nôtre.

1721. Août.

Un désordre, qui attaque les mœurs, ne va jamais seul; il est toujours le principe, ou la suite de plusieurs autres. Les Sauvages, avant que d'être tombés dans celui, dont nous parlons, à la guerre près, qu'ils ont toujours faite d'une maniere barbare & inhumaine, n'avoient rien, qui troublât leur bonheur; l'yvrognerie les a rendus intéressés, & a troublé la douceur, qu'ils goûtoient dans le domestique, & dans le commerce de la vie. Toutefois, comme ils ne sont frappés que de l'objet présent, les maux, que leur a causés cette passion, n'ont point encore tourné en habitude; ce sont des orages, qui passent, & dont la bonté de leur caractere, & le fond de tranquillité d'ame, qu'ils ont reçûë de la Nature, leur ôtent presque le souvenir, quand ils sont passés.

Bonheur des Sauvages.

Il faut avouer que du premier coup d'œil la vie qu'ils menent, paroît bien dure, mais outre qu'en cela rien ne fait peine, que par comparaison, & que l'habitude est une seconde nature, la liberté dont ils jouissent, est pour eux un grand dédommagement des commodités, dont ils sont privés. Ce que nous voyons tous les jours dans quelques Mandians de profession, & dans plusieurs personnes de la Campagne, nous fournit une preuve sensible, qu'on peut être heureux dans le sein

1721. Août.

même de l'indigence. Or les Sauvages le sont encore plus réellement; premierement, parce qu'ils croyent l'être; en second lieu, parce qu'ils sont dans la possession paisible du plus précieux de tous les dons de la Nature; enfin parce qu'ils ignorent parfaitement, & n'ont pas même envie de connoître ces faux biens, que nous estimons tant, que nous achetons au prix des véritables, & que nous goûtons si peu.

Effectivement en quoi ils sont plus estimables, & doivent être regardés comme de vrais Philosophes, c'est que la vûë de nos commodités, de nos richesses, de nos magnificences, les ont peu touchés, & qu'ils se sçavent bon gré de pouvoir s'en passer. Des Iroquois, qui en *1666* allerent à Paris, & à qui on fit voir toutes les Maisons Royales, & toutes les beautés de cette grande Ville, n'y admirerent rien, & auroient préféré leurs Villages à la Capitale du plus florissant Royaume de l'Europe, s'ils n'avoient pas vû la ruë de la Huchette, où les Boutiques des Rotisseurs, qu'ils trouvoient toujours garnies de Viandes de toutes les sortes, les charmerent beaucoup.

Mépris qu'ils font de notre maniere de vivre.

On ne peut pas même dire qu'ils ne sont enchantés de leur façon de vivre, que parce qu'ils ne connoissent point la douceur de la nôtre. Des François en assez grand nombre ont vécu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs n'ont jamais pû gagner sur eux, quoiqu'ils pussent être fort à leur aise dans la Colonie, d'y revenir; au contraire, il n'a pas été possible à un seul Sauvage de se faire à notre maniere de vivre. On a pris de leurs Enfans au maillot, on les a élevés avec

beaucoup de soin ; on n'a rien omis pour leur ôter la connoissance de ce qui se passoit chez leurs Parens : toutes ces précautions ont été inutiles, la force du sang l'a emporté sur l'éducation : dès qu'ils se sont vûs en liberté, ils ont mis leurs habits en pieces, & sont allés au travers des Bois chercher leurs Compatriotes, dont la vie leur a paru plus agréable, que celle, qu'ils avoient menée chez nous.

Un Iroquois, nommé *la Plaque*, celui-là même, dont je vous ai dit, Madame, qu'en sauvant la vie a son Pere dans un combat, il s'étoit cru dégagé de tout ce qu'il lui devoit, a vécu plusieurs années avec les François ; on l'a même fait Lieutenant dans nos Troupes, pour le fixer, parce que c'étoit un très-brave Homme. Il n'a pû y tenir, il est retourné dans sa Nation, n'emportant de chez nous que nos vices, & n'ayant corrigé aucun de ceux, qu'il y avoit apportés. Il aimoit éperduëment les Femmes, il étoit bien fait, sa valeur & ses belles actions lui donnoient un grand relief, il avoit beaucoup d'esprit, & des manieres fort aimables ; il fit bien des infidelles, & ses désordres allerent si loin, qu'on délibera dans le Conseil de son Canton, si on ne s'en déferoit pas. Il fut néanmoins conclu à la pluralité des voix qu'on le laisseroit vivre, parce qu'étant extrêmement courageux, il peupleroit le Pays de bons Guerriers.

Du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans.

Le soin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont encore au berceau, est au-dessus de toute expression, & fait voir bien sensiblement que nous gâtons souvent

1721. Août.

tout, par les réfléxions, que nous ajoûtons à ce que nous inspire la Nature. Elles ne les quittent jamais, elles les portent partout avec elles, & lorsqu'elles semblent succomber sous le poids, dont elles se chargent, le berceau de leur Enfant n'est compté pour rien: on diroit même que ce surcroît de fardeau est un adoucissement, qui rend le reste plus léger.

Rien n'est plus propre que ces berceaux, l'Enfant y est commodément & mollement couché: mais il n'est bandé que jusqu'à la ceinture: de sorte que quand le berceau est droit, ces petites Créatures ont la tête & la moitié du corps pendant; on s'imagineroit en Europe, qu'un Enfant, qu'on laisseroit en cet état, deviendroit tout contrefait, mais il en arrive tout le contraire, cela leur rend le corps souple, & ils sont en effet tous d'une taille & d'un port, que les mieux faits parmi nous envieroient. Que pouvons-nous opposer à une expérience si générale? Mais ce que je vais dire, n'est pas aussi aisé à justifier.

Figures ridicules, que quelques-uns donnent à leurs Enfans.

Il y a dans ce Continent des Nations, qu'on nomme *Têtes plates*, & qui ont en effet le front fort applati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'est point l'ouvrage de la Nature, ce sont les Meres, qui la donnent à leurs Enfans, dès qu'ils sont nés. Pour cela elles leur appliquent sur le front, & sur le derriere de la tête deux masses d'argile, ou de quelqu'autre matiere pesante, qu'elles serrent peu à peu, jusqu'à ce que le crâne ait pris la forme, qu'elles veulent lui donner. Il paroît que cette opération fait beaucoup souffrir ces Enfans, à qui on voit sortir par les narines une matiere blanchâtre assez

1721. Août.

épaisse : mais ni ces accidens, ni les cris que font ces petits Innocens, n'allarment point leurs Meres, jalouses de leur procurer une bonne grace, dont elles ne conçoivent pas qu'on puisse se passer. C'est tout le contraire parmi certains Algonquins, que nous avons nommés *Têtes de Boule*, & dont je vous ai déja parlé, car ils font consister la beauté à avoir la tête parfaitement ronde, & les Meres s'y prennent aussi de très-bonne heure, pour donner cette figure à leurs Enfans.

Je voulois, Madame, profiter du loisir; que j'ai ici, & qui sera peut-être plus long, que je ne le voudrois, pour finir tout ce que j'ai à vous dire sur cette matiere, mais quelques embarras, qui me sont survenus, & le départ prochain d'un Voyageur, qui s'en retourne dans la Colonie, m'obligent à interrompre ce récit, que je reprendrai au premier jour.

Je suis, &c.

VINT-TROISIE'ME LETTRE.

Suite du Caractere des Sauvages, & de leur maniere de vivre.

De la Riviere de S. Joseph, ce 8 Août, 1721.

MADAME,

JE reprends, la suite de mes Mémoires où je l'ai interrompuë, vous trouverez peut-être que je n'y mets pas assez d'ordre, mais on ex-

1721. Août.

cuſe du moins dans une Relation, ce qu'on admire dans une Ode; ce qui dans un Poëte Lyrique eſt un effet de l'Art, eſt une néceſſité dans un Voyageur, qui ne peut raconter les choſes, qu'à meſure qu'il les apprend, & qui eſt obligé d'écrire ce qu'il voit dans la crainte de l'oublier.

Ce qui fortifie les Sauvages, & les rend ſi bien faits.

Les Enfans des Sauvages, au ſortir du berceau, ne ſont gênés en aucune maniere, & dès qu'ils peuvent ſe rouler ſur les pieds & ſur les mains, on les laiſſe aller où ils veulent tout nuds dans l'Eau, dans les Bois, dans la Bouë, & dans la Neige; ce qui leur fait un corps robuſte, leur donne une grande ſoupleſſe dans les membres, les endurcit contre les injures de l'air; mais auſſi, comme je l'ai déja remarqué, leur cauſe des foibleſſes d'eſtomach & de poitrine, qui les ruinent de bonne heure. L'été ils courent, dès qu'ils ſont levés, à la Riviere, ou dans les Lacs, & y demeurent une partie du jour à batifoler, comme on voit les Poiſſons ſe jouer, quand il fait beau tems, vers la ſurface de l'eau. Il eſt certain que rien n'eſt plus propre que cet exercice à les dénouer, & à les rendre agiles.

Leurs premiers exercices, & leur émulation entr'eux.

On leur met auſſi de très-bonne heure l'arc & la fléche en main, & pour exciter en eux cette émulation, qui eſt la meilleure maîtreſſe des Arts, il n'eſt pas néceſſaire de placer leur déjeuner au haut d'un Arbre, comme on faiſoit aux jeunes Lacédémoniens, ils naiſſent tous avec cette paſſion pour la gloire, qui n'a pas beſoin d'être aiguillonnée; auſſi tirent-ils leurs fléches avec une juſteſſe étonnante, & il ne leur a preſque rien coûté pour en acquérir une ſemblable dans l'uſage de nos armes à feu.

On les fait encore lutter ensemble, & ils s'acharnent tellement à cet exercice, que souvent ils se tueroient, si on n'avoit pas le soin de les séparer; ceux qui ont du dessous en conçoivent un si grand dépit, qu'ils ne se donnent pas le moindre repos, qu'ils n'ayent eu leur revanche.

A quoi se réduit l'éducation qu'on leur donne.

En général on peut dire, que les Peres & les Meres ne négligent rien pour inspirer à leurs Enfans certains principes d'honneur, qu'ils conservent toute leur vie, mais qu'ils appliquent souvent assez mal, & c'est à quoi se réduit toute l'éducation, qu'ils leur donnent. Quand ils les instruisent sur cela, c'est toujours d'une maniere indirecte; la plus ordinaire est de leur raconter les belles actions de leurs Ancêtres, ou de ceux de leur Nation: ces jeunes Gens prennent feu à ces récits, & ne soupirent plus qu'après les occasions d'imiter ce qu'on leur a fait admirer. Quelquefois pour les corriger de leurs défauts, on employe les prieres & les larmes, mais jamais les menaces; elles ne feroient aucune impression sur des esprits prévenus, que personne au monde n'est en droit de les contraindre.

Une Mere, qui voit sa Fille se comporter mal, se met à pleurer; celle-ci lui en demande le sujet, & elle se contente de lui dire, *Tu me deshonores*. Il est rare que cette maniere de reprendre, ne soit pas efficace. Cependant depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les François, quelques-uns commencent à châtier leurs Enfans, mais ce n'est guéres que parmi ceux, qui sont Chrétiens, ou qui se sont fixés dans la Colonie. Ordinairement la plus grande punition, que les Sauvages

1721. Août.

employent pour corriger leurs Enfans, c'est de leur jetter un peu d'eau au visage, les Enfans y sont fort sensibles, & généralement à tout ce qui sent le reproche, ce qui vient de ce que le dépit est leur plus forte passion à cet âge.

Des passions des Sauvages.

On a vû des Filles s'étrangler, pour avoir reçû une réprimande assez légere de leurs Meres, ou quelques goutes d'eau au visage, & les en avertir en lui disant, *Tu n'auras plus de Fille*. Le plus grand mal est que ce n'est pas toujours à la vertu, qu'on exhorte ces jeunes Gens, ou ce qui vient au même, qu'on ne leur donne pas toujours de la vertu, des idées bien justes. En effet on ne leur recommande rien tant que la vengeance, & c'est de quoi on leur montre de plus fréquens exemples.

Il semble, Madame, qu'une enfance si mal disciplinée doive être suivie d'une jeunesse bien turbulente & bien corrompuë; mais d'une part les Sauvages sont naturellement tranquilles, & de bonne heure maîtres d'eux-mêmes, la raison les guide aussi-bien plutôt que les autres Hommes; & de l'autre, leur tempéramment, sur-tout dans les Nations du Nord, ne les porte point à la débauche. On y trouve bien quelques usages, où la pudeur n'est nullement ménagée, mais il paroît que la superstition y a plus de part, que la dépravation du cœur.

Les Hurons, quand nous commençâmes à les pratiquer, étoient plus lascifs, & fort brutaux dans leurs plaisirs. Les jeunes Gens des deux Sexes s'abandonnoient sans honte à toutes sortes de dissolutions, & c'étoit prin-

cipalement parmi eux, qu'on ne s'avisoit pas de faire un crime à une Fille de s'être prostituée : leurs Parens étoient les premiers à les y engager, & l'on voyoit des Maris en faire autant de leurs Femmes, pour un vil intérêt. Plusieurs ne se marioient point, mais prenoient des Filles pour leur servir, disoient-ils, de Compagnes, & toute la difference qu'on mettoit entre ces Concubines & les Epouses légitimes, c'est qu'avec les premieres on ne contractoit nul engagement ; du reste leurs Enfans étoient sur le même pied que les autres, ce qui ne produisoit aucun inconvénient dans un Pays, où il n'y a point de successions à recueillir.

Leur habillement.

On ne distingue point ici les Nations par leur habillement, les Hommes, quand il fait chaud, n'ont souvent sur le corps qu'un Brahier : l'hyver ils se couvrent plus ou moins, suivant le Climat. Ils ont aux pieds des especes de chaussons de peaux de Chevreuils passées à la fumée ; leurs bas sont aussi des peaux ou des morceaux d'étoffes, dont ils s'envelopent les jambes. Une camisole de peau les couvre jusqu'à la ceinture, & ils portent pardessus une couverture, quand ils peuvent en avoir : sinon ils se font une robe d'une peau d'Ours, ou de plusieurs peaux de Castors, de Loutres, ou d'autres semblables fourures, le poil en dedans. Les Camisoles des Femmes descendent jusqu'au dessous des genoux ; & lorsqu'il fait bien froid, ou qu'elles sont en voyage, elles se couvrent la tête avec leurs couvertures, ou leurs robes. J'en ai vû plusieurs, qui avoient de petits bonnets, faits comme des calottes ; d'autres se font une espece de capuce,

1721. Août.

qui tient à leurs camisoles, & elles ont encore une piece d'étoffe, ou une peau, qui leur sert de juppe, & qui les envelope depuis la ceinture, jusqu'à mi-jambe.

Tous sont fort curieux d'avoir des chemises, mais ils ne les mettent par-dessous la camisole, que quand elles sont sales, & ils les y laissent jusqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car ils ne se donnent jamais la peine de les laver. Les tuniques ou camisoles de peaux sont ordinairement passées à la fumée, comme les chaussons, c'est-à-dire, qu'après qu'on les en a laissé pénétrer, on les frotte un peu, & alors elles se peuvent laver comme du linge. On les prépare aussi, en les faisant tremper dans l'eau, puis en les frottant dans les mains, jusqu'à ce qu'elles soient seches & maniables. Mais nos Etoffes & nos Couvertures paroissent bien plus commodes aux Sauvages.

De quelle maniere ils se piquent par tout le corps.

Plusieurs se font piquer, comme autrefois les Pictes par tout le corps : d'autres en quelques endroits seulement. Ce n'est pas pour eux un pur ornement ; ils y trouvent encore, dit-on, de grands avantages : cela sert beaucoup à les garantir du froid, les rend moins sensibles aux autres injures de l'air, & les délivre de la persécution des Moucherons. Il n'y a néanmoins que dans les Pays occupés par les Anglois, surtout dans la Virginie, que l'usage de se faire piquer par tout le corps soit bien commun. Dans la Nouvelle France la plûpart se contentent de quelques figures d'Oiseaux, de Serpens, ou d'autres Animaux, & même des feuillages & autres figures semblables, sans ordre ni symétrie, mais suivant

le caprice d'un chacun, souvent au visage, & quelquefois même sur les paupieres. Beaucoup de Femmes se font piquer aux endroits du visage, qui répondent aux machoires, pour se garentir des maux de dents.

Cette opération n'est pas douloureuse en elle-même : voici la maniere, dont elle se fait. On commence par tracer sur la peau bien tenduë la figure, qu'on y veut mettre. On pique ensuite avec des arrétes de Poissons, ou des aiguilles, tous ces traits de proche en proche, jusqu'à en faire sortir le sang, puis on passe par dessus du charbon pilé, & les autres couleurs bien broyées & pulvérisées. Ces poudres s'insinuent sous la peau, & les couleurs ne s'effacent jamais. Mais peu de tems après la peau s'enfle, il s'y forme une galle, accompagnée d'inflammation : la fiévre survient ordinairement, & si le tems étoit trop chaud, ou que l'opération eût été poussée trop loin, il y auroit du danger pour la vie.

Comment, & pourquoi ils se peignent le visage.

Les couleurs, dont on se peint le visage, & la graisse, dont on se frotte par tout le corps, produisent les mêmes avantages, & donnent, selon ces Peuples, autant de bonne grace, que la picqûre. Les Guerriers se peignent, lorsqu'ils se mettent en campagne pour intimider leurs Ennemis, peut-être aussi pour cacher leur peur, car il ne faut pas croire qu'ils en soient tous exempts. Les jeunes gens le font pour couvrir un air de jeunesse, qui les feroit moins estimer des vieux Soldats, ou la pâleur, qui leur seroit restée d'une maladie, & qu'ils craindroient qu'on ne prît pour un effet de leur peu de courage : ils le font encore pour se rendre plus beaux ; mais alors

1721. Août.

les couleurs sont plus vives, & plus variées : on peint les Prisonniers destinés à la mort, je n'en sçai pas la raison ; c'est peut-être pour parer la victime, qui doit être sacrifiée au Dieu de la Guerre. Enfin on peint les Morts pour les exposer couverts de leurs plus belles robes, & c'est sans doute, pour couvrir la pâleur de la mort, qui les défigure.

Ornemens des Hommes.

Les couleurs, dont on se sert dans ces occasions sont les mêmes, qu'on employe pour teindre les peaux, & elles se tirent de certaines terres, & de quelques écorces d'arbres. Elles ne sont pas bien vives, mais elles ne s'effacent pas aisément. Les Hommes ajoûtent à cette parure du duvet de Cygnes ou d'autres Oiseaux, qu'ils sement sur leurs cheveux graissés, en guise de poudre. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, & des bouquets de poil de differens Animaux, tout cela bisarrement placé. La figure des cheveux, tantôt hérissés d'un côté, & applatis de l'autre, ou accommodés en mille manieres differentes ; des pendants aux oreilles, & quelquefois aux narines, une grande coquille de porcelaine, qui pend à leur cou, ou sur leur estomach, des couronnes de plumes d'Oiseaux rares, des griffes ou des ongles, des serres, des pattes, ou des têtes d'Oiseaux de proye, de petites cornes de Chevreuils, tout cela entre aussi dans leur ajustement. Mais ce qu'ils ont de plus précieux est toujours employé à parer les Captifs, lorsque ces Malheureux font leur premiere entrée dans le Village de leurs Vainqueurs.

Ornemens des Femmes.

Il est à remarquer que les Hommes n'ont guéres soin de parer que leur tête. C'est tout

1721. Août.

le contraire pour les Femmes. Elles n'y mettent presque rien ; elles sont seulement jalouses de leurs cheveux, & elles se croiroient déshonorées, si on les leur coupoit. Aussi lorsqu'à la mort de leurs Parens elles s'en coupent une partie, elles prétendent leur marquer la plus grande douleur, dont elles sont capables. Pour les conserver elles les graissent souvent, les poudrent avec de l'écorce de Pérusse réduite en poussiere, & quelquefois avec du vermillon, puis elles les envelopent d'une peau d'Anguille ou de Serpent, en maniere de cadenettes, qui leur pendent jusqu'à la ceinture. Pour ce qui est du visage, elles se contentent d'y tracer quelques lignes avec du vermillon, ou d'autres couleurs.

Leurs narines ne sont jamais percées, & il n'y a que parmi quelques Nations, qu'elles se percent les oreilles. Alors elles y inserent comme font aussi les Hommes, ou elles y laissent pendre des grains de porcelaine. Lorsqu'elles sont dans leurs plus beaux atours, elles ont des robes, où il y a toutes sortes de figures peintes, de petits colliers de porcelaine attachés sans beaucoup d'ordre & de symétrie, & une espece de bordure assez passablement travaillée avec du poil de Porc-Epy, qu'elles peignent aussi de differentes couleurs. Elles ornent de la même maniere les berceaux de leurs Enfans, & elles les chargent de toutes sortes de colifichets. Ces berceaux sont d'un bois léger, & ont à leur extrémité d'enhaut un ou deux demi-cercles de bois de Cédre, afin qu'on puisse les couvrir sans toucher à la tête de l'Enfant.

Outre le soin du ménage, & la provision

1721.

Août.

Leurs occupations. De la culture de la terre.

de bois, les Femmes sont presque toujours chargées seules de la culture de leurs Champs; sitôt que les neiges sont fonduës, & les eaux suffisamment écoulées, elles commencent à préparer la Terre, ce qui consiste à la remuer légerement avec un bois recourbé, dont le manche est fort long, après avoir mis le feu aux tiges séches de Maïz, & aux autres Herbes, qui étoient demeurées depuis la derniere récolte. Outre que les Grains, dont ces Peuples font usage, sont des Grains d'été, on prétend que la nature du Terroir de ce Pays-ci ne permet pas d'y rien semer avant l'hyver. Mais je crois que la véritable raison pourquoi les Grains ne pousseroient pas, si on les semoit en automne, c'est qu'ils se gâteroient pendant l'hyver, ou qu'ils pourriroient à la fonte des neiges. Il se peut faire aussi, & c'est l'opinion de plusieurs, que le Froment, qu'on recueille en Canada, quoiqu'originairement venu de France, ait contracté avec le tems la propriété des Grains d'été, qui n'ont pas assez de force pour pousser plusieurs fois, comme il arrive à ceux, que nous semons en Septembre & en Octobre.

Des semences & des récoltes.

Les Féves, ou plutôt les Féveroles se sement avec le Maïz, dont la tige leur sert d'appui; je crois avoir oüi dire que c'est de nous, que les Sauvages ont reçu ce légume, dont ils font grand cas, & qui ne differe effectivement en rien du nôtre. Mais je suis surpris qu'ils ne fassent point, ou qu'ils fassent peu d'usage de nos Pois, qui ont acquis dans le terrein du Canada un dégré de bonté fort supérieure à celle, qu'ils ont en Europe. Les Tournesols, les Melons d'eau, & les Citrouil-

les se mettent à part, & avant que d'en semer la graine, on la fait germer à la fumée dans une terre noire & légere.

Pour l'ordinaire les Femmes s'aident mutuellement dans le travail de la Campagne, & quand il est tems de faire la récolte, elles ont quelquefois recours aux Hommes, qui ne dédaignent pas d'y mettre la main. Le tout finit par une Fête, & par un festin, qui se fait pendant la nuit, les grains & les autres fruits se conservent dans des trous, que l'on creuse en terre, & qui sont tapissés de grandes écorces. Plusieurs y laissent le Maïz dans ses épis, qui sont tressés, comme parmi nous les Oignons, & les étalent sur de grandes perches au-dessus de l'entrée des Cabannes. D'autres l'égrainent, & en remplissent de grands paniers d'écorce, percés de toutes parts, pour empêcher qu'il ne s'échauffe. Mais lorsqu'on est obligé de s'absenter pour quelque tems, ou qu'on appréhende quelqu'irruption de l'Ennemi, on fait de grandes caches en terre, où ces grains se conservent très-bien.

Du Maïz.

Dans les Quartiers Septentrionnaux on seme peu, & en plusieurs endroits on ne seme point du tout. Mais on achete le Maïz par échange. Ce légume est fort sain, il est nourrissant, & ne charge point l'estomach. La plus ordinaire façon de l'accommoder parmi nos Voyageurs François est de le *lécîver*, c'est-à-dire, de le faire bouillir quelque tems dans une espece de lécive. En cet état il se garde lontems, on en fait ses provisions pour les voyages de long cours, & à mesure qu'on en a besoin, on acheve de le faire cuire dans l'eau, ou dans du bouillon, si on a de quoi

1721. Août.

en faire, & on y met un peu de sel.

Ce n'est pas un manger désagréable, mais bien des gens sont persuadés que le trop grand usage en est nuisible à la santé, parce que la lécive lui laisse une qualité corrosive, dont on se ressent avec le tems. Lorsque le Maïz est en épi, & encore verd, quelques-uns le font griller sur le charbon, & il a un très-bon goût. Nos Canadiens le nomment *Bled groulé*. Il y en a une espece particuliere, qui s'ouvre, dès qu'il a senti le feu, on l'appelle *Bled fleuri*, & il est fort délicat. C'est de quoi on régale ordinairement les Etrangers. On le porte en quelques endroits chez les Personnes de considération, qui arrivent dans un Village, à peu près comme on fait en France le présent de Ville.

De la Sagamité.

Enfin c'est de ce légume, que se fait *la Sagamité*, qui est la nourriture la plus commune de nos Sauvages. Pour cela on commence par le griller, ensuite on le pile, & on en ôte la paille, puis on en forme une espece de bouillie assez insipide, quand on n'a pas de viande, ou de pruneaux pour en relever le goût. On le réduit quelquefois en farine, que l'on appelle ici *Farine froide*, & c'est une des plus commodes & des meilleures provisions, qu'on puisse faire pour les voyages. Les Gens de pied ne sçauroient même en porter d'autres. On fait aussi bouillir le Maiz dans son épi, lorsqu'il est encore tendre, puis on le grille un peu, on l'égraine, & on le laisse sécher au Soleil, on le garde lontems, & la Sagamité, qu'on en fait, a un très-bon goût.

Le détail de ces mets vous fera comprendre

1721. Août.

Madame, que les Sauvages ne ſont point délicats dans leur manger : nous trouverions même qu'ils ont le goût fort dépravé, s'il étoit poſſible de fixer le goût. Ils aiment la graiſſe, & elle domine dans tous leurs apprêts, quand ils peuvent en avoir : quelques livres de chandeles dans une chaudiere de ſagamité, la leur font trouver excellente ; ils y mettent même quelquefois des choſes, qu'on ne peut dire, & contre leſquelles ils ſont ſurpris de nous voir nous révolter.

Les Nations Méridionnales n'avoient pour toute batterie de cuiſine, que des vaiſſeaux de terre cuite. Dans le Nord on ſe ſervoit de chaudieres de bois, & on y faiſoit bouillir l'eau, en y jettant des cailloux rougis au feu. Nos marmites de fer ont paru aux uns & aux autres plus commodes que tout cela, & c'eſt la Marchandiſe, dont on eſt plus aſſûré d'avoir le débit, quand on trafique avec eux. Dans les Nations Occidentales la folle Avoine prend la place du Maïz : elle eſt bien auſſi ſaine, & ſi elle eſt moins nourriſſante, la chaſſe du Bœuf, qui eſt abondante dans ces Quartiers là, y ſupplée.

De la Trippe de Roche, Bled pourri.

Parmi les Sauvages errans, & qui ne cultivent point du tout la terre, lorſque la chaſſe & la pêche leur manquent, leur unique reſſource eſt une eſpece de mouſſe, qui croît ſur certains Rochers, & que nos François ont nommée *Trippe de Roches* : rien n'eſt plus inſipide que ce mets, lequel n'a pas même beaucoup de ſubſtance ; c'eſt bien là être réduit au pur néceſſaire pour ne pas mourir de faim. J'ai encore plus de peine à comprendre, ce qui m'a pourtant été atteſté par des Per-

1721. Août.

ſonnes dignes de foi, que des Sauvages mangent par délices une eſpece de Maïz, qu'on laiſſe pourrir dans une eau dormante, comme nous faiſons le Chanvre, & qu'on en retire tout noir & puant. On ajoûte même que ceux, qui ont pris goût à un mets auſſi étrange que celui-là, ne veulent rien perdre de l'eau, ou plutôt de la fange, qui en découle, & dont l'odeur ſeule ſeroit capable de faire bondir le cœur à tout autre. C'eſt apparemment la néceſſité, qui a fait découvrir ce ſecret, & ſi elle n'en fait pas encore tout l'aſſaiſonnement, rien ne prouve mieux qu'on ne doit point diſputer des goûts.

Du pain de Maïz.

Les Femmes Sauvages font du pain de Maïz, & quoique ce ne ſoit qu'une maſſe de pâte mal pétrie, ſans levain, & cuite ſous la cendre, ces Peuples le trouvent très-bon, & en régalent leurs Amis, mais il le faut manger chaud; il ne ſe conſerve point quand il eſt froid. Quelquefois on y mêle des Féves, divers Fruits, de l'Huile & de la Graiſſe, il faut de bons eſtomachs pour digérer de tels ſalmigondis.

Différens légumes, & leurs uſages.

Les Tourneſols ne ſervent aux Sauvages, qu'à leur donner une huile, dont ils ſe frottent: ils la tirent plus communément de la graine, que de la racine de cette Plante. Cette racine eſt un peu differente de ce que nous appellons en France *Topinambours*, ou *Pommes de Terre*. Les Patates, ſi communes dans les Iſles & dans le Continent de l'Amérique Méridionnale, ont été ſemées avec ſuccès dans la Louyſiane. L'uſage continuel, que faiſoient toutes les Nations du Canada d'une eſpece de Petun, qui croît partout dans ce Pays, a fait dire

dire à quelques Voyageurs qu'ils en avaloient la fumée, & qu'elle les nourrissoit; mais cela ne s'est point trouvé vrai, & n'étoit fondé que sur ce qu'on les a souvent vû rester fort lontems sans manger. Depuis qu'ils ont goûté de notre Tabac, ils ne peuvent presque plus souffrir leur Petun, & il est fort aisé de les contenter sur cela, car le Tabac vient fort bien ici, & l'on prétend même qu'en choisissant bien les terreins, on en auroit d'excellent.

Ouvrages des Femmes.

Les petits ouvrages des Femmes, & ce qui les occupe ordinairement dans les Cabannes, sont de faire du fil des pellicules intérieures de l'écorce d'un Arbre, qu'on appelle *le Bois Blanc*, & elles le travaillent à peu près, comme on fait parmi nous celui de Chanvre. Ce sont encore les Femmes, qui font les teintures: elles travaillent aussi à plusieurs ouvrages d'écorce, où elles font de petites figures avec du poil de Porc-Epi; elles font de petites tasses, ou autres ustenciles de bois, elles peignent & brodent des peaux de Chevreuils, elles tricotent des ceintures & des jarretieres avec de la laine de Bœuf.

Ouvrages des Hommes.

Pour les Hommes, ils font gloire de leur oisiveté, & passent en effet plus de la moitié de la vie sans rien faire, persuadés que le travail journalier dégrade l'Homme, & n'est d'obligation que pour les Femmes. L'Homme, disent-ils, n'est que pour la guerre, la chasse, & la pêche. C'est cependant à eux à faire tout ce qui est nécessaire pour ces trois exercices: ainsi les armes, les filets, & tout l'équipage des Chasseurs & des Pêcheurs les regardent principalement, aussi-bien que les canots,

1721. Août.

& leurs agrets, les Raquettes, la bâtisse & la réparation des Cabannes, mais ils se font souvent aider par les Femmes. Les Chrétiens s'occupent un peu davantage, mais ils ne travaillent que par esprit de pénitence.

Leurs outils.

Ces Peuples, avant que nous leur ayions donné des haches, & nos autres outils, étoient fort embarrassés pour couper leurs Arbres, & pour les mettre en œuvre. Ils les brûloient par les pieds, & pour les fendre & les couper, ils se servoient de haches faites avec des cailloux, qui ne cassoient point, mais qu'ils mettoient un tems infini à aiguiser. Pour les emmancher, ils coupoient la tête d'un jeune Arbre, & comme s'ils eussent voulu le greffer, ils y faisoient une entaillure, dans laquelle ils inseroient la tête de la hache. Au bout de quelque tems l'Arbre, en se refermant, tenoit la hache si serrée, qu'elle ne pouvoit plus sortir: alors ils coupoient l'Arbre de la longueur, dont ils vouloient avoir le manche.

Forme des Villages.

Les Villages n'ont point ordinairement de figure réguliere: la plûpart de nos anciennes Relations nous les représentent de figure ronde, & peut être leurs Auteurs n'en avoient-ils vû que de cette sorte. Du reste imaginez-vous, Madame, un amas de Cabannes sans ordre & sans alignement: les unes comme des Hangarts, les autres comme des Tonnelles, bâties d'écorces, soûtenuës de quelques pieux, quelquefois revêtuës en dehors d'un bouzillage de terre assez grossier; en un mot construites avec moins d'art, de propreté, & de solidité, que celles des Castors. Ces Cabannes ont quinze ou vint pieds de large, & quelquefois cent de long. Alors elles ont plusieurs

feux, car un feu n'occupe que trente pieds.

1721. Août.

Quand le rez de chauſſée ne ſuffit pas pour coucher tout le monde, les jeunes gens ont leurs lits ſur une eſpece d'eſtrade, élevée de cinq ou ſix pieds, qui regne tout le long de la Cabanne; les meubles & les proviſions ſont au-deſſus, poſés ſur des pieces de bois miſes en traverſe ſous le toit. Pour l'ordinaire il y a devant l'entrée une maniere de veſtibule, où les jeunes Gens dorment pendant l'été, & qui ſert de bucher pendant l'hyver. Les portes ne ſont que des écorces ſuſpenduës, comme des Stores, & jamais elles ne ferment bien. Ces Cabannes n'ont ni cheminées, ni fenêtres, mais on laiſſe au milieu du toit une ouverture, par où la fumée ſort en partie, & qu'on eſt obligé de boucher quand il pleut, ou quand il neige; alors il faut éteindre le feu, ſi on ne veut pas être aveuglé par la fumée.

Leur maniere de ſe fortifier.

Les Sauvages ſe fortifient mieux, qu'ils ne ſe logent; on voit des Villages aſſez bien paliſſadés avec des redoutes, où l'on a toujours ſoin de faire de bonnes proviſions d'eau & de pierres. Ces paliſſades ſont même doubles, & quelquefois triples, & ont ordinairement des crénaux à la derniere enceinte. Les pieux, dont elles ſont compoſées, ſont entrelaſſés de branches d'Arbres, qui ne laiſſent aucun vuide. Il ne falloit rien de plus pour ſoûtenir un aſſez long ſiége, lorſque ces Peuples ignoroient l'uſage des armes à feu. Chaque Village a une aſſez grande place, mais il eſt rare qu'elles ſoient régulieres.

Autrefois les Iroquois bâtiſſoient leurs Cabannes beaucoup mieux que les autres Na-

1721. Août.

tions, & qu'ils ne font eux-mêmes aujourd'hui; on y voyoit des figures en relief, mais le travail en étoit fort grossier; depuis qu'en diverses Expéditions on a brulé presque toutes leurs Bourgades, ils ne se sont pas donné la peine de les rétablir dans leur premier état. Cependant si ces Peuples sont si peu curieux de se procurer les commodités de la vie dans les lieux de leur résidence ordinaire, que peut-on penser de leurs campemens dans leurs voyages & dans leurs hyvernemens. Un ancien Missionnaire (*a*), qui pour se mettre dans la nécessité d'apprendre la Langue des Montagnais, les voulut suivre dans une chasse pendant l'hyver, nous en a fait une Description, que je vais vous transcrire presque mot à mot.

De leurs hyvernemens.

Ces Sauvages habitent un Pays extrêmement rude & inculte, mais il ne l'est pas encore autant que celui, qu'ils choisissent pour leurs chasses. Il faut marcher lontems pour y arriver, & porter sur son dos tout ce dont on peut avoir besoin pendant cinq ou six mois, par des chemins quelquefois si affreux, que l'on ne comprend pas comment les Bêtes Fauves peuvent y passer; si on n'avoit pas la précaution de se fournir d'écorces d'Arbres, on ne trouveroit pas de quoi se mettre à couvert de la pluye & de la neige pendant le chemin. Dès qu'on est parvenu au terme, on s'accommode un peu mieux, mais ce mieux ne consiste, qu'en ce qu'on n'y est pas sans cesse exposé à toutes les injures de l'air.

Tout le monde y travaille, & les Missionnaires, qui dans ces commencemens n'avoient

(*a*) Le Pere PAUL, LE JEUNE.

personne pour les servir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune consideration, n'étoient pas plus épargnés que les autres, on ne leur donnoit pas même de Cabanne séparée, & il falloit qu'ils se logeassent dans la premiere, où l'on vouloit bien les recevoir. Ces Cabannes, parmi la plûpart des Nations Algonquines, sont à peu près de la figure de nos Glacieres, rondes, & terminées en Cône : elles n'ont point d'autres soûtiens, que des Perches plantées dans la neige, attachées ensemble par les extrémités, & couvertes d'écorces assez mal jointes, & mal attachées : aussi le vent y entre-t-il de toutes parts.

1721. Août.

Leur fabrique est l'ouvrage d'une demie heure au plus, des branches de Sapin y tiennent lieu de nattes, & on n'y a point d'autres lits. Ce qu'il y a de commode, c'est qu'on peut les changer tous les jours : les neiges ramassées tout autour forment une espece de parapet, qui a son utilité, les vents n'y pénetrent point. C'est le long & à l'abri de ce parapet, qu'on dort aussi tranquillement sur ces branchages, couverts d'une méchante peau, que dans le meilleur lit ; il en coûte à la verité aux Missionnaires pour s'y accoûtumer, mais la fatigue & la nécessité les y réduisent bientôt. Il n'en est pas tout-à-fait de même de la fumée, qui presque toujours remplit tellement le haut de la Cabanne, qu'on ne peut y être de bout, sans avoir la tête dans une espece de tourbillon. Cela ne fait aucune peine aux Sauvages, habitués dès l'enfance à être assis à terre, ou couchés tout le tems, qu'ils sont dans leurs Cabannes ; mais c'est un grand supplice pour les François, à qui cette inaction ne convient pas.

1721. Août.

D'ailleurs le vent, qui entre, comme je l'ai remarqué, par tous les côtés, y souffle un froid, qui transit d'une part, tandis qu'on étouffe, & qu'on est grillé de l'autre. Souvent on ne se voit point à deux ou trois pieds, on perd les yeux à force de pleurer, & il y a des tems, où, pour respirer un peu, il faut se tenir couché sur le ventre, & avoir presque la bouche collée contre la terre : le plus court seroit de sortir dehors, mais la plûpart du tems on ne le peut pas ; tantôt à cause d'une neige si épaisse, qu'elle obscurcit le jour, & tantôt parce qu'il souffle un vent sec, qui coupe le visage, & fait éclater les Arbres dans les Forêts. Cependant un Missionnaire est obligé de dire son Office, de célébrer la Messe, & de s'acquitter de toutes les autres fonctions de son Ministere.

A toutes ces incommodités il en faut ajoûter une autre, qui d'abord vous paroîtra peu de chose, mais qui est réellement très-considérable ; c'est la persécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un fort grand nombre, qui les suivent par tout, & leur sont très-attachés ; peu caressans, parce qu'on ne les caresse jamais, mais hardis & habiles Chasseurs : j'ai déja dit qu'on les dresse de bonne heure pour les différentes Chasses, ausquelles on veut les appliquer ; j'ajoûte qu'il faut en avoir beaucoup pour chacune, parce qu'il en périt un grand nombre par les dents & par les cornes des Bêtes fauves, qu'ils attaquent avec un courage, que rien ne rebute. Le soin de les nourrir occupe très-peu leurs Maîtres, ils vivent de ce qu'ils peuvent attraper, & cela ne va pas bien loin, aussi sont-ils

toujours fort maigres ; d'ailleurs ils ont peu de poil, ce qui les rend fort sensibles au froid. 1721. Août.

Pour s'en garantir, s'ils ne peuvent approcher du feu, où il est difficile qu'ils puissent tenir tous, quand même il n'y auroit personne dans la Cabanne, ils vont se coucher sur les premiers, qu'ils rencontrent, & souvent on se réveille la nuit en sursaut, presque étouffé par deux ou trois Chiens. S'ils étoient un peu plus discrets, & se plaçoient mieux, leur compagnie ne seroit pas trop fâcheuse, on s'en accommoderoit même assez, mais ils se placent où ils peuvent ; on a beau les chasser, il reviennent d'abord. C'est bien pis encore le jour ; dès qu'il paroît quelque chose à manger, il faut voir les mouvemens, qu'ils se donnent pour en avoir leur part. Un pauvre Missionnaire est à demi couché auprès du feu pour dire son Bréviaire, ou pour lire un Livre, en luttant de son mieux contre la fumée, & il faut qu'il essuye encore l'importunité d'une douzaine de Chiens, qui ne font que passer & repasser sur lui, en courant après un morceau de viande, qu'ils ont apperçû. S'il a besoin d'un peu de repos, à peine trouvera-t'il un petit recoin, où il soit à l'abri de cette véxation. Si on lui apporte à manger, les Chiens ont plutôt mis le museau dans son plat, qu'il n'y a porté la main ; & souvent tandis qu'il est occupé à défendre sa portion contre ceux, qui l'attaquent de front, il en vient un par derriere, qui lui en enleve la moitié, ou qui en le heurtant, lui fait tomber le plat des mains, & répandre sa sagamité dans les cendres.

Assez souvent les maux, dont je viens de

1721. Août.

parler, sont effacés par un plus grand, & au prix duquel tous les autres ne sont rien; c'est la faim. Les provisions, qu'on a apportées, ne durent pas lontems, on a compté sur la Chasse, & elle ne donne pas toujours. Il est vrai que les Sauvages sçavent endurer la faim avec autant de patience, qu'ils apportent peu de précautions pour s'en garantir; mais ils se trouvent quelquefois réduits à une si grande extrémité, qu'ils y succombent. Le Missionnaire, de qui j'ai tiré ce détail, fut obligé dans son premier hyvernement, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit rapetassé sa soutanne; après quoi il lui fallut se nourrir des jeunes branches, & des plus tendres écorces des Arbres. Il soûtint néanmoins cette épreuve, sans que sa santé en fût alterée, mais tous n'en ont pas eu la force.

Malpropreté des Sauvages.

La seule malpropreté des Cabannes, & l'infection, qui en est une suite nécessaire, sont pour tout autre qu'un Sauvage, un vrai supplice; il est aisé de juger jusqu'où l'une & l'autre doivent aller parmi des Gens, qui ne changent de hardes, que quand les leurs tombent par lambeaux, & qui n'ont nul soin de les nettoyer. L'été ils se baignent tous les jours, mais ils se frottent aussi-tôt d'huile ou de graisse d'une odeur forte. L'hyver ils demeurent dans leur crasse, & dans tous les tems on ne peut entrer dans leurs Cabannes, qu'on ne soit empesté.

Non seulement tout ce qu'ils mangent est sans apprêt, & ordinairement fort insipide, mais il regne dans leurs repas une malpropreté, qui passe tout ce qu'on en peut dire: ce

1721. Août.

que j'en ai vû, & ce qu'on m'en raconte, vous feroit horreur. Il y a bien peu d'Animaux, qui ne mangent plus proprement, & quand on a vû ce qui se passe en cela parmi ces Peuples, on ne sçauroit plus douter que l'imagination n'ait beaucoup de part à nos répugnances; que bien des mêts, qui nuisent réellement à notre santé, ne produisent cet effet par la force même de ces répugnances, & par le peu de courage, que nous avons à les surmonter.

Il faut néanmoins convenir que les choses ont un peu changé sur tous ces points, depuis notre arrivée en ce Pays; j'en ai même vû chercher à se procurer des commodités, dont ils auront peut-être bientôt de la peine à se passer. Quelques-uns commencent aussi à prendre un peu plus leurs précautions pour ne pas se trouver au dépourvû, quand la Chasse leur manquera; & parmi ceux, qui sont domiciliés dans la Colonie, il y a bien peu à ajoûter pour les faire arriver au point d'avoir un nécessaire raisonnable. Mais qu'il est à craindre que, quand ils en seront là, ils n'aillent bientôt plus loin, & ne donnent dans un superflu, qui les rende plus malheureux encore, qu'ils ne sont présentement dans le sein de la plus grande indigence?

Ce ne sera pas au moins les Missionnaires, qui les exposeront à ce danger; persuadés qu'il est moralement impossible de bien prendre ce juste milieu, & de s'y borner, ils ont beaucoup mieux aimé partager avec ces Peuples ce qu'il y a de pénible dans leur maniere de vivre, que de leur ouvrir les yeux sur les moyens d'y trouver des adoucissemens. Aussi

1721.
Août.

ceux-mêmes, qui ſont tous les jours témoins de leurs ſouffrances, ont ils encore bien de la peine à comprendre comment ils y peuvent réſiſter, d'autant plus qu'elles ſont ſans relâche, & que toutes les Saiſons ont leurs incommodités particulieres.

Incommodité de l'été des Sauvages.

Comme les Villages ſont toujours ſitués, ou auprès des Bois, ou ſur le bord de l'eau, & ſouvent entre les deux, dès que l'air commence à s'échauffer, les Maringouins & une quantité prodigieuſe d'autres Moucherons, excitent une perſécution beaucoup plus vive encore, que celle de la fumée, qu'on eſt même ſouvent obligé d'appeller à ſon ſecours; car il n'y a preſque point d'autre remede contre les piqûres de ces petits Inſectes, qui vous mettent tout le corps en feu, & ne vous permettent pas de dormir en repos. Ajoûtez à cela les marches ſouvent forcées, & toujours très-rudes, qu'il faut faire à la ſuite de ces Barbares, tantôt dans l'eau juſqu'à la ceinture, & tantôt dans la fange juſqu'aux genoux; dans les Bois, au travers des ronces & des épines, avec danger d'en être aveuglé; dans les Campagnes, où rien ne garantit d'un Soleil auſſi ardent en été, que le vent eſt piquant pendant l'hyver.

Si l'on voyage en Canot, la poſture gênante, où il faut s'y tenir, & l'appréhenſion, que cauſe dans les commencemens l'extrême fragilité de cette voiture; l'inaction, où l'on y eſt, & qu'il eſt impoſſible d'éviter; la lenteur de la marche, que la moindre pluye, ou un vent un peu trop fort retarde; le peu de ſocieté, qu'on peut avoir avec des Gens, qui ne ſçavent rien, qui ne parlent jamais, quand

ils ſont occupés, qui vous infectent par leur mavaiſe odeur, & qui vous rempliſſent de ſaletés & de vermine : les caprices & les manieres bruſques, qu'il en faut eſſuyer ; les avanies, auſquelles on eſt expoſé de la part d'un Yvrogne, ou d'un Homme, que quelque accident inopiné, un ſonge, un ſouvenir fâcheux, font entrer en mauvaiſe humeur ; la cupidité, qui naît aiſément dans le cœur de ces Barbares, à la vûë d'un objet capable de les tenter, & qui a coûté la vie à plus d'un Miſſionnaire : & ſi la guerre eſt déclarée entre les Nations, parmi leſquelles on ſe trouve, le danger, que l'on court ſans ceſſe, ou de ſe voir tout-à-coup réduit à la plus dure ſervitude, ou de perir dans les plus affreux tourmens. Voilà, Madame, la vie, qu'ont mené ſurtout les premiers Miſſionnaires : ſi depuis quelque tems elle a été moins rude à certains égards, il y a pour les Ouvriers de l'Evangile d'autres peines intérieures, & par conſéquent plus ſenſibles, qui bien loin de diminuer avec le tems, croiſſent à meſure que la Colonie augmente, & que les Naturels du Pays ont plus de communication avec toutes ſortes de Perſonnes.

Portrait en racourci des Sauvages.

Enfin pour vous tracer en racourci le portrait de ces Peuples avec un extérieur ſauvage, des manieres & des uſages, qui ſe ſentent tout-à-fait de la barbarie ; on remarque en eux une ſociété exempte de preſque tous les défauts, qui alterent ſi ſouvent la douceur de la nôtre. Ils paroiſſent ſans paſſion, mais ils font de ſang froid, & quelquefois par principe, ce que la paſſion la plus violente & la plus effrenée peut inſpirer à ceux, qui n'écou-

1721. Août.

tent plus la raiſon. Ils ſemblent mener la vie du monde la plus miſerable, & ils étoient peut-être les ſeuls heureux ſur la Terre, avant que la connoiſſance des objets, qui nous remuent & nous ſéduiſent, eût réveillé en eux une cupidité, que l'ignorance retenoit dans l'aſſoupiſſement, & qui n'a pourtant pas encore fait de grands ravages parmi eux. On apperçoit en eux un mélange des mœurs les plus féroces & les plus douces, des défauts de Bêtes carnacieres, & des vertus & des qualités de cœur & d'eſprit, qui font le plus d'honneur à l'humanité. On croiroit d'abord qu'ils n'ont aucune forme de gouvernement, qu'ils ne connoiſſent ni loix, ni ſubordination, & que vivant dans une indépendance entiere, ils ſe laiſſent uniquement conduire au hazard & au caprice le plus indompté; cependant ils jouiſſent de preſque tous les avantages, qu'une autorité bien réglée peut procurer aux Nations les plus policées. Nés libres & indépendans, ils ont en horreur juſqu'à l'ombre du pouvoir deſpotique, mais ils s'écartent rarement de certains principes & de certains uſages, fondés ſur le bon ſens, qui leur tiennent lieu de loix, & qui ſuppléent en quelque façon à l'autorité légitime. Toute contrainte les révolte, mais la raiſon toute ſeule les retient dans une eſpece de ſubordination, qui pour être volontaire, n'en atteint pas moins au but, qu'ils ſe ſont propoſé.

Un Homme, qu'ils eſtimeroient beaucoup, les trouveroit aſſez dociles, & leur feroit faire à peu près tout ce qu'il voudroit; mais il n'eſt pas aiſé d'avoir leur eſtime à ce point. Ils ne la donnent qu'au mérite, & à un

1721. Août.

mérite ſupérieur, dont ils ſont auſſi bons Juges, que ceux, qui parmi nous ſe picquent le plus de l'être. Ils ſe prennent ſur tout par la phyſionomie, & il n'eſt peut-être pas d'Hommes au Monde, qui s'y connoiſſent mieux: c'eſt qu'ils n'ont pour qui que ce ſoit nul de ces égards, qui nous ſéduiſent, & que n'étudiant que la nature, ils la connoiſſent bien. Comme ils ne ſont point eſclaves de l'ambition & de l'intérêt, & qu'il n'y a guéres que ces deux paſſions, qui ayent affoibli dans nous ce ſentiment de l'humanité, que l'Auteur de la Nature avoit gravé dans nos cœurs, l'inégalité des conditions ne leur eſt pas néceſſaire pour le maintien de la ſociété.

Ainſi, Madame, on ne voit point ici, ou du moins on rencontre rarement de ces eſprits hautains, qui pleins de leur grandeur, ou de leur mérite, s'imaginent preſque qu'ils font une eſpéce à part, dédaignent le reſte des Hommes, dont par conſéquent ils n'ont jamais la confiance & l'amour; ne connoiſſent point leurs ſemblables, parce que la jalouſie qui regne entre les Grands, ne leur permet pas de ſe voir d'aſſez près; ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, parce qu'ils ne s'étudient jamais, & qu'ils ſe flattent toujours, ne font pas réfléxion que pour avoir entrée dans le cœur des Hommes, il faut en quelque façon s'égaler à eux; de ſorte qu'avec cette prétenduë ſupériorité de lumieres qu'ils regardent comme une propriété eſſentielle du rang éminent, qu'ils occupent, la plûpart croupiſſent dans une ſuperbe & irremédiable ignorance de ce qu'il leur importe le plus de ſçavoir, & ne jouiſſent jamais des véritables douceurs de la

1721. Août.

vie. Dans ce Pays tous les Hommes se croyent également Hommes, & dans l'Homme ce qu'ils estiment le plus, c'est l'Homme. Nulle distinction de naissance; nulle prérogative attribuée au rang, qui préjudicie au droit des Particuliers; point de prééminence attachée au mérite, qui inspire l'orgueil, & qui fasse trop sentir aux autres leur infériorité. Il y a peut-être moins de délicatesse dans les sentimens, que parmi nous, mais plus de droiture, moins de façons, & de ce qui peut les rendre équivoques; moins de ces retours sur soi-même.

La seule Religion peut perfectionner ce que ces Peuples ont de bon, & corriger ce qu'ils ont de mauvais: cela ne leur est point particulier, mais ce qu'ils ont de propre, c'est qu'ils y apportent moins d'obstacles, quand ils ont commencé à croire, ce qui ne peut être que l'ouvrage d'une grace spéciale. Il est encore vrai que pour bien établir l'empire de la Religion sur eux, il faudroit qu'ils la vissent pratiquer dans toute sa pureté par ceux, qui la professent: ils sont très-susceptibles du scandale, que donnent les mauvais Chrétiens, comme le sont tous ceux, qui sont instruits pour la premiere fois des principes de la Morale Evangélique.

Vous me demanderez, Madame, s'ils ont une Religion? A cela je réponds qu'on ne peut pas dire qu'ils n'en ont point, mais qu'il est assez difficile de définir celle qu'ils ont. Je vous entretiendrai plus au long sur cet article au premier loisir que j'aurai; car quoique je ne sois pas ici extrêmement occupé, je suis si souvent interrompu, qu'à peine puis-je ré-

pondre de deux heures par jour, où je sois entierement à moi. Cette Lettre, aussi bien que la plûpart de celles, qui l'ont précédée, vous sera assez connoître que je n'écris pas de suite. Je me contente présentement de vous ajoûter, pour achever le portrait des Sauvages, que jusques dans leurs démarches les plus indifférentes, on apperçoit des traces de la Religion primitive, mais qui échappent à ceux, qui ne les étudient pas assez, par la raison qu'elles sont encore plus effacées par le défaut d'instruction, qu'altérées par le mélange d'un culte superstitieux, & par des traditions fabuleuses.

1721. Août.

Je suis, &c.

VINT-QUATRIE'ME LETTRE.

Des Traditions & de la Religion des Sauvages du Canada.

Au Fort de la Riviere de S. Joseph, ce huit Septembre 1721.

MADAME,

CETTE Lettre sera bien longue, s'il ne me survient pas quelque empêchement imprévû, qui m'oblige de remettre à une autre occasion à vous entretenir de ce que j'ai pû recueillir touchant la Croyance, les Traditions & la Religion de nos Sauvages.

1721. Septembre.

De l'Origine des Hommes selon les Sauvages.

Rien n'est plus certain, mais rien n'est en même tems plus obscur que l'idée, que les Sauvages de ce Continent ont d'un Premier

1721. Août.

Etre. Tous s'accordent en général à le regarder comme le premier Esprit, le Maître & le Créateur du Monde, mais quand on les presse un peu sur cet article, pour sçavoir ce qu'ils entendent par le Premier Esprit, on ne trouve plus que des imaginations bisarres, des fables si mal conçuës, des systêmes si peu digérés, & si peu d'uniformité, qu'on n'en peut rien dire de suivi. On prétend que les Sioux approchent beaucoup plus que les autres de ce qu'il faut penser de ce premier Principe, mais le peu de commerce, qu'on a eu jusqu'ici avec eux, ne m'a point permis de m'instruire de leurs Traditions, autant qu'il eût été à désirer, pour en parler avec quelque sorte de certitude.

Presque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de *Grand Liévre* au premier Esprit, quelques-uns l'appellent *Michabou*; d'autres, *Atahocan*. La plûpart disent qu'étant porté sur les eaux avec toute sa Cour, toute composée de Quadrupedes comme lui, il forma la Terre d'un grain de sable, tiré du fond de l'Océan; & les Hommes, des corps morts des Animaux. Il y en a aussi, qui parlent d'un Dieu des Eaux, lequel s'opposa au dessein du grand Liévre, ou refusa du moins de le favoriser. Ce Dieu est, selon les uns, le grand Tygre, mais il faut observer qu'il n'y a point de vrais Tygres en Canada; ainsi cette Tradition pourroit bien venir d'ailleurs. Enfin ils ont un troisiéme Dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque pendant l'hyver, & dont je n'ai rien appris de particulier.

L'*Areskoui* des Hurons & l'*Agreskoué* des Iroquois est dans l'opinion de ces Peuples

1721. Septembre.

le Souverain Etre, & le Dieu de la Guerre. Ceux-ci ne donnent point aux Hommes la même origine, que les Algonquins, ils ne remontent pas même jusqu'à la premiere création. Ils font paroître d'abord six Hommes dans le Monde, & quand on leur demande qui les y a placés, ils répondent qu'ils ne sçavent pas. Ils ajoûtent qu'un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentsic*, avec laquelle il eut commerce, & qui parut bientôt enceinte : que le Maître du Ciel s'en étant apperçu, la précipita du haut de l'Empirée, & qu'elle fut reçuë sur le dos d'une Tortuë : qu'elle accoucha ensuite de deux Enfans, dont l'un tua l'autre.

Il n'est plus question après cela, ni des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentsic, laquelle, selon quelques-uns, n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de *Thaouitsaron* & de *Jouskeka*. Celui-ci, qui étoit l'aîné, tua son Frere, & peu de tems après son Ayeule se déchargea sur lui du soin de gouverner le Monde. Ils disent encore qu'Atahensic est la Lune, & Jouskeka le Soleil. Il y a, comme vous voyez, Madame, bien peu de suite dans tout ceci ; car le Soleil est souvent pris pour Areskoui, en tant qu'il est Grand Génie ; mais y a-t-il moins de contradiction dans la Théologie des Ægyptiens & des Grecs, qui sont les premiers Sages de l'Antiquité Payenne ? c'est qu'il est de l'essence du mensonge de se contredire, & de n'avoir aucun principe.

Ce que c'est que les Esprits parmi eux.

Les Dieux des Sauvages ont des corps, & vivent à peu près de la même maniere que nous : mais sans aucune des incommodités, ausquelles nous sommes sujets. Le terme d'*Es-*

1721. Septembre.

prit ne signifie chez eux qu'un Etre d'une nature plus excellente que les autres. Ils n'en ont point pour exprimer ce qui passe la portée de leur intelligence, extrêmement bornée sur tout ce qui n'est pas sensible, ou d'un usage commun. Ils donnent néanmoins à leur prétendus Esprits une espece d'immensité, qui les rend présens par tout, car en quelque lieu qu'on se trouve, on les invoque, on leur parle, on suppose qu'ils entendent ce qu'on leur dit, & qu'ils agissent en conséquence. A toutes les questions, qu'on fait à ces Barbares, pour en sçavoir davantage, ils répondent que c'est là tout ce qu'on leur a appris; il n'y a même que quelques Vieillards initiés aux Mysteres, qui en sçachent tant.

Selon les Iroquois, la Posterité de Jouskeka ne passa point la troisiéme Génération: il survint un déluge, dont personne ne se sauva, & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. Au reste, Madame, cette notion d'un déluge universel est assez répanduë parmi les Amériquains; mais on ne sçauroit guéres douter qu'il n'y en ait eu un autre bien plus récent, qui fut particulier à l'Amérique. Je ne finirois point, si je voulois m'arrêter à tout ce que les Sauvages débitent sur le compte de leurs principales Divinités, & sur l'origine du Monde; mais outre le premier Etre, ou le Grand Esprit & les autres Dieux, qui se trouvent souvent confondus avec lui, il y a une infinité de Génies, ou d'Esprits subalternes, bons & mauvais, qui ont tous leur culte particulier.

Des bons & des mauvais Génies.

Les Iroquois mettent Atahensic à la tête de ceux-ci, & font Jouskeka le Chef des Pre-

1721. Septembre.

miers ; ils le confondent même quelquefois avec le Dieu, qui chassa du Ciel son Ayeule, pour s'être laissé séduire par un Homme. On ne s'adresse aux mauvais Génies, que pour les prier de ne point faire de mal, mais on suppose que les autres sont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le sien. Dans la Langue Huronne on les nomme *Okkis*, & dans l'Algonquine *Manitous :* on a recours à eux dans les perils, où l'on se trouve, dans les Entreprises, que l'on fait, & quand on veut obtenir quelque grace extraordinaire ; il n'est rien, qu'on ne croye pouvoir leur demander, quelque déraisonnable, & quelque contraire même, qu'il soit aux bonnes mœurs. Mais on n'est pas sous leur protection en naissant, il faut sçavoir manier l'Arc & la Fléche, pour mériter cette faveur, il faut même bien des préparations pour la recevoir ; c'est la plus importante affaire de la vie : en voici les principales circonstances.

Dispositions requises pour avoir un Génie tutélaire.

On commence par noircir le Visage de l'Enfant, puis on le fait jeûner pendant huit jours, sans lui donner quoi que ce soit à manger, & il faut que pendant ce tems-là son futur Génie tutélaire se manifeste à lui par des songes. Le cerveau creux d'un pauvre Enfant, qui ne fait que d'entrer dans l'adolescence, ne sçauroit manquer de lui fournir des rêves, & tous les matins on a grand soin de les lui faire raconter. Souvent néanmoins le jeûne finit avant le terme marqué, peu d'Enfans ayant la force de pousser si loin, mais cela ne fait pas une difficulté ; on connoît ici, comme par tout ailleurs, l'usage commode des Dispenses. Le Génie tutélaire est toujours

1721. Septembre.

la chose, à quoi l'Enfant a le plus souvent rêvé, & dans le vrai cette chose n'est que comme un symbole, ou une figure, sous laquelle l'Esprit se manifeste; mais il est arrivé à ces Peuples, comme à tous ceux, qui se sont écartés de la Religion primitive, de s'attacher à la figure, & de perdre de vûë la réalité.

Cependant ces symboles ne signifient rien par eux-mêmes, tantôt c'est une tête d'Oiseau, tantôt le pied d'un Animal, ou un morceau de Bois; en un mot tout ce qu'il y a de plus commun, & de moins précieux. On les conserve néanmoins avec autant de soin, que les Anciens en apportoient à la conservation de leurs Dieux Pénates. Il n'est même rien dans la Nature, si on en croit les Sauvages, qui n'ait son Esprit, mais il y en a de tous les Ordres, & tous n'ont pas la même vertu. Dès qu'ils ne comprennent pas une chose, ils lui attribuent un Génie supérieur, & la maniere de s'exprimer alors, est de dire: *C'est un Esprit.* Il en est de même à plus forte raison des Hommes, ceux qui ont des talens singuliers, ou qui font des choses extraordinaires, ce sont des Esprits; c'est-à-dire, ils ont un Génie tutélaire d'un Ordre plus relevé que le Commun.

Quelques-uns, & surtout les Jongleurs, tâchent de persuader à la Multitude qu'ils souffrent des transports extatiques; cette manie a été dans tous les tems, & parmi tous les Peuples, & a enfanté toutes les fausses Religions: la vanité, si naturelle aux Hommes, n'a point imaginé de ressorts plus efficaces pour maîtriser les Simples; la Multitude en-

traîne à la fin ceux, qui se piquent le plus de sagesse. Les Imposteurs Américains ne doivent rien aux autres sur ce point, & ils sçavent en tirer tout l'avantage, qu'ils prétendent. Les Jongleurs ne manquent jamais de publier que durant leurs prétenduës extases leurs Génies leur donnent de grandes connoissances des choses les plus éloignées, & de l'avenir; & comme le hazard, si on ne veut pas que le Démon s'en mêle, les fait quelquefois deviner, ou conjecturer assez juste, ils acquierent par-là un grand crédit; on les croit des Génies du premier Ordre.

1721. Septembre.

On change quelquefois de Génie tutélaire, & pourquoi.

Dès qu'on a déclaré à un Enfant ce qu'il doit désormais regarder comme son Génie Protecteur, on l'instruit avec soin de l'obligation, où il est de l'honorer, de suivre les avis, qu'il en recevra pendant son sommeil, de mériter ses faveurs, de mettre en lui toute sa confiance, & de craindre les effets de son courroux, s'il néglige de s'acquitter de ce qu'il lui doit. La Fête se termine par un Festin, & l'usage est aussi de faire piquer sur le corps de l'Enfant, la figure de son Okki, ou de son Manitou. Il semble qu'un engagement si solemnel, & dont la marque ne peut jamais être effacée, doive être inviolable, il faut néanmoins bien peu de choses pour le rompre.

Les Sauvages ne conviennent pas volontiers qu'ils ont tort, même avec leurs Dieux, & ne font nulle difficulté de se justifier à leurs dépens: ainsi à la premiere occasion de se condamner soi-même, ou de jetter la faute sur son Génie tutélaire, c'est toujours sur celui-ci, qu'on la jette; on en cherche un autre sans façon, & cela se fait avec les mê-

1721. Septembre.

mes précautions, que la premiere fois. Les Femmes ont aussi leurs Manitous, ou leurs Okkis, mais elles n'y font pas autant d'attention, que les Hommes, peut-être parce qu'elles leur donnent moins d'occupation.

Sacrifices des Sauvages.

On fait à tous ces Esprits différentes sortes d'Offrandes, qu'on appellera, si l'on veut, des Sacrifices. On jette dans les Rivieres & dans les Lacs du Petun, du Tabac, ou des Oiseaux, qu'on a égorgés, pour se rendre propice le Dieu des Eaux. En l'honneur du Soleil, & quelquefois même des Esprits subalternes, on met dans le feu de toutes les choses, dont on fait usage, & qu'on reconnoît tenir d'eux. C'est quelquefois par reconnoissance, mais plus souvent par intérêt; la reconnoissance même est intéressée, car ces Peuples ne connoissent point les sentimens du cœur envers leurs Divinités. On remarque aussi en quelques occasions des especes de Libations, & tout cela est accompagné d'Invocations en termes mysterieux, que les Sauvages n'ont jamais pû expliquer aux Européens, soit que dans le fond ils ne signifient rien, soit que le sens n'en ait pas été transmis par la Tradition avec les paroles, peut-être aussi nous en font ils Mystere.

On voit encore des Colliers de Porcelaine, du Tabac, des Epis de Maïz, des Peaux, & des Animaux tous entiers, surtout des Chiens, sur les bords des chemins difficiles, ou dangereux, sur des Rochers, ou à côté des Rapides; & ce sont autant d'Offrandes, qu'on a faites aux Esprits, qui président en ces Lieux; j'ai dit que le Chien est la Victime la plus ordinaire, qu'on leur immole; on les suspend

quelquefois tout vivans à un Arbre par les pattes de derriere, & on les y laisse mourir enragés. Le Festin de Guerre, qui se fait toujours de Chiens, peut bien aussi passer pour un Sacrifice. Enfin on rend à peu près les mêmes honneurs aux Esprits malfaisans, qu'à ceux, qui passent pour propices, quand on a quelque chose à craindre de leur malice.

Des Jeûnes.

Ainsi, Madame, parmi ces Peuples, qu'on a prétendu n'avoir aucune idée de Religion, ni de Divinité, presque tout paroît l'objet d'un Culte Religieux, ou du moins y avoir quelque rapport. Quelques-uns se sont imaginé que leurs jeûnes n'avoient point d'autre but, que de les accoûtumer à supporter la faim, & je conviens que ce motif y pourroit bien entrer pour quelque chose; mais toutes les circonstances, dont ils sont accompagnés, ne laissent aucun lieu de douter que la Religion n'y ait la principale part; n'y eut-il que cette attention, dont j'ai parlé, à observer les songes pendant ce tems-là; car il est certain que ces songes sont regardés comme de véritables oracles, & des avertissemens du Ciel.

Des Vœux.

Il est encore moins douteux que les vœux sont parmi ces Peuples de purs actes de Religion, & l'usage en est absolument le même, que parmi nous. Par exemple, lorsqu'ils se voyent sans vivres, comme il arrive souvent dans les voyages & pendant les Chasses, ils promettent à leurs Génies de donner en leur honneur une portion de la premiere Bête, qu'ils tuëront, à un de leurs Chefs, & de ne point manger, qu'ils ne se soient acquittés de leur promesse. Si la chose devient impossible,

1721.
Septembre.

parce que le Chef eſt trop éloigné, ils brûlent ce qui lui étoit deſtiné, & en font une eſpece de ſacrifice.

Autrefois les Sauvages voiſins de l'Acadie avoient dans leur Pays ſur le bord de la Mer un Arbre extrêmement vieux, dont ils racontoient bien des merveilles, & qu'on voyoit toujours chargé d'offrandes. La Mer ayant découvert toute ſa racine, il ſe ſoûtint encore lontems preſqu'en l'air contre la violence des vents & des flots, ce qui confirma ces Sauvages dans la penſée qu'il étoit le ſiége de quelque grand Eſprit: ſa chute ne fut pas même capable de les détromper, & tant qu'il en parut quelque bout de branches hors de l'eau, on lui rendit les mêmes honneurs, qu'avoit reçûs tout l'Arbre, lorſqu'il étoit ſur pied.

Rapports des Sauvages avec les Hébreux.

La plûpart des feſtins, des danſes & des chanſons me paroiſſent avoir auſſi leur origine dans la Religion, & en conſerver encore diverſes traces; mais il faut avoir de bons yeux, ou plutôt une imagination bien vive pour y appercevoir tout ce que certains Voyageurs prétendent y avoir découvert. J'en ai rencontré, qui ne pouvant s'ôter de l'eſprit que nos Sauvages ſont deſcendus des Hebreux, trouvoient par tout des rapports entre ces Barbares & le Peuple de Dieu. Il y en a véritablement quelques-uns, comme de ne point ſe ſervir de couteaux dans de certains repas, & de ne point briſer les os des Bêtes, qu'on y mange; telle eſt encore la ſéparation des Femmes dans le tems de leurs infirmités ordinaires; on leur a même, dit-on, entendu, ou cru entendre prononcer le mot *Alleluya* dans quelques-unes de leurs chanſons: mais

à

1721.
Septembre.

à qui perſuadera-t'on, que quand ils ſe percent les oreilles & les narines, ils le font en vertu de la Loi de la Circonciſion ? D'ailleurs ne ſçait-on pas que l'uſage de la Circonciſion eſt plus ancien que la Loi, qui en fut faite pour Abraham & pour ſa Poſterité ? Le feſtin, qui ſe fait au retour de la Chaſſe, & dont il ne faut rien laiſſer, a encore été pris pour une eſpece d'holocauſte, ou pour un reſte de la Pâque des Iſraëlites, d'autant plus, dit-on, que quand quelqu'un ne ſçauroit venir à bout de ſa portion, il peut ſe faire aider par ſes voiſins, comme il ſe pratiquoit parmi le Peuple de Dieu, quand une Famille ne ſuffiſoit pas pour manger l'Agneau Paſchal tout entier.

Leurs Prêtres.

Un ancien Miſſionnaire (a), qui a beaucoup vécu avec les Outaouais, a écrit que parmi ces Sauvages un Vieillard fait l'office de Prêtre dans les Feſtins, dont je viens de parler, qu'il commence par remercier les Eſprits du ſuccès de la Chaſſe ; qu'enſuite un autre prend un pain de Petun, le rompt en deux, & le jette dans le feu. Ce qui eſt certain, c'eſt que ceux, qui les ont cités en preuve de la poſſibilité de l'Atheiſme, proprement dit, ne les connoiſſent pas. Il eſt vrai qu'ils ne raiſonnent jamais ſur la Religion, & que leur extrême indolence ſur ce point a toujours été le plus grand obſtacle, qu'on ait rencontré à leur converſion au Chriſtianiſme, mais pour peu qu'on les pratique, on auroit tort d'en conclure qu'ils n'ont point d'idée de Dieu. L'indolence eſt leur caractere dominant ; elle paroît juſques dans les affaires, qui les intéreſſent le plus ; mais malgré

(a) Le Pere Claude ALLOUEZ, Jéſuite.

1721. Septembre.

ce défaut, malgré même cet esprit d'indépendance, dans lequel ils sont élevés, nul Peuple au monde n'est plus dépendant des idées confuses, qui leur sont restées de la Divinité, jusques-là qu'ils n'attribuent rien au hazard, & qu'ils tirent de tout des présages, qui selon eux sont, comme je l'ai déja remarqué, des avertissemens du Ciel.

Vestales Sauvages.

J'ai lu dans quelques Mémoires que plusieurs Nations de ce Continent ont eu autrefois des Filles, qui vivoient séparées de tout commerce avec les Hommes, & ne se marioient jamais. Je ne puis ni garantir, ni contredire ce fait. La Virginité est par elle-même un état si parfait, qu'on ne doit pas être surpris qu'elle ait été respectée dans tous les Pays du Monde; mais nos plus anciens Missionnaires n'ont point parlé, que je sçache, de ces Vestales, quoique plusieurs conviennent de l'estime, qu'on faisoit du Célibat dans quelques Contrées. Je trouve même que parmi les Hurons & les Iroquois on voyoit, il n'y a pas encore lontems, des Solitaires, qui gardoient la continence, & l'on montre certaines Plantes fort salutaires, qui n'ont point de vertu, disent les Sauvages, si elles ne sont employées par des mains vierges.

Ce qu'ils pensent de l'immortalité de l'Ame.

La croyance la mieux établie parmi nos Amériquains, est celle de l'immortalité de l'ame. Ils ne la croyent pourtant pas purement spirituelle, non plus que leurs Génies, & il est vrai de dire qu'ils ne sçauroient bien définir ni les uns, ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils pensent de leurs Ames, ils répondent, qu'elles sont comme les ombres & les images animées du corps, & c'est par

1721. Septembre.

une suite de ce principe, qu'ils croyent que tout est animé dans l'Univers. Ainsi c'est uniquement par tradition, qu'ils tiennent que nos Ames ne meurent point. Dans les différentes expressions, qu'ils employent pour s'expliquer sur ce sujet, ils confondent souvent l'Ame avec ses facultés, & les facultés avec leurs opérations, quoiqu'ils sçachent fort bien en faire la distinction, quand ils veulent parler exactement.

Leur idée sur ce qu'elle devient, quand elle est séparée du corps.

Ils disent aussi que l'Ame séparée du corps conserve les mêmes inclinations, qu'elle avoit auparavant, & c'est la raison pourquoi ils enterrent avec les Morts tout ce qui étoit à leur usage. Ils sont même persuadés qu'e le demeure auprès du Cadavre jusqu'à la Fête des Mor s, dont je vous parlerai bientôt; qu'ensuite elle va dans le Pays des Ames, où, selon quelques-uns, elle est transformée en Tourterelle.

Pourquoi on porte à manger sur les Tombeaux.

D'autres reconnoissent dans tous les Hommes deux Ames; ils attribuent à l'une tout tout ce que je viens de dire, ils prétendent que l'autre ne quitte jamais le corps, si ce n'est pour passer dans un autre; ce qui n'arrive pourtant guéres, disent-ils, qu'aux Ames des Enfans, lesquelles ayant peu joui de la vie, obtiennent d'en recommencer une nouvelle. C'est pour cela qu'ils enterrent les Enfans le long des grands Chemins, afin que les Femmes puissent en passant recueillir leurs Ames. Or ces Ames, qui tiennent si fidele compagnie à leurs corps, il faut les nourrir, & c'est pour satisfaire à ce devoir, qu'on porte sur les Tombes de quoi manger; mais cela dure peu, & il faut que ces Ames s'accoûtu-

1721. Septembre.

ment avec le tems à jeûner. On a quelquefois assez de peine à faire subsister les vivans, sans se charger encore de fournir à la nourriture des Morts.

Présens qu'on fait aux morts.

Mais une chose, sur laquelle ces Peuples ne se relâchent jamais, en quelque extrêmité qu'ils se trouvent, c'est qu'au lieu que parmi nous la dépouille des Morts enrichit les Vivans; chez eux non-seulement on emporte dans le tombeau tout ce qu'on possedoit, mais on y reçoit encore des présens de ses Parens & de ses Amis. Aussi ont-ils été extrêmement scandalisés, quand ils ont vû les François ouvrir les sépulcres, pour en tirer les robes de Castor, dont on avoit revêtu les Défunts. Les tombeaux sont tellement sacrés dans ce Pays, que les profaner, c'est la plus grande hostilité, qu'on puisse commettre contre une Nation, & la plus grande marque qu'on ne veut plus rien ménager avec elle.

Du Pays des Ames.

J'ai dit que les Ames, lorsque le tems est venu qu'elles doivent se séparer pour toujours de leurs corps, vont dans une Région, qui est destinée pour être leur demeure éternelle. Cette Région, disent les Sauvages, est fort éloignée vers l'Occident, & les Ames mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter, & elles courent de grands risques, avant que d'y arriver. On parle sur-tout d'un Fleuve, qu'elles ont à passer, & sur lequel plusieurs font naufrage: d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à se défendre; d'un lieu de souffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où sont tourmentées les Ames des Prisonniers de guerre, qui ont été brûlés, & où

elles ſe rendent le plus tard qu'elles peuvent.

Cette idée eſt cauſe qu'aprés la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabannes, pour ſe venger des tourmens, qu'on leur a fait ſouffrir, on a grand ſoin de viſiter par tout, & de donner ſans ceſſe des coups de baguette, en pouſſant des cris affreux, pour obliger ces Ames à s'éloigner. Les Iroquois diſent qu'Atahentſic fait ſon ſéjour ordinaire dans ce Tartare, & qu'elle y eſt uniquement occupée à tromper les Ames, pour les perdre; mais que Juskeka n'omet rien pour les prémunir contre les mauvais deſſeins de ſon Ayeule. Parmi les récits fabuleux, qu'on fait de ce qui ſe paſſe dans ces Enfers, ſi reſſemblans à ceux d'Homere & de Virgile, il y en a un, qui paroît copié d'aprés l'aventure d'Orphée & d'Eurydice; il n'y a preſque rien à y changer que les noms.

Comment ils prétendent mériter d'être éternellement heureux.

Au reſte, Madame, le bonheur, dont les Sauvages ſe flattent de jouir dans leur prétendu Eliſée, ils ne le regardent pas préciſément comme la récompenſe de la Vertu: avoir été bon Chaſſeur, brave à la Guerre, heureux dans toutes ſes Entrepriſes, avoir tué & brûlé un grand nombre d'Ennemis, ce ſont là les ſeuls titres, qui donnent droit à leur Paradis, dont toute la félicité conſiſte à y trouver une Chaſſe & une Pêche, qui ne manquent jamais, un Printems éternel, une grande abondance de toutes choſes, ſans être obligé de travailler, & tous les plaiſirs des ſens. C'eſt auſſi là tout ce qu'ils demandent à leurs Dieux pendant la vie. Toutes leurs Chanſons, qui ſont originairement leurs Prie-

1721.
Septembre.

res, ne roulent que sur les biens présens, il n'y est jamais question, non plus que dans leurs Vœux, de la vie future; ils se croyent assûré d'être heureux dans l'autre monde, à proportion de ce qu'ils l'auront été dans celui ci.

Des Ames des Bêtes.

Les Ames des Bêtes ont aussi leur place dans les Enfers, car, selon les Sauvages, elles ne sont pas moins immortelles que les nôtres; ils leur reconnoissent même une sorte de raison, & non-seulement chaque espece, mais chaque Animal, si on les en croit, a aussi son Génie conservateur. En un mot ils ne mettent de difference entre nous & les Brutes, que du plus au moins. L'Homme, disent-ils, est le Roy des Animaux, qui tous ont les mêmes attributs, mais l'Homme les possede dans un dégré fort supérieur. Ils tiennent encore que dans les Enfers il y a des modéles d'Ames de toutes les especes, mais ils s'embarrassent peu de développer cette idée, & en général toutes celles, qui sont de pure spéculation, ne les occupent pas beaucoup: les plus sages Philosophes de l'Antiquité payenne, qui se sont tant tourmentés pour les éclaircir, ont-ils beaucoup plus avancé qu'eux? On ne peut marcher sûrement dans ces obscurités, qu'avec le flambeau de la Foi.

De la nature des Songes selon les Sauvages.

Il n'y a rien, sur quoi ces Barbares ayent porté plus loin la superstition, & l'extravagance, que ce qui regarde les Songes; mais ils varient beaucoup dans la maniere, dont ils expliquent leurs pensées sur cela. Tantôt c'est l'Ame raisonnable, qui se promene, tandis que l'Ame sensitive continuë d'animer le corps. Tantôt c'est le Génie familier, qui

donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver ; tantôt c'est une visite, qu'on reçoit de l'Ame de l'Objet, auquel on rêve ; mais de quelque façon, que l'on conçoive le Songe, il est toujours regardé comme une chose sacrée, & comme le moyen le plus ordinaire, dont les Dieux se servent pour faire connoître aux Hommes leurs volontés.

Prévenus de cette idée, ils ne peuvent comprendre que nous n'en fassions aucun cas. Le plus souvent ils les regardent comme des desirs de l'Ame inspirée par quelque Esprit, ou un ordre de sa part; & en conséquence de ce principe ils se font un devoir de Religion d'y déférer ; un Sauvage ayant rêvé qu'on lui coupoit un doit, il se le fit réellement couper à son réveil, après s'être préparé à cette importante action par un festin. Un autre s'étant vû en songe Prisonnier entre les mains de ses Ennemis, fut fort embarrassé ; il consulta les Jongleurs, & par leur conseil il se fit lier à un poteau, & brûler en plusieurs parties du corps.

Il y a des Songes heureux, & il y en a de funestes. Par exemple, réver qu'on voit beaucoup d'Elans, c'est, dit-on, signe de vie : si l'on a vû des Ours, c'est signe qu'on mourra bientôt. J'ai déja dit qu'il en faut excepter les tems, où l'on se prépare à la chasse de ces Animaux. Mais pour vous faire voir, Madame, jusqu'où ces Barbares portent l'extravagance au sujet des Songes, je vais vous raconter un fait attesté par deux témoins irréprochables, & qui ont vû la chose de leurs propres yeux.

Histoire à ce sujet.

Deux Missionnaires voyageoient avec des

1721. Septembre.

Sauvages, & une nuit, que tous leurs Conducteurs dormoient profondément, un d'eux s'éveilla en ſurſaut tout hors d'haleine, palpitant, faiſant effort pour crier, & ſe débattant, comme s'il eût été agité de quelque Démon. Au bruit, qu'il fit, tout le Monde fut bientôt ſur pied : on crut d'abord que cet Homme étoit tombé dans un accès de phrénéſie ; on le ſaiſit, & on mit tout en uſage pour le calmer ; mais ce fut inutilement : ſes fureurs croiſſoient toujours ; & comme on ne pouvoit plus l'arrêter, on cacha toutes les armes, de peur de quelque accident. Quelques-uns s'aviſerent enſuite de lui préparer un breuvage avec de certaines herbes d'une grande vertu ; mais lorſqu'on y penſoit le moins, le prétendu Malade ſauta dans la Riviere.

On l'en retira ſur le champ, & il avoua qu'il avoit froid, cependant il ne voulut pas approcher d'un bon feu, qu'on avoit allumé dans l'inſtant : il s'aſſit au pied d'un Arbre, & comme il paroiſſoit plus tranquille, on lui apporta le bouillon, qu'on lui avoit préparé. C'eſt à cet Enfant, dit il, qu'il faut le donner, & ce qu'il appelloit un Enfant, étoit une peau d'Ours, qu'on avoit remplie de pailles : on lui obéit, & l'on verſa tout le bouillon dans la gueule de l'Animal. On lui demanda alors quel étoit ſon mal ? J'ai révé, répondit-il, qu'un Huart m'étoit entré dans l'eſtomach. On ſe mit à rire, mais il falloit guérir ſon imagination bleſſée, & voici la maniere, dont on s'y prit.

Tous ſe mirent à contrefaire les inſenſés, & à crier de toutes leurs forces qu'ils avoient auſſi un Animal dans l'eſtomach, mais ils

1721.

Septembre.

ajoûterent qu'ils n'étoient pas d'humeur de ſe jetter dans la Riviere, par le froid qu'il faiſoit, pour l'en déloger ; qu'ils aimoient mieux ſe faire ſuer. Notre Hypocondre trouva l'avis fort bon ; on dreſſa ſur le champ une Etuve, & tous y entrerent en criant à pleine tête, enſuite chacun ſe mit à contrefaire l'Animal, dont il feignoit avoir l'eſtomach chargé, qui une Oye, qui un Canard, qui une Outarde, qui une Grenouille : le Réveur contrefit auſſi ſon Huatt. Le plaiſant eſt que tous les autres battoient la meſure, en frappant ſur lui de toutes leurs forces, à deſſein de le laſſer & de l'endormir. Pour tout autre, que pour un Sauvage, il y avoit de quoi le mettre en un état à ne pouvoir fermer l'œil de pluſieurs jours ; toutefois ils vinrent à bout de ce qu'ils vouloient. Le Malade dormit lontems ; & à ſon réveil il ſe trouva guéri ; ne ſe ſentant, ni de la ſueur, qui auroit dû l'épuiſer, ni des coups, dont il avoit le corps meurtri, & ayant perdu juſqu'au ſouvenir d'un ſonge, qui lui avoit tant coûté.

Maniere, dont on ſe débarraſſe d'un réve, quand il en coûte trop pour y ſatisfaire.

Mais ce n'eſt pas ſeulement celui, qui a révé, qui doit ſatisfaire aux obligations, qu'il s'imagine lui être impoſées par ſon ſonge : ce ſeroit un crime pour tous ceux, à qui il s'adreſſe, que de lui refuſer ce qu'il a deſiré en révant, & vous jugez bien, Madame, que cela peut tirer à conſéquence. Mais comme les Sauvages ne ſont point intereſſés, ils abuſent beaucoup moins de ce principe, qu'on ne feroit ailleurs ; & puis chacun peut avoir ſon tour. Si la choſe déſirée eſt de nature à ne pouvoir être fournie par un Particulier, le Public s'en charge ; fallut-il l'aller chercher

1721. Septembre.

à cinq cent lieuës, il la faut trouver à quelque prix que ce soit, & on ne sçauroit dire avec quel soin on la conserve, quand on est venu à bout de l'avoir. Si c'est une chose inanimée, on est plus tranquille, mais si c'est un Animal, sa mort cause des inquiétudes étonnantes.

L'affaire est plus sérieuse encore, si quelqu'un s'avise de réver qu'il casse la tête à un autre, car il la lui casse en effet, s'il le peut : mais malheur à lui, si quelqu'autre s'avise à son tour de songer qu'il venge le Mort. D'ailleurs avec un peu de présence d'esprit, on se tire aisément d'embarras; il ne faut que sçavoir opposer sur le champ à un tel rêve un autre songe, qui le contredise. » Je vois bien, » dit alors le premier Réveur, que ton Esprit » est plus fort que le mien, ainsi n'en parlons » plus. « Tous ne sont pourtant pas si faciles à démonter; mais il en est peu, qu'on ne contente, ou dont on n'appaise le Génie par quelque présent.

De la Fête des Songes.

Je ne sçai pas, si la Religion a jamais eu part à ce que l'on appelle communément *la Fête des Songes*, & de ce que les Iroquois & quelques autres ont beaucoup mieux nommé *le renversement de la Cervelle.* C'est une espece de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & se célébre sur la fin de l'hyver. Il n'est point de folie, qu'on ne fasse alors; & chacun court de Cabanne en Cabanne, déguisé en mille manieres toutes ridicules : on brise & on renverse tout, & personne n'ose s'y opposer. Quiconque ne veut pas se trouver dans une telle confusion, ni être exposé à toutes les avanies, qu'il y faut

1721. Septembre.

essuyer, doit s'absenter. Dès qu'on rencontre quelqu'un, on lui donne son rêve à deviner, & s'il le devine, c'est à ses dépens, il faut qu'il donne la chose, à quoi l'on a rêvé. A la fin on rend tout, on fait un grand festin, & l'on ne pense plus qu'à réparer les tristes effets de la Mascarade, ce qui le plus souvent n'est pas une petite affaire : car c'est encore là une de ces occasions, qu'on attend sans rien dire, pour bien frotter ceux, dont on croit avoir reçu quelque offense : mais la Fête finie, il faut tout oublier.

Description d'une de ces Fêtes.

Je trouve la description d'une de ces Fêtes dans le Journal d'un Missionnaire (*a*), qui en fut bien malgré lui le spectateur à Onnontagué. La voici. Elle fut proclamée le vint-deuxiéme de Février, & ce furent les Anciens, qui firent la proclamation avec le même sérieux, que s'il eût été question d'une affaire d'Etat. A peine furent-ils rentrés chez eux, qu'on vit partir de la main Hommes, Femmes & Enfans, presque tout nuds, quoiqu'il fît un froid intolérable. Ils entrerent d'abord dans toutes les Cabannes, puis ils furent quelque tems à errer de tous côtés, sans sçavoir où ils alloient, ni ce qu'ils vouloient : on les eut pris pour des Personnes yvres, ou pour des furieux, qu'un transport avoit mis hors d'eux-mêmes.

Plusieurs bornerent là leur folie, & ne parurent plus. Les autres voulurent user du privilége de la Fête, pendant laquelle on est réputé hors de sens, par conséquent n'être point responsable de ce qu'on fait, & venger ses querelles particulieres. Ils ne s'épargnerent

(*a*) Le Pere Claude DABLON.

1721. Septembre.

assûrément pas. Aux uns ils jettoient de l'eau à pleine cuvée, & cette eau, qui se glaçoit d'abord, étoit capable de transir de froid ceux, qui la recevoient. Ils couvroient les autres de cendres chaudes, ou de toutes sortes d'immondices; quelques-uns prenoient des tisons ou des charbons allumés, & les lançoient à la tête du premier, qu'ils rencontroient; d'autres brisoient tout dans les Cabannes, se ruoient sur ceux, à qui ils en vouloient, & les chargeoient de coups. Il falloit, pour se délivrer de cette persécution, deviner des songes, où souvent l'on ne concevoit rien.

Le Missionnaire & son Compagnon furent souvent sur le point d'être plus que témoins de ces extravagances: un de ces Phrénetiques entra dans une Cabanne, où il les avoit vû se réfugier dès le commencement. Heureusement pour eux, ils venoient d'en sortir; car il y avoit tout lieu de croire que ce Furieux vouloit leur faire un mauvais parti. Déconcerté par leur fuite, il s'écria qu'il vouloit qu'on devinât son songe, & qu'on y satisfît sur l'heure: comme on tardoit trop, il dit: je tuë un François; aussitôt le Maître de la Cabanne jetta un habit François, que ce Furieux perça de plusieurs coups.

Alors celui, qui le lui avoit jetté, entrant à son tour en fureur, dit qu'il vouloit venger le François, & qu'il alloit réduire en cendres tout le Village: il commença en effet par mettre le feu à sa propre Cabanne, où cette scene s'étoit passée, & tout le monde en étant sorti, il s'y enferma. Le feu, qu'il avoit allumé en plusieurs endroits, ne paroissoit point encore au dehors, quand un des Missionnai-

res se présenta pour y entrer : on lui dit ce qui venoit d'arriver, & il craignit que son Hôte ne fût plus le maître d'en sortir, quand il le voudroit ; il enfonça la porte, saisit le Sauvage, le mit dehors, éteignit le feu, & s'enferma dans la Cabanne. Son Hôte cependant couroit tout le Village en criant qu'il vouloit tout brûler : on lui jetta un Chien, dans l'espérance qu'il assouviroit sa rage sur cet Animal, il dit que ce n'étoit pas assez, pour réparer l'affront, qu'on lui avoit fait, en tuant un François dans sa Cabanne : on lui jetta un second Chien, il le mit en piéces, & dans le moment toute sa fureur se calma.

Cet Homme avoit un Frere, qui voulut aussi jouer son rôle. Il s'habilla à peu près, comme on représente les Satyres, se couvrant de feuilles de Maïz depuis la tête jusqu'aux pieds : il fit équipper deux Femmes en vraies Mégeres, la face noircie, les cheveux épars, une peau de Loup sur le corps, & un pieu à la main. Ainsi escorté il va dans toutes les Cabannes, criant & hurlant de toute sa force ; il grimpe sur le toît, y fait mille tours avec autant de souplesse, qu'auroit pû faire le plus habile Danseur de Cordes, puis il jette des cris épouvantables, comme s'il étoit arrivé quelque grand malheur ; ensuite il descend, marche gravement précédé de ses deux Bacchantes, qui furieuses à leur tour, renversent avec leurs pieux tout ce qui se rencontre sur leur passage. Elles étoient à peine délivrées de cette manie, ou lasses de faire leur personnage, qu'une autre Femme prit leur place, entra dans la Cabanne, où étoient les deux Jésuites, & armée d'une Arquebuse, qu'elle

1721. Septembre.

venoit de gagner en faisant deviner son rêve, elle chanta la guerre, & fit contre elle-même mille imprécations, si elle ne ramenoit pas des Prisonniers.

Un Guerrier suivit de près cette Amazone, l'Arc & une Fleche d'une main, & de l'autre une Bayonnette. Après qu'il se fut bien égosillé à crier, il se jetta tout à coup sur une Femme, qui ne pensoit à rien, lui porta sa Bayonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & se retira. Un Jongleur parut ensuite, ayant à la main un bâton orné de plumes, par le moyen duquel il se vantoit de deviner les choses les plus cachées. Un Sauvage l'accompagnoit portant un vase rempli de je ne sçai quelle liqueur, dont il lui donnoit de tems en tems à boire; le Charlatan ne l'avoit pas plûtôt à la bouche, qu'il la rejettoit, en souflant sur ses mains & sur son bâton, & à chaque fois il devinoit toutes les énigmes, qu'on lui proposoit.

Deux Femmes vinrent après, & firent entendre qu'elles avoient des désirs; l'une étendit d'abord une Natte, on devina qu'elle demandoit du Poisson, & on lui en donna. L'autre avoit un Hoyau à la main, on comprit qu'elle vouloit avoir un Champ pour le cultiver; on la mena hors du Village, & on la mit à même. Un Chef avoit rêvé, disoit-il, qu'il voyoit deux Cœurs humains; on ne pût expliquer son Songe, & cela mit tout le monde en grande peine. Il fit bien du bruit, on prolongea même la Fête d'un jour; tout fut inutile, & il fallut qu'il se tranquillisât. Tantôt on voyoit des troupes de gens

1721. Septembre.

armés, qui faisoient mine de vouloir se battre ; tantôt des bandes de Baladins, qui jouoient toutes sortes de farces. Cette manie dura quatre jours, & il parut que c'étoit par considération pour les deux Jésuites, qu'on en avoit ainsi abregé le tems ; mais on y fit bien autant de désordres, qu'on avoit accoûtumé d'en faire en quinze. On eut cependant encore cet égard pour les Missionnaires, qu'on ne les troubla point dans leurs fonctions, & qu'on n'empêcha point les Chrétiens de s'acquiter de leurs devoirs de Religion. Mais en voila assez sur cet article ; je ferme ma Lettre pour la donner à un Voyageur, qui retourne dans la Colonie, en vous assûrant que je suis, &c.

VINT-CINQUIE'ME LETTRE.

Suite des Traditions des Sauvages.

Au Fort de la Riviere de S. Joseph, ce 14. Septembre, 1721.

MADAME,

Il y a trois jours que je partis d'ici pour me rendre à Chicagou, en côtoyant la Rive Méridionale du Lac Michigan ; mais nous trouvâmes ce Lac si fort en fureur, que nous prîmes le parti de revenir ici, & de choisir une autre route pour gagner la Louysiane. Notre départ est fixé au seize, & je vais profiter de ces deux jours de retardement pour

1721. Septembre.

Des mauvais Génies, & des Sorciers.

reprendre mon Récit sur les Usages & les Traditions de nos Amériquains.

Les Sauvages, dans ce que je vous ait dit dans ma derniere Lettre, ne reconnoissent que l'opération des bons Génies ; les seuls Sorciers, & ceux, qui usent de maléfices, passent pour être en commerce avec les mauvais, & ce sont sur tout les Femmes, qui exercent ce détestable métier. Les Jongleurs de profession non seulement ne s'en mêlent pas, au moins ouvertement, mais ils font une étude particuliere pour sçavoir découvrir les Sorts, & en empêcher les pernicieux effets. Dans le fond il n'y a guéres dans tout ce qu'on m'a raconté sur cela, que de la charlatanerie ; ce sont des Serpens, dont on exprime le venin ; des Herbes cueillies en certains tems, & en prononçant de certaines paroles ; des Animaux, qu'on égorge, & dont on jette quelques parties dans le feu.

Chez les Illinois & dans quelques autres Nations, on fait de petits Marmouzets pour représenter ceux, dont on veut abréger les jours, & qu'on perce au cœur. D'autres fois on prend une Pierre, & par le moyen de quelques invocations on prétend en former une semblable dans le cœur de son Ennemi. Je suis persuadé que cela arrive rarement, si le Diable ne s'en mêle pas ; toutefois on appréhende tellement les Magiciens, que le moindre soupçon suffit pour mettre en pieces quiconque est tant soit peu soupçonné de l'être. Mais quoique cette Profession soit si dangereuse, il se trouve partout des Gens, qui n'en ont point d'autre. Il est même vrai que les plus sensés & les moins crédules de ceux, qui

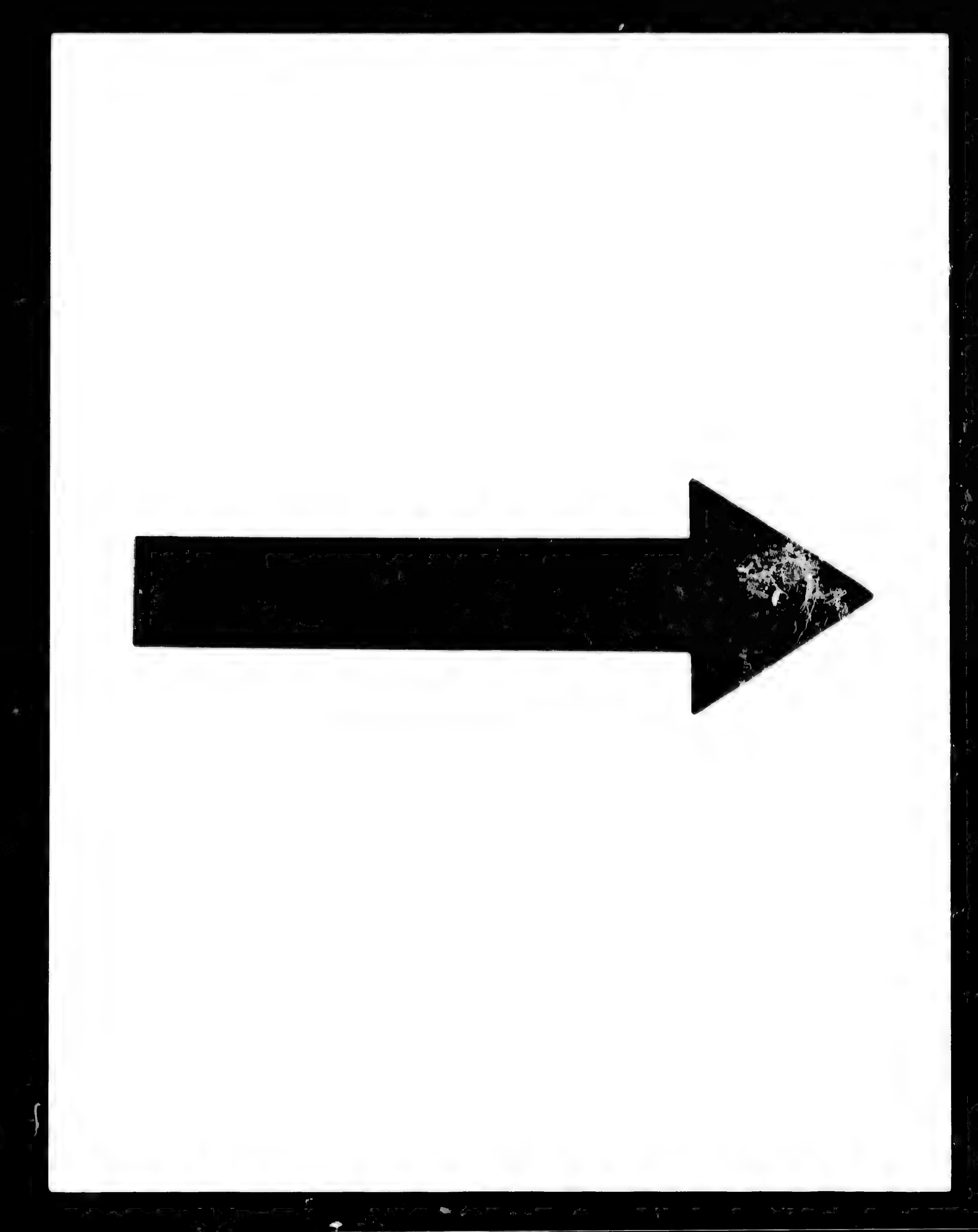
ont le plus pratiqué les Sauvages, conviennent qu'il y a quelquefois du réel dans leur Magie. 1721. Septembre.

Ces Infideles, Madame, seroient-ils les seuls, en qui on n'auroit pas reconnu l'opération du Démon ? Et quel autre Maître que cet Esprit mal-faisant *& homicide dès le commencement du Monde* (*a*), auroit appris à tant de Peuples, qui n'ont jamais eu de commerce les uns avec les autres, un art, que nous ne sçaurions regarder comme absolument frivole, sans contredire les Divines Ecritures ? Il faut donc avouer que les Puissances Infernales ont quelques Suppots sur la Terre, mais que Dieu a mis des bornes très étroites à leur malignité, & ne permet quelquefois qu'on ressente les effets du pouvoir, qu'il a jugé à propos de laisser, que pour servir tantôt sa Justice, tantôt sa misericorde.

Des Jongleurs.

Il faut dire à peu près la même chose des Jongleurs du Canada, qui font profession de n'avoir de commerce qu'avec ce qu'ils appellent Génies bienfaisants, & qu'ils se vantent de connoître par leurs moyens ce qui se passe dans les Pays les plus éloignés, ou ce qui doit arriver dans les tems les plus reculés ; de decouvrir la source & la nature des Maladies les plus cachées, & d'avoir le secret de les guérir ; de discerner dans les Affaires les plus embroüillées le parti, qu'il faut prendre : d'expliquer les Songes les plus obscurs ; de faire réussir les Négociations les plus difficiles ; de rendre les Dieux propices aux Guerriers & aux Chasseurs. Ces prétendus bons Genies, sont, comme tous les Dieux du Paganisme, de véritables Démons, lesquels reçoivent des homma-

(a) *Joan.* 8. 44.



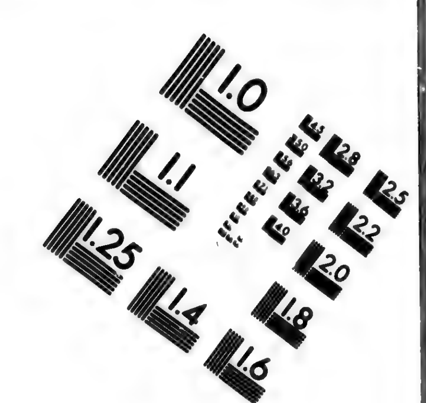
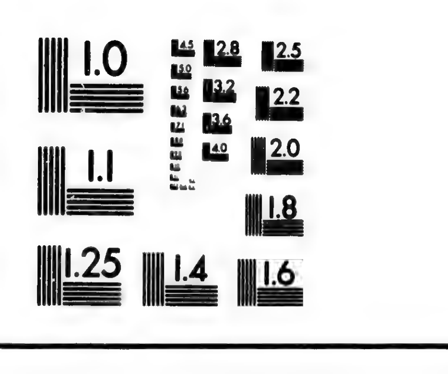


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



1721. Septembre.

ges, qui ne sont dûs qu'au seul vrai Dieu, & dont les Prestiges sont encore plus dangereux que ceux des mauvais Génies, parce qu'ils contribuent davantage à retenir leurs Adorateurs dans leur aveuglement.

Il est hors de doute que parmi leurs Suppôts, les plus hardis sont les plus respectés, & qu'avec un peu de manége ils persuadent aisément des Peuples élevés dans la Superstition. Quoiqu'on ait vû naître ces Imposteurs, s'il leur prend envie de se donner une naissance surnaturelle, ils trouvent des Gens, qui les en croyent sur leur parole, comme s'ils les avoient vû descendre du Ciel, & qui prennent pour une espece d'enchantement & d'illusion de les avoir cru d'abord nés comme les autres Hommes; leurs artifices sont néanmoins pour l'ordinaire si grossiers & si usés; qu'il n'y a que les Sots, & les Enfans, qui s'y laissent prendre; si ce n'est lorsqu'ils agissent en qualité de Médecins : car qui ne sçait que, lorsqu'il est question de recouvrer la santé, la crédulité la plus excessive est de tous les Pays, de ceux, qui se piquent le plus de sagesse, comme de ceux; dont les lumieres sont plus bornées.

Leurs prestiges.

Après tout, Madame, je le repete, il est difficile de ne pas tomber d'accord que parmi ces Infideles il se passe quelquefois des choses très-capables de tromper, au moins la Multitude, pour ne rien dire de plus. J'ai oui dire à des Personnes, dont je ne pouvois soupçonner, ni la bonne foi, ni la prudence, que lorsque ces Imposteurs s'enferment dans leurs Etuves pour se faire suer, & c'est-là une de leurs plus ordinaires préparations pour

1721. Septembre.

faire leurs prestiges, ils ne différent en rien des Pythonisses, telles que les Poëtes nous les ont représentées sur le Trépied : qu'on les y voit entrer dans des convulsions & des enthousiasmes, prendre des tons de voix, & faire des actions, qui paroissent au-dessus des forces humaines, & qui inspirent aux Spectateurs les plus prévenus contre leurs impostures une horreur & un saisissement, dont ils ne sont pas les maîtres.

On assûre encore qu'ils souffrent beaucoup dans ces occasions, & qu'il s'en trouve, qu'on n'engage pas aisément, même en les payant bien, à se livrer ainsi à l'Esprit, qui les agite. Mais il ne faut pas croire qu'il y ait du surnaturel en ce qu'au sortir de ces sueurs violentes, ils vont se jetter dans l'eau froide & quelquefois glacée, sans en ressentir aucune incommodité. Cela leur est commun avec tous les autres Sauvages, & même avec d'autres Peuples du Nord (*a*). C'est une expérience, qui déconcerte un peu la Médecine, mais à laquelle le Diable n'a certainement aucune part.

Il est encore vrai que les Jongleurs rencontrent trop souvent juste dans leurs Prédictions, pour croire qu'ils devinent toujours par hazard, & qu'il se passe dans ces occasions des choses, qu'il n'est presque pas possible d'attribuer à aucun secret naturel. On a vû les pieux, dont ces Etuves étoient fermées, se courber jusqu'à terre, tandis que le Jongleur se tenoit tranquille, sans remuer, sans y

(*a*) Le Poëte REGNARD nous assûre dans son voyage de Lapponie, qu'il a vû faire la même chose en Bothnie.

1721. Septembre.

toucher, qu'il chantoit, & qu'il prédisoit l'avenir. Les Lettres des anciens Missionnaires sont remplies de faits, qui ne laissent aucun doute que ces Séducteurs n'ayent un véritable commerce avec le Pere de la séduction & du mensonge. Plusieurs François m'ont parlé sur le même ton, je ne vous en citerai qu'un trait, que je sçais de source.

Vous avez vû à Paris Madame DE MARSON, & elle y est encore; voici ce que M. le Marquis de Vaudreuil son Gendre, actuellement notre Gouverneur Général, me raconta cet Hyver, & qu'il a sçû de cette Dame, qui n'est rien moins qu'un esprit foible. Elle étoit un jour fort inquiete au sujet de M. de Marson, son Mari, lequel commandoit dans un Poste, que nous avions en Acadie; il étoit absent, & le tems qu'il avoit marqué pour son retour étoit passé. Une Femme Sauvage, qui vit Madame de Marson en peine, lui en demanda la cause, & l'ayant apprise, lui dit, après y avoir un peu rêvé, de ne plus se chagriner, que son Epoux reviendroit tel jour & à telle heure, qu'elle lui marqua, avec un Chapeau gris sur la tête. Comme elle s'apperçut que la Dame n'ajoûtoit point foi à sa prédiction, au jour & à l'heure, qu'elle avoit assignée, elle retourna chez elle, lui demanda si elle ne vouloit pas venir voir arriver son Mari. & la pressa de telle sorte de la suivre, qu'elle l'entraîna au bord de la Riviere. A peine y étoient-elles arrivées, que M. de Marson parut dans un Canot, un chapeau gris sur la tête; & ayant appris ce qui s'étoit passé, assûra, qu'il ne pouvoit pas comprendre comment la Sauvagesse avoit pû sçavoir l'heure & le jour de son arrivée.

1721. Septembre.

Cet exemple, Madame, & beaucoup d'autres, que je sçai, & qui ne sont pas moins certains, prouvent qu'il y a quelquefois de l'opération du Démon dans la magie des Sauvages; mais il n'appartient, dit-on, qu'aux Jongleurs de faire les évocations, quand il s'agit des affaires publiques. On prétend que tous les Algonquins & les Abénaquis pratiquoient autrefois une espece de Pyromancie, dont voici tout le mystere. Ils réduisoient en une poudre très-fine du charbon de bois de Cedre; ils disposoient cette poudre à leur maniere, puis y mettoient le feu, & par le tour, que prenoit le feu en courant sur cette poudre, ils connoissoient, disoient-ils, ce qu'ils cherchoient. On ajoûte que les Abénaquis, en se convertissant au Christianisme, ont eu bien de la peine à renoncer à un usage, qu'ils regardoient comme un moyen très-innocent de connoître ce qui se passoit loin de chez eux.

De la Pyromancie.

Je n'ai pas oui dire que les Particuliers, qui vouloient posseder ces sortes de secrets, eussent besoin, pour y être initiés, de passer par aucune épreuve; mais les Jongleurs de profession ne sont jamais revêtus de ce caractere, qui leur fait contracter une espéce de pacte avec les Génies, & qui rend leurs personnes respectables, qu'après s'y être disposés par des jeûnes, qu'ils poussent très-loin, & pendant lesquels ils ne font autre chose, que battre le tambour, crier, hurler, chanter, & fumer. L'installation se fait ensuite dans une espéce de Bacchanale, avec des cérémonies si extravagantes, & accompagnées de tant de fureurs, qu'on diroit que le Démon y prend dès-lors possession de leurs personnes.

Installation des Jongleurs.

1721. Septembre.

Des Prêtres.

Ils ne sont néanmoins les Ministres de ces Dieux prétendus, que pour annoncer aux Hommes leurs volontés, & pour être leurs Interprétes : car si l'on peut donner le nom de sacrifices aux offrandes que ces Peuples font à leurs Divinités, les Prêtres parmi eux ne sont jamais les Jongleurs : dans les cérémonies publiques, ce sont les Chefs, & dans le domestique, ce sont ordinairement les Peres de Famille, ou à leur défaut le plus considérable de la Cabanne. Mais la principale occupation des Jongleurs, ou du moins celle, dont ils retirent plus de profit, c'est la Médecine : ils exercent cet art avec des principes fondés sur la connoissance des simples, sur l'expérience, & sur la conjoncture, comme on fait partout, mais il est rare qu'ils n'y mêlent pas de la superstition, & de la charlatanerie, dont le Vulgaire est toujours dupe.

Maladies ordinaires parmi les Sauvages.

Il n'y a peut-être point d'Hommes au Monde, qui le soient plus de ces Imposteurs, que les Sauvages, quoiqu'il y en ait peu, qui ayent moins besoin de recourir à la Médecine. Non seulement ils sont presque tous d'une complexion saine & robuste, mais ils n'ont connu la plûpart des Maladies, ausquels nous sommes sujets, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne sçavoient ce que c'est que la Petite Vérole, quand ils l'ont reçûë de nous, & l'on ne doit attribuer les grands ravages, qu'elle a faits parmi eux, qu'à cette ignorance. La Goute, la Gravelle, la Pierre, l'Apoplexie, & quantité d'autres Maux, si communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Pays,

Il est vrai que les excès, qu'ils font dans leurs festins, & leurs jeûnes outrés, leur causent des douleurs & des foiblesses de poitrine & d'estomach, qui en font perir un grand nombre. Il meurt aussi quantité de Jeunes-Gens de Phthisie, & l'on prétend que c'est une suite des grandes fatigues, & des exercices violens, ausquels ils s'exposent dès leur enfance, & avant qu'ils soient en état de les supporter. C'est une sottise de croire, comme font quelques-uns, qu'ils ont le sang plus froid que nous, & d'attribuer à cela leur insensibilité prétenduë dans les tourmens; mais ils l'ont extrêmément balsamique, & cela vient sans doute de ce qu'ils n'usent point de Sel ni de rien de ce que nous employons, pour relever le goût des viandes.

1721. Septembre.

Usage, qu'ils font de leurs Simples.

Il est rare qu'ils regardent une Maladie comme purement naturelle, & que parmi les remédes ordinaires, dont ils usent, ils en reconnoissent, qui ayent par eux-mêmes la vertu de guérir. Le grand usage, qu'ils font de leurs simples, est pour les playes, les fractures, les dislocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes incisions, que font nos Chirurgiens pour nétoyer les playes, ils expriment le suc de plusieurs Plantes, & avec cette composition ils en attirent tout le pus, & jusqu'aux esquilles, les pierres, le fer, & généralement tous les corps étrangers, qui sont demeurés dans la partie blessée. Ces mêmes sucs sont toute la nouriture du Malade, jusqu'à ce que sa playe soit fermée: celui, qui le panse, en prend aussi, avant que de succer la playe, quand il est obligé d'en venir là; mais il y vient rarement, le plus sou-

1721. Septembre.

vent il se contente de seringuer de ce jus dans la playe.

Tout cela est dans les regles, mais comme il faut à ces Peuples du surnaturel par-tout, souvent le Jongleur déchire la playe avec les dents, & montrant ensuite un morceau de bois, ou quelqu'autre chose semblable, qu'il avoit eu la précaution de mettre dans sa bouche, il fait croire au Malade qu'il l'a tiré de sa playe, & que c'étoit le charme, qui causoit tout le danger de sa maladie. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont des secrets & des remédes admirables. Un os rompu est bien repris, & solide en huit jours. Un Soldat François, qui étoit en garnison dans un Fort de l'Acadie, tomboit du Haut-mal, & ses accès étoient devenus presque journaliers, & très-violens : une Femme Sauvage, qui se trouva présente à un de ses accès, lui alla faire deux boles d'une racine pulvérisée, dont elle ne dit point le nom, recomma[illegible]u'on lui en fît prendre un à la fin du pre[illegible] accès, qu'il auroit ; avertit qu'il suëroit beaucoup, & qu'il auroit de grandes évacuations par le vomissement & par les selles, & ajoûta que, si le premier bol n'emportoit pas tout le mal, le second le guériroit parfaitement : la chose arriva, comme elle l'avoit dit ; le Malade eut encore un accès après la premiere prise, mais ce fut le dernier. Il jouit dans la suite d'une santé parfaite.

Divers autres Remédes.

Ces Peuples ont encore des remédes prompts & souverains contre la Paralysie, l'Hydropisie, & les Maux Vénériens. Des rapures de Bois de Gayac & de Sassafras sont leurs Spécifiques ordinaires contre les deux dernieres

Maladies ;

1721. Septembre.

Maladies ; ils en font une boisson, qui en guérit & en garantit, pourvû qu'on en fasse un usage continuel (a). Dans les Maux aigus, comme dans la Pleurésie, ils travaillent sur le côté opposé à la douleur ; ils y mettent des cataplâmes, qui attirent, & empêchent les dépôts. Dans la Fiévre ils usent de lotions froides ; avec des décoctions d'Herbes, & préviennent par-là l'inflammation & le transport. Ils vantent surtout la diete, mais ils ne la font consister, qu'à s'abstenir de certains alimens, qu'ils estiment leur être nuisibles.

Ils n'avoient pas autrefois l'usage de la Saignée, & ils y suppléoient par des Scarifications aux endroits, où ils sentoient du mal : ils y appliquoient ensuite une maniere de ventouse avec des courges, qu'ils remplissoient de matieres combustibles, ausquelles ils mettoient le feu. Les Caustiques, les Ustulations, les Boutons de feu leur étoient familiers ; mais comme ils ne connoissoient point la Pierre Infernale, ils se servoient à sa place de bois pourri. Aujourd'hui la Saignée leur tient lieu de tout cela. Dans les Quartiers du Nord on usoit beaucoup de Lavemens ; une Vessie leur servoit de Seringue. Ils ont contre la Dysenterie un reméde, qui a presque toujours son effet ; c'est un jus, qu'ils expriment des extrémités des branches de Cédre, après les avoir fait bien bouillir.

De la Sueur.

Mais leur grand reméde, & leur grand préservatif contre tous les Maux, est la Sueur.

(a) On a parlé depuis d'une Poudre, composée de trois Simples, qu'un Sauvage a donnée à un de nos Missionnaires, & qui guérit radicalement en peu de jours le Mal de Naples le plus invétéré.

1721.
Septembre.

Je viens de vous dire, Madame, qu'au sortir de l'Etuve, & lorsque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont se jetter dans la Riviere ; si elle est trop éloignée, ils se font arroser de l'eau la plus froide. Souvent ils suent uniquement pour se délasser, pour se tranquilliser l'esprit, & pour être plus en état de parler d'affaires. Dès qu'un Etranger arrive dans une Cabanne, on lui fait du feu, on lui frotte les pieds avec de l'huile, & tout de suite on le conduit dans une Etuve, où son Hôte lui tient compagnie. Ils ont même une autre maniere de provoquer la sueur, qu'on employe dans de certaines Maladies ; elle consiste à étendre le Malade sur une espéce de Couche un peu élevée, sous laquelle on fait bouillir dans une Chaudiere du bois d'Epinette, & des branches de Sapin. La vapeur, qui en sort, cause une sueur des plus abondantes : on prétend même que l'odeur en est très-salutaire ; la sueur des Etuves, qui n'est procurée que par la vapeur de l'eau versée sur des Cailloux, n'a point cet avantage.

Principes, sur quoi roule toute la Médecine des Sauvages.

Dans l'Acadie une Maladie n'étoit censée bien serieuse, que quand le Malade ne vouloit absolument rien prendre, & plusieurs autres Nations sont encore dans cette erreur : quelque fiévre, qu'on ait, si l'on veut manger, on mange de tout, comme les autres. Mais dès que la Maladie paroît dangereuse, c'est-à-dire, quand le Malade rejette toutes sortes de nourriture, on y apporte beaucoup d'attention. Il est vrai que les principes, sur lesquels est fondée toute la Médecine des Sauvages, sont fort extraordinaires, on ne refuse rien au Malade de ce qu'il demande, parce

1721. Septembre.

que, dit-on, ses désirs en cet état sont des ordres du Génie, qui veille à sa conservation; & quand on appelle les Jongleurs, c'est moins à cause de leur habileté, que parce qu'on suppose, qu'ils peuvent mieux sçavoir des Esprits la cause du mal, & les remedes, qu'il y faut appliquer.

D'ailleurs, on ne veut rien avoir à se reprocher, il semble que la Mort perde une partie de ce qu'elle a d'affreux, quand elle vient à la suite des remedes, dût-elle en être l'effet. Nos Sauvages se sont en cela soumis à la loi commune, & au préjugé général de toutes les Nations & de tous les siécles; & ils sont d'autant plus excusables, ce semble, de porter si loin la crédulité, que reconnoissant du surnaturel dans toutes les maladies, & faisant entrer la Religion dans l'art de les guérir, ils se croyent moins obligés de raisonner, & se font un devoir de se laisser conduire à l'aveugle.

Idée extravagante sur les maladies.

Souvent le Malade se met dans la tête que son mal est l'effet d'un maléfice, alors toute l'attention se porte à le découvrir, & c'est le devoir du Jongleur. Il commence lui-même par se faire suer, & quand il s'est bien fatigué à crier, à se débattre, & à invoquer son Génie, la premiere chose extraordinaire, qui lui vient en pensée, il lui attribue la cause de la maladie. Plusieurs, avant que d'entrer dans l'Etuve, prennent un breuvage composé, fort propre, disent-ils, à leur faire recevoir l'impression céleste, & l'on prétend que la présence de l'esprit se manifeste par un vent impétueux, qui se leve tout à coup; ou par un mugissement que l'on entend sous terre; ou

1721. Septembre.

par l'agitation & l'ébranlement de l'Etuve. Alors plein de sa prétenduë Divinité, & plus semblable à un Energumene, qu'à un Homme inspiré du Ciel, il prononce d'un ton affirmatif sur l'état du Malade, & rencontre quelquefois assez juste.

Imposture des Jongleurs.

Mais ces Charlatans ont imaginé un moyen assez singulier de n'être jamais responsables des événemens. Dès qu'ils voyent un Malade tourner à la mort, ils ne manquent jamais de faire une Ordonnance, dont l'execution est si difficile, qu'ils ont à coup sûr leur recours sur ce qu'elle n'a pas été exactement suivie. Il n'est pas concevable à quelles extravagances ils se portent en ces occasions; il y a des Malades, à qui ils commandent de contrefaire les foux; dans certaines maladies ils ordonnent des Danses, qui sont ordinairement fort lascives: presque toujours on diroit qu'ils ont bien moins en vûë de guérir le Malade, que d'avancer sa mort; mais ce qui fait voir la force de l'imagination sur les Hommes, ces Médecins avec toutes leurs folies, guérissent aussi souvent que les nôtres.

Leur cruauté à l'égard des Malades désespérés.

Il y a des Pays, où, quand le Malade est désesperé, on l'acheve pour l'empêcher de languir. Dans le Canton d'Onnontagué on fait mourir les petits Enfans, qui perdent leurs Meres, avant que d'être sevrés; on les enterre même tout vivans avec elles, parce qu'on est persuadé qu'une autre Femme ne pourroit pas les nourrir, & qu'ils mourroient de langueur; je ne sçais pourtant pas si depuis quelque tems, ils n'ont pas renoncé à cette barbare coûtume. Quelques autres abandonnent les Malades, dès que le Médecin

n'en espere plus rien, & les laissent mourir de faim & de soif. Il y en a, qui pour empêcher le Moribond de faire des grimaces en expirant, lui ferment les yeux & la bouche, dès qu'ils le voyent entrer dans l'agonie.

Des Autmoins de l'Acadie.

Dans l'Acadie les Jongleurs s'appelloient *Autmoins*, & c'étoit ordinairement le Chef du Village, qui étoit revêtu de cette dignité; aussi avoient-ils beaucoup plus d'autorité, que les autres Jongleurs, quoiqu'ils ne fussent ni plus habiles, ni moins imposteurs. Dès qu'ils étoient appellés pour voir un Malade, ils commençoient par le considérer assez lontems, puis ils soufloient sur lui. Si cela ne produisoit rien, » C'est que le Diable, disoient-ils, est au dedans; il faudra pourtant bien qu'il en sorte; mais que chacun soit sur ses gardes, car ce méchant Esprit pourroit bien de dépit se jetter sur quelqu'un des Assistans«. Alors ils entroient dans une espece de fureur, ils s'agitoient, ils crioient, ils menaçoient le prétendu Démon; ils lui parloient, comme s'ils l'eussent vû de leurs yeux, ils lui poussoient des estocades, mais tout cela n'étoit qu'un jeu pour cacher leur fourberie.

En entrant dans la Cabanne ils avoient toujours la précaution d'enfoncer dans la terre un morceau de bois attaché à une corde; ils présentoient ensuite le bout de la corde à tous les Spectateurs, en les invitant à retirer ce bois, & comme presque jamais personne n'en pouvoit venir à bout, ils ne manquoient pas de dire, que c'étoit le Diable, qui le retenoit; puis, feignant de vouloir percer ce prétendu Diable, ils détachoient peu à peu le

1721. Septembre.

bois en fouillant la terre tout autour, après quoi ils le retiroient sans peine, & chacun crioit *Victoire*. A ce Bois étoit attaché en dessous un petit Os, ou quelque autre chose semblable, qu'on n'avoit point apperçu d'abord, & les Charlatans le faisant remarquer aux Assistans : » Voilà, s'écrioient-ils, la » cause du Mal, il a fallu tuer le Diable pour » l'avoir ».

Cette farce duroit trois ou quatre heures, au bout desquelles le Médecin avoit besoin de repos & de rafraîchissement; il s'en alloit, en assûrant qu'infailliblement le Malade guériroit, si le Mal n'avoit pas encore pris le dessus; c'est-à-dire, si le Diable, avant sa retraite, ne l'avoit pas déjà blessé à mort. Et comment le sçavoir ? l'Autmoin prétendoit le connoître par les Songes, mais il se donnoit bien de garde de parler clairement, qu'il ne vît le tour que prendroit la Maladie. Dès qu'il la jugeoit incurable, il se retiroit, & à son exemple tout le monde abandonnoit le Malade. Si au bout de trois jours il vivoit encore : » Le Diable, disoit le Médecin, ne » veut pas qu'il guérisse, & l'empêche de mou- » rir; il faut par charité mettre fin à ses maux ». Aussitôt les meilleurs Amis du Malade alloient chercher de l'Eau froide, & lui en versoient sur le Visage, jusqu'à ce qu'il expirât. L'enchantement étoit tel, qu'on faisoit encore de grands remercimens à l'Autmoin, & qu'on le payoit grassement.

Quelques Nations Méridionales ont des maximes toutes contraires, on n'y paye le Médecin, qu'après la guérison; & si le Malade meurt, celui qui l'a traité, n'est pas en sûreté

1721. Septembre.

de ſa vie. Selon les Iroquois, toute Maladie eſt un déſir de l'Ame, & on ne meurt, que parce que le déſir n'eſt pas accompli. Je finis, Madame, parce que l'article des Morts me meneroit trop loin, & que tout ſe diſpoſe pour mon Voyage; je retrouverai apparemment bientôt le loiſir de vous écrire de nouveau, mais vous n'en ſerez pas plus avancée, car d'ici aux Illinois il n'y a nulle apparence que je rencontre aucune occaſion de vous faire tenir mes Lettres, de ſorte que ſi je vous en écris quelqu'une avant que d'y arriver, vous la recevrez peut être auſſi tard, que ſi je ne vous écrivois qu'au terme.

Je ſuis, &c.

VINT-SIXIE'ME LETTRE.

Départ du Fort de la Riviere Saint Joſeph. Sources du Theakiki. De ce qui ſe paſſe à la mort des Sauvages, de leurs Funerailles, de leurs Tombeaux. Du Deuil, du Veuvage. De la Fête des Morts.

De la Source du Theakiki, ce dix-ſept Septembre, 1721.

MADAME,

JE ne m'attendois pas de reprendre ſitôt la plume pour vous écrire; mais mes Conducteurs viennent de briſer leur Canot, & me voici arrêté pour tout le jour dans un endroit, où je ne trouve rien, qui puiſſe piquer la cu-

1721, Septembre.

riosité d'un Voyageur ; ainsi je n'ai rien de mieux à faire, qu'à me livrer au plaisir de vous entretenir.

Je crois vous avoir fait entendre dans ma derniere que j'avois à choisir de deux Routes pour gagner les Illinois ; la premiere étoit de retourner au Lac Michigan, d'en côtoyer toute la Côte Méridionale, & d'entrer dans la petite Riviere de Chicagou. Après qu'on l'a remontée cinq ou six lieuës, on passe dans celle des Illinois par le moyen de deux portages, dont le plus long n'a que cinq quarts de lieuës ; mais comme cette Riviere n'est encore qu'un Ruisseau en cet endroit, on m'a averti que dans la Saison, où nous sommes, je n'y trouverois pas assez d'eau pour mon Canot ; j'ai donc pris l'autre Route, qui a bien aussi ses incommodités, & n'est pas à beaucoup près aussi agréable ; mais elle est plus sûre.

Départ du Fort de Saint Joseph.

Je partis hier du Fort de la Riviere de Saint Joseph, & je remontai cette Riviere environ six lieuës, Je débarquai sur la droite, je marchai cinq quarts de lieuës, d'abord en côtoyant le bord de l'eau, ensuite à travers champ dans une Prairie immense, toute semée de petits Bouquets de Bois, qui font un très-bel effet ; on l'appelle *la Prairie de la Tête de Bœuf*, parce qu'on y a trouvé, dit-on, une Tête de Bœuf, qui étoit monstrueuse pour sa grosseur. Pourquoi n'y auroit-il pas aussi des Géans parmi ces Animaux ? Je campai dans un fort bel endroit, qu'on appelle *le Fort des Renards*, parce que les Renards, c'est-à-dire, les Outagamis, y ont eu, il n'y a pas lontems, un Village fortifié à leur maniere.

1721. Septembre.

Ce matin j'ai encore fait une lieuë dans la Prairie, ayant presque toujours les pieds dans l'eau, ensuite j'ai rencontré une espece de Mare, qui communique avec plusieurs autres de différentes grandeurs, & dont la plus grande n'a point cent pas de circuit. Ce sont-là les sources d'une Riviere, appellée *Theakiki*, & que par corruption nos Canadiens nomment *Kiakiki*. Theak veut dire un Loup, je ne me souviens plus dans quelle Langue, mais cette Riviere porte ce nom, parce que les *Mahingans*, qu'on appelle aussi *les Loups*, s'y étoient autrefois réfugiés.

Nous mîmes notre Canot, que deux Hommes avoient porté jusques-là, dans la seconde de ces sources, & nous nous y embarquâmes; mais à peine y avions-nous assez d'eau pour y être à flot. Dix Hommes feroient en deux jours un Canal droit & naviguable, qui épargneroit bien de la peine, & dix ou douze lieuës de chemin; car la Riviere, au sortir de sa source, est si étroite, & il y faut continuellement tourner si court, qu'à chaque instant on est en danger de briser son Canot, comme il vient de nous arriver. Mais revenons aux Sauvâges, & après avoir vû de quelle maniere on les traite dans leurs Maladies, voyons-les mourir, & ce qui se passe après leur mort.

Ce qui se passe à la mort des Sauvages.

Pour l'ordinaire, quand ils se croyent hors d'espérance de guérir, ils prennent leur parti avec une résolution vraiement Stoïque, & ils se voyent avancer leurs jours par les personnes, qui leur sont les plus cheres, sans en témoigner le moindre chagrin. A peine a-t-on prononcé l'arrêt du Médecin à un Mori-

1721.
Septembre.

bond, qu'il fait un effort pour haranguer ceux, qui sont autour de lui. Si c'est un Chef de Famille, il fait par avance son Oraison Funébre, qu'il finit en donnant à ses Enfans de très-bons avis ; il prend ensuite congé de tout le monde, ordonne un Festin, où il faut employer tout ce qui reste de provisions dans sa Cabanne, puis il reçoit les présens de sa Famille.

Pendant ce tems-là on égorge tous les Chiens, qu'on peut attraper, afin que les Ames de ces Animaux aillent donner avis dans l'autre Monde qu'un tel va bientôt partir pour s'y rendre, & tous les Corps se mettent dans la Chaudiere pour renforcer le Festin. Après le Repas, les pleurs commencent ; on les interrompt pour faire au Mourant les derniers adieux, lui souhaiter un heureux Voyage, le consoler sur ce qu'il va se séparer de ses Parens & de ses Amis, & l'assûrer que ses Enfans soûtiendront toute la gloire, qu'il s'est acquise.

Il faut convenir, Madame, que le sang-froid, avec lequel ces Peuples envisagent la Mort, a quelque chose d'admirable ; & cela est si universel, qu'on n'a peut-être jamais vû un Sauvage se troubler, en apprenant qu'il n'a plus que quelques heures à vivre ; c'est partout le même principe & le même génie, quoique les Usages varient beaucoup sur tout ce que je viens de vous dire, selon les diverses Nations. Par-tout il y a des danses, des chants, des invocations, des festins ordonnés par les Médecins, presque toujours des remédes plus propres, selon nos idées, à faire mourir un Homme, qui se porteroit bien,

qu'à guérir un Malade. En quelques endroits même on n'en fait aucun : on se contente d'avoir recours aux Esprits, & si le Malade recouvre sa santé, ils en ont tout l'honneur ; mais le Mourant est toujours le plus tranquille sur son sort.

Leur générosité à l'égard des Morts.

D'autre part, si ces Peuples font paroître si peu de jugement dans la maniere, dont ils traitent les Malades, il faut avouer qu'ils se comportent à l'égard des Morts avec une générosité, & une affection, qu'on ne peut trop admirer. On a vû des Meres garder des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & ne pouvoir s'en éloigner ; & d'autres se tirer du lait de la Mamelle, & le répandre sur la Tombe de ces petites Créatures. Si le feu prend à un Village, où il y ait des corps morts, c'est la premiere chose, qu'on met en sûreté : on se dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour en parer les Défunts : de tems en tems on découvre leurs Cercueils pour les changer d'habits, & l'on s'arrache les morceaux de la bouche, pour les porter sur leur sépulture, & dans les lieux, où l'on s'imagine que leurs Ames se promenent. En un mot, on fait beaucoup plus de dépense pour les Morts, que pour les Vivans.

Des Funeralles.

Sitôt que le Malade a rendu les derniers soupirs, tout retentit de gémissemens, & cela dure autant que la Famille est en état de fournir à la dépense, car il faut tenir table ouverte pendant tout ce tems-là. Le Cadavre paré de sa plus belle robe, le visage peint, ses armes, & tout ce qu'il possedoit, à côté de lui, est exposé à la porte de la Cabanne dans la posture, qu'il doit avoir dans le Tombeau, & cet-

1721. Septembre.

te posture en plusieurs endroits est celle, où l'Enfant est dans le sein de sa Mere. L'usage de quelques Nations est que les Parens du Défunt jeûnent jusqu'à la fin des funérailles, & tout cet intervalle se passe en pleurs, en éjulations, à régaler tous ceux, dont on reçoit la visite, à faire l'éloge du Mort, & en complimens réciproques. Chez d'autres on louë des Pleureuses, qui s'acquittent parfaitement de leur devoir. Elles chantent, elles dansent, elles pleurent sans cesse, & toujours en cadence : mais ces démonstrations d'une douleur empruntée ne préjudicient point à ce que la nature exige des Parens du Défunt.

Des Tombeaux.

Il me paroît qu'on porte sans aucune cérémonie le corps au lieu de sa sépulture, du moins n'ai-je rien trouvé sur cela dans aucune Relation ; mais quand il est dans la Fosse, on a soin de le couvrir de telle maniere, que la terre ne le touche point : il y est comme dans une Cellule toute tapissée de Peaux, beaucoup plus riche & mieux ornée qu'une Cabanne. On dresse ensuite un poteau sur la Tombe, & on y attache tout ce qui peut marquer l'estime, qu'on faisoit du Mort. On y met quelquefois son portrait, & tout ce qui peut servir à faire connoître aux Passans qui il étoit, & les plus belles actions de sa vie. On y porte tous les matins de nouvelles provisions, & comme les Chiens, & d'autres Bêtes ne manquent point d'en faire leur profit, on veut bien se persuader que c'est l'Ame du Défunt, qui est venuë y prendre sa réfection.

Des Revenans.

Il n'est pas étonnant après cela que les Sauvages croyent aux Revenans : aussi en font-ils des contes de toutes les façons. J'ai vû un pau-

1721. Septembre.

vre Homme, qui à force d'en entendre parler, s'étoit imaginé qu'il avoit toujours une troupe de Morts à ses trousses, & comme on avoit pris plaisir à augmenter sa frayeur, il en étoit devenu fou. Cependant au bout d'un certain nombre d'années, autant qu'on avoit d'abord pris à tâche de conserver le souvenir de ceux, qu'on a perdus, autant prend-on de précaution pour les effacer de son esprit, & cela uniquement pour mettre fin à la douleur, qu'on a ressentie de leur perte.

Des Missionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils se privoient des choses les plus nécessaires en faveur de leurs Morts ? » C'est, répondirent-ils, non-« seulement pour témoigner à nos Proches l'a-« mour, que nous leur portions, mais encore « pour n'avoir pas devant les yeux, dans ce qui « a été à leur usage, des objets, qui renouvel-« leroient sans cesse notre douleur ». C'est aussi par cette raison, qu'on s'abstient pendant un certain tems de prononcer leurs noms, & que si quelqu'autre de la Famille le porte, il le quitte pendant tout le tems du deuil. C'est encore apparemment la raison, pourquoi le plus sanglant outrage, qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de lui dire : *ton Pere est mort*, ou *ta Mere est morte*.

Diverses pratiques au sujet des Morts.

Quand quelqu'un meurt dans le tems de la Chasse, on expose son corps sur un Echafaut fort élevé, & il y demeure jusqu'au départ de la troupe, qui l'emporte avec elle au Village. Il y a même des Nations, qui en usent ainsi à l'égard de tous leurs Morts, & je l'ai vû pratiquer aux Missisaguez du Dérroit. Les corps de ceux, qui meurent en guerre, sont

1721. Septembre.

brûlés, & leurs cendres rapportées, pour être mises dans la Sépulture de leurs Peres. Ces Sépultures sont, parmi les Nations les plus sédentaires, des espéces de Cimetieres près du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois au pied d'un Arbre, ou les font sécher, & les gardent dans des caisses jusqu'à la Fête des Morts, dont je vais bien-tôt parler; mais on observe en quelques endroits pour ceux, qui se sont noyés, ou qui sont morts de froid, un cérémonial assez bisarre.

Avant que de vous en donner la description, il est bon, Madame, de vous dire que les Sauvages croyent que, quand ces accidens arrivent, les Esprits sont irrités, & que leur colere ne s'appaise, qu'après que les corps sont retrouvés. Alors, les préliminaires des pleurs, des danses, des chants & des festins étant achevés, on porte le corps au lieu de sa sépulture, ou, si on en est trop éloigné, à l'endroit, où il doit demeurer en dépôt jusqu'à la Fête des Morts. On y creuse une Fosse très-large, & on y allume un feu. De jeunes Gens s'approchent ensuite du Cadavre, coupent les chairs aux parties, qui ont été crayonnées par un Maître des cérémonies, & les jettent dans le feu avec les visceres : puis ils placent le Cadavre ainsi déchiqueté dans le lieu, qui lui est destiné. Durant toute cette opération, les Femmes, & surtout les Parentes du Défunt, tournent sans cesse autour de ceux, qui travaillent, les exhortent à bien s'acquitter de leur emploi, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y mettroit des dragées aux Enfans pour les engager à quelque chose, qu'on souhaiteroit d'eux.

1721.
Septembre.

Ce qui se passe après l'enterrement.

L'enterrement est suivi des présens, qu'on fait à la Famille affligée, & cela s'appelle *couvrir le Mort*. Ces présens se font au nom du Village, & quelquefois au nom de la Nation. Les Alliés en font aussi à la mort des Personnes considérables. Mais auparavant la Famille du Défunt fait un grand festin au nom du Défunt, & ce festin est accompagné de jeux, pour lesquels on propose des prix. C'est une espece de Joûte, qui se fait en cette maniere: un Chef jette sur la tombe trois bâtons de la longueur d'un pied, un jeune Homme, une Femme, & une Fille en prennent chacun un, & ceux de leur âge, de leur sexe, & de leur état, s'efforcent de leur arracher des mains. Ceux, à qui ils demeurent, sont victorieux. Il y a aussi des courses, & l'on tire quelquefois au blanc; enfin par un usage que nous voyons établi dans toute l'Antiquité Payenne, une action toute lugubre est terminée par des chants, & des cris de victoire.

Du Deuil.

Il est vrai que la Famille du Mort ne prend aucune part à ces réjouissances, on observe même dans sa Cabanne, après les obséques un deuil, dont les loix sont fort séveres. Il faut avoir les cheveux coupés, & la face noircie; se tenir debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder personne, ne faire aucune visite, ne rien manger de chaud, se priver de tous les plaisirs, n'avoir presque rien sur le corps, & ne se point chauffer, même au cœur de l'hyver. Après ce grand deuil, qui est de deux ans, on en commence un second, plus moderé, qui dure deux ou trois autres années, & qu'on peut encore adoucir peu à peu; mais on ne se dispense de

1721. Septembre.

rien de ce qui est prescrit, qu'avec l'agrément de la Cabanne, à laquelle le Veuf ou la Veuve appartiennent; ces permissions aussi-bien que la fin du Deuil, coûtent toujours un Festin.

Du Veuvage, & des secondes Nôces.

Enfin on ne peut sans le consentement de ceux, de qui on dépend, en vertu des loix du Veuvage, convoler à de secondes Nôces. S'ils n'ont point de Mari à donner à la Veuve, elle n'est point embarrassée, quand elle a des Garçons en âge de la soûtenir; elle peut demeurer dans l'état de viduité, sans craindre de manquer jamais de rien. Si elle veut se remarier, elle peut choisir, & celui, qu'elle épouse, devient le Pere des Enfans, qu'elle avoit: il entre dans tous les droits, & dans toutes les obligations du premier Mari. L'Epoux ne pleure point sa Femme, parce que, selon les Sauvages, les larmes ne conviennent point aux Hommes; ce qui n'est pourtant pas universel dans toutes les Nations: mais les Femmes pleurent leur Mari pendant un an, elles l'appellent sans cesse, & remplissent le Village de cris & d'éjulations, surtout au lever & au coucher du Soleil, à Midi, & en quelques endroits, lorsqu'elles vont au travail, & qu'elles en reviennent; les Meres font à peu près la même chose pour leurs Enfans. Les Chefs ne gardent le deuil que six mois, & peuvent ensuite se remarier.

Idée des Sauvages sur ceux, qui meurent de mort violente.

Enfin le premier, & souvent le seul compliment, qu'on fasse à un Ami, & même à un Etranger, qu'on reçoit dans sa Cabanne, est de pleurer ceux de ses Proches, qu'il a perdus depuis qu'on ne l'a vû. On lui met la main sur la tête, & on lui fait entendre celui,

1721. Septembre.

qu'on pleure, mais on ne le nomme pas. Tout ceci est fondé sur la Nature, & ne sent point le Barbare, mais ce que je vais vous dire ne me paroît excusable par aucun endroit : c'est la conduite, que ces Peuples tiennent à l'égard de tous ceux, qui ont peri de mort violente, même en guerre, & pour le service de la Patrie.

Ils se sont mis dans la tête que leurs Ames n'ont dans l'autre Monde aucun commerce avec les autres, & sur ce principe ils les brûlent, ou les enterrent d'abord, quelquefois même avant qu'ils ayent expiré. Ils ne les mettent jamais dans le cimetiere commun, & ils ne leur donnent aucune part à cette grande cérémonie, qui se renouvelle tous les huit ans parmi quelques Nations, & tous les dix ans chez les Hurons & les Iroquois.

De la Fête des Morts.

On l'appelle *la Fête de Morts*, ou *le Festin des Ames*; & voici ce que j'ai pû recueillir de plus uniforme & de plus remarquable touchant cette action, la plus singuliere & la plus célebre de toute la Religion des Sauvages. On commence par convenir du Lieu, où se fera l'Assemblée, puis on choisit le Roy de la Fête, dont le devoir est de tout ordonner, & de faire les invitations aux Villages voisins. Le jour marqué étant venu, tous les Sauvages s'assemblent, & vont processionellement deux à deux au Cimetiere; là chacun travaille à découvrir les Corps, ensuite on demeure quelque tems à considerer en silence un spectacle si capable de fournir les plus sérieuses refléxions. Les Femmes interrompent les premieres ce religieux silence, en jettant des cris lamentables, qui augmentent encore l'hor-

1721.
Septembre.

reur, dont tout le monde est pénetré.

Ce premier acte fini, on prend ces Cadavres, on ramasse les ossemens secs & détachés, on les met en paquets, & ceux, qui sont marqués pour les porter, les chargent sur leurs épaules. S'il y a des corps, qui ne soient pas entierement corrompus, on les lave; on en détache les chairs pourries, & toutes les ordures, & on les enveloppe dans des Robes de Castors toutes neuves. Ensuite on s'en retourne dans le même ordre, qu'on avoit gardé en venant, & quand la Procession est rentrée dans le Village, chacun dépose dans sa Cabanne le dépôt, dont il étoit chargé. Pendant la marche les Femmes continuent leurs éjulations, & les Hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort de ceux, dont ils viennent de lever les tristes restes; & ce second acte est suivi d'un Festin dans chaque Cabanne, en l'honneur des Morts de la Famille.

Les jours suivans on en fait de publics; & ils sont accompagnés, comme le jour de l'Enterrement, de Danses, de Jeux & de Combats, pour lesquels il y a aussi des prix proposés. De tems en tems on jette de certains cris, qu'ils appellent *les cris des Ames*, on fait des Présens aux Etrangers, parmi lesquels il y en a quelquesfois, qui sont venus de cent cinquante lieuës, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occasions, pour traiter des Affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef: tout se passe avec beaucoup d'ordre, de décence, & de modestie; & chacun y paroît pénétré des sentimens les plus conformes à l'action principale; tout, jusqu'aux Danses,

1721. Septembre.

& aux Chants, y respire je ne sçai quoi de lugubre, & l'on y sent des cœurs percés de la plus vive douleur : les plus indifferens en seroient saisis, à la vûë de ce spectacle.

Au bout de quelques jours on se rend encore processionnellement dans une grande Salle de Conseil dressée exprès, on y suspend contre les Parois les Ossemens & les Cadavres dans le même état, où on les a tirés du Cimetiere, & on y étale les Présens destinés pour les Morts ; si parmi ces tristes restes il se trouve ceux d'un Chef, son Successeur donne un grand repas en son nom, & chante sa Chanson En plusieurs endroits les Corps sont promenés de Bourgade en Bourgade, sont reçus partout avec de grandes démonstrations de douleur & de tendresse, & partout on leur fait des Présens ; enfin on les porte à l'endroit, où ils doivent être déposés pour toujours : mais j'ai oublié de vous dire que toutes ces marches se font au son des Instrumens ; accompagnés des plus belles Voix, & que chacun y marche en cadence.

Cette derniere & commune sépulture est une grande fosse, qu'on tapisse des plus belles Pelleteries, & de ce qu'on a de plus précieux. Les Présens destinés pour les Morts, sont placés à part : à mesure que la procession arrive, chaque Famille s'arrange sur des especes d'Echaffauts dressés autour de la fosse, & au moment que les Corps sont déposés, les Femmes recommencent à crier, & à pleurer. Ensuite tous les Assistans descendent dans la fosse, & il n'est personne, qui n'en prenne un peu de terre, qui se conserve précieusement ; on s'est imaginé que cette terre porte bonheur au Jeu.

1721. Octobre.

Les Corps & les Ossemens arrangés par ordre, couverts de Fourures toutes neuves, & par dessus, d'écorces, sur lesquelles on jette des pierres, du bois, & de la terre. Chacun se retire ensuite chez soi, mais des Femmes reviennent pendant quelques jours verser au même endroit de la Sagamité.

Je suis, &c.

VINT-SEPTIE'ME LETTRE.

Voyage jusqu'à Pimiteouy. De la Riviere des Illinois ; Réception des Prisonniers parmi ces Peuples. Maniere, dont ils les brûlent. Quelques particularités sur leur maniere de vivre.

A Pimiteouy, ce cinquiéme d'Octobre, 1721.

MADAME,

Description du Theakiki.

La nuit du dix-sept au dix-huit de ce mois, la Gelée, qui depuis huit jours se faisoit sentir tous les matins, augmenta considérablement; c'étoit de bonne heure pour le Climat où nous nous trouvions, car nous étions par les quarante & un degrés quarante minutes d'élévations du Pole. Les jours suivans nous voguâmes depuis le matin jusqu'au soir, favorisés par le Courant, qui est assez fort, & quelquefois par le Vent; nous faisions en effet beaucoup de chemin, mais nous avancions fort peu : après avoir fait dix ou douze lieuës, nous nous trouvions si proches de no-

tre dernier Campement, que de l'un à l'autre on auroit pû pû se voir, & se parler même, au moins avec un Porte-voix. 1721. Octobre.

Ce qui nous consoloit un peu, c'est que la Riviere & ses bords étoient couverts de Gibier engraissé par la Folle Avoine, qui étoit pour lors dans sa maturité. J'y cueillis aussi du Raisin mûr, de la grosseur & de la figure d'une balle de Mousquet, & assez tendre, mais d'un mauvais goût. C'est apparemment le même, qu'on appelle dans la Louysiane *Raisin-Prune*. La Riviere peu à peu prend un cours plus droit; mais ses bords ne sont agréables qu'après cinquante lieuës depuis sa source. Elle est même dans tout cet espace fort étroite, & comme elle est bordée d'Arbres, qui ont leurs racines dans l'eau, quand il en tombe quelqu'un il barre toute la Riviere, & il faut perdre un tems infini à se faire un passage pour le Canot.

Tous ces embarras passés, la Riviere, à cinquante lieuës de sa source forme un petit Lac, & s'élargit ensuite considerablement. Le Pays devient beau. Ce sont des Prairies à perte de vûë, où les Bœufs vont par troupeaux de deux à trois cent; mais il y faut être sur ses gardes, pour ne point se laisser surprendre par des Partis de Sioux & d'Outagamis, que le voisinage des Illinois, leurs Ennemis mortels, y attire, & qui ne font pas plus de quartier aux François, qu'ils rencontrent sur leur route. Le mal est que le Theakiki perd de sa profondeur, à mesure qu'il gagne en largeur, de sorte qu'il faut souvent décharger le canot, & marcher à pied, ce qui ne se fait jamais sans quelque risque, & que j'aurois été fort embar-

1721. Octobre.

rassé, si on ne m'avoit donné une Escorte à la Riviere de Saint Joseph.

Ce qui m'a surpris, en voyant si peu d'eau dans le Theakiki, c'est que de tems en tems il reçoit d'assez jolies Rivieres ; j'en ai vû une entr'autres, qui a plus d'un arpent de large à son embouchure, & qu'on a nommée la *Riviere des Iroquois*, parce que ces Braves s'y laisserent surprendre par les Illinois, qui leur tuerent bien du Monde. Cet échec les humilia d'autant plus, qu'ils méprisoient fort les Illinois, lesquels ordinairement ne tiennent point devant eux.

De la Riviere des Illinois.

Le vingt-sept de Septembre nous arrivâmes *à la Fourche*, c'est le nom, que les Canadiens ont donné à l'endroit, où le Theakiki & la Riviere des Illinois se joignent. Celle-ci, quoiqu'après soixante lieuës de cours, y est encore si peu de chose, que j'y vis un Bœuf la traverser, n'ayant pas de l'eau jusqu'à mi-jambe. Le Theakiki au contraire, outre qu'il y amene ses eaux de cent lieuës, est une belle Riviere. Cependant il perd ici son nom, sans doute parce que les Illinois ayant été établis en plusieurs endroits de l'autre, lui ont donné le leur. Enrichi tout-à-coup par cette jonction, elle ne le céde en largeur à aucune, que nous ayons en France, & j'ose vous assûrer, Madame, qu'il n'est pas possible de voir un meilleur, ni un plus beau Pays, que celui, qu'elle arrose, au moins jusqu'à l'endroit, d'où je vous écris Mais ce n'est que quinze lieuës au-dessous de la Fourche, qu'elle acquiert une profondeur, qui réponde à sa largeur ; quoique dans cet intervalle elle reçoive plusieurs autres Rivieres.

La plus grande se nomme *Pisticoui*, & vient du beau Pays des Mascoutins. Elle a à son embouchure un Rapide, qu'on a nommé *la Charbonniere*, parce que l'on trouve beaucoup de charbon de terre aux environs. On ne voit sur cette route que des Prairies immenses, semées de petits bouquets de bois, qui paroissent y avoir été plantés à la main, les herbes y sont si hautes, qu'on s'y perd, mais on rencontre partout des sentiers aussi battus, qu'ils le pourroient être dans les Pays les plus peuplés, cependant il n'y passe que des Bœufs, & de tems en tems quelques troupeaux de Cerfs, & quelques Chevreuils. 1721. Octobre.

Une lieuë au-dessous de la Charbonniere on apperçoit sur la droite un Rocher tout rond, extrêmement élevé, dont le sommet est en terrasse; on l'appelle *le Fort des Miamis*, parce que ces Sauvages y ont eu un Village. Au bout d'une autre lieuë sur la gauche on en voit un tout semblable, qu'on a nommé simplement *le Rocher*. C'est la pointe d'un Platon fort élevé, qui tourne l'espace de deux cent pas, en suivant toujours le bord de la Riviere, laquelle s'élargit beaucoup en cet endroit. Il est partout à pic, & de loin on le prendroit pour une Forteresse. On y voit même encore quelques restes de Palissades, parce que les Illinois y avoient fait autrefois un Retranchement, qu'il leur est aisé de réparer en cas de quelque irruption de la part de leurs Ennemis.

Leur Village est au pied de ce Roc dans une Isle, qui avec plusieurs autres, toutes d'une fertilité merveilleuse, séparent en cet endroit la Riviere en deux Canaux assez larges. J'y

1721. Octobre.

débarquai le vint-neuf vers les quatre heures du ſoir, & j'y rencontrai quelques François, qui y trafiquoient avec les Sauvages. A peine avois-je mis pied à terre, que je fus viſité par le Chef de la Bourgade: c'eſt un Homme d'environ quarante ans, bien fait, doux, d'une phyſionomie aimable, & dont les François me dirent beaucoup de bien.

Je montai enſuite ſur le Rocher par un chemin aſſez aiſé, mais fort étroit. Je trouvai une terraſſe fort unie, d'une grande étenduë, & où tous les Sauvages du Canada ne forceroient pas vint Hommes, qui auroient des armes à feu, s'ils pouvoient y avoir de l'eau; car on n'en peut tirer que de la Riviere, & pour cela il faut ſe découvrir. Toute la reſſource de ceux, qui y ſeroient aſſiégés, eſt l'impatience naturelle à ces Barbares Dans les petits Partis ils attendront ſans peine huit & dix jours derriere un Buiſſon, dans l'eſperance qu'il paſſera quelqu'un, à qui ils pourront caſſer la tête, ou pour avoir un Priſonnier: mais quand ils ſont en corps de Guerriers, s'ils ne réuſſiſſent pas d'abord, ils ſe laſſent bientôt, & prennent le premier prétexte pour ſe retirer: ils n'en manquent jamais, car il ne faut pour cela qu'un ſonge vrai, ou prétendu.

Réception des Priſonniers parmi les Illinois.

La pluye, & plus encore un ſpectacle, qui me fit horreur, m'empêcha de faire le tour de ces Rochers, d'où j'eſperois de découvrir un grand Pays. J'apperçus à l'extrémité, & immédiatement au-deſſus du Village, deux corps de Sauvages, qu'on y avoit brûlés peu de jours auparavant, & qu'on avoit abandonnés, ſelon la coûtume, aux Oiſeaux de

1721. Octobre.

de proye, dans la même posture, où ils avoient été executés. La façon de brûler les Prisonniers parmi ces Nations Méridionnales a quelque chose de singulier, & elles ont aussi quelques coûtumes differentes des autres dans la maniere, dont elles en usent envers ces Malheureux.

Quand elles ont fait quelque Expédition militaire, qui leur a réussi, les Guerriers ménagent tellement leur marche, qu'ils n'arrivent jamais à leur Village, que le soir. Dès qu'ils en sont proches, ils s'arrêtent, & quand la nuit est venuë, ils députent deux ou trois jeunes Gens au Chef, pour lui faire part des principales aventures de la Campagne. Le lendemain à l'aube du jour ils parent leurs Prisonniers de robes neuves, leur accommodent les cheveux avec du duvet, leur peignent le visage de differentes couleurs, & leur mettent à la main un bâton blanc, environné de queuës de Chevreuils. En même tems le Chef de guerre fait un cri, & tout le Village s'assemble au bord de l'eau, si l'on est près d'une Riviere.

Dès que les Guerriers paroissent, quatre jeunes Gens bien parés s'embarquent dans une Pirogue (*a*), les deux Premiers portent chacun un Calumet, & vont en chantant chercher les Prisonniers, qu'ils amenent, comme en triomphe, jusqu'à la Cabanne, où ils doivent être jugés. Le Maître de la Cabanne, à qui il appartient de décider de leur sort, commence par leur donner à manger,

(*a*) C'est un Batteau long, fait d'un seul tronc d'Arbre. On se sert peu de Canots d'Ecorces dans ces Quartiers-là.

1721. Octobre.

& pendant ce repas il tient conseil. Si on accorde la vie à quelqu'un, deux jeunes Gens vont le délier, le prennent chacun par une main, & le font courir à toutes jambes à la Riviere, où ils le jettent la tête la premiere. Ils s'y jettent eux-mêmes après lui, le lavent bien, & le conduisent à celui, dont il doit être Esclave.

Maniere de les brûler.

Quant à ceux, qui sont condamnés à mourir, sitôt que la Sentence est portée, on fait le cri pour assembler le Village, & l'exécution n'est differée, qu'autant de tems, qu'en demandent les préparatifs. On commence par dépouiller le Patient tout nud; on plante en terre deux poteaux, ausquels on attache deux traverses, l'une à deux pieds de terre, l'autre à six ou sept pieds plus haut, & c'est ce qu'on appelle un cadre. On fait monter le Patient sur la premiere traverse, à laquelle on lui attache les pieds, un peu écartés l'un de l'autre: on lui lie ensuite les mains aux angles que forme la seconde traverse, & en cette posture on le brûle par tout le corps.

Tout le Village, Hommes, Femmes & Enfans, s'atroupe autour de lui, & chacun a droit de lui faire tout le mal, dont il peut s'aviser. Si aucun des Assistans n'a point de raison particuliere pour le faire souffrir lontems, son supplice dure peu, & ordinairement, on l'acheve à coups de fléches, ou bien on l'enveloppe d'écorces d'Arbres, ausquelles on met le feu. On le laisse ensuite dans son cadre, & sur le soir on parcourt les Cabannes, en frappant avec des baguettes sur les meubles, sur les murailles, & sur le toit, afin d'empêcher son Ame d'y rester, pour se

venger du mal, qu'on a fait à son corps. Le reste de la nuit se passe en réjouissances.

Particularités sur les Partis de guerre.

Si le Parti n'a point rencontré d'Ennemis, ou s'il a été contraint de fuir, il rentre de jour dans le Village, en gardant un profond silence; mais s'il a été battu, il rentre le soir, après avoir annoncé son retour par un cri de mort, & nommé tous ceux, qu'il a perdus, soit par maladie, ou par le fer de l'Ennemi. Quelquefois les Prisonniers sont jugés & exécutés avant qu'on arrive au Village, surtout quand on a lieu de craindre qu'ils ne soient enlevés. Il y a quelque tems qu'un François ayant été pris par des Outagamis, ces Barbares tinrent conseil pendant la route pour sçavoir ce qu'ils en feroient. Le résultat de la délibération fut de jetter un bâton sur un Arbre, & s'il y restoit, de brûler leur Prisonnier, mais de ne le jetter qu'un certain nombre de fois. Par bonheur pour le Captif, quoique l'Arbre fût extrêmement touffu, le bâton retomba toujours à terre.

Chants lugubres des Illinois.

Je restai vint-quatre heures au Rocher, & pour faire plaisir aux Sauvages, & leur témoigner une entiere confiance, quoique tous mes Conducteurs fussent campés de l'autre côté de la Riviere, je couchai dans une Cabanne au milieu du Village. J'y passai la nuit assez tranquillement, mais je fus réveillé de bon matin par une Femme, qui demeuroit dans la Cabanne voisine; à son réveil, le souvenir d'un Fils, qu'elle avoit perdu quelques années auparavant, lui revint à l'esprit, & aussi-tôt elle se mit à pleurer, ou à chanter sur un ton fort lugubre.

Les Illinois ont la réputation d'être hardis

1721. Octobre.

& habiles Filoux, & c'est la raison pourquoi j'avois fait transporter tout le Bagage à l'autre bord; mais malgré cette précaution, & la vigilance de mes Gens, lorsqu'il fallut partir, nous trouvâmes qu'il nous manquoit un fusil, & quelques bagatelles, qu'il ne nous fut jamais possible de recouvrer. Le même soir nous passâmes le dernier endroit de la Riviere, où l'on soit obligé de traîner le Canot; après cela elle a partout une largeur & une profondeur, qui l'égalent à la plûpart des plus grands Fleuves de l'Europe.

Des Perroquets de la Louysiane.

Je vis aussi ce jour-là pour la premiere fois des Perroquets: il y en a le long du Theakiki, mais en Eté seulement; ceux-ci étoient des traîneurs, qui se rendoient sur le Micissipi, où l'on en trouve dans toutes les saisons; ils ne sont guéres plus gros que des Merles, ils ont la tête jaune, avec une tache rouge au milieu, dans le reste de leur plumage c'est le verd, qui domine. Les deux jours suivans nous traversâmes un Pays charmant, & le troisiéme d'Octobre vers le Midi, nous nous trouvâmes à l'entrée du Lac *Pimiteouy*; c'est la Riviere, qui s'élargit, & qui pendant trois lieuës en a une de large. Au bout de ces trois lieuës on trouve sur la droite un second Village d'Illinois, éloigné de quinze lieuës de celui du Rocher.

Du Village de Pimiteouy.

Rien n'est plus agréable que sa situation, il a vis-à-vis, comme en perspective, une très-belle Forêt, qui étoit alors de toutes les couleurs, & derriere une Plaine d'une étenduë immense, bordée de bois. Le Lac & la Riviere fourmillent de Poissons, & leurs bords de Gibier. Je rencontrai encore dans ce

Nouvelles, que j'y appris.

1721. Octobre.

Village quatre François Canadiens, qui m'apprirent que j'étois entre quatre Partis Ennemis, & qu'il n'y avoit aucune sûreté pour moi, ni à avancer, ni à retourner sur mes pas; ils m'ajoûterent que sur la route, que je venois de faire, il y avoit trente Outagamis en embuscade, qu'un pareil nombre des mêmes Sauvages rodoit autour du Village de Pimiteouy, & que d'autres, au nombre de quatre-vint, se tenoient au bas de la Riviere, séparés en deux Bandes.

Ce récit me fit faire attention à ce qui nous étoit arrivé la veille; nous nous étions arrêtés au bout d'une Isle, pour chercher des Outardes, sur lesquelles quelques-uns de mes Conducteurs avoient tiré; & nous entendîmes quelqu'un, qui coupoit du bois dans le milieu de l'Isle. La proximité du Village de Pimiteouy nous avoit fait juger que c'étoit quelques Illinois, & nous nous en étions tenus là; mais il y a bien de l'apparence que c'étoient des Outagamis, qui nous ayant découverts, & n'osant nous attaquer, parce que j'avois douze Hommes bien armés, vouloient attirer quelqu'un de nous dans le Bois, comptant apparemment avoir bon marché des autres; mais notre peu de curiosité nous garantit de ce malheur, que je n'aurois pas évité sans doute, si je n'avois pas eu une Escorte commandée par un Homme, qui n'étoit pas d'humeur à s'arrêter inutilement.

Ce qui nous confirma encore les avis des quatre François, c'est que trente Guerriers de Pimiteouy, commandés par le Chef même du Village étoient en Campagne, pour tâcher d'avoir des nouvelles plus certaines des

1721. Octobre.

Ennemis, & que peu de jours avant leur départ il y avoit eu une action dans le voisinage, où les deux Partis avoient fait chacun un Prisonnier; l'Outagami avoit été brûlé à une portée de fusil du Village, & il étoit encore dans son cadre. Les Canadiens, qui avoient assisté à son supplice, me dirent qu'il avoit duré cinq heures, & que ce Malheureux avoit soûtenu jusqu'à la mort qu'il étoit Illinois, qu'il avoit été pris dans son enfance par des Outagamis, qui l'avoient adopté.

Il s'étoit pourtant très-bien battu, & sans une blessure, qu'il avoit reçu à la jambe, il n'auroit pas été pris; mais comme il n'avoit pû donner des preuves de ce qu'il avançoit, & que peu s'en étoit fallu qu'il ne se fût sauvé, on ne l'en avoit pas voulu croire sur sa parole. Il fit voir au milieu des tourmens que la bravoure & le courage à supporter la douleur, sont des vertus bien différentes, & qu'elles ne vont pas toujours ensemble; car il jettoit des cris lamentables, qui ne faisoient qu'animer ses Bourreaux; il est vrai qu'une vieille Illinoise, dont le Fils avoit été tué autrefois par les Outagamis, lui fit tous les maux, que la fureur, inspirée par la vengeance, peut inventer; à la fin cependant on eut pitié de ses cris, on l'enveloppa de paille, à laquelle on mit le feu, & comme il respiroit encore, après qu'elle eut été consumée, les Enfans le percerent de fléches: ordinairement, quand un Patient ne meurt pas en Brave, c'est une Femme, ou des Enfans, qui lui donnent le coup de la mort; il ne mérite pas, dit-on, de mourir de la main d'un Homme.

Cependant, Madame, je me trouvai fort

1721. Octobre.

embarrassé. D'un côté mes Conducteurs ne croyoient pas qu'il fût de leur prudence de passer outre, & de l'autre il ne convenoit nullement à mes affaires d'hyverner à Pimiteouy; j'aurois même été obligé de suivre les Sauvages dans leur hyvernement, & cela m'auroit fait perdre une année entiere. Enfin deux Canadiens, des quatre, que j'avois trouvés à Pimiteouy, s'offrirent à grossir mon Escorte, & tout le monde reprit cœur. Je voulois partir dès le lendemain, quatriéme d'Octobre, mais la pluye, & quelques embarras, qui nous survinrent, m'arrêterent tout le jour.

Embarras, où je me trouvai.

L'après-midi les Guerriers, qui étoient allés à la découverte, revinrent, sans avoir fait aucun cri, parce qu'ils n'avoient rien vû. Ils défilerent tous devant moi d'un air assez fier; ils n'étoient armés que de fléches, & d'une rondache de cuir de Bœuf, & ils ne firent pas semblant de me voir: c'est la coûtume des Guerriers de ne saluer personne, quand ils sont en corps d'Armée; mais à peine furent-ils rentrés chacun chez eux, que le Chef s'étant mis sur son propre, vint me rendre une visite de cérémonie. C'est un Homme d'environ quarante ans, assez grand, un peu maigre, d'un caractere doux, & fort raisonnable. C'est d'ailleurs le plus brave Soldat de sa Nation, & il n'est point d'Illinois, qui mérite mieux que lui le surnom (a), qu'Homere donne par préférence au Héros de son Iliade. C'est beaucoup dire, car les Illinois sont peut-être les Hommes du monde les plus légers à la course; il n'y a que les

(a) πόδας ὠκὺς

1721. Octobre.

Histoire singuliere du Chef de Pimiteouy.

Missourites, qui pourroient leur disputer cette gloire.

Comme j'apperçus une Croix de cuivre, & une petite figure de la Vierge, qui pendoient au cou de ce Sauvage, je crûs qu'il étoit Chrétien, mais on m'assûra qu'il ne l'étoit point, & qu'il ne s'étoit mis dans l'équipage, où je le voyois, que pour me faire honneur: on m'ajoûta ce que je vais vous rapporter, sans exiger que vous y donniez plus de croyance, que n'en méritent mes Auteurs; ce sont des Voyageurs Canadiens, qui n'ont assûrément pas inventé ce qu'ils me raconterent, mais qui l'ont oüi dire, comme une chose constante. Voici le fait.

L'Image de la Vierge, que portoit le Chef, lui étant tombée entre les mains, je ne sçai comment, il fut curieux de sçavoir qui elle représentoit: on lui dit que c'étoit la Mere de Dieu, & que l'Enfant, qu'elle tenoit entre ses bras, étoit Dieu même, qui s'étoit fait Homme pour le salut du Genre humain: on lui expliqua en peu de mots le Mystere de cette ineffable Incarnation, & on lui ajoûta que les Chrétiens s'adressoient toujours à cette divine Mere dans tous les périls, où ils se trouvoient, & que rarement ils le faisoient en vain. Le Sauvage écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & quelque tems après, comme il chassoit seul dans le Bois, un Outagami, qui s'y étoit mis en embuscade, se montra à lui, dans le moment, qu'il venoit de tirer son coup, & le coucha en jouë. Il se souvint alors de ce qu'on lui avoit dit de la Mere de Dieu, il l'invoqua, & l'Outagami ayant voulu tirer, son fusil ne prit point feu. Il le

1721. Octobre.

rebanda, & la même chose arriva jusqu'à cinq fois. Pendant ce tems-là l'Illinois chargea le sien, & coucha à son tour en joue son Ennemi, qui aima mieux se rendre, que de se laisser tuer. Depuis cette aventure le Chef Illinois ne sort jamais de son Village, sans porter avec lui sa Sauvegarde, avec laquelle il se croit invulnerable; si le fait est vrai, il y a bien de l'apparence que le seul défaut de Missionnaire l'a jusqu'ici empêché de se faire Chrétien, & que la Mere de Dieu, après l'avoir préservé d'une mort temporelle, lui obtiendra la grace d'une sincere conversion (a).

Maniere de pleurer les Morts parmi les Illinois.

A peine ce Chef m'eut-il quitté, qu'étant sorti moi-même pour visiter les environs du Village, j'apperçus deux Sauvages, qui alloient de Cabanne en Cabanne, pleurant à peu près sur le même ton, que la Femme du Rocher, dont je vous ai parlé. L'un avoit perdu son Ami dans le dernier combat, l'autre étoit le Pere du Mort. Ils marchoient à grands pas, & mettoient les deux mains sur la tête de tous ceux, qu'ils rencontroient; apparement pour les inviter à prendre part à leur douleur. Ceux, qui ont cherché des convenances entre les Hebreux & les Ameriquains, n'auront pas manqué sans doute de faire attention à cette maniere de pleurer, que quelques expressions de l'Ecriture pouvoient donner lieu à ces faiseurs de conjectures de juger avoir été en usage parmi le Peuple de Dieu.

Attentions du Chef pour ma sûreté.

Sur le soir le Chef me fit prier de me trouver dans une Maison, où un de nos Missionnaires avoit logé quelques années aupara-

(a) Il s'est en effet converti depuis.

1721. Octobre.

vant, & où apparemment on avoit accoûtumé de tenir le Conseil : j'y allai, & je l'y trouvai avec deux ou trois Anciens. Il commença par me dire qu'il vouloit m'instruire de la grandeur du péril, auquel je m'exposois, en continuant ma route : que tout bien considéré, il me conseilloit d'attendre pour partir que la saison fût un peu plus avancée ; qu'il esperoit qu'alors les Partis Ennemis se retireroient, & me laisseroient le chemin libre. Comme il pouvoit avoir ses vûës, en m'arrêtant à Pimiteouy, je lui témoignai que je n'étois pas fort touché de ses raisons, & j'ajoûtai que j'en avois de meilleures pour presser mon départ. Il me parut que ma réponse lui faisoit de la peine, & je reconnus bientôt qu'elle ne venoit que de son affection pour moi, & de son zéle pour notre Nation.

» Puisque ta résolution est prise, me dit-il, » je suis d'avis que tous les François, qui sont » ici, se joignent à toi pour fortifier ton escor- » te : je leur ai même déja déclaré ma pensée » sur cela, & je leur ai fortement représenté » qu'ils seroient à jamais perdus d'honneur, » s'ils laissoient leur Pere dans le danger, sans » le partager avec lui. J'aurois bien souhaitté » pouvoir t'accompagner moi-même à la tête » de tous mes Soldats, mais tu n'ignores point » que mon Village est tous les jours à la veille » d'être attaqué, & il ne me convient pas de » m'en absenter, ni de le dégarnir dans de pa- » reilles conjonctures. Pour les François, rien » ne peut les arrêter ici, qu'un interêt, qu'ils » doivent sacrifier à ta conservation. C'est ce » que je leur ai fait entendre, & je leur ai ajoûté » que si quelqu'un d'eux tomboit entre les mains

des Ennemis, ce ne seroit que la perte d'un « Homme, au lieu qu'un Pere en valoit lui seul « plusieurs, & qu'il n'y avoit rien, qu'ils ne « dûssent risquer, pour prévenir un si grand « malheur «.

1721. Octobre.

Je fus charmé, Madame, de la sagesse de cet Homme, & plus encore de sa générosité, qui le portoit à vouloir bien, par considération pour moi, se priver de quatre Hommes, dont le secours ne devoit pas lui être indifférent dans la situation, où il se trouvoit. Je n'avois pas même douté qu'en voulant me retenir chez lui, il n'eût eu en vûë de se servir de mon Escorte dans le besoin. Je lui témoignai beaucoup de reconnoissance de son bon cœur & de ses attentions, & je l'assûrai que j'étois fort content des François, que je voulois les partager avec lui, que je lui en laisserois deux pour le défendre, en cas qu'il fût attaqué; que les deux autres m'accompagneroient jusqu'à ce que je fusse en lieu de sûreté, & qu'avec ce renfort je me croyois en état d'aller par tout sans rien craindre. Il n'insista point davantage, & je me retirai.

Il fait baptiser sa Fille.

Ce matin il est venu me rendre une seconde visite, accompagné de sa belle-Mere, qui portoit entre ses bras un petit Enfant. » Tu « vois, me dit-il, en m'abordant, un Pere bien « affligé. Voici ma Fille, qui se meurt, sa Mere « est morte en la mettant au monde, & aucune « Femme n'a pû encore réussir à la nourrir. Elle « rejette tout ce qu'elle prend, & elle n'a peut- « être plus que peu d'heures à vivre : tu me « feras plaisir de la baptiser, afin qu'elle puisse « aller voir Dieu après sa mort «. L'Enfant « étoit effectivement très-mal, & absolument

1721. Octobre.

hors d'esperance de guérison, ainsi je ne balançai pas à lui conferer le Baptême.

Mon voyage dût-il être d'ailleurs tout-à-fait inutile, je vous avouë, Madame, que je n'en regretterois pas les fatigues & les dangers, puisque selon toutes les apparences, si je n'étois pas venu à Pimiteouy, cette Enfant ne seroit jamais entrée dans le Ciel, où je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt. J'espere même que ce petit Ange obtiendra pour son Pere la même grace, qu'il lui a procurée. Je parts dans une heure, & je confie cette Lettre aux deux François, que je laisse ici, & qui comptent de profiter de la premiere occasion pour retourner en Canada.

Je suis, &c.



VINT-HUITIE'ME LETTRE.

Voyage de Pimiteouy aux Kaskasquias. Du Cours de la Riviere des Illinois. Des Mines de Cuivre. Du Missouri. Des Mines de la Riviere de Marameg. Description du Fort de Chartres, & de la Mission des Kaskasquias. Des Arbres Fruitiers de la Louysiane. Description du Micissipi au-dessus des Illinois. Differentes Tribus de cette Nation. Quelques Traditions des Sauvages. Leurs idées sur les Astres, les Eclypses, & le Tonnerre : leur maniere de calculer le tems.

Aux Kaskasquias, ce 20 Octobre, 1721. 1721. Octobre.

MADAME,

Je vous avouë, de bonne foi, que je n'étois pas aussi rassûré en partant de Pimiteouy, que je le feignois de l'être, autant pour mon honneur, que pour ne pas achever de décourager ceux, qui m'accompagnoient, & dont quelques-uns dissimuloient assez mal leur frayeur. Les allarmes, où j'avois trouvé les Illinois, leur chant lugubre, la vuë des cadavres exposés dans leurs cadres, objets affreux, qui me représentoient sans cesse à quoi l'on doit s'attendre, si l'on a le malheur de tomber entre les mains de ces Barbares, tout cela faisoit sur moi une impression, dont je ne n'étois pas le maître, & pendant sept ou huit jours je ne dormis pas fort tranquillement.

1721. Octobre.

Industries des Sauvages pour surprendre leurs Ennemis.

Je n'appréhendois pas à la verité que l'Ennemi nous attaquât ouvertement, parce que j'avois quatorze Hommes bien armés, & bien commandés (a); mais il y avoit tout à craindre des surprises, n'y ayant point d'industrie, dont les Sauvages ne s'avisent, pour attirer leurs Ennemis dans les piéges, qu'ils leur tendent. Un des plus ordinaires est de contrefaire le cri d'un Animal, ou le chant d'un Oiseau, & ils les imitent si parfaitement, que tous les jours on y est pris. On est campé à l'entrée d'un Bois, on croit entendre un Bœuf, un Cerf, un Canard, deux ou trois Hommes y courent dans l'esperance de faire capture, & souvent ne reviennent pas.

Cours de la Riviere des Illinois.

On compte soixante & dix lieuës de Pimiteouy au Micissipi: j'ai dit qu'il y en avoit quinze du Rocher à Pimiteouy; le premier de ces deux Villages est par les quarante & un dégrés, l'entrée de la Riviere des Illinois est par les quarante; ainsi depuis le Rocher cette Riviere coule à l'Ouest, en prenant un peu du Sud, mais elle fait plusieurs circuits. D'espace en espace on y rencontre des Isles, dont quelques-unes sont assez grandes: ses bords sont assez bas en plusieurs endroits; dans le Printems elle inonde la plûpart des Prairies, qu'on trouve à droite & à gauche, & qui sont ensuite couvertes d'herbes très-hautes. On prétend qu'elle est partout fort poissonneuse, mais nous n'avions pas le tems de pêcher, ni des filets tels, qu'en demande sa profondeur. Nous avions plutôt fait de

(a) M. de S. ANGE, qui s'est depuis fort distingué contre les Renards, commandoit mon Escorte.

1721.
Octobre.

tuer un Bœuf, ou un Chevreuil, & nous avions à choisir.

Le sixiéme, nous apperçûmes quantité de Bœufs, qui traversoient la Riviere à la nage avec beaucoup de précipitation, & nous ne doutâmes presque point qu'ils ne fussent chassés par un des Partis Ennemis, dont on nous avoit parlé; ce qui nous obligea de naviger toute la nuit, pour nous éloigner d'un si dangereux voisinage. Le lendemain avant le jour nous passâmes *le Saguimont*, grande Riviere, qui vient du Sud; cinq ou six lieuës plus bas nous en laissâmes sur la même main une autre plus petite, appellée *la Riviere des Macopines*: ce sont de grosses racines, qui mangées cruës, sont un poison, mais qui étant cuites à petit feu, pendant cinq ou six jours & plus, n'ont aucune mauvaise qualité. Entre ces deux Rivieres, à distance égale de l'une & de l'autre, on trouve un Marais, nommé *Machoutin*, qui est précisément à moitié chemin de Pimiteouy au Micissipi.

Entrée dans le Micissipi.

Peu de tems après avoir passé la Riviere des Macopines, nous apperçûmes les bords du Fleuve, qui sont extrêmement élevés. Nous voguâmes néanmoins encore plus de vint-quatre heures, & souvent à la voile, avant que d'y entrer, parce que la Riviere des Illinois varie en cet endroit depuis l'Ouest jusqu'au Sud par l'Est. On diroit que de dépit d'être obligée de rendre hommage de ses eaux à une autre Riviere, elle veut retourner vers sa source.

Cuivre.

Son entrée dans le Micissipi est Est-Sud-Est. Ce fut le neuviéme, vers les deux heures & demie du soir, que nous nous trouvâmes

1721. Octobre.

dans ce Fleuve, qui faisoit alors tant de bruit en France, laissant à main droite une grande Prairie, d'où sort une petite Riviere, où il y a quantité de cuivre. Rien n'est plus charmant que toute cette Côte. Ce n'est pas tout-à-fait la même chose à la main gauche. On n'y voit que des Montagnes fort hautes, semées de Rochers, entre lesquels il croît quelques Cédres; mais ce n'est qu'un rideau, qui a peu de profondeur, & qui cache de fort belles Prairies.

Confluant du Missouri & du Micissipi.

Le dixiéme, à neuf heures du matin, après avoir fait cinq lieuës sur le Micissipi, nous arrivâmes à l'embouchure du *Missouri*, laquelle est Nord Nord-Ouest, & Sud Sud-Est. Je crois que c'est le plus beau confluant, qu'on voye dans le Monde. Les deux Rivieres sont à peu près de la même largeur, chacune d'environ une demie lieuë; mais le Missouri est beaucoup plus rapide, & il paroît entrer en conquerant dans le Micissipi, au travers duquel il porte ses eaux blanches jusqu'à l'autre bord, sans les mêler; il lui communique ensuite cette couleur, que le Micissipi ne perd plus, & l'entraîne avec précipitation jusqu'à la Mer.

Village des Tamarouas.

Nous allâmes coucher le même jour dans un Village des *Caoquias, & des Tamarouas*; ce sont deux Nations Illinoises, qui se sont réunies, & qui ne composent pas une Bourgade fort nombreuse. Elle est située sur une petite Riviere, qui vient de l'Est, & n'a de l'eau que dans le Printems, de sorte qu'il nous fallut marcher une bonne demie lieuë pour gagner les Cabannes. Je fus étonné qu'on eût choisi une situation aussi incommode,

ayant à choisir beaucoup mieux, mais on me répondit que le Micissipi baignoit le pied du Village, quand on le bâtit, & qu'en trois ans il avoit perdu une demie lieuë de terrein; qu'on songeoit à chercher un autre Emplacement, ce qui n'est pas une affaire pour des Sauvages.

Je passai la nuit dans la Maison des Missionnaires, qui sont deux Ecclésiastiques du Séminaire de Quebec, autrefois mes Disciples, & qui seroient aujourd'hui mes Maîtres. Le plus ancien des deux (*a*) étoit absent: je trouvai le plus jeune (*b*) tel, qu'on me l'avoit dépeint, dur à lui-même, plein de charité pour les autres, & rendant en sa personne la vertu aimable. Mais il a si peu de santé, que je ne crois pas qu'il puisse soûtenir lontems le genre de vie, qu'il faut mener dans ces Missions.

L'onziéme, après avoir fait cinq lieuës, je laissai sur ma droite la Riviere *Marameg*, où l'on est actuellement occupé à chercher des Mines d'Argent. Vous serez peut-être bien-aise, Madame, de sçavoir quel succès on peut esperer de cette recherche. Voici ce qu'une personne instruite, & qui est ici depuis plusieurs années, m'en a appris. En 1719 le sieur DE LOCHON, envoyé par la Compagnie d'Occident en qualité de Fondeur, ayant creusé dans un endroit, qu'on lui avoit marqué, en tira une assez grande quantité de Mine, dont une livre, qu'il fut quatre jours à fondre, lui produisit, dit-on, deux gros d'argent; mais quelques-uns l'ont soupçonné de les y avoir mis. Quelques mois après il y re-

Des Mines de la Riviere Marameg.

(*a*) M. TAUMUR. (*b*) M. LE MERCIER.

1721. Octobre.

tourna, & sans plus songer à l'Argent, de deux ou trois milliers de Mine il tira quatorze livres d'un fort mauvais plomb, qui lui revenoient à quatorze cens francs; rebuté d'un travail si ingrat, il retourna en France.

La Compagnie, persuadée de la verité des indications, qu'on lui avoit données, crut que l'incapacité du Fondeur étoit la seule cause de ce mauvais succès, & envoya à sa place un Espagnol, nommé ANTOINE, pris au Siége de Pensacole, & qui avoit été Forçat sur les Galeres, mais qui se vantoit d'avoir travaillé à une Mine du Méxique. Elle lui donna des appointemens considérables, mais il ne réussit gueres mieux, que le sieur de Lochon. Il ne se rebuta point, & on voulut bien croire qu'il n'avoit échoué, que par son peu d'habileté à construire des Fourneaux. Il renonça au Plomb, & entreprit de faire de l'Argent; il vint à bout d'ouvrir le Roc, qui se trouva à huit ou dix pieds de profondeur, il en fit sauter plusieurs morceaux, qu'il mit dans le creuset; on publia qu'il en avoit tiré trois ou quatre gros d'Argent; mais bien des gens en doutent encore.

Sur ces entrefaites arriva une Brigade de Mineurs du Roi, conduite par un nommé LA RENAUDIERE, qui ayant voulu commencer par la Mine de Plomb, ne fit rien du tout, parce que ni lui, ni aucun de sa Brigade, n'étoient au fait de la construction des Fourneaux. C'étoit une chose assez surprenante, que la facilité, avec laquelle la Compagnie faisoit alors de grosses avances, & le peu de précaution, qu'elle prenoit pour s'assûrer de la capacité de ceux, qu'elle employoit. La Renaudiere &

1721. Octobre.

ses Mineurs ne pouvant donc venir à bout de faire du Plomb, une Compagnie particuliere entreprit les Mines du Marameg, & le sieur RENAUD, un de ses Directeurs, les visita avec soin. Il y trouva au mois de Juin dernier une couche de Plomb à deux pieds de profondeur sur toute une chaîne de Montagne, qui s'étend assez loin, & il y fait actuellement travailler. Il se flatte même que sous ce Plomb il y a de l'Argent; tout le Monde ne pense pas comme lui; le tems nous apprendra ce qui en est.

Description des Kaskasquias.

J'arrivai le lendemain aux Kaskasquias à neuf heures du matin. Les Jésuites y avoient une très-florissante Mission, qui vient d'être partagée en deux, parce qu'on a jugé à propos de former deux Bourgades de Sauvages, au lieu d'une. La plus nombreuse est sur le bord du Micissipi; deux Jésuites (*a*) en ont la direction spirituelle: une demie lieuë plus bas est le Fort de Chartres, à une portée de fusil du Fleuve. M. Dugué de Boisbrilland, Gentilhomme Canadien, y commande pour la Compagnie, à laquelle cette Place appartient; & tout l'entre-deux commence à se peupler de François. Quatre lieuës plus loin, & à une lieuë du Fleuve, il y a une grosse Bourgade de François, presque tous Canadiens, qui ont un Jésuite pour Curé (*b*). Le second Village des Illinois en est éloigné de deux lieuës, & plus avant dans les terres. Un quatriéme Jésuite en est chargé (*c*).

Les François sont ici assez à leur aise: un

(*a*) Le P. LE BOULANGER, & le P. DE KERENBEN.

(*b*) Le P. DEBEAUBOIS.

(*c*) Le P. GUYMONNEAU.

1721. Octobre.

Flamand, Domeſtique des Jéſuites, leur a appris à ſemer du Froment, & il y vient fort bien. Ils ont des Bêtes à corne & des Volailles. Les Illinois de leur côté travaillent à la terre à leur maniere, & ſont fort laborieux. Ils nourriſſent auſſi des Volailles, qu'ils vendent aux François. Leurs Femmes ſont aſſez adroites, elles filent la laine des Bœufs, & la rendent auſſi fine que celle des Moutons d'Angleterre, quelquefois même on la prendroit pour de la Soye. Elles en fabriquent des Etoffes, qu'elles teignent en noir, en jaune, & en rouge foncé. Elles s'en font des Robes, qu'elles couſent avec du fil de nerfs de Chevreuils. La maniere, dont elles font ce fil eſt très-ſimple. Quand le nerf de Chevreuil eſt bien décharné, elles l'expoſent au Soleil pendant deux jours; quand il eſt ſec, elles le battent, & elles en tirent ſans peine un fil auſſi blanc & auſſi fin que celui de Malines, & beaucoup plus fort.

La Bourgade Françoiſe eſt bornée au Nord par une Riviere, dont les bords ſont ſi élevés, qu'encore que les eaux y montent quelquefois juſqu'à vint-cinq pieds, elle ſort rarement de ſon lit. Tout ce Pays eſt découvert : ce ſont de vaſtes Prairies, qui s'étendent juſqu'à vint-cinq lieuës, & qui ne ſont ſéparées que par de petits Boſquets, où il n'y a que de bon Bois. On y voit ſurtout des Muriers blancs; mais j'ai été ſurpris qu'on permît aux Habitans de les abbattre pour bâtir leurs maiſons; d'autant plus qu'ils ne manquent point d'autres Arbres propres à cet uſage.

Arbres Fruitiers de la Louyſiane.

Parmi les Fruitiers, qui ſont particuliers à ce Pays, les plus remarquables ſont les Paca-

niers, les Aciminiers, & les Piakiminiers. Le Pacane est une Noix de la longueur & de la figure d'un gros Gland. Il y en a, dont la coque est fort mince, d'autres l'ont plus dure & plus épaisse, & c'est autant de défalqué sur le fruit : elles sont même un peu plus petites. Toutes sont d'un goût fin & délicat ; l'Arbre, qui les porte, vient fort haut : son bois, son écorce, l'odeur & la figure de ses feuilles m'ont paru assez semblables aux Noyers d'Europe.

1721. Octobre.

L'Acimine est un fruit de la longueur d'un doit, d'un pouce de diamétre. Sa chair est tendre, un peu sucrée ; & toute semée d'une graine, qui ressemble à celle du Melon d'eau. L'Aciminier ne vient ni fort gros, ni fort haut : tous ceux, que j'ai vûs n'étoient guéres que des Arbrisseaux, d'un bois tendre. Son écorce est mince, les feüilles longues & larges, comme celles du Chataignier, mais d'un verd plus foncé.

La Piakimine a la figure, & un peu plus que la grosseur d'une prune de Damas : sa peau est tendre, sa substance aqueuse, sa couleur rouge ; & elle est d'un goût fort délicat. Elle renferme des graines, qui ne différent de celles de l'Acimine, qu'en ce qu'elles sont plus petites. Les Sauvages font une pâte de ce fruit, & en forment des pains de l'épaisseur d'un doit, & de la consistance d'une Poire séche. Le goût en paroît d'abord un peu fade, mais on s'y accoûtume aisément. Ils sont fort nourrissans, & souverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dysenterie. Le Piakiminier est un bel Arbre, de la hauteur de nos Pruniers ordinaires. Ses feuilles sont

1721. Octobre.

à cinq pointes, son bois médiocrement dur, & son écorce fort rude.

Différens Peuples, qui sont établis sur le Missouri, & aux environs.

Les *Osages*, Nation assez nombreuse, établie sur le bord d'une Riviere, qui porte leur nom, & se jette dans le Missouri, environ à quarante lieuës de sa jonction avec le Micissipi, envoyent tous les ans une ou deux fois chanter le Calumet chez les Kaskasquias, & ils y sont actuellement. Je viens de voir aussi une Femme Missourite, qui m'a dit que sa Nation est la premiere, que l'on rencontre en remontant le Missouri, d'où lui vient le nom, que nous lui avons donné, faute de sçavoir son nom propre. Elle est à quatre-vint lieuës du confluant de cette Riviere avec le Micissipi.

Plus haut on trouve les *Cansez*, puis les *Octotatas*, que quelques-uns nomment *Mactotatas*; ensuite les *Aiouez*, puis les *Panis*, Nation très-nombreuse, divisée en plusieurs Cantons, qui portent des noms assez différens les uns des autres. Cette Femme m'a confirmé ce que j'avois appris des Sioux, que le Missouri sort de Montagnes Pelées, fort hautes, derriere lesquelles il y a un grand Fleuve, qui en sort apparemment aussi, & qui coule à l'Ouest. Ce témoignage est de quelque poids, parce que de tous les Sauvages, que nous connoissons, aucuns ne voyagent plus loin que les Missourites.

Description du Micissipi, au-dessus des Illinois.

Tous les Peuples, dont je viens de parler, habitent le bord Occidental du Missouri, excepté les Aïouez, qui sont à l'Est, Voisins des Sioux, & leurs Alliés. Parmi les Rivieres, qui tombent dans le Micissipi, au-dessus de la Riviere des Illinois, les plus considérables

sont la *Riviere aux Bœufs*, qui en est éloignée de vint lieuës, & qui vient de l'Ouest; on a découvert dans son voisinage une très-belle Saline. On en a trouvé de semblables sur les bords du Marameg, à vint lieuës d'ici. Environ quarante lieuës plus loin, on laisse l'*Assenesipi*, ou *Riviere à la Roche*, parce qu'elle est vis-à vis d'une Montagne placée dans le Fleuve même, & où des Voyageurs ont assûré qu'il y avoit du Cristal de Roche.

1721. Octobre.

Vint-cinq lieuës plus haut, on trouve sur la main droite l'*Ouisconsing*, par où le Pere Marquette & le sieur Joliet entrerent dans le Micissipi, lorsqu'ils en firent la premiere découverte. Les Aïouez, qui sont par cette hauteur, c'est-à-dire, par les quarante-trois dégrés & environ trente minuttes d'élevation du Pole, qui voyagent beaucoup, & qui font, à ce qu'on assûre, vint-cinq à trente lieuës par jour, quand ils n'ont point leurs Familles avec eux, disent qu'en partant de chez eux on arrive en trois jours chez des Peuples, nommés *Omans*, qui ont la peau blanche & les cheveux blonds, surtout les Femmes. Ils ajoûtent que cette Nation est continuellement en guerre avec les Panis, & d'autres Sauvages plus éloignés vers l'Occident, & qu'on leur a oui parler d'un grand Lac fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des Peuples, qui ressemblent aux François, qui ont des boutons à leurs habits, qui bâtissent des Villes, qui se servent de Chevaux pour la Chasse du Bœuf, & qu'ils couvrent de Peaux de Busles, mais qui n'ont point d'autres armes, que l'Arc & la Fléche.

1721. Octobre.

Sur la gauche environ soixante lieuës au-dessus de la Riviete aux Bœufs, on voit sortir du milieu d'une immense & magnifique Prairie, toute couverte de Bœufs & d'autres Bêtes Fauves, le *Moingona* : à son entrée dans le Micissipi il a peu d'eau, & il est même assez étroit ; il a néanmoins, dit-on, deux cent cinquante lieuës de cours en tournant du Nord à l'Ouest. On ajoûte qu'il prend sa source dans un Lac, & qu'il en forme un Second à cinquante lieuës du Premier.

De ce second Lac on tire à gauche ; & on entre dans la *Riviere bleuë*, ainsi nommée à cause de son fond, qui est une terre de cette couleur. Elle se décharge dans la *Riviere de Saint Pierre*. En remontant le Moingona, on trouve beaucoup de Charbon de terre, & quand on l'a remonté cent cinquante lieuës, on apperçoit un gros Cap, qui fait faire un détour à la Riviere, dont les eaux sont rousses & puantes en cet endroit. On assûre qu'on a ramassé sur ce Cap quantité de Pierres de Mines, & qu'on en a rapporté ici de l'Antimoine.

Une lieuë au-dessus de l'embouchure du Moingona il y a dans le Micissipi deux Rapides assez longs, où il faut décharger & traîner la Pirogue : & au-dessus du second Rapide, c'est-à-dire, à vint & une lieuës du Moingona, on trouve des deux côtés du Fleuve des Mines de Plomb, découvertes autrefois par un fameux Voyageur du Canada, nommé Nicolas PERROT, & qui portent son nom. Dix lieuës au-dessus de l'Ouisconsing, du même côté commence une Prairie de soixante lieuës de long, bordée par des Montagnes,

tagnes, qui font une perspective charmante; il y en a une autre du côté de l'Ouest, mais qui n'est pas si longue. Vint lieuës plus haut que l'extrémité de la Premiere, le Fleuve s'élargit, & on a nommé cet endroit le *Lac de bon Secours*. Il a une lieuë de large, & sept lieuës de circuit, & il est encore environné de Prairies. Nicolas Perrot avoit bâti un Fort sur la droite. *1721. Octobre.*

Au sortir du Lac on rencontre l'*Isle Pelée*, ainsi nommée, parce qu'elle n'a pas un seul Arbre; mais c'est une très belle Prairie: Les François du Canada en ont souvent fait le centre de leur commerce dans ces Quartiers Occidentaux, & plusieurs y ont même hyverné, parce que tout ce Pays est très propre pour la Chasse. Trois lieuës au-dessus de l'Isle Pelée on laisse à main droite la *Riviere de Sainte Croix*, qui vient des environs du Lac Supérieur; on prétend avoir trouvé du Cuivre assez près de son embouchure. Quelques lieuës plus loin on laisse à la main gauche la *Riviere de Saint Pierre*, dont les bords sont peuplés de Sioux, & dont l'embouchure n'est pas éloignée du *Sault Saint Antoine*. On ne connoît guéres le Micissipi, que jusqu'à cette grande Cascade.

Differentes Tribus des Illinois.

Pour revenir aux Illinois, s'il est vrai, ce qu'on m'a assûré en plusieurs endroits, & ce que la Femme Missourite, dont je vous ai parlé, Madame, m'a confirmé, qu'eux & les Miamis, viennent des bords d'une Mer fort éloignée à l'Ouest (*a*), il paroît que leur pre-

(*a*) Une Femme Miamise, captive des Sioux, a assûré au Pere de S. Pe', aujourd'hui Supérieur des Missions de la Nouvelle France, qu'elle a été con-

1721. Octobre.

miere ſtation, lorſqu'ils deſcendirent en ce Pays-ci, fut le Moingona: du moins eſt-il certain qu'une de leurs Tribus en porte le nom. Les autres ſont connuës ſous les noms de *Peorias*, de *Tamarouas*, de *Caoquias*, & de *Kaskaſquias* : mais ces Tribus ſont aujourd'hui fort mêlées, & réduites à très-peu de choſes. Il ne reſte plus qu'un très-petit nombre de Kaskaſquias, & les deux Villages, qui portent leurs noms, ſont preſqu'uniquement compoſés de Tamarouas, & de *Metchigamias*, Nation étrangere, ſortie des bords d'une petite Riviere, que nous trouverons en deſcendant le Miciſſipi, & que les Kaskaſquias ont adoptée.

Voilà, Madame, tout ce que je puis préſentement vous apprendre de la Louyſiane, où je ne fais que d'entrer ; mais avant que de finir cette Lettre, il faut vous faire part de quelques notices, qui ſerviront de ſupplément à ce que je vous ai déja dit des Sauvages en général, & que j'ai appriſes ſur ma route depuis la Riviere de S. Joſeph juſqu'ici.

Traditions du péché de la premiere Femme, & du Déluge.

Vous avez pû voir dans la Fable d'Atahentſic chaſſée du Ciel quelques veſtiges de l'hiſtoire de la premiere Femme, exilée du Paradis Terreſtre, en punition de ſa déſobéiſſance, & la tradition du Déluge, auſſi-bien que de l'Arche, dans laquelle Noé ſe ſauva avec ſa Famille. Cette circonſtance m'empêche d'adhérer au ſentiment du P. de Acoſta, qui prétend que cette tradition ne regarde pas le Déluge Univerſel, mais un déluge particulier à l'Amérique. En effet, les Algonquins,

duite par les Sioux dans un Village de ſa Nation, qui étoit fort près de la Mer.

& presque tous les Peuples, qui parlent leur Langue, supposant la création du premier Homme, disent que sa posterité ayant péri presque toute entiere par une inondation générale, un nommé *Messou*, d'autres l'appellent *Saketchak*, qui vit toute la Terre abîmée sous les eaux par le débordement d'un Lac, envoya un Corbeau au fond de cet abîme, pour lui en rapporter de la terre : que ce Corbeau ayant mal fait sa commission, il y envoya un Rat musqué, qui réussit mieux ; que de ce peu de terre, que l'Animal lui avoit apporté, il rétablit le Monde dans son premier état : qu'il tira des fléches contre les troncs des Arbres, qui paroissoient encore, & que ces fléches se changerent en branches : qu'il fit plusieurs autres merveilles, & que par reconnoissance du service, que lui avoit rendu le Rat musqué, il épousa une fémelle de son espéce, dont il eut des enfans, qui repeuplérent le monde : qu'il avoit communiqué son immortalité à un certain Sauvage, & la lui avoit donné dans un petit paquet, en lui défendant de ne le point ouvrir, sous peine de perdre un don si précieux.

1721. Octobre.

Les Hurons & les Iroquois disent que *Taronhiaouagon*, le Roi du Ciel, donna un coup de pied à sa Femme, si rude, qu'il la fit sauter du Ciel en Terre ; que cette Femme tomba sur le dos d'une Tortuë, qui en éloignant les eaux du Déluge avec ses pattes, découvrit enfin la Terre, & porta la Femme au pied d'un Arbre, où elle accoucha de deux Jumeaux, & que son Aîné, qu'ils nomment *Tahouiskaron*, tua son Cadet.

Il n'est pas étonnant que des Peuples, si in-

1721. Octobre.

Leurs idées sur les Astres.

différens sur le passé, & que l'avenir même inquiette fort peu, ne connoissent quasi rien dans le Ciel, & ne mettent point de différence entre les Planettes & les Etoiles fixes; si ce n'est qu'ils partagent celles-ci, comme nous, en Constellations. Ils nomment les Pleyades, *les Danseurs* & *les Danseuses*. Ils donnent le nom *d'Ours* aux quatre premieres de ce que nous appellons la grande Ourse, les trois, qui composent sa queuë, ou qui sont le train du Chariot de David, sont, selon eux, trois Chasseurs, qui poursuivent l'Ours; & la petite Etoile, qui accompagne celle du milieu, est la Chaudiere, dont le second est chargé. Les Sauvages de l'Acadie nommoient tout simplement cette Constellation & la suivante, la grande & la petite Ourse; mais ne pourroit-on pas juger que, quand ils parloient ainsi au sieur Lescarbot, il ne répétoient que ce qu'ils avoient oui dire à plusieurs François?

Comment ils connoissent le Nord, quand le Ciel est couvert.

La plûpart des Sauvages appellent l'Etoile polaire, l'Etoile, qui ne marche pas. C'est elle, qui les guide dans leurs voyages pendant la nuit, comme le Soleil leur sert de Boussole pendant le jour. Ils ont encore d'autres marques pour connoître le Nord. Ils prétendent avoir observé que la cime des Arbres panche toujours un peu de ce côté-là, & que les pellicules intérieures de leurs écorces sont plus épaisses du même côté. Ils ne s'y fient pourtant pas si absolument, qu'ils ne prennent d'ailleurs leurs précautions pour ne point s'égarer, & pour retrouver leur chemin, quand ils doivent retourner sur leurs pas

Quant à ce qui regarde le cours des Astres,

1721. Octobre.

les causes des Phénomenes, la nature des Météores, & autres choses semblables, ils sont sur tout cela, comme sur ce qui ne les touche pas sensiblement, d'une ignorance profonde, & d'une parfaite indifférence. S'il arrive une Eclipse, ils s'imaginent qu'il se fait dans le Ciel quelque grand combat, & ils tirent quantité de fléches en l'air, pour écarter les prétendus Ennemis du Soleil & de la Lune. Les Hurons, quand la Lune s'éclipsoit, étoient persuadés qu'elle se trouvoit mal, & pour la faire revenir de cette foiblesse, ils faisoient beaucoup de bruit, & accompagnoient ce tintamarre de beaucoup de cérémonies & de priéres. Ils ne manquoient pas surtout de donner sur les Chiens à grands coups de bâton & de pierres, pour les faire crier, parce qu'ils croyoient que la Lune aime ces Animaux.

Ce qu'ils pensent des Eclipses, & du Tonnerre.

Ces mêmes Sauvages, & plusieurs autres, ne pouvoient se mettre dans l'esprit qu'une Eclipse fût une chose indifférente & purement naturelle : ils en auguroient bien ou mal, suivant l'endroit du Ciel, où cet Astre paroissoit obscurci. Rien ne les étonna davantage, que de voir avec quelle justesse les Missionnaires prédisoient ces Phénomenes, & ils en concluoient qu'ils devoient aussi en prévoir les suites.

Ces Peuples ne connoissent pas mieux la nature du Tonnerre; quelques uns le prenoient pour la voix d'une espéce particuliere d'Hommes, qui voloient dans les airs: d'autres disoient que ce bruit venoit de certains Oiseaux, qui leur étoient inconnus. Selon les Montagnais, c'étoit l'effort, que faisoit un Génie pour vomir une Couleuvre, qu'il avoit

1721. Octobre.

avalée ; & ils appuyoient ce sentiment sur ce que, quand le Tonnerre étoit tombé sur un Arbre, on y voyoit une figure assez approchante de celle d'une Couleuvre.

Leur maniere de diviser le tems.

Tous comptent les mois par les Lunes ; selon la plûpart, l'année n'en a jamais que douze, & quelques uns lui en donnent toujours treize. Les inconvéniens, qui peuvent naître de cette diversité, ne vont pas bien loin parmi des Peuples, qui n'ont point d'Annales, & dont les affaires ne dépendent point des Epoques annuelles. Il y a aussi parmi eux beaucoup de varieté dans les noms des Saisons & des Lunes, parce que dans tous les Pays les Chasses, les Pêches, les Semences, les Récoltes, la naissance & la chûte des feüilles, les passages de certaines Bêtes & de certains Oiseaux ; le tems, auquel les Chevreuils changent de poil, & celui, auquel différens Animaux sont en rut, servent à distinguer tout cela, & que ces choses varient beaucoup, suivant les différens Cantons.

Il y a des Nations, où l'on compte les années par les Signes, si ce n'est, lorsqu'il s'agit de marquer son âge, & quelques occasions, où l'on employe les années Lunaires. Il n'y a nulle part aucune distinction de semaines, & les jours n'ont point de nom dans aucune de leur Langue. Ils ont quatre points fixes dans le jour, a sçavoir le lever & le coucher du Soleil, le midi & le minuit, & quelque tems qu'il fasse, ils ne s'y trompent jamais. Du reste cette exactitude Astronomique, à accorder les années Lunaires avec les Solaires, dont le Baron de la Hontan leur fait honneur, est une pure imagination de cet Ecrivain.

1721. Octobre.

Ils n'ont point de ſupputation chronologique, & s'ils conſervent les époques de certains événemens remarquables, ils ne comptent point au juſte le tems, qui s'eſt écoulé depuis ; ils ſe contentent de retenir les faits, & ils ont imaginé pluſieurs moyens de n'en pas perdre la mémoire. Par exemple, les Hurons & les Iroquois ont dans leurs Tréſors publics des Porcelaines, où il y a des figures, qui leur en rappellent le ſouvenir. D'autres ſe ſervent de nœuds faits d'une certaine façon, & ſi en tout cela leur imagination travaille, elle ne les trompe point. Enfin tous ſont dans l'uſage de compter les unitez juſqu'à dix, les dixain s par dix juſqu'à cent; les centaines par dix juſqu'à mille ; ils ne vont pas plus loin dans leurs calculs.

Je ſuis, &c.

VINT-NEUVIE'ME LETTRE.

De la Colonie des Illinois. Voyage juſqu'aux Akanſas. Deſcription du Pays.

Aux Kaskaſquias, ce 8 de Novembre, 1721.

MADAME,

MA derniere Lettre eſt partie pour le Canada, d'où l'on m'a aſſûré qu'elle iroit plutôt en France par l'Iſle Royale. Au reſte, ſi elle s'égare ſur la route, la perte ne ſera pas grande. Je commence encore celle-ci aux Kaskaſ-

1721. Novembre

quins, mais, selon toutes les apparences, je ne l'y acheverai pas. Il y a près d'un mois, que j'y suis, & je hâte mon départ le plus qu'il m'est possible.

Utilité du Poste des Illinois.

Comme je n'ai encore vû de la Louysiane, que ce poste, le premier de tous par droit d'Antiquité, je ne peux encore en juger par comparaison avec les autres. Ce qui me paroît certain, c'est qu'il a deux avantages, dont l'un ne lui sera jamais disputé, & l'autre le rend, quant à présent, nécessaire à toute la Province. Le premier vient de sa situation, qui l'aproche beaucoup du Canada, avec lequel il aura toujours une communication également utile aux deux Colonies. Le second est, qu'il peut être le grenier de la Louysiane, à laquelle il pourra fournir des Bleds en abondance, quand bien même elle seroit toute peuplée jusqu'à la Mer.

Non-seulement la terre y est propre à porter le Froment, mais elle n'a encore rien refusé de tout ce qui est nécessaire à la nourriture de l'Homme. Le climat y est fort doux, par les trente-huit dégrés trente-neuf minutes de latitude Septentrionnale; il sera fort aisé d'y multiplier les Troupeaux; on y pourra même apprivoiser les Bœufs Sauvages, dont on tirera une grande utilité pour le commerce de la Laine & des Cuirs, & pour la nourriture des Habitans. L'air y est bon, & si on y voit quelques maladies, il ne les faut attribuer qu'à la misere, au libertinage, & peut-être un peu aux terres nouvellement remuées; mais ce dernier inconvénient ne durera pas toujours, & le changement de climat ne sera rien pour ceux, qui y naîtront dans la suite.

Enfin on est assûré des Illinois plus qu'on ne l'est en Canada d'aucune Nation Sauvage, si on en excepte les Abénaquis. Ils sont presque tous Chrétiens, d'un naturel doux, & de tout tems très-affectionnés aux François.

1721. Novembre.

Froid extrême.

Me voici, Madame, à cent cinquante lieuës de l'endroit, où j'ai commencé cette Lettre : je vais l'achever ici, & la confier à un Voyageur, qui compte d'être beaucoup plutôt que moi à la Nouvelle Orléans, parce qu'il ne s'arrêtera nulle part, & que je dois faire quelque séjour aux Natchez. D'ailleurs j'avois compté sur deux choses en partant des Illinois ; la premiere, qu'ayant à descendre un Fleuve très-rapide, & sur lequel je n'avois pas à craindre d'être arrêté par ces Saults & ces Rapides si fréquens dans les Rivieres du Canada, je ne serois pas lontems dans mon Voyage, quoique j'eusse près de quatre cent lieuës à faire à cause des circuits, que fait le Fleuve ; la seconde, que ma route étant toujours au Sud, il n'étoit nullement besoin que je me précautionnasse contre le froid : mais j'ai été trompé des deux côtés. Je me suis vû contraint de naviger plus lentement encore, que je n'avois fait dans les Lacs, qu'il m'a fallu traverser, & j'ai essuyé un froid aussi picquant, que tous ceux, que j'ai jamais soufferts à Quebec.

Il est vrai que ce fut encore toute autre chose aux Kaskasquias, d'où j'étois parti peu de jours auparavant, puisque le Fleuve, à ce que j'ai appris sur ma route, y fut d'abord glacé de maniere, qu'on a couru dessus en charette. Il a cependant en cet endroit une bonne demie lieuë de large, & il y est plus

1721.
Novembre.

rapide que le Rhône. Cela est d'autant plus surprenant, que pour l'ordinaire, à l'exception de quelques gelées passageres, causées par les vents du Nord, & du Nord-Ouest, l'hyver en ce Pays n'est presque pas sensible. Le Fleuve n'a point gelé où j'étois, mais comme je demeurois tout le jour dans une Pirogue découverte, par conséquent exposé à toutes les injures de l'air, & que je n'avois pris aucune précaution contre un froid, que je ne prévoyois pas, je l'ai trouvé bien dur (a).

Maniere de naviger sur le Micissipi.

Si j'avois pû faire plus de diligence, j'en aurois éprouvé chaque jour une diminution sensible; mais il faut naviger sagement sur le Micissipi. On ne se hazarde pas aisément à s'y embarquer sur des Canots d'écorce, par la raison que ce Fleuve entraînant toujours un grand nombre d'Arbres, qui tombent de dessus ses bords, ou que les Rivieres, qu'il reçoit, lui amenent; plusieurs de ces Arbres sont arrêtés en passant sur une pointe, ou sur une batture; de sorte qu'a chaque moment on est exposé à heurter contre une branche, ou contre une racine cachée sous l'eau, & il n'en faudroit pas davantage pour crever ces frêles voitures; surtout quand, pour éviter un Parti ennemi, ou pour quelque autre raison, on veut marcher de nuit, ou partir avant le jour.

On est donc contraint de substituer aux Canots d'écorce des Pirogues, c'est-à-dire, des troncs d'Arbres creusés, qui ne sont pas sujets aux mêmes inconvéniens, mais qui sont fort lourds, & ne se manient pas comme l'on veut. J'en ai une de bois de Noyer si

(a) Cela a duré près de deux mois.

étroite, qu'elle ne peut pas porter la voile; & mes Conducteurs accoûtumés à ces petites Pagayes, dont on se sert pour les Canots, ont bien de la peine à se faire à la rame. De plus, pour peu que le vent soit fort, l'eau entre dans la Pirogue, & cela arrive souvent dans la saison, où nous sommes.

Pourquoi les Feüilles tombent sitôt, & viennent si tard aux Arbres dans la Louysiane.

Ce fut le dixiéme de Novembre, au Soleil couchant, que je m'embarquai sur la petite Riviere de Kaskasquias; je n'avois que deux lieuës à faire pour gagner le Micissipi, cependant je fus obligé de camper à moitié chemin, & le jour suivant je ne pus faire que six lieuës dans le Fleuve. Les feüilles tombent en cet endroit plutôt qu'en France, & n'en reprennent de nouvelles, qu'à la fin de May; il y neige néanmoins fort rarement, & j'ai déja observé que les hyvers y sont ordinairement fort doux. Quelle peut donc être la raison de ce retardement? Pour moi, je n'en vois point d'autre, que l'épaisseur des Forêts, qui empêche la terre de s'échauffer assez tôt, pour faire monter la séve.

Des Cannes.

Le douziéme, après avoir fait deux lieuës, je laissai *le Cap de Saint Antoine* à main gauche. C'est-là, que l'on commence à voir des Cannes: elles sont assez semblables à celles, qui croissent en plusieurs endroits de l'Europe, mais elles sont plus hautes & plus fortes. On prétend qu'elles ne paroissent jamais, que dans les bonnes Terres; mais il faut que ces Terres soient mouillées; & par conséquent plus propres à porter du Ris, que du Froment. On ne se donne pas la peine de les arracher, quand on veut défricher le terrein, où elles se trouvent; la chose d'ailleurs

1721.
Novembre.

ne seroit pas aisée, leurs racines noueuses étant très-longues, & cramponnées par un grand nombre de filamens, qui s'étendent fort loin. Ces racines ont naturellement un assez beau vernis, & approchent de celles des Bambous du Japon, dont on fait ces belles Cannes, que les Hollandois vendent sous le nom de *Rottangs*.

Pourquoi le Froment n'a point réussi dans la Louysiane.

On se contente donc, quand on veut cultiver un Champ couvert de ces Cannes, de les couper par le pied : on les laisse ensuite sécher, puis on y met le feu, les cendres servent d'engrais, le feu ouvre les pores de la terre, qu'on remue légerement, & on y séme tout ce qu'on veut ; du Ris, du Maïz, des Melons d'eau, en un mot toutes sortes de grains & de légumes, excepté le Froment, qui dans ces terres grasses s'épuise en poussant beaucoup d'herbes, & ne produit point de grains. On pourra remédier à ce défaut en jettant du sable sur ce terrein, & en y semant du Maïz pendant quelques années.

Pour ce qui est des hauteurs, & des autres Terroirs, qui ne sont point exposés à l'inondation du Fleuve ; ils sont dès-à-présent très-propres à porter du Bled, & si les essais, qu'on en a faits en quelques endroits, n'ont pas réussi, parce que la roüille mangeoit le grain, c'est que le Pays n'étant pas découvert, l'air n'y est pas assez libre pour dissiper les brouillards, qui engendrent la roüille. La preuve de ceci est qu'aux Illinois, où il y a plus de Prairies que de Bois, le Froment pousse & mûrit comme en France.

Froid excessif.

Le treiziéme, après une nuit très-chaude, nous fîmes environ trois lieuës, malgré un

vent du Sud, qui croissoit toujours, & qui devint enfin si violent, qu'il nous obligea de nous arrêter. Une grosse pluye le fit tomber sur le soir, & vers le minuit il s'éleva un vent de Nord-Ouest, qui commença ce froid excessif, dont je vous ai parlé. Pour comble de malheur, un accident nous arrêta tout le jour suivant, quoiqu'il n'y eût point de sûreté à demeurer où nous étions. Il n'y a pas lontems que des Cheraquis y tuerent trente François, qui avoient à leur tête un Fils de M. de Ramezai, Gouverneur de Montreal, & un du Baron de Longueuil, Lieutenant de Roi de la même Ville. Outre ces Sauvages, qui ne sont point encore réconciliés avec nous, les Outagamis, les Sioux, & les Chicachas nous tenoient en grande inquiétude, & je n'avois avec moi que trois Hommes.

Riviere Ouabache.

Le quinziéme, le vent tourna au Nord, & le froid augmenta. Nous fîmes quatre lieuës au Sud, puis nous trouvâmes que le Fleuve retournoit quatre autres lieuës au Nord. Immédiatement après ce grand détour, nous laissâmes à gauche la belle Riviere *Ouabache*, par laquelle on peut aller jusques chez les Iroquois, quand les eaux sont hautes. Son entrée dans le Micissipi n'a guere moins d'un quart de lieuë de large. Il n'est point dans toute la Louysiane de lieu plus propre, à mon avis, pour un Etablissement, que celui-là, ni où il importe davantage d'en avoir un. Tout le Pays, qu'arrosent Ouabache, & l'*Ohio*, qui s'y décharge, est très-fertile; ce sont de vastes Prairies bien arrosées, où les Bœufs sauvages paissent par milliers. D'ailleurs, la communication avec le Canada n'y est pas

1721. Novembre.

moins facile, que par la Riviere des Illinois; & le chemin est beaucoup plus court. Un Fort avec une bonne Garnison y tiendroit en bride les Sauvages, surtout les Cheraquis, aujourd'hui la plus nombreuse Nation de ce Continent.

Mines de Fer.

Six lieuës au-dessous de l'embouchure d'Ouabache, on trouve sur la même main une côte fort élevée, d'une terre jaune, sur laquelle on prétend qu'il y a des Mines de Fer. Nous fîmes bien du chemin ce jour là, qui étoit le seiziéme, mais nous souffrîmes extrêmement du froid: il augmenta encore les jours suivans, quoique le vent se fût tourné au Sud Sud Ouest: il nous falloit même pour avancer, casser une glace, fort mince à la verité, qui se formoit sur la superficie de l'eau. Le dix-neuviéme nous fîmes quatre lieuës, après quoi un vent de Sud nous arrêta tout court. Je n'ai jamais senti de bise plus picquante que ce vent de Midi. Il y a bien de l'apparence que c'étoit toujours le vent de Nord-Ouest, qui souffloit, mais que les terres réfléchissoient tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, à mesure que nous tournions avec le Fleuve.

Chats sauvages. Noyers & leurs propriétés.

On rencontre sur toute cette route une espece de Chats Sauvages, appellé *Pijoux*, & qui ressemblent beaucoup aux nôtres, mais qui sont plus grands. J'en ai remarqué, qui avoient la queuë plus courte, & d'autres, qui l'avoient considérablement plus longue, & plus grosse: ils ont aussi la mine extrêmement fiere, & on m'a assûré qu'ils sont fort carnaciers & bons chasseurs. Les Forêts sont remplies de Noyers semblables à ceux du Canada,

1721.

Novembre.

& leurs racines ont plusieurs propriétés, qu'on ne m'a point fait observer dans les autres. Elles sont fort tendres, & leurs écorces teignent en noir; mais leur principale utilité est pour la Médecine Elles arrêtent le flux de ventre, & sont un excellent vomitif.

Le vintiéme il neigea tout le jour, & nous ne bougeâmes point: le tems s'adoucit, mais la nuit suivante le Sud-Ouest nettoya le Ciel, & le froid recommença de plus belle. Le lendemain matin de l'eau-de-vie, qu'on avoit laissée dans la Pirogue pendant la nuit, se trouva épaisse, comme de l'Huile gelée, & du Vin d'Espagne, que j'avois pour la Messe, étoit glacé. Plus nous descendions, plus nous trouvions que le Fleuve tournoit, le vent suivoit tous ces détours, & de quelque côté qu'il vînt, le froid étoit toujours excessif. De mémoire d'Homme on n'avoit rien vû de semblable en ce Pays.

Marques des Guerriers.

Ce jour-là nous apperçûmes sur le bord du Fleuve à droite un poteau dressé; nous en approchâmes, & nous reconnûmes que c'étoit un Monument dressé par des Illinois pour une Expédition faite depuis peu sur les *Chicachas*. Il y avoit deux figures d'Hommes sans tête, & quelques-unes dans leur entier. Les premieres marquoient les Morts, & les secondes, les Captifs. Un de mes Conducteurs m'apprit à cette occasion, que quand il y a des François parmi les uns & les autres, on leur appuye les bras sur les hanches, pour les distinguer des Sauvages, à qui on les laisse pendants. Cette distinction n'est point purement arbitraire; elle vient de ce que ces Peuples ont observé que les François se te-

1721. Novembre.

noient souvent dans cette posture, qui n'est point en usage parmi eux.

Des Chicachas.

Garcilasso de la Vega parle des Chicachas dans son Histoire de la Conquête de la Floride, & il les place à peu près au même endroit, où ils sont encore présentement. Il les compte parmi les Peuples de la Floride, qui se soumirent aux Espagnols; mais cette prétenduë soumission n'a duré qu'autant de tems, que les Espagnols ont été dans leur voisinage, & il est certain qu'ils vendirent cher la victoire, qu'on remporta sur eux. Ce sont encore les plus braves Soldats de la Louysiane: ils étoient beaucoup plus nombreux du tems de Ferdinand de Soto, qu'ils ne sont aujourd'hui: mais pour les richesses, que son Historien leur attribuë, je ne comprends pas trop, ni d'où ils les avoient pû tirer, ni ce qui en auroit pû tarir la source, car ils ne sont ni plus opulens, ni plus policés que les autres Sauvages.

C'est notre alliance avec les Illinois, qui nous a mis en guerre avec les Chicachas, & les Anglois de la Caroline attisent le feu. Notre Etablissement dans la Louysiane fait grand mal au cœur à ceux-ci: c'est une barriere, que nous mettons entre leurs puissantes Colonies de l'Amérique Septenttionnale, & le Méxique, & nous devons nous attendre qu'ils employeront toutes sortes de moyens pour la rompre. Les Espagnols, qui nous voyent avec des yeux si jaloux nous fortifier dans ce Pays, ne sentent pas encore l'importance du service, que nous leur rendons. Peu de jours après que j'eus passé par l'endroit, où nous avions vû le poteau des Illinois, les Chicachas eurent leur

1721. Novembre.

revanche sur deux François, qui me suivoient dans une Pirogue. Ces Sauvages s'étoient embusqués dans des Cannes sur le bord du Fleuve, & quand ils virent les François vis-à-vis d'eux, ils remuerent les Cannes, sans se montrer; les François crurent que c'étoit un Ours, ou quelqu'autre Bête, & s'approcherent pour faire capture; mais au moment qu'ils se disposoient à débarquer, les Chicachas firent sur eux une décharge de fusils, qui les étendit morts dans leur Pirogue. Je fus fort heureux qu'ils ne m'eussent pas apperçu, car mes Gens ne vouloient manquer aucune occasion de chasser.

Riviere des Chicachas.

Le vint-troisiéme, après une nuit très-froide, nous eûmes une fort belle journée, & quoique la terre fût couverte de neige, le froid étoit supportable. Le lendemain nous passâmes devant la Riviere des Chicachas, qui est assez étroite, mais qui vient de fort loin. Son embouchure est Nord & Sud. On compte de là quatre-vint-six lieuës aux Kaskasquias; mais le chemin seroit de moitié plus court par terre. Rien ne seroit plus agréable que cette navigation, si la Saison étoit plus douce : le Pays est charmant, & il y a dans les Forêts une quantité d'Arbres toujours verds : le peu de Prairies, qu'on rencontre, conservent aussi leur verdure, & un nombre considérable d'Isles bien boisées, & dont quelques-unes sont assez grandes, forment des Canaux très-agréables, où les plus grands Navires pourroient passer : car on prétend qu'à plus de cent cinquante lieuës de la Mer on a trouvé dans ce Fleuve jusqu'à soixante brasses de fond.

1721. Novembre.

Forêts de la Louysiane.

Pour ce qui est des Forêts, qui couvrent presque tout ce grand Pays, il n'en est peut-être pas dans la Nature, qui leur soient comparables, soit que l'on considere la grosseur & la hauteur des Arbres, soit qu'on ait égard à leur varieté, & à l'utilité, qu'on en peut retirer, car à la réserve des bois de couleur, qui demandent un sol plus échauffé, & qui ne se trouvent qu'entre les Tropiques, on ne sçauroit dire de quelle sorte d'Arbres on n'y voit pas. Il y a des Cyprieres de huit à dix lieuës d'étenduë, tous les Cyprès y sont d'une grosseur proportionnée à leur hauteur, qui passe tout ce que nous avons en France de plus grands Arbres. On commence à connoître en Europe cette espéce de Laurier toujours verd, que nous avons appellé *Tulipier*, à cause de la figure de sa fleur. Il s'éleve plus haut que nos Maroniers d'Inde, & a la feüille encore plus belle. Le Copalme est encore plus grand & plus gros, & il en distile un baume, qui n'est peut-être pas beaucoup inférieur à celui du Pérou. Toutes les espéces connuës de Noyers y sont aussi en très-grande quantité, & tous les bois de construction & de charpente, que l'on peut souhaitter : mais pour les mettre en œuvre, il faut avoir attention de ne point prendre ceux, qui croissent sur le bord du Fleuve, ni dans tout l'espace, qu'il inonde dans ses débordemens, parce qu'ayant continuellement leurs racines dans l'eau, ils seroient trop pesants, & se pourriroient bientôt.

1721. Décembre.

Enfin j'arrivai hier 2. Décembre au premier Village des *Akansas* (a) vers les dix heu-

(a) Ou *Akanseas*.

tes du matin. Ce Village est bâti dans une petite Prairie sur la rive Occidentale du Micissipi. Il y en a trois autres dans l'espace de huit lieuës, & chacun compose une Nation, ou Tribu particuliere ; il y en a même un des quatre, qui réunit deux Tribus, mais toutes sont comprises sous le nom générique d'Akansas. On appelle *Ouyapes* les Sauvages, qui habitent le Village, d'où je vous écris. La Compagnie d'Occident y a un Magasin, qui attend des Marchandises, & un Commis, qui fait mauvaise chere en attendant, & qui s'ennuye beaucoup.

1721. Décembre.

Description de la Riviere des Akansas.

La Riviere des Akansas, qu'on prétend venir de fort loin, se décharge dans le Fleuve par deux embouchures éloignées l'une de l'autre de quatre lieuës. La premiere est à huit lieuës d'ici. Cette Riviere vient, dit-on, du Pays de certains Sauvages, qu'on appelle *Panis noirs*, & je crois que ce sont les mêmes, qui sont plus connus sous le nom de *Panis Ricaras*. J'ai avec moi un Esclave de cette Nation. On remonte difficilement la Riviere des Akansas, parce qu'elle est fort embarrassée de Rapides, & qu'en plusieurs endroits les eaux y sont souvent si basses, qu'il y faut traîner les Pirogues.

Différentes Tribus d'Akansas.

La séparation de ses deux branches se fait à sept lieuës au-dessus de la seconde & de la plus petite de ses deux embouchures ; mais à deux lieuës au-dessus de la premiere. Elle reçoit une belle Riviere, qui vient du Pays des Osages, & qu'on appelle *la Riviere Blanche*. Deux lieuës plus haut sont les *Torimas*, & les *Topingas*, qui ne font qu'un Village. Deux autres lieuës au-dessus sont les *Sothouis*. Les

1721. Décembre.

Kappas sont un peu plus loin. Cette Nation étoit très-nombreuse au tems de Ferdinand de Soto, & même, lorsque M. de la Sale acheva la découverte du Micissipi. Vis à vis de leur Village on voit les tristes débris de la Concession de M. Law, dont la Compagnie est restée Proprietaire.

Concession de M. Lavv.

C'étoit là, qu'on devoit envoyer les neuf mille Allemands, qui avoient été levés dans le Palatinat, & c'est bien dommage qu'ils n'y soient point parvenus. Il n'est peut-être pas dans toute la Louysiane de Pays plus propre, après celui des Illinois, à produire toutes sortes de grains, & à nourrir des Bestiaux. Mais M. Law a été mal servi, aussi bien que la plûpart des autres Concessionnaires. Il y a bien de l'apparence que de lontems on ne fera de pareilles levées d'Hommes, on en a besoin dans le Royaume, & puis c'est assez l'ordinaire parmi nous de se régler sur le succès de pareilles Entreprises, au lieu d'observer ce qui les a fait échouer, pour corriger ce qui a été mal fait.

Mortalité parmi les Akansas.

J'ai trouvé le Village des Ouyapes dans la derniere désolation. Il y a quelque tems qu'un François en passant par ici fut attaqué de la petite vérole : le mal s'est communiqué d'abord à quelques Sauvages, & bientôt après à toute la Bourgade. Le Cimetiere paroît comme une Forêt de Perches & de Poteaux nouvellement plantés, & d'où l'on voit pendre toutes sortes de choses : il y a de tout ce qui est à l'usage de ces Barbares.

J'avois dressé ma Tente assez près du Village, & toute la nuit j'ai entendu pleurer ; les Hommes s'en mêlent aussi-bien que les Fem-

mes : ils répétoient sans cesse *Nihahani*, comme font les Illinois, & sur le même ton. J'avois aussi apperçû le soir une Femme, qui pleuroit sur la Tombe de son Fils, & qui y répandoit force sagamité. Une autre avoit allumé du feu auprès d'une Tombe voisine, apparemment pour réchauffer le Mort. Les Akansas passent pour être les plus grands & les mieux faits de tous les Sauvages de ce Continent, & on les appelle par distinction *les beaux Hommes*. On croit, peut être par cette raison, qu'ils ont la même origine que les Cansez du Missouri, & les Pouteouatamis du Canada. Mais voici ma Pirogue chargée, & je n'ai que le tems de fermer ma Lettre, après vous avoir assûré que je suis, &c.

1721. Décembre.

Aux Akansas ce 2 de Décembre, 1721.

TRENTIE'ME LETTRE.

Voyage depuis les Akansas jusqu'aux Natchez. Description du Pays, de la Riviere des Tasous; des Mœurs, des Usages, & de la Religion des Natchez.

Aux Natchez, ce 25 Décembre, 1721.

MADAME,

JE partis le 3. de Décembre un peu tard du Village des Ouyapes, cependant j'allai camper un peu plus bas que la premiere embouchure de la Riviere des Akansas, qui me

1721.
Décembre.

parut avoir tout au plus cinq cent pas de large. Je paſſai le lendemain la ſeconde, qui eſt fort étroite, & le cinquiéme je pouſſai juſqu'à *la Pointe coupée*. C'étoit une Pointe aſſez haute, qui avançoit dans le Fleuve du côté de l'Oueſt; le Fleuve l'a coupée, & en a fait une Iſle, mais le nouveau Canal n'eſt encore praticable, que dans les grandes eaux. On compte de cet endroit à la principale branche de la Riviere des Akanſas, vint-deux lieuës, mais il n'y en a peut-être pas dix en droite ligne, car le Fleuve ſerpente beaucoup pendant les ſoixante & dix lieuës, que l'on fait pour aller du Village des Ouyapes à la Riviere des *Yaſous* (*a*), où j'entrai le neuf après midi. Il n'a point neigé ici, comme aux Illinois, & à Ouabache, mais il y eſt tombé un verglas, qui a briſé tous les Arbres tendres, dont les pointes baſſes, & les terres mouillées ſont couvertes: on diroit qu'on auroit pris plaiſir d'en caſſer toutes les branches avec un bâton.

Riviere des Yaſous.

L'entrée de la Riviere des Yaſous eſt Nord-Oueſt, & Sud-Eſt, & a environ un arpent de large: ſes eaux ſont rouſſes, & on prétend qu'elles donnent le flux de ſang à ceux, qui en boivent. D'ailleurs, l'air y eſt très-mauvais. Il me fallut faire trois lieuës pour gagner le Fort, que je trouvai tout en deüil par la mort de M. Bizart, qui y commandoit. Par tout, où j'avois rencontré des François dans la Louyſiane, j'avois entendu faire des éloges infinis de cet Officier, né en Canada d'un Pere Suiſſe, Major de Montreal. On me dit aux Yaſous des choſes extraordinaires de ſa Religion, de ſa pieté, de ſon zèle, dont il a

(*a*) Ou *Yachoux*.

1721. Décembre.

été la victime. Tous le regrettoient comme leur Pere, & tout le monde convient que cette Colonie a fait en lui une perte irréparable.

Du Fort des Yasous.

Il avoit mal placé son Fort, & il songeoit, lorsqu'il mourut, à le transporter une lieuë plus loin dans une fort belle Prairie, où l'air est plus sain, & où il y a un Village d'*Yasous*, mêlés de *Couroas* & d'*Ofogoulas*, qui tous ensemble peuvent mettre tout au plus deux cens hommes sous les armes. On vit assez bien avec eux, mais on ne s'y fie pas trop à cause des liaisons, que les Yasous principalement, ont toujours euës avec les Anglois.

Des Caïmans.

Il y a beaucoup de Caïmans dans cette Riviere, & j'en ai vû deux, qui avoient bien douze à quinze pieds de long. On ne les entend guéres que pendant la nuit, & leur cri ressemble tellement au meuglement des Taureaux, qu'on y seroit trompé. Nos François ne laissent pas de s'y baigner aussi librement, qu'ils feroient dans la Seine. Comme je leur en témoignois ma surprise, ils me répondirent qu'il n'y avoit rien à craindre ; qu'à la vérité, dès qu'ils étoient dans l'eau, ils s'y voyoient presque toujours environnés de Caïmans, mais qu'aucun n'approchoit d'eux, qu'ils sembloient seulement les guetter pour se jetter sur eux au moment qu'ils sortiroient de la Riviere ; qu'alors pour les écarter, ils remuoient l'eau avec un bâton, dont ils avoient la précaution de se prémunir, que cela faisoit fuir ces Animaux assez loin, pour leur donner le tems de se mettre en sûreté.

Concession mal placée.

La Compagnie a dans ce Poste un Magasin d'attente, comme aux Akansas ; mais le Fort & le Terrein appartiennent à une Societé

1721. Décembre.

composée de M. le Blanc, Secretaire d'Etat; de M. le Comte de Belle-Isle, de M. le Marquis d'Asfeld, & de M. le Blond, Brigadier-Ingénieur. Ce dernier est dans la Colonie avec la qualité de Directeur Général de la Compagnie. Je ne comprends pas trop ce qui leur a fait choisir la Riviere des Yasous, pour y placer leur Concession. Ils avoient assurément à choisir, & de meilleurs Terreins, & des situatians plus avantageuses. Il est vrai qu'il est important de s'assûrer de cette Riviere, dont la Source n'est pas loin de la Caroline, mais il suffisoit pour cela d'un Fort avec une bonne Garnison, pour contenir les Yasous, qui sont Alliés des Chicachas. Ce n'est pas le moyen d'établir solidement une Concession, que d'être obligé de se tenir toujours sur ses gardes, contre des Sauvages voisins des Anglois.

Gouffre, Carriere.

Je partis des Yasous le dixiéme, & le treiziéme, sans un Sauvage Natché, qui m'avoit demandé le passage pour retourner chez lui, je me serois perdu dans un goufre, qu'aucun de mes Conducteurs ne connoissoit, & dont on ne s'apperçoit, que quand on y est tellement engagé, qu'il n'est plus possible de s'en retirer. Il est sur la main gauche, au pied d'un gros Cap, où l'on assûre qu'il y a de très-bonnes Pierres : c'est de quoi l'on craint plus de manquer dans cette Colonie; mais en récompense on y fera autant de Briques, que l'on voudra.

Description du Pays des Natchez.

Le quinziéme nous arrivâmes aux *Natchez*. Ce Canton, le plus beau, le plus fertile, & le plus peuplé de toute la Louysiane, est éloigné de quarante lieuës des Yasous, & sur la même

1721. Décembre.

même main. Le débarquement est vis-à vis une butte assez haute, & fort escarpée, au pied de laquelle coule un petit Ruisseau, qui ne peut recevoir que des Chaloupes & des Pirogues. De cette premiere butte on monte à une seconde, ou plutôt sur une Colline, dont la pente est assez douce, & au sommet de laquelle on a bâti une espece de Redoute fermée par une simple Palissade. On a donné à ce retranchement le nom de Fort.

Plusieurs Monticules s'élevent au-dessus de cette Colline, & quand on les a passées, on apperçoit de toutes parts de grandes Prairies, séparées par de petits bouquets de bois, qui font un très-bel effet. Les Arbres les plus communs dans ces Bois sont le Noyer & le Chêne, & par tout les terres sont excellentes. Feu M. d'Iberville, qui le premier entra dans le Micissipi par son embouchure, étant monté jusqu'aux Natchez, trouva ce Pays si charmant, & si avantageusement situé, qu'il crut ne pouvoir mieux placer la Métropole de la nouvelle Colonie. Il en traça le plan, & lui destina le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de Madame la Chanceliere de Pontchartrain. Mais ce projet ne paroît pas devoir s'exécuter si tôt, quoique nos Géographes ayent toujours à bon compte marqué sur leurs Cartes la Ville de Rosalie aux Natchez.

Il est certain qu'il faut commencer par un Etablissement plus près de la Mer; mais si la Louysiane devient jamais une Colonie florissante, comme il peut fort bien arriver, il me semble, qu'on ne peut mieux placer sa Capitale qu'en cet endroit. Il n'est point sujet au débordement du Fleuve, l'air y est pur, le

Décembre. Pays fort étendu, le Terrein propre à tout, & bien arrosé ; il n'est pas trop loin de la Mer, & rien n'empêche les Vaisseaux d'y monter. Enfin il est à portée de tous les lieux, où l'on paroît avoir dessein de s'établir. La Compagnie y a un Magasin, & y entretient un Commis principal, qui n'a pas encore beaucoup d'occupation.

Parmi un grand nombre de Concessions particulieres, qui sont déja ici en état de rapporter, il y en a deux de la premiere grandeur, je veux dire de quatre lieuës en quarré ; l'une appartient à une Société de Maloins, qui l'ont achetée de M. Hubert, Commissaire Ordonnateur, & Président du Conseil de la Louysiane : l'autre est à la Compagnie, qui y a envoyé des Ouvriers de Clerac pour y faire du Tabac. Ces deux Concessions sont situées de maniere, qu'elles forment un triangle parfait avec le Fort, & la distance d'un angle à l'autre est d'une lieuë. A moitié chemin des deux Concessions est le grand Village des Natchez. J'ai visité avec soin tous ces lieux, & voici ce que j'y ai remarqué de plus considerable.

La Concession des Maloins est bien placée, il ne lui manque, pour tirer parti de tout son Terrein, que des Negres, ou des Engagés. J'aimerois encore mieux les Seconds que les Premiers ; le tems de leur Service expiré, ils deviennent des Habitans, & augmentent le nombre des Sujets naturels du Roi ; au lieu que ceux-là sont toujours des Etrangers : & qui peut s'assûrer qu'à force de se multiplier dans nos Colonies, ils ne deviendront pas un jour des Ennemis redoutables ! Peut-on

compter sur des Esclaves, qui ne nous sont attachés que par la crainte, & pour qui la Terre même, où ils naissent, n'a jamais le doux nom de Patrie ? 1721. Décembre.

La premiere nuit, que je passai dans cette Habitation, il y eut vers les neuf heures du soir une grande allarme ; j'en demandai le sujet, & on me répondit qu'il y avoit dans le Voisinage une Bête d'une espece inconnuë, d'une grandeur extraordinaire, & dont le cri ne ressembloit à celui d'aucun Animal, que nous connoissions. Personne n'assûroit pourtant l'avoir vûë, & on ne jugeoit de sa taille, que par sa force ; elle avoit déja enlevé des Moutons & des Veaux, & étranglé quelques Vaches. Je dis à ceux, qui me faisoient ce récit, qu'un Loup enragé pouvoit faire tout cela, & quant au cri, qu'on s'y trompoit tous les jours. Je ne persuadai personne ; on vouloit que ce fût une Bête monstrueuse ; on venoit de l'entendre, on y courut armé de tout ce qu'on trouva sous sa main, mais ce fut inutilement.

Succès du Tabac dans ce Canton.

La Concession de la Compagnie est encore plus avantageusement située, que celle des Maloins. Une même Riviere arrose l'une & l'autre, & va se décharger dans le Fleuve à deux lieuës de celle-là, à laquelle une magnifique Cypriere de six lieuës d'étenduë fait un rideau, qui en couvre tous les derrieres. Le Tabac y a très-bien réussi, mais les Ouvriers de Clerac s'en sont presque tous retournés en France.

Cotton, Indigo.

J'ai vû dans le Jardin du sieur le Noir, Commis principal, de fort beau Cotton sur l'Arbre, & un peu plus bas on commence à

1721. Décembre.

Desctiption du grand Village & du Temple des Natchez.

voir de l'Indigo ſauvage. On n'en a pas encore fait l'épreuve, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ne réuſſira pas moins que celui, qu'on a trouvé dans l'Iſle de Saint Domingue, où il eſt auſſi eſtimé, que celui, qu'on y a tranſplanté d'ailleurs. Et puis l'expérience nous apprend qu'une terre, qui produit naturellement cette Plante, eſt fort propre à porter l'étrangere, qu'on y veut ſemer.

Le grand Village des Natchez eſt aujourd'hui réduit à fort peu de Cabannes : la raiſon, qu'on m'en a apportée, eſt que les Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils ont, s'éloignent de lui le plus qu'ils peuvent, & par-là pluſieurs Bourgades de cette Nation ſe ſont formées à quelque diſtance de celle-ci. Les *Tioux*, leurs Alliés & les nôtres, en ont auſſi établi une dans leur Voiſinage.

Les Cabannes du grand Village des Natchez, le ſeul que j'aye vû, ſont en forme de Pavillon quarré, fort baſſes, & ſans fenêtres ; le faîte eſt arrondi à peu près comme un four. La plûpart ſont couvertes de feüilles & de pailles de Maïz ; quelques - unes ſont conſtruites d'une eſpece de torchi, qui me parut aſſez bon, & qui eſt revêtu en dehors & en dedans de Nattes fort minces. Celle du grand Chef eſt fort proprement crépie en dedans : elle eſt auſſi plus grande & plus haute que les autres ; placée ſur un Terrein un peu élevé, & iſolée de toutes parts. Elle donne ſur une grande Place, qui n'eſt pas des plus régulieres, & à ſon aſpect au Nord. J'y trouvai pour tout meuble une couche de planches fort étroite, élevée de terre de deux ou trois

1721. Décembre.

pieds ; apparemment que quand le Chef veut ſe coucher, il y étend une natte ou quelque peau.

Il n'y avoit pas une Ame dans le Village : tout le Monde étoit allé dans une Bourgade voiſine, où il y avoit une Fête, & toutes les Portes étoient ouvertes, mais il n'y avoit rien à craindre des Voleurs, car il ne reſtoit par tout que les quatre murailles. Ces Cabannes n'ont aucune iſſuë pour la fumée, néanmoins toutes celles, où j'entrai, étoient aſſez blanches. Le Temple eſt à côté de celle du grand Chef, tournée vers l'Orient, & à l'extrémité de la Place. Il eſt composé des mêmes matériaux que les Cabannes, mais ſa figure eſt différente ; c'eſt un quarré long, d'environ quarante pieds ſur vint de large, avec un toit tout ſimple, de la figure des nôtres. Il y a aux deux extrêmités, comme deux girouettes de bois, qui repréſentent fort groſſierement deux Aigles.

La porte eſt au milieu de la Longueur du Bâtiment, qui n'a point d'autres ouvertures : des deux côtés il y a des Bancs de pierres. Les dedans répondent parfaitement à ces dehors ruſtiques. Trois piéces de bois, qui ſe joignent par les bouts, & qui ſont placées en triangle, ou plutôt également écartées les unes des autres, occupent preſque tout le milieu du Temple, & brûlent lentement. Un Sauvage, que l'on appelle le Gardien du Temple, eſt obligé de les attiſer, & d'empêcher qu'elles ne s'éteignent. S'il fait froid, il peut avoir ſon feu à part, mais il ne lui eſt pas permis de ſe chauffer à celui, qui brûle en l'honneur du Soleil. Ce Gardien étoit auſſi à

1721. Décembre.

la Fête, du moins je ne le vis point, & ses tisons jettoient une fumée, qui nous aveugloit.

D'ornemens, je n'en vis aucuns, ni rien absolument, qui dût me faire connoître que j'étois dans un Temple. J'y apperçus seulement trois ou quatre caisses rangées sans ordre, où il y avoit quelques ossemens secs, & par terre quelques têtes de bois, un peu moins mal travaillées que les deux Aigles du toît. Enfin si je n'y eusse pas trouvé du feu, j'eusse crû que ce Temple étoit abandonné depuis lontems, ou qu'il avoit été pillé. Ces cônes enveloppés de peaux, dont parlent quelques Relations; ces cadavres des Chefs rangés en cercle dans un Temple tout rond, & terminé en maniere de Dôme; cet Autel, &c. Je n'ai rien vû de tout cela; si les choses étoient ainsi du tems passé, elles ont bien changé depuis.

Peut-être aussi, car il ne faut condamner personne, que quand il n'y a aucun moyen de l'excuser; peut-être, dis-je, que le Voisinage des François a fait craindre aux Natchez que les corps de leurs Chefs, & tout ce que leur Temple avoit de plus précieux, ne courussent quelque risque, s'ils ne les transportoient pas ailleurs, & que le peu d'attention, qu'on apporte présentement à bien garder ce Temple, vient de ce qu'on l'a dépouillé de ce qu'il avoit de plus sacré pour ces Peuples. Il est pourtant vrai que contre la muraille, vis-à-vis de la porte, il y avoit une table, dont je ne pris pas la peine de mesurer les dimensions, parce que je ne soupçonnai point que ce fût un Autel: on m'a assûré de-

1721. Décembre.

puis qu'elle a trois pieds de haut, cinq de long, & quatre de large.

On m'a ajoûté qu'on y fait un petit feu avec des écorces de Chênes, & qu'il ne s'éteint jamais, ce qui est faux, car il n'y avoit alors ni feu, ni rien qui fît connoître qu'on y en eût jamais fait. On dit encore que quatre Vieillards couchent tour à tour dans le Temple pour y entretenir ce feu; que celui, qui est de garde, ne doit point sortir pendant les huit jours, qu'il doit être en faction; qu'on a soin de prendre de la braise allumée des bûches, qui brûlent au milieu du Temple, pour mettre sur l'Autel: qu'il y a douze Hommes entretenus pour fournir des écorces de Chênes; qu'il y a des Marmousets de bois, & une figure de Serpens à Sonnettes, aussi de bois, qu'on met sur l'Autel, & ausquels on rend de grands honneurs: que quand le Chef meurt, on l'enterre d'abord, & que quand on juge que les chairs sont consumées, le Gardien du Temple les exhume, lave les ossemens, les enveloppe de ce qu'il peut avoir de plus précieux, & les met dans de grands paniers faits de cannes, qu'il ferme bien, qu'il enveloppe ces paniers de peaux de Chevreuils très-propres, & les place devant l'Autel, où ils restent jusqu'à la mort du Chef regnant: qu'alors il renferme ces ossemens dans l'Autel même, pour faire place au dernier Mort.

Je ne puis rien dire sur ce dernier article, sinon que je vis quelques ossemens dans une ou deux caisses, mais qu'ils ne faisoient pas la moitié d'un corps humain, qu'ils me paroissoient bien vieux, & qu'ils n'étoient point

1721 Décembre.

ſur la table, qu'on dit être l'Autel. Quant aux autres articles, 1°. comme je n'ai été que de jour dans le Temple, j'ignore ce qui s'y paſſe la nuit. 2°. Il n'y avoit aucun Garde dans le Temple, quand je l'ai viſité. J'y apperçus bien, comme je l'ai déja dit, quelques Marmouſets, mais je n'y remarquai point de figure de Serpent.

Quant à ce que j'ai vû dans des Relations que ce Temple eſt tapiſſé, & ſon pavé couvert de nattes de cannes, qu'on y met ce qu'on a de plus propre, & qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes; il en faut aſſurément rabattre beaucoup : je n'ai jamais rien vû de plus mauſſade, de plus mal propre, qui fût plus en déſordre; les bûches brûloient ſur la terre nuë, & je n'y apperçus point de nattes, non plus qu'aux murailles. M. le Noir, avec qui j'étois, me dit ſeulement que tous les jours on mettoit au feu une nouvelle bûche, & qu'au commencement de chaque Lune on en faiſoit la proviſion pour tout le mois. Il ne le ſçavoit pourtant que par oüi dire, car c'étoit la premiere fois, qu'il voyoit ce Temple, auſſi-bien que moi.

De la Nation des Natchez.

Pour ce qui regarde la Nation des Natchez en général, voici ce que j'en ai pû apprendre. On ne voit rien dans leur extérieur, qui les diſtingue des autres Sauvages du Canada & de la Louyſiane. Ils font rarement la guerre, & ne mettent point leur gloire à détruire des hommes. Ce qui les diſtingue plus particulierement, c'eſt la forme de leur Gouvernement, tout-à-fait deſpotique; une grande dépendance, qui va même juſqu'à une eſpece d'eſclavage dans les Sujets; plus de fierté &

1721. Décembre.

de grandeur dans les Chefs, & leur esprit pacifique, qui cependant s'est un peu démenti depuis plusieurs années.

Les Hurons croyent aussi bien qu'eux leurs Chefs héréditaires issus du Soleil, mais il n'y en a pas un, qui voulût être son valet, ni le suivre dans l'autre monde pour y avoir l'honneur de le servir, comme il arrive souvent parmi les Natchez. Garcilasso de la Vega parle de cette Nation comme d'un Peuple puissant, & il n'y a pas six ans, qu'on y comptoit quatre mille Guerriers. Il paroît qu'elle étoit encore plus nombreuse du tems de M. de la Sale, & même lorsque M. d'Iberville découvrit l'embouchure du Micissipi. Aujourd'hui les Natchez ne pourroient pas mettre sur pied deux mille Combattans. On attribuë cette diminution à des maladies contagieuses, qui ces dernieres années ont fait parmi eux de grands ravages.

Du Grand Chef, & de la Femme-Chef.

Le grand Chef des Natchez porte le nom de Soleil, & c'est toujours, comme parmi les Hurons, le Fils de sa plus proche Parente, qui lui succede. On donne à cette Femme la qualité de Femme-Chef, & quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du Gouvernement, on lui rend de grands honneurs. Elle a même, aussi-bien que le Soleil, droit de vie & de mort; dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'aure, ils ordonnent à leurs Gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. *Va me défaire de ce Chien*, disent-ils, & ils sont obéis sur le champ. Leurs Sujets, & les Chefs mêmes des Villages ne les abordent jamais, qu'ils ne les saluent trois fois, en jettant un cri, qui est

1721.

Décembre.

une espece de hurlement: Ils font la même chose en se retirant, & se retirent en marchant à reculons. Lorsqu'on les rencontre, il faut s'arrêter, se ranger du chemin, & jetter les mêmes cris, dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'ils soient passés. On est aussi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les Récoltes, dans le produit de la Chasse, & dans celui de la Pêche. Enfin personne, non pas même leurs plus proches Parens, & ceux, qui composent les Familles Nobles, lorsqu'ils ont l'honneur de manger avec eux, n'ont droit de boire dans le même vase, ni de mettre la main au plat.

Tous les matins, dès que le Soleil paroît, le grand Chef se met à la porte de sa Cabanne, se tourne vers l'Orient, & hurle trois fois, en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un Calumet, qui ne sert qu'en cette occasion, il fume, & pousse la fumée de son Tabac vers l'Astre du jour; puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnoît sur la Terre de Maître que le Soleil, dont il prétend tirer son origine, exerce un pouvoir sans borne sur ses Sujets, peut disposer de leurs biens & de leur vie, & quelques travaux, qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun salaire.

Ce qui arrive à leur mort.

Lorsque le Chef, ou la Femme Chef meurent, tous leurs Allouez sont obligés de les suivre en l'autre monde, mais ils ne sont pas les seuls, qui ont cet honneur: car c'en est un, & qui est fort recherché. Il y a tel Chef, dont la mort coûte la vie à plus de cent personnes, & on m'a assûré qu'il meurt peu de

1721. Décembre.

Natchez considerables, à qui quelques uns de leurs Parens, de leurs Amis, ou de leurs Serviteurs ne fassent pas cortége dans le Pays des Ames. Il paroît par les diverses Relations, que j'ai vûës de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. En voici une des Obséques d'une Femme-Chef, que je tiens d'un Voyageur, qui en fut témoin, & sur la sincérité duquel j'ai tout lieu de compter.

Le Mari de cette Femme n'étant pas noble, c'est-à-dire, de la Famille du Soleil, son Fils aîné l'étrangla, selon la coûtume; on vuida ensuite la Cabanne de tout ce qui y étoit, & on y construisit une espece de Char de Triomphe, où le corps de la Défunte, & celui de son Epoux furent placés. Un moment après on rangea autour de ces cadavres douze petits Enfans, que leurs Parens avoient aussi étranglés par ordre de l'Aînée des Filles de la Femme-Chef, & qui succedoit à la dignité de sa Mere. Cela fait, on dressa dans la Place publique quatorze Echaffauts ornés de branches d'Arbres & de toiles, sur lesquelles on avoit peint différentes figures. Ces Echaffauts étoient destinés pour autant de personnes, qui devoient accompagner la Femme-Chef dans l'autre Monde. Leurs Parens étoient tout autour d'elles, & regardoient comme un grand honneur pour leurs Familles la permission, qu'elles avoient euës, de se sacrifier ainsi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grace, & il faut que ceux, ou celles, qui l'ont obtenuë, filent eux-mêmes la corde, avec laquelle ils doivent être étranglés.

Ils paroissent sur leurs Echaffauts revêtus

1721. Décembre.

de leurs plus riches habits, portant à la main droite une grande Coquille. Leur plus proche Parent est à leur droite, ayant sous son bras gauche la corde, qui doit servir à l'exécution, & à la main droite un casse tête. De tems en tems il fait le cri de mort, & à ce cri les quatorze Victimes descendent de leurs Echaffauts, & vont danser tous ensemble au milieu de la Place, devant le Temple, & devant la Cabanne de la Femme-Chef. On leur rend ce jour là & les suivans de grands respects, ils ont chacun cinq Domestiques, & leur visage est peint en rouge. Quelques-uns ajoûtent que pendant les huit jours, qui précédent leur mort, ils portent à la jambe un ruban rouge, & que pendant tout ce tems-là c'est à qui les régalera. Quoiqu'il en soit, dans l'occasion dont je parle, les Peres & les Meres, qui avoient étranglé leurs Enfans, les prirent entre leurs mains, & se rangerent des deux côtés de la Cabanne, les quatorze Personnes, qui étoient aussi destinées à mourir, s'y placerent de la même maniere, & ils étoient suivis des Parens & des Amis de la Défunte, tous en deüil, c'est-à-dire, les cheveux coupés: tous faisoient retentir les airs de cris si affreux, qu'on eût dit que tous les Diables étoient sortis des Enfers pour venir hurler en cet endroit; cela fut suivi de danses de la part de ceux, qui devoient mourir, & de chants de la part des Parens de la Femme-Chef.

Enfin on se mit en marche. Les Peres & Meres, qui portoient leurs Enfans morts, paroissoient les premiers, marchant deux à deux, & précédoient immédiatement le bran-

1721. Décembre.

cart, où étoit le corps de la Femme-Chef, que quatre Hommes portoient sur leurs épaules. Tous les autres venoient après dans le même ordre que les Premiers. De dix pas en dix pas, ceux-ci laissoient tomber leurs Enfans par terre; ceux, qui portoient le Brancart, marchoient dessus, puis tournoient tout autour d'eux, ensorte que quand le convoi arriva au Temple, ces petits Corps étoient en piéces.

Tandis qu'on enterroit dans le Temple le Corps de la Femme-Chef, on déshabilla les quatorze Personnes, qui devoient mourir, on les fit asseoir par terre devant la porte, chacun ayant deux Sauvages, dont l'un étoit assis sur ses genoux, & l'autre lui tenoit les bras par derriere. On leur passa une corde au col, on leur couvrit la tête d'une peau de Chevreuil, on leur fit avaler trois pilules de tabac, & boire un verre d'eau, & les Parens de la Femme-Chef tirerent des deux côtés les cordes en chantant, jusqu'à ce qu'ils fussent étranglés. Après quoi on jetta tous ces cadavres dans une même fosse, qu'on couvrit de terre.

Quand le Grand Chef meurt, s'il a encore sa Nourrice, il faut qu'elle meure aussi. Mais il est arrivé plusieurs fois que les François ne pouvant empêcher cette barbarie, ont obtenu la permission de baptiser les petits Enfans, qui devoient être étranglés, & qui par conséquent n'accompagnoient pas ceux, en l'honneur desquels on les immoloit, dans leur prétendu Paradis.

Mœurs des Natchez.

Nous ne connoissons point de Nation dans ce Continent où le Sexe soit plus débordé;

1721. Décembre.

que celle ci. Il est même forcé par le Soleil & par les Chefs subalternes à se prostituer à tout venant ; & une Femme, pour être publique, n'en est pas moins estimée. Quoique la Polygamie soit permise, & que le nombre des Femmes, qu'on peut avoir, ne soit pas limité, ordinairement chacun n'a que la sienne ; mais il peut la répudier quand il veut ; liberté, dont il n'y a pourtant guéres que les Chefs, qui fassent usage. Les Femmes sont assez bien faites pour des Sauvagesses, & assez propres dans leur ajustement, & dans tout ce qu'elles font. Les Filles de la Famille noble ne peuvent épouser que des Hommes obscurs, mais elles sont en droit de congédier leur Mari, quand bon leur semble ; & d'en prendre un autre, pourvû qu'il n'y ait point d'alliance entr'eux.

Si leurs Maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire casser la tête, & elles ne sont point sujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de Galans, qu'elles jugent à propos, sans que le Mari puisse le trouver mauvais, c'est un privilege attaché au Sang du Soleil. Il se tient debout en présence de sa Femme dans une posture respectueuse ; il ne mange point avec elle ; il la saluë du même ton, que ses Domestiques : le seul privilége, que lui procure une alliance si onéreuse, c'est d'être exempt de travail, & d'avoir autorité sur ceux, qui servent son Epouse.

Divers Usages.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux Maîtres de cérémonies pour le Temple, deux Officiers pour régler ce qui se doit pratiquer dans les Traités de paix ou de guerre ; un, qui a l'inspection sur les ouvrages, &

1721. Décembre.

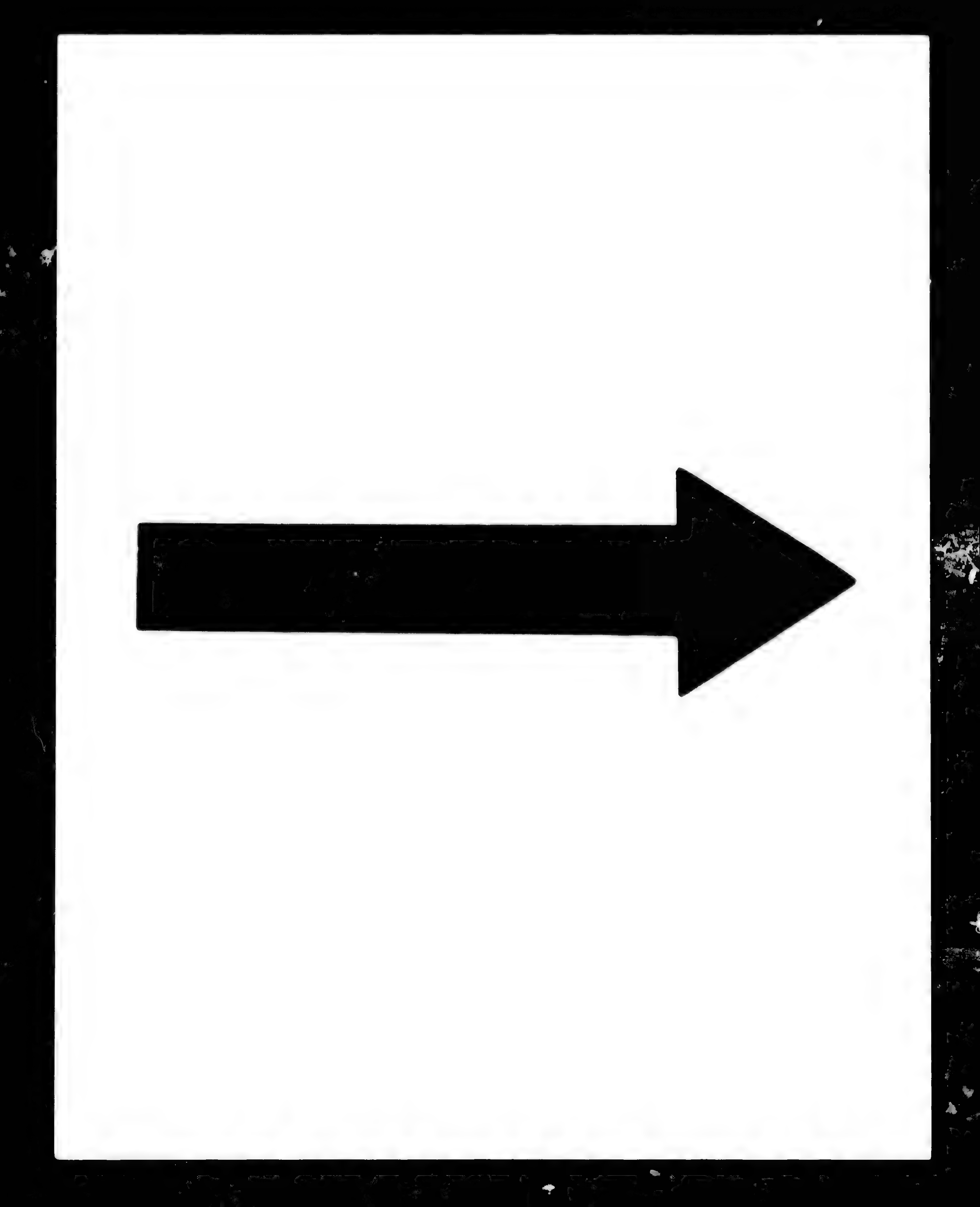
quatre autres, qui sont chargés d'ordonner tout dans les festins publics. C'est le Grand Chef, qui donne ces emplois, & ceux, qui en sont revêtus, sont respectés & obéis, comme il le seroit lui-même. Les récoltes se font en commun; le Soleil en marque le jour, & convoque le Village. Vers la fin de Juillet il indique un autre jour pour le commencement d'une Fête, qui en dure trois, & qui se passe en jeux & en festins.

Description d'une Fête.

Chaque Particulier y contribuë de sa Chasse, de sa Pêche & de ses autres Provisions, qui consistent en Maïz, Féves, & Melons. Le Soleil & la Femme-Chef y président dans une Loge élevée, & couverte de feüillages : on les y porte dans un brancard, & le Premier tient en sa main une maniere de sceptre orné de plumages de diverses couleurs. Tous les Nobles sont autour d'eux dans une posture respectueuse. Le dernier jour le Soleil harangue l'Assemblée, il exhorte tout le monde à remplir exactement ses devoirs, surtout à avoir une grande vénération pour les Esprits, qui résident dans le Temple, & à bien instruire les Enfans. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zéle, il fait son éloge. Il y a vint ans que le feu du Ciel ayant réduit le Temple en cendres, sept ou huit Femmes jetterent leurs Enfans au milieu des flammes, pour appaiser les Génies; le Soleil fit aussitôt venir ces Héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, & finit son discours en exhortant les autres Femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple.

Prémices offertes dans le Temple.

Les Peres de Familles ne manquent jamais d'apporter au Temple les prémices de tout ce



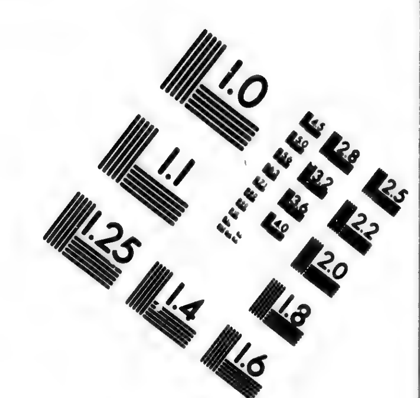
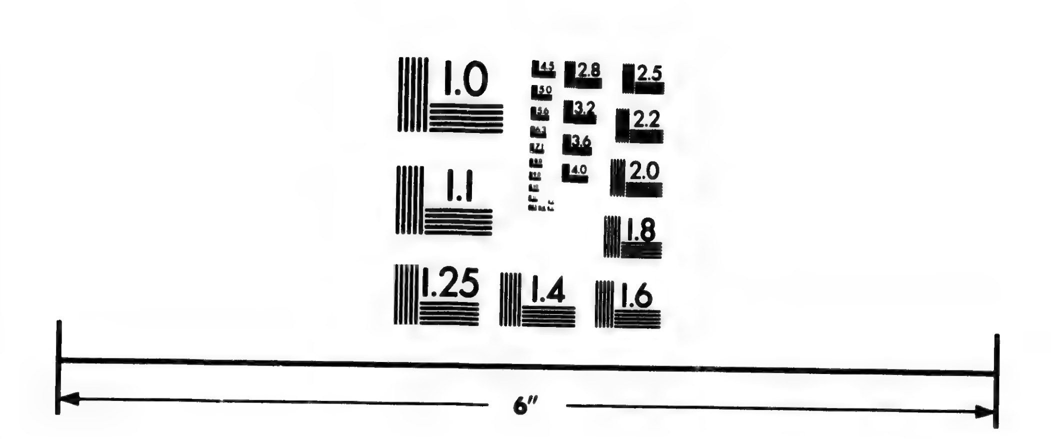


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





1721. Décembre.

qu'ils recueillent, & on fait le même de tous les présens, qui sont offerts à la Nation. On les expose à la porte du Temple, dont le Gardien, après les avoir présentés aux Esprits, les porte chez le Soleil, qui les distribuë à qui bon lui semble. Les Semences sont pareillement offertes devant le Temple avec de grandes cérémonies : mais les Offrandes, qui s'y font de pains & de farines à chaque nouvelle Lune, sont pour le profit des Gardiens du Temple.

Des Mariages.

Les Mariages des Natchez ne différent presque pas de ceux des Sauvages du Canada : la principale différence, qui s'y trouve, consiste en ce qu'ici le futur Epoux commence par faire aux Parens de la Fille les présens, dont on est convenu, & que les Nôces sont suivies d'un grand festin. La raison, pour laquelle il n'y a guéres que les Chefs, qui ayent plusieurs Femmes, c'est que pouvant faire cultiver leurs Champs par le Peuple, sans qu'il leur en coûte rien, le nombre de leurs Epouses ne leur est point à charge. Les Chefs se marient avec encore moins de cérémonie, que les autres. Ils se contentent de faire avertir les Parens de la Fille, sur laquelle ils ont jetté les yeux, qu'ils la mettent au nombre de leurs Femmes : mais ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs Cabannes ; les autres restent chez leurs Parens, où leurs Maris les visitent, quand il leur plaît. La jalousie ne regne point dans ces Mariages ; les Natchez se prêtent même sans façon leurs Femmes, & c'est apparemment de-là, que vient la facilité, avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres.

1721. Décembre.

De la levée des Soldats.

Lorsqu'un Chef de Guerre veut lever un Parti, il plante dans un endroit marqué pour cela deux Arbres ornés de Plumes, de Fléches, & de Casse-têtes, le tout peint en rouge, aussi bien que les Arbres, qui sont encore picqués du côté, où l'on veut porter la guerre. Ceux, qui veulent s'enrôler, se présentent au Chef, bien parés, le visage barboüillé de différentes couleurs, & lui déclarent le desir, qu'ils ont de pouvoir apprendre sous ses ordres le métier des Armes; qu'ils sont disposés à endurer toutes les fatigues de la guerre, & prêts à mourir, s'il le faut, pour la Patrie.

Des Provisions.

Quand le Chef a le nombre de Soldats, que demande l'expédition, qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage, qui se nomme *la Médecine de la Guerre*. C'est un vomitif fait avec une racine boüillie dans l'eau : on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de suite, & que l'on rend presque aussi-tôt avec les plus violens efforts. On travaille ensuite aux préparatifs, & jusqu'au jour fixé pour le départ, les Guerriers se rendent soir & matin dans une Place, où après avoir bien dansé, & raconté leurs beaux faits d'Armes, chacun chante sa chanson de mort. Ce peuple n'est pas moins superstitieux sur les songes, que les Sauvages du Canada : il n'en faut qu'un de mauvais augure, pour rebrousser chemin, quand on est en marche.

Des marches & des campemens.

Les Guerriers marchent avec beaucoup d'ordre, & prennent de grandes précautions pour camper, & pour se rallier. On envoie souvent à la découverte, mais on ne pose point de Sentinelles pendant la nuit : on éteint tous les feux, on se recommande aux

1721. Décembre.

Esprits, & on s'endort avec sécurité, après que le Chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort, & d'avoir toujours près de soi ses Armes en bon état. Les Idoles sont exposées sur une perche panchée du côté des Ennemis, & tous les Guerriers, avant que de s'aller coucher, passent les uns après les autres, le Casse-tête à la main, devant ces prétenduës Divinités. Ils se tournent ensuite vers le Pays ennemi, & font de grandes menaces, que le vent emporte souvent d'un autre côté.

Des Prisonniers.

Il ne paroît pas que les Natchez exercent sur leurs Prisonniers durant la marche les cruautés, qui sont en usage dans le Canada. Lorsque ces Malheureux sont arrivés au grand Village, on les fait chanter & danser plusieurs jours de suite devant le Temple. Après quoi ils sont livrés aux Parens de ceux, qui ont été tués durant la Campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs, puis après avoir essuyé leurs larmes avec les chevelures, que les Guerriers ont rapportées, ils se cotisent pour récompenser ceux, qui leur ont fait présent de leurs Esclaves, dont le sort est toujours d'être brûlés.

Noms des Guerriers.

Les Guerriers changent de nom à mesure qu'ils font de nouveaux Exploits ; ils les reçoivent des anciens Chefs de Guerre, & ces noms ont toujours quelque rapport à l'action, par laquelle on a mérité cette distinction ; ceux, qui pour la premiere fois ont fait un Prisonnier, ou levé une Chevelure, doivent pendant un mois s'abstenir de voir leurs Femmes, & de manger de la viande. Ils s'imaginent que, s'ils y manquoient, les ames de

ceux, qu'ils ont tués ou brûlés, les feroient mourir, ou que la premiere blessure, qu'ils recevroient, seroit mortelle, ou du moins qu'ils ne remporteroient plus aucun avantage sur leurs Ennemis. Si le Soleil commande ses Sujets en personne, on a grand soin qu'il ne s'expose pas trop, moins peut être par zèle pour sa conservation, qu'à cause que les autres Chefs de Guerre, & les Principaux du Parti seroient mis à mort, pour ne l'avoir pas bien gardé.

Des Jongleurs.

Les Jongleurs des Natchez ressemblent assez à ceux du Canada, & traitent les Malades à peu près de la même façon. Ils sont bien payés, quand le Malade guérit; mais s'il meurt, il leur en coûte souvent à eux-mêmes la vie. Il y a dans cette Nation une autre espéce de Jongleurs, qui ne courent pas moins de risques, que ces Médecins. Ce sont certains Vieillards fainéans, qui pour faire subsister leurs Familles, sans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluye, ou le beau tems, selon les besoins. Vers le Printems on se cotise pour achetter de ces prétendus Magiciens un tems favorable aux biens de la terre. Si c'est de la Pluye, qu'on demande, ils se remplissent la bouche d'eau, & avec un chalumeau, dont l'extrémité est percée de plusieurs trous, comme un entonnoir, ils souflent en l'air du côté, où ils apperçoivent quelque nuage, tandis que, le Chichikoué d'une main, & leur Manitou de l'autre, ils joüent de l'un, & levent l'autre en l'air, invitant par des cris affreux les nuages à arroser les Campagnes de ceux, qui les ont mis en œuvre.

1721. Décembre.

S'il est question d'avoir du beau tems, ils montent sur le toît de leurs Cabannes, font signe aux nuages de passer outre, & si les nuages passent, & se dissipent, ils dansent & chantent autour de leurs Idoles, puis avalent de la fumée de tabac, & présentent au Ciel leurs Calumets. Tout le tems que durent ces opérations, ils observent un jeûne rigoureux, & ne font que danser & chanter; si on obtient ce qu'ils ont promis, ils sont bien récompensés; s'ils ne réussissent pas, ils sont mis à mort sans miséricorde. Mais ce ne sont pas les mêmes, qui se mêlent de procurer la pluye & le beau tems; leurs Génies, disent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Du Deuil.

Le deuil parmi ces Sauvages consiste à se couper les cheveux, à ne se point peindre le visage, & à ne se point trouver aux Assemblées; mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu sçavoir non plus s'ils célébrent la grande Fête des Morts, dont je vous ai donné la description; il paroît que dans cette Nation, où tout est en quelque façon esclave de ceux, qui commandent, tous les honneurs mortuaires sont pour ceux-ci, sur-tout pour le Soleil, & pour la Femme-Chef.

Des Traités.

Les Traités de paix & d'alliance se font avec beaucoup d'appareil, & le Grand Chef y soûtient toujours sa dignité en véritable Souverain. Dès qu'il est averti du jour de l'arrivée des Ambassadeurs, il donne ses ordres aux Maîtres des Cérémonies pour les préparatifs de leur réception, & nomme ceux, qui doivent nourrir tour à tour ces Envoyés. Car c'est aux dépens de ses Sujets, qu'il fait tous les frais de l'Ambassade. Le jour de l'entrée

des Ambassadeurs, chaçun a sa place marquée selon son rang, & quand ces Ministres sont à cinq cent pas du Grand Chef, ils s'arrêtent, & chantent la paix. 1721. Décembre.

Ordinairement l'Ambassade est composée de trente Hommes & de six Femmes. Six des meilleures Voix marchent à la tête du cortége, & entonnent, les autres suivent, & le Chichikoué sert à régler la mesure. Quand le Soleil fait signe aux Ambassadeurs d'approcher, ils se remettent en marche; ceux, qui portent le Calumet, dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvemens, & font quantité de grimaces & de contorsions. Ils recommencent le même manége autour du Grand Chef, quand ils sont arrivés auprès de lui; ils le frottent ensuite avec leur Calumet depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur Troupe.

Comment le Soleil donne audience aux Ambassadeurs.

Alors ils remplissent un Calumet de tabac, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le Grand Chef, & lui présentent le Calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le Ciel la premiere vapeur de leur Tabac, la seconde vers la Terre, & la troisiéme autour de l'Horison. Cela fait, ils présentent leurs Calumets aux Parens du Soleil, & aux Chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomach du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps; enfin ils posent leurs Calumets sur des fourches vis-à-vis le Grand Chef, & l'Orateur de l'Ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux Ambassadeurs, qui jusques là étoient demeurés de-

1721. Décembre.

bout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leur discours, & parle aussi une heure entiere. Ensuite un Maître des Cérémonies allume un grand Calumet de paix, & y fait fumer les Ambassadeurs, qui avalent la premiere gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur santé; tous ceux, qui assistent à l'Audience, leur font le même compliment, puis on les conduit dans la Cabanne, qui leur est destinée, & où on leur donne un grand repas. Le soir du même jour le Soleil leur rend visite; mais quand ils le sçavent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leurs épaules dans leur Logis, & le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derriere lui, appuye ses deux mains sur ses épaules, & le secouent assez longtems, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la Guerre.

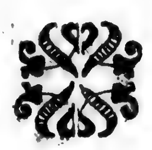
Ces visites recommencent tous les matins & tous les soirs; mais à la derniere, le cérémonial change. Les Ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur Cabanne, & s'asseoient tout autour : les Guerriers, qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, & tour à tour frappent le poteau, & racontent leurs plus beaux faits d'armes; après quoi ils font des présens aux Ambassadeurs. Le lendemain ceux-ci ont pour la premiere fois la permission de se promener dans le Village, & tous les soirs on leur donne des Fêtes, qui ne consistent que dans des danses. Quand ils sont sur leur départ, les Maîtres de Cérémonies leur font

1721.
Décembre.

fournit toutes les provisions, dont ils ont besoin pour leur voyage, & c'est toujours aux dépens des Particuliers.

Religion du Feu dans la Floride.

La plûpart des Nations de la Louysiane avoient autrefois leur Temple, aussi-bien que les Natchez, & dans tous ces Temples il y avoit un feu perpétuel. Il semble même que les *Maubiliens* avoient sur tous les Peuples de cette Partie de la Floride une espéce de primatie de Religion, car c'étoit à leur feu, qu'il falloit rallumer celui, que par négligence, ou par malheur on avoit laissé éteindre. Mais aujourd'hui le Temple des Natchez est le seul, qui subsiste, & il est en grande vénération parmi tous les Sauvages, qui habitent dans ce vaste Continent, & dont la diminution est aussi considérable, & a été encore plus prompte, que celles des Peuples du Canada, sans qu'il soit possible d'en sçavoir la véritable raison. Des Nations entieres ont absolument disparu depuis quarante ans au plus. Celles, qui subsistent encore, ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient, lorsque M. de la Sale découvrit ce Pays. Je vous quitte, Madame, pour des raisons, que j'aurai l'honneur de vous expliquer bien-tôt. Je suis, &c.



TRENTE-UNIE'ME LETTRE.

Voyage depuis les Natchez jusqu'à la Nouvelle Orléans. Description du Pays & de plusieurs Bourgades des Sauvages, & de la Capitale de la Louysiane.

1722. Janvier.

A la Nouvelle Orléans, ce 10 Janvier, 1722.

MADAME,

Description de la Nouvelle Orléans.

ME voici enfin arrivé dans cette fameuse Ville, qu'on a nommée *la Nouvelle Orleans*. Ceux, qui lui ont donné ce nom, croyoient qu'Orleans est du genre féminin; mais qu'importe? l'usage est établi, & il est au-dessus des régles de la Grammaire.

Cette Ville est la premiere, qu'un des plus grands Fleuves du Monde ait vû s'élever sur ses bords. Si les huit cent belles Maisons, & les cinq Paroisses, que lui donnoit le Mercure il y a deux ans, se réduisent encore aujourd'hui à une centaine de Barraques, placées sans beaucoup d'ordre; à un grand Magasin, bâti de bois; à deux ou trois Maisons, qui ne pareroient pas un Village de France; & à la moitié d'un méchant Magasin, qu'on a bien voulu prêter au Seigneur, & dont il avoit à peine pris possession, qu'on voulut l'en faire sortir, pour le loger sous une Tente; quel plaisir d'un autre côté de voir croître insensiblement cette future Capitale d'un beau & vaste Pays, & de pouvoir dire, non pas en soupirant,

soupirant, comme le Héros de Virgile en parlant de sa chere Patrie consumée par les flammes : *& les Champs, où fut la Ville de Troye* (a) : mais rempli de l'espérance la mieux fondée ; ce lieu sauvage & désert, que les Cannes & les Arbres couvrent encore presque tout entier, sera un jour, & peut-être ce jour n'est-il pas éloigné, une Ville opulente, & la Métropole d'une grande & riche Colonie.

1722. Janvier.

Vous me demanderez, Madame, sur quoi je fonde cette espérance ? Je la fonde sur la situation de cette Ville à trente-trois lieuës de la Mer, & au bord d'un Fleuve naviguable, qu'on peut remonter jusques-là en vint-quatre heures : sur la fertilité de son terroir ; sur la douceur & la bonté de son climat, par les trente degrez de latitude-Nord ; sur l'industrie de ses Habitans ; sur le voisinage du Méxique ; où l'on peut aller en quinze jours par Mer ; sur celui de la Havane, qui est encore plus proche, des plus belles Isles de l'Amérique & des Colonies Angloises. En faut-il davantage pour rendre une Ville florissante ? Rome & Paris n'ont pas eu des commencemens si considérables, n'ont pas été bâtis sous de si heureux auspices, & leurs Fondateurs n'ont pas rencontré sur la Seine & sur le Tybre les avantages, que nous avons trouvés sur le Micissipi, auprès duquel ces deux Rivieres ne sont que des Ruisseaux. Mais avant que de m'engager à vous parler de ce qui peut ici exciter votre curiosité, je vais, Madame, pour aller par ordre, reprendre mon Journal, où je l'ai interrompu.

(a) *Et Campos, ubi Troja fuit.*

1722. Janvier.

Miſſionnaires aux Natchez ſans fruit.

Je reſtai aux Natchez beaucoup plus lontems, que je ne m'y étois attendu, & ce fut l'abandon, où je trouvai les François par rapport aux ſecours ſpirituels, qui m'y retint juſqu'après Noël. La roſée du Ciel n'eſt pas encore tombée ſur ce beau Pays, qui plus qu'aucun autre, peut ſe vanter d'avoir en partage la graiſſe de la terre. Feu M. d'Iberville y avoit deſtiné un Jéſuite (a), qui l'accompagnoit au ſecond voyage, qu'il fit à la Louyſiane, dans le deſſein d'établir le Chriſtianiſme dans une Nation, dont il ne doutoit pas que la converſion n'entraînât celle de toutes les autres; mais ce Miſſionnaire en paſſant par le Village des *Bayagoulas*, crut y trouver des diſpoſitions plus favorables à la Religion, & comme il ſongeoit à fixer ſa demeure parmi eux, il fut rappellé en France par des ordres ſupérieurs.

Dans la ſuite un Eccléſiaſtique (b) du Canada fut envoyé aux Natchez, & il y demeura aſſez lontems, mais il ne fit point de Proſélytes, quoiqu'il eût gagné les bonnes graces de la Femme-Chef, qui par conſideration pour lui donna ſon nom à un de ſes Fils. Ce Miſſionnaire ayant été obligé de faire un voyage à la Maubile, fut tué en chemin par des Sauvages, qui ne vouloient apparemment que profiter de ſon bagage, ainſi qu'il étoit déja arrivé à un autre Prêtre (c) du côté des Akanſas. Depuis ce tems-là toute la Louyſiane au-deſſous des Illinois eſt demeurée ſans Prêtre, ſi on en excepte *les Tonicas*, leſquels ont eu pendant pluſieurs années un

(a) Le P. Paul DU RU.
(b) M. de S. COSME.
(c) M. FOUCAULT.

1721. Janvier.

Eccléſiaſtique (*a*), qu'ils aimoient, qu'ils eſtimoient, qu'ils ont même voulu faire leur Chef, & qui cependant n'a pû perſuader à un ſeul d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Les François dépourvûs de ſecours ſpirituels.

Mais comment ſongeroit-on à prendre des meſures pour la converſion des Infidéles, tandis que les Domeſtiques mêmes de la Foi ſont preſque tous ſans Paſteurs. J'ai déja eu l'honneur de vous dire, Madame, que le Canton des Natchez étoit le plus peuplé de la Colonie; cependant il y avoit cinq ans qu'aucun François n'y avoit entendu la Meſſe, ni même vû un Prêtre. Je m'apperçus bien à la vérité que la privation des Sacremens avoit produit dans la plûpart cette indifférence pour les exercices de la Religion, qui en eſt le plus ordinaire effet; toutefois pluſieurs me témoignerent beaucoup d'empreſſement de profiter de l'occaſion de mon voyage pour mettre ordre aux affaires de leur conſcience, & je crus qu'il étoit de mon devoir de ne me pas faire prier pour leur procurer cette conſolation.

La premiere propoſition, que l'on me fit, ce fut de vouloir bien marier en face de l'Egliſe des Habitans, qui en vertu d'un contrat civil, dreſſé en préſence du Commandant & du Commis principal, habitoient enſemble, ſans aucun ſcrupule, alléguant auſſi bien que ceux, qui avoient autoriſé ce concubinage, la néceſſité de peupler le Pays, & l'impoſſibilité d'avoir un Prêtre. Je leur repréſentai qu'il y en avoit aux Yaſous & à la Nouvelle Orleans, & que la choſe valoit bien la peine de faire le voyage; on me ré-

(*a*) M. DAVION.

1722. Janvier.

pondit que les Contractans n'étoient en état ni de s'éloigner, ni de fournir à la dépense nécessaire pour faire venir un Prêtre. Enfin le mal étoit fait; il n'étoit plus question que d'y remédier, & je le fis. Je confessai ensuite tous ceux, qui se présenterent, mais le nombre n'en fut pas aussi grand, que je l'avois espéré.

Départ des Natchez.

Rien ne me retenant plus aux Natchez, j'en partis le vint-six de Décembre assez tard, accompagné de M. DE PAUGER, Ingénieur du Roi, qui visitoit la Colonie pour examiner les endroits, où il étoit à propos de construire des Forts. Nous fîmes quatre lieuës, & nous campâmes sur le bord d'une petite Riviere, que nous rencontrâmes à gauche, nous nous rembarquâmes le lendemain deux heures avant le jour, avec un vent contraire assez fort. Le Fleuve fait en cet endroit un circuit de quatorze lieuës, & à mesure que nous tournions, le vent tournoit avec nous, réfléchi par les terres & par les Isles, que nous trouvâmes en grand nombre, de sorte que nous l'eûmes tout le jour dans le nez. Nous ne laissâmes pourtant pas de faire encore dix lieuës; & nous entrâmes dans une autre petite Riviere, qui est sur la même main gauche. Toute la nuit nous entendîmes un fort grand bruit, & je ne doutai point que ce ne fût l'effet du vent, qui s'étoit renforcé, mais on m'assûra que la Riviere avoit été fort tranquille, & que le bruit, qui m'avoit éveillé, avoit été causé par des Poissons, qui battoient l'eau de leur queuë.

Description du Village des *Tonicas*.

Le vint-huit, après avoir fait deux lieuës, nous arrivâmes à la Riviere des *Tonicas*, qui

ne paroît d'abord qu'un ruisseau ; mais à une portée de fusil de son embouchure elle forme un très-joli Lac. Si le Fleuve continuë à se jetter, comme il fait de l'autre côté, tout cet endroit deviendra inabordable. La Riviere des Tonicas prend sa source dans le Pays des *Tchactas*, & son cours est fort embarrassé de Rapides. Le Village est au-delà du Lac sur un terrein assez élevé ; cependant on assûre que l'air y est mauvais, ce que l'on attribuë à la qualité des eaux de la Riviere ; mais je croirois plutôt que cela vient de ce que ces eaux croupissent dans le Lac. Ce Village est bâti en rond autour d'une très-grande Place, sans enceinte, & médiocrement peuplé. 1722. Janvier.

La Cabanne du Chef est fort ornée en dehors pour une Cabanne de Sauvage : on y voit des figures en relief, qui ne sont pas aussi mal faites, qu'on s'attend de les trouver. Le dedans est obscur, & je n'y remarquai que des coffres, qu'on m'assûra être remplis de hardes & d'argent. Ce Chef nous reçut très-poliment ; il étoit vêtu à la Françoise, & n'étoit nullement embarrassé dans cet habit. C'est de tous les Sauvages de la Louysiane celui, sur lequel nos Commandans comptent le plus : il aime notre Nation, & n'a pas lieu de se repentir des services, qu'il lui a rendus. Il négocie avec les François, ausquels il fournit des Chevaux & des Volailles, & il entend très-bien son commerce. Il a appris de nous à thésauriser, & il passe pour être fort riche. Il y a lontems qu'il ne paroît plus habillé en Sauvage, & il se picque même d'être toujours bien mis. Du Chef des Tonicas.

Les autres Cabannes de ce Village sont par- Etat de cette Nation.

1722. Janvier.

tie de figure quarée, comme celle du Chef, partie rondes, comme aux Natchez; la Place, sur laquelle elles donnent toutes, a environ cent pas de diamétre, & malgré un chaud étouffant, qu'il faisoit ce jour-là, les jeunes Gens se divertissoient à une espéce de truc assez semblable au nôtre. Il y a deux autres Villages de cette Nation peu éloignés de celui ci, & c'est tout ce qui reste d'un Peuple autrefois très nombreux. J'ai dit qu'ils avoient un Missionnaire, qu'ils aimoient beaucoup; j'ai appris qu'ils l'avoient chassé, il y a quelque tems, parce qu'il avoit brûlé leur Temple, qu'ils n'ont pourtant point rebâti, ni rallumé leur feu, preuve certaine de leur peu d'attachement à leur fausse Religion: ils rappellerent même bientôt le Missionnaire, mais ils écoutoient tout ce qu'il vouloit leur dire avec une indolence, qu'il n'a jamais pû vaincre, & il les a abandonnés à son tour.

De la Riviere Rouge.

Du fond du Lac, ou de la Baye des Tonicas, on pourroit, si l'on naviguoit avec des Canots d'Ecorces, faire un portage de deux lieuës, qui en épargneroient dix sur ce Fleuve; mais avec des Pirogues cela n'est point pratiquable Deux lieuës plus bas que la Riviere des Tonicas on laisse à main droite la Riviere rouge, ou *Rio Colorado*, à l'entrée de laquelle le fameux Ferdinand de Soto, le Conquerant de la Floride, termina ses jours & ses exploits, ou plutôt sa course vagabonde. Cette Riviere court Est & Ouest pendant quelque tems, puis tourne au Sud. Elle n'est guétes naviguable pour les Pirogues, que pendant quarante lieuës, après quoi on ne trouve plus que des Marais impratiquables. Son embou-

chure me parut avoir environ deux-cent toi- 1722.
ſes de large. Dix lieuës au-deſſus elle reçoit Janvier.
ſur la main droite la Riviere Noire, autrement appellée la Riviere des *Ouatchitas*, laquelle vient du Nord, & n'a preſque point d'eau pendant ſept mois de l'année.

Conceſſions mal placées.

On n'a pourtant pas laiſſé d'y placer pluſieurs Conceſſions, qui ſelon toutes les apparences n'y feront pas fortune; le motif de cet Etabliſſement eſt le voiſinage des Eſpagnols, qui de tout tems a été un appas funeſte à cette Colonie; dans l'eſpérance de trafiquer avec eux, on laiſſe en friche les meilleurs terreins du Monde. *Les Natchitoches* ſont établis ſur la Riviere Rouge, & nous avons jugé à propos de bâtir chez eux un Fort, pour empêcher les Eſpagnols de s'établir plus près de nous. Nous campâmes le vint-neuf un peu au-deſſous de l'embouchure de la Riviere Rouge dans une fort belle anſe.

Pointe coupée.

Le trentiéme, après avoir fait cinq lieuës, nous paſſâmes une ſeconde Pointe coupée: le Fleuve faiſoit en cet endroit-là un fort grand détour; des Canadiens, à force de creuſer un petit Ruiſſeau, qui étoit derriere une pointe, y ont fait entrer les eaux du Fleuve, leſquelles ſe répandant avec impétuoſité dans ce nouveau Canal, ont achevé de couper la pointe, & ont épargné aux Voyageurs quatorze lieuës de chemin. L'ancien lit eſt actuellement à ſec, & n'a d'eau, que dans le tems de l'inondation, preuve évidente que le Miciſſipi ſe jette ici du côté de l'Eſt, & c'eſt à quoi on ne ſçauroit faire trop d'attention, en s'établiſſant ſur l'une & ſur l'autre rive du Fleuve. On a depuis peu ſondé ce nouveau Canal, &

1722. Janvier.

on y a filé trente brasses de corde, sans trouver le fond.

Concession de Sainte Reyne, & celle de Madame de Mezieres.

Immédiatement au-dessous, & sur la même main gauche, nous vîmes les foibles commencemens d'une Concession, qui porte le nom de *Sainte Reyne*, & à la tête de laquelle sont MM. DE COETLOGON & KOLLI. Elle est située sur un terrein très-fertile, & où l'on n'a point à craindre le débordement du Fleuve; mais avec rien on ne fait rien, surtout quand les Hommes manquent au travail, & l'amour du travail aux Hommes; & c'est l'état, où nous parut cette Concession. Nous fîmes encore une lieuë ce jour-là, & nous gagnâmes la Concession de Madame DE MEZIERES, où la pluye nous arrêta tout le jour suivant. Quelques Huttes couvertes de feuillages de Lattaniers, & une grande Tente de coutil forment présentement cette Concession; on y attend des Hommes & des Marchandises de la Riviere Noire, où sont les Magasins, & qu'on ne veut pas abandonner. J'ai bien peur qu'en voulant faire deux Etablissemens à la fois, on ne les manque tous deux.

Le terrein, sur lequel on a commencé celui-ci, est fort bon, mais il faut bâtir à un quart de lieuë du Fleuve, derriere une Cypriere, dont le fond est marécageux, & dont on pourroit tirer parti en y semant du Ris, & en y faisant des Jardinages. Deux lieuës plus avant dans le Bois il y a un Lac de deux lieuës de circuit, dont les bords sont couverts de gibier, & qui fournira peut-être du poisson, quand on en aura exterminé les Caïmans, qui y fourmillent. J'appris en cet en-

droit quelques secrets, que je vais, Madame, vous donner pour le prix qu'ils m'ont coûté; car je n'ai pas le loisir d'en faire l'épreuve. 1722. Janvier.

Le Cyprès mâle porte en ce Pays une gousse, qu'il faut, dit-on, cueillir verte, & dans laquelle on trouve un baume souverain pour les coupures. Celui, qui distile du Copalme, a entr'autres vertus, celle de guérir de l'Hydropisie. La racine de ces grands Cotonniers, dont j'ai parlé ailleurs, & qu'on ne cesse point de trouver dans toute la route, que j'ai faite depuis le Lac Ontario, est un reméde assûré contre toutes sortes d'écorchures: il en faut prendre la pellicule intérieure, la faire bouillir dans l'eau, bassiner la playe de cette eau, & y mettre ensuite de la cendre de la pellicule même. Observations.

Le premier jour de l'année 1722 nous allâmes dire la Messe à trois lieuës de chez Madame de Mezieres dans une Concession très-bien placée, & qui appartient à M. DIRON D'ARTAGUETTE, Inspecteur Général des Troupes de la Louysiane. (a). On nous y apporta une Tortuë monstrueuse, & on nous assûra que ces Animaux venoient à bout de rompre une grosse barre de fer: si le fait est vrai, & je voudrois l'avoir vû pour le croire, il faut que la salive de ces Animaux soit un grand dissolvant: pour la jambe d'un Homme, je ne voudrois pas la risquer dans leur gueule. Ce qui est certain, c'est qu'avec celle, que je vis, il y avoit dequoi rassasier dix Personnes de bon appétit. Nous restâmes tout le jour dans cette Concession, qui n'est Concession de M. Diron.

(a) Il est mort depuis peu Lieutenant de Roi au Cap François de Saint Domingue.

1722. Janvier.

pas plus avancée que les autres, & qu'on appelle le *Bâton Rouge*.

Les Bayagoulas.

Le lendemain nous fîmes onze lieuës, & nous campâmes un peu au-dessous des *Bayagoulas*, que nous avions laissés à main droite, après y avoir visité les ruines de l'ancien Village, dont je vous ai parlé. Il étoit très-penplé il n'y a que vint ans; la petite Verole a fait périr une partie de ses Habitans, les autres se sont éloignés & dispersés, on n'en a même aucune nouvelle depuis plusieurs années, & on doute qu'il en reste une seule Famille Le terrein, qu'ils occupoient, est magnifique; MM. PARIS y ont une Concession, où l'on a planté à la ligne quantité de Mûriers blancs, & on y fait déja de fort belle Soye. On commence aussi à y cultiver avec succès le Tabac & l'Indigo. Si on travailloit partout de même, les Propriétaires des Concessions seroient bientôt plus que dédommagés de leurs avances.

Des Oumas & des Chetimachas.

Le troisiéme de Janvier nous arrivâmes vers les dix heures du matin au petit Village des *Oumas*, qui est sur la gauche, & où il y a quelques Maisons Françoises Un quart de lieuë plus avant dans les terres est le grand Village. Cette Nation nous est fort affectionnée. Le Micissipi commence à fourcher deux lieuës plus haut: il s'est creusé sur la droite, où sa pente le porte toujours, un Canal, qu'on appelle *la Fourche des Chetimachas* (a), & qui avant de porter ses eaux à la Mer, forme un Lac assez grand. La Nation des Chetimachas est presqu'entierement détruite, le peu, qui en reste, est Esclave dans la Colonie.

(a) Ou *Sitimachas*.

Nous fîmes encore ce jour là six lieuës au-delà des Oumas, & nous allâmes passer la nuit sur le ... emplacement, où l'on avoit établi la Concession de M. le Marquis D'ANCENIS (a), qu'un incendie du Magasin Général, & plusieurs autres accidens arrivés coup sur coup ont réduite à rien. Les *Colapissas* y avoient formé un petit Village, qui n'a pas subsisté lontems Le quatriéme nous arrivâmes avant midi au grand Village des Colapissas. C'est le plus beau de la Louysiane, toutefois on n'y compte que deux-cent Guerriers, qui ont la réputation d'être fort braves. Leurs Cabannes ont la figure d'un Pavillon, comme celle des Sioux, aussi n'y fait-on du feu que rarement. Elles ont une double couverture; celle du dedans est un tissu de feuilles de Latanniers, celle du dehors est composée de Nattes. 1722. Janvier. Des *Colapissas*.

La Cabanne du Chef a trente-six pieds de diamétre : je n'en avois pas encore vû de si grande ; car celle du Soleil des Natchez n'en a que trente. Dès que nous parûmes à la vûë de ce Village, on y batit la quaisse, & nous fûmes à peine débarqués, qu'on vint me complimenter de la part du Chef. Je fus assez surpris en avançant vers le Village, de voir le Tambour vêtu d'une longue robe partie rouge, & partie blanche avec les manches rouges du côté du blanc, & blanches du côté du rouge. Je demandai l'origine de cet usage, & on me répondit qu'il n'étoit pas ancien ; qu'un Gouverneur de la Louysiane avoit fait présent d'un Tambour à ces Sauvages, qui ont toujours été nos Alliés fidéles, & que cette

(a) Aujourd'hui Duc DE BETHUNE.

1722. Janvier.

espece d'habit de Bedeau étoit de leur invention. Les Femmes sont ici mieux faites que celles du Canada, & leur maniere de s'habiller a aussi quelque chose de plus propre.

Concession de M. le Comte d'Artagnan.

L'après-dîner nous fîmes encore cinq lieuës, & nous nous arrêtâmes aux *Cannes brûlées*, où la concession de M. le Comte D'ARTAGNAN a une Habitation, qui doit lui servir d'entrepôt, si elle n'a pas le sort de presque toutes les autres Cette Habitation est sur la gauche, & le premier objet, qui se présenta à ma vûë, fut une grande Croix élevée sur le bord du Fleuve, autour de laquelle on chantoit actuellement les Vêpres. C'est le premier endroit de la Colonie, depuis les Illinois, où j'aye trouvé cette marque de notre Religion. Deux Mousquetaires, MM. D'ARTIGUIERE, & DE BE'NAC (*a*) sont les Directeurs de cette Concession, & c'étoit M. de Benac, qui avoit la direction de l'Habitation des Cannes brûlées, avec M. CHEVALIER, Neveu du Maître de Mathématiques des Pages du Roi. Ils n'avoient point de Prêtre, & ce n'étoit pas leur faute : on leur en avoit donné un, dont ils ont été obligés de se détaire, parce que c'étoit un Yvrogne, & qu'ils ont bien jugé qu'un mauvais Prêtre est plus capable de faire du mal dans un nouvel Etablissement, où il n'a point de Supérieur, qui veille sur sa conduite, qu'on n'en peut tirer de service.

Des Taensas.

Entre les Colapissas & les Cannes brûlées on laisse à main droite le Terrein, où étoient autrefois les *Taensas*, qui du tems de M. de la Sale faisoient une grande figure dans ce

(*a*) Ce Dernier est présentement Capitaine dans les Troupes de la Louysiane.

1722. Janvier.

Pays-ci, & qui ont entierement diſparu depuis quelques années. C'eſt le plus bel endroit, & le meilleur Terroir de la Louyſiane. M. de Meuſe, à qui il a été concedé, n'y a encore rien fait: il y entretient néanmoins un Directeur, qui n'a ni Hommes, ni Marchandiſes.

Des Chapitoulas.

Le cinquiéme nous nous arrêtâmes pour dîner à un endroit, qu'on appelle *les Chapitoulas*, & qui n'eſt éloigné que de trois lieuës de la Nouvelle Orleans, où nous arrivâmes à cinq heures du ſoir. Les Chapitoulas & quelques Habitations voiſines ſont en très-bon état; le Terrein en eſt fertile, & il eſt tombé entre les mains de Gens habiles & laborieux. C'eſt le ſieur du Breuil & trois Freres Canadiens, nommés *Chauvins:* ceux-ci n'y ont apporté que leur induſtrie, laquelle s'eſt perfectionnée par la néceſſité de travailler pour ſubſiſter. Ils n'ont point perdu de tems, ils ne ſe ſont épargnés en rien, & leur exemple eſt une leçon pour ces Fainéans, dont la miſere décrie mal-à-propos un Pays, qui peut rendre au centuple tout ce qu'on y ſémera.

Je ſuis, &c.

TRENTE-DEUXIE'ME LETTRE.

Voyage de la Nouvelle Orleans à l'embouchure du Micissipi, description de ce Fleuve jusqu'à la Mer. Réflexions sur les Concessions.

A l'Isle Toulouse, ou de la Balise, ce 26 de Janvier, 1722.

MADAME,

1722. Janvier.

Remarques sur la situation de la Nouvelle Orleans.

LES Environs de la Nouvelle Orleans n'ont rien de fort remarquable. Je n'ai pas trouvé cette Ville aussi bien située qu'on me l'avoit dit : d'autres pensent autrement, voici les raisons, sur quoi ils se fondent ; je vous exposerai ensuite les miennes. La premiere est qu'à une lieuë de-là, en tirant au Nord Est, on a découvert une petite Riviere, qu'on a nommée *le Bayouc de Saint Jean* (*a*), laquelle au bout de deux lieuës se décharge dans le Lac Pontchartrain, qui communique à la Mer ; par ce moyen, dit on, il est aisé d'entretenir un Commerce sûr entre la Capitale, & la Maubile, le Biloxi, & tous les autres Postes, que nous occupons près de la Mer. La seconde est qu'au dessous de la Ville, le Fleuve fait un très-grand détour, qu'on a nommé *le détour aux Anglois*, lequel peut causer un retardement, qu'on a jugé très-avantageux pour éviter une surprise.

Ces raisons sont spécieuses, mais elles ne

(*a*) *Bayouc* en Langue Sauvage veut dire *Ruisseau*.

1722. Janvier.

me paroiſſent pas ſolides ; car en premier lieu, ceux-mêmes, qui ont ainſi raiſonné, ſuppoſoient que l'entrée du Fleuve ne pouvoit recevoir que de petits Bâtimens : or dans cette ſuppoſition qu'a-t'on à craindre de la ſurpriſe, pour peu que la Ville ſoit fortifiée, comme je ſuppoſe à mon tour qu'elle le ſera bientôt ? Viendra-t'on l'attaquer avec des Chaloupes, ou avec des Bâtimens, qui ne peuvent point porter de Canons ? D'ailleurs, en quelque endroit que la Ville ſoit placée, l'embouchure du Fleuve ne doit-elle pas être défendue par de bonnes Batteries, & par un Fort, qui donneront au moins le tems d'être averti, & de ſe tenir prêts à recevoir les Ennemis ? En ſecond lieu, quelle néceſſité d'avoir cette communication, qui ne peut être que par le moyen des Chaloupes, avec des Poſtes, qu'on ne pourroit pas ſecourir, s'ils étoient attaqués ; dont réciproquement on ne pourroit tirer que de foibles ſecours, & qui ne ſont bons à rien pour la plûpart ? J'ajoûte que quand il faut faire remonter à un Vaiſſeau le détour aux Anglois, il faut d'un moment à l'autre changer de vent, ce qui peut les arrêter des ſemaines entieres pour faire ſept ou huit lieuës.

Peu de profondeur du Pays au deſſous de la Nouvelle Orleans.

Un peu au-deſſous de la Nouvelle Orleans, le terrein commence à n'avoir pas beaucoup de profondeur des deux côtés du Micifſipi, & cela va toujours en diminuant juſqu'à la Mer. C'eſt une pointe de terre, qui ne paroît pas fort ancienne ; car pour peu qu'on y creuſe, on y trouve l'eau, & la quantité de battures & de petites Iſles, qu'on a vû ſe former depuis vint ans à toutes les embouchures du Fleuve, ne laiſſe aucun doute que cette lan-

1722. Janvier.

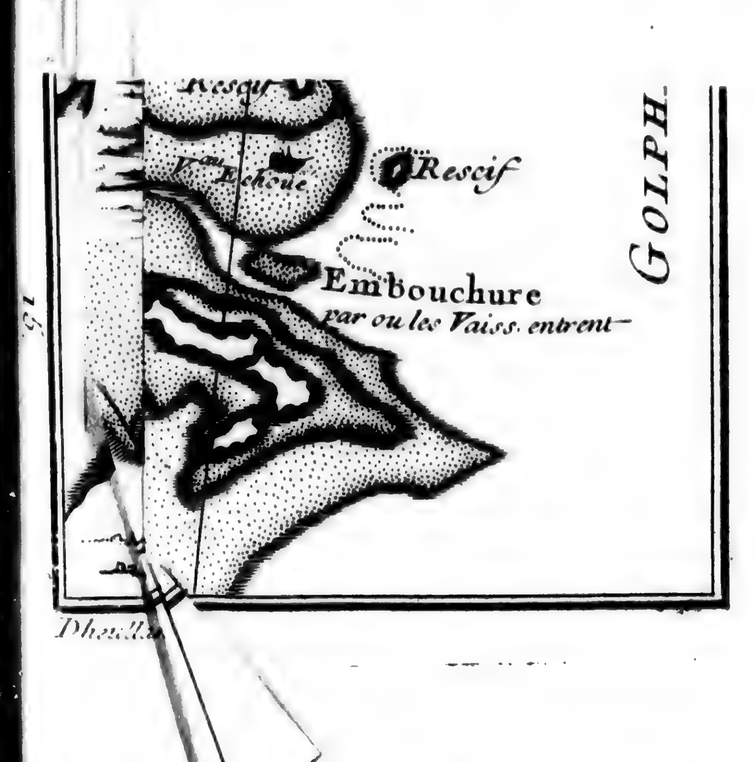
gue de terre ne soit formée de la même maniere. Il paroît certain, que quand M. de la Sale descendit le Micissipi jusqu'à la Mer, l'embouchure de ce Fleuve n'étoit pas telle, qu'on la voit aujourd'hui.

Changemens arrivés à l'embouchure du Fleuve.

Plus on approche de la Mer, plus ce que je dis devient sensible: la Barre n'a presque point d'eau dans la plûpart de ces petites issuës, que le Fleuve s'est ouvertes, & qui ne se sont si fort multipliées, que par le moyen des Arbres, qui y sont entraînés avec le courant, & dont un seul arrêté par ses branches, ou par ses racines dans un endroit, où il y a peu de profondeur, en arrête mille. J'en ai vû à deux-cent lieuës d'ici des amas, dont un seul auroit rempli tous les Chantiers de Paris. Rien alors n'est capable de les détacher, le limon, que charie le Fleuve, leur sert de ciment, & les couvre peu à peu; chaque inondation en laisse une nouvelle couche, & après dix ans au plus les Cannes & les Arbrisseaux commencent à y croître. C'est ainsi que se sont formées la plûpart des Pointes & des Isles, qui font si souvent changer de cours au Fleuve.

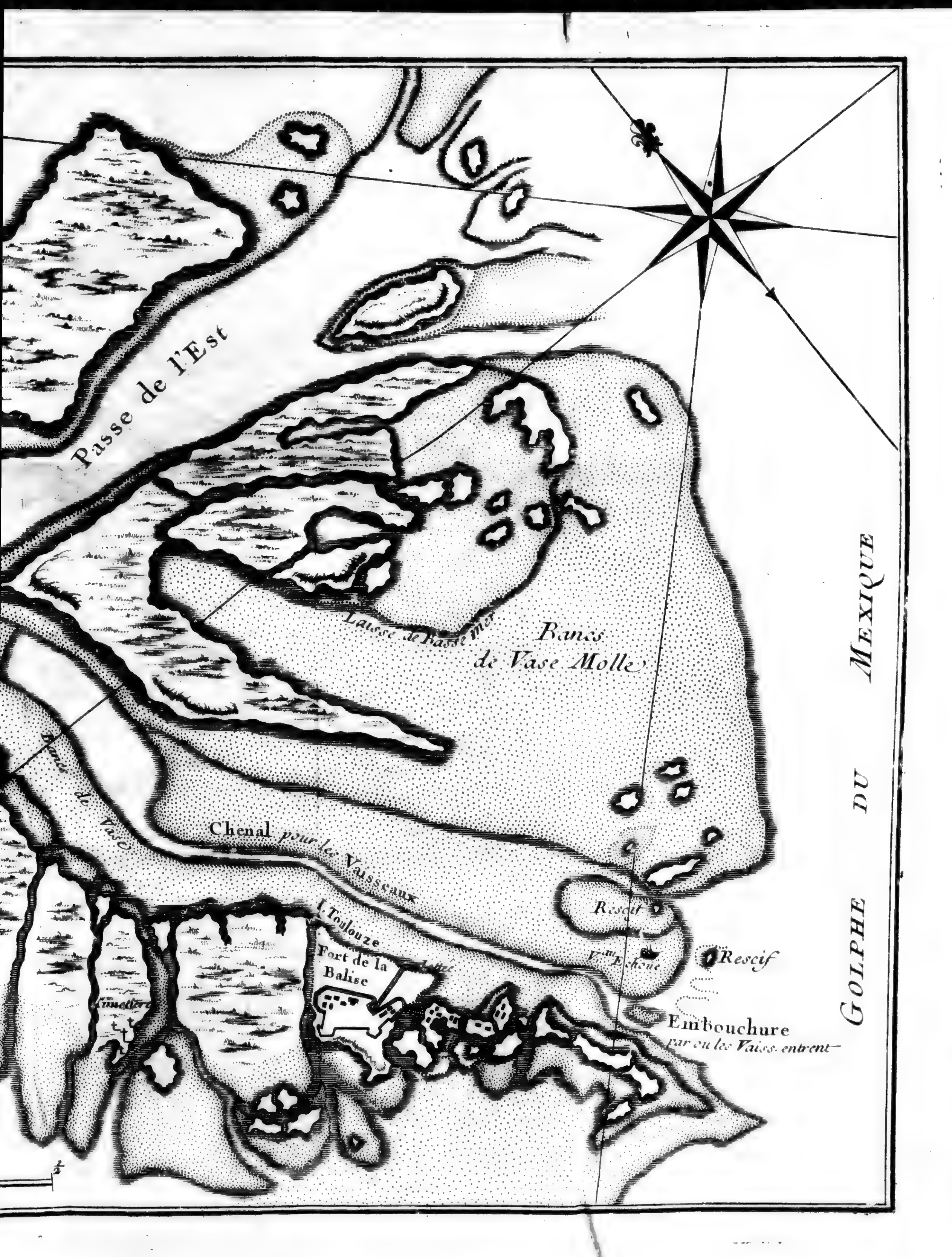
Départ de la Nouvelle Orleans.

Je n'ai rien à ajoûter à ce que je vous ai dit au commencement de la Lettre précédente, de l'état présent de la nouvelle Orleans. L'idée la plus juste, que vous puissiez vous en former, est de vous figurer deux cent Personnes, qu'on a envoyées pour bâtir une Ville, & qui sont campées au bord d'un grand Fleuve, où ils n'ont songé qu'à se mettre à couvert des injures de l'air, en attendant qu'on leur ait dressé un Plan, & qu'ils ayent bâti des Maisons. M. de Pauger, que j'ai encore l'hon-


V. au Echoüé
Rescif
Embouchure
par ou les Vaiss. entrent
GOLPH

CARTE DES EMBOUCHURES DU MISSISSIPI

Sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine.
Par N.B. Ingr. de la Marine.
1744



Passe de l'Est
Lausse de Basse mer
Bancs
de Vase Molle
Chenal pour les Vaisseaux
I. Toulouze
Fort de la
Balise
Rescif
Rescif
Embouchure
par ou les Vaiss. entrent
GOLPHE DU MEXIQUE

neur d'accompagner, vient de me montrer un Plan de sa façon : il est fort beau & fort régulier ; mais il ne sera pas aussi aisé de l'exécuter, qu'il l'a été de le tracer sur le papier. Nous partîmes le vint-deux de Juillet pour nous rendre au Biloxi, où est le Quartier général. Entre la Nouvelle Orleans & la Mer, il n'y a point de Concessions ; elles auroient trop peu de profondeur, mais seulement de petites Habitations particulieres, & des Entrepôts pour les grandes Concessions.

Des *Chacuachas*.

Derriere une de ces Habitations, qui est sur la droite, immédiatement au-dessous du Détour aux Anglois, on voyoit il n'y a pas lontems un Village de *Chaouachas*, dont j'ai visité les ruines. Je n'y trouvai d'entier que la Cabanne du Chef, qui ressembloit assez à une Maison de nos Paysans de France, avec cette seule différence, qu'elle n'avoit point de fenêtres. Elle étoit construite de branches d'Arbres, dont les vuides étoient remplis de feüilles de Lataniers ; la couverture étoit de même structure. Ce Chef est très-absolu, comme le sont tous ceux de la Floride ; il ne chasse que pour son plaisir, car ses Sujets sont obligés de lui faire part de leur Gibier. Son Village est présentement de l'autre côté du Fleuve, une demie lieuë plus bas, & les Sauvages y ont transporté jusqu'aux ossemens de leurs Morts.

Un peu au-dessous de leur nouvelle demeure la Côte est beaucoup plus élevée, que par tout ailleurs, & il me paroît que c'est là, qu'il falloit placer la Ville. Elle n'y seroit qu'à vint lieuës de la Mer, & avec un vent de Sud, ou de Sud-Est médiocre, un Navire

1722. Janvier.

y monteroit aiſément en quinze heures. Le ſoir du vint-troiſiéme nous quittâmes la Chaloupe, qui nous avoit amenés juſques-là, & nous nous embarquâmes dans un Brigantin, ſur lequel nous nous laiſsâmes dériver toute la nuit. Le lendemain au point du jour nous avions paſſé un nouveau circuit, que fait le Fleuve, & qu'on appelle *le Détour aux Piakimines*.

Des paſſes du Micilſipi.

Nous nous trouvâmes peu de tems après au milieu des paſſes du Miciſſipi; il y faut manœuvrer avec bien de l'attention, pour ne pas être entraîné dans quelqu'une, d'où il ſeroit preſque impoſſible de ſe tirer. La plûpart ne ſont que des petits ruiſſeaux, & quelques-unes mêmes ne ſont ſéparées que par des hauts fonds preſque à fleur d'eau. C'eſt la barre du Miciſſipi, qui a ſi fort multiplié ces paſſes; car il eſt aiſé de concevoir par la maniere, dont j'ai dit qu'il ſe formoit tous les jours de nouvelles terres, comment le Fleuve cherchant à s'échaper par où il trouve moins de réſiſtance, ſe fait un paſſage, tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre: d'où il pourroit arriver, ſi l'on n'y prenoit garde, qu'aucune de ces iſſuës ne fût pratiquable pour les Vaiſſeaux. Le ſoir du vint-quatre nous moüillâmes au-delà de la Barre, vis-à-vis la Baliſe.

De l'Iſle Toulouſe, ou de la Baliſe.

Le vent contraire nous y retenant encore, nous voulumes mettre à profit ce retardement. Hier vint-cinq, qui étoit un Dimanche, je commençai par chanter une grand'-Meſſe dans l'Iſle, qu'on nommoit de *la Baliſe*, à cauſe d'une Baliſe, qu'on y avoit plantée pour la commodité des Navires. Je la benis enſuite, nous la nommâmes *Iſle Toulouſe*, &

nous chantâmes le *Te Deum*. Cette Iſle n'a guéres plus d'une demie lieuë de circuit, en y comprenant même une autre Iſle, qui en eſt ſéparée par une Ravine, où il y a toujours de l'eau. D'ailleurs elle eſt très-baſſe, excepté un ſeul endroit, où l'inondation ne monte jamais, & où il y a aſſez d'eſpace, pour y conſtruire un Fort & des Magaſins. On pourroit y décharger les Vaiſſeaux, qui auroient de la peine à paſſer la Barre avec toute leur charge.

Salines.

M. de Pauger ſonda cet endroit avec l'aiguille de ſonde, & en trouva le fond aſſez dur, & de terre glaiſe, quoiqu'il en ſorte cinq ou ſix petites Sources, qui ne jettent pas beaucoup d'eau; mais cette eau laiſſe ſur la terre, où elle coule, un très-beau ſel. Quand le Fleuve eſt le plus bas, c'eſt-à-dire, pendant trois mois des plus grandes chaleurs de l'année, l'eau eſt ſalée autour de cette Iſle: dans le tems de l'inondation, elle eſt tout-à-fait douce, & le Fleuve conſerve ſa douceur une borne lieuë dans la Mer. Dans le reſte du tems on la trouve un peu ſaumatre, quand on a paſſé la Barre. Ainſi c'eſt une pure fable, que ce qu'on a débité, que pendant vint lieuës le Micíſſipi ne mêle point ſes eaux avec celles de la Mer.

De la principale embouchure du Micíſſipi.

Nous paſsâmes le reſte du jour M. de Pauger & moi, avec le Pilote Kerlaſio, qui commandoit le Brigantin, à ſonder & à relever la ſeule embouchure du Fleuve, qui ſoit navigable; & voici au juſte nos obſervations ſur l'état, où nous l'avons trouvée, car je ne réponds point des changemens, qui pourroient y arriver. Elle court Nord-Oueſt

1722. Janvier.

& Sud-Est l'espace de trois cent toises en montant de la pleine Mer jusqu'à l'Isle Toulouse, vis-à-vis de laquelle il y a trois petites Isles, qui n'ont point encore d'herbes, quoiqu'elles soient assez hautes. Dans tout cet intervale, sa largeur est de deux cent cinquante toises, sa profondeur de dix huit pieds au milieu, fond de vase molle : mais il faut y naviger la sonde à la main, quand on n'est pas pratique.

De-là en remontant, on fait encore le Nord-Ouest l'espace de quatre cent toises, au bout desquelles il y a encore quinze pieds d'eau, même fond : & il est à observer que par-tout là l'ancrage est sûr, & qu'on y est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du Sud, & du Sud-Est, qui pourroient, quand ils sont violens, faire chasser les Navires sur leurs ancres, mais sans danger, parce qu'ils iroient échouer sur la Barre, qui est aussi de vase molle : on fait ensuite le Nord-Ouest, quart de Nord-Est pendant cinq cent toises. C'est-là proprement la Barre, douze pieds d'eau, moyenne profondeur, encore faut-il y manœuvrer avec attention, car on y rencontre des Bancs, cette Barre a deux cent cinquante toises de large entre des terres basses, & couvertes de roseaux.

Autres passes. Dans la *passe de l'Est*, qui est immédiatement au-dessus, on fait l'Ouest en plein pendant une lieuë : elle a deux cent cinquante toises de largeur, & depuis quatre jusqu'à quinze pieds de profondeur. Puis tout à coup on ne trouve plus de fond. En reprenant la grande passe au sortir de la Barre, on fait encore le Nord-Ouest l'espace de trois cent toi-

ses, & on y a toujours quarante-cinq pieds d'eau. On laisse à droite la *passe à Sauvole*, par où les Chaloupes peuvent aller au Biloxi, en faisant le Nord : elle a pris son nom d'un Officier, que M. d'Iberville établit Commandant de la Colonie, en retournant en France.

1722. Janvier.

Il faut ensuite retourner à l'Ouest, quart Nord-Ouest, pendant cinquante toises, & dans une maniere de Baye, qu'on laisse à gauche, au bout de cet espace, il y a trois passes, une au *Sud Sud-Est*, une autre au *Sud*, & la troisiéme à l'*Ouest Sud-Ouest*. Cette Baye n'a néanmoins que dix toises de profondeur, & vint de diamétre; mais ces passes ont peu d'eau. On continuë de suivre le même rhumb de vent, & au bout de cinquante autres toises il y a sur la même main une seconde Baye, qui a vint toises de diamétre, & cinquante de profondeur. Elle contient deux petits passes, d'où les Canots d'écorce auroient bien de la peine à se tirer, aussi ne les compte-t-on pas pour l'ordinaire.

De-là on tire à l'Ouest pendant l'espace de cinq cent toises, & on se trouve vis-à-vis de *la passe à la Loutre*. Elle est sur la main droite, & tournée au Sud-Sud-Est. Elle a cinq cent toises de large, mais il n'y peut entrer que des Pirogues. Ensuite on tourne au Sud-Ouest pendant vint toises; on revient à l'Ouest pendant trois cent, puis à l'Ouest, quart de Nord-Ouest, l'espace de cent : à l'Ouest-Nord-Ouest autant, au Nord-Ouest huit cent ; alors on trouve à gauche *la passe du Sud*, laquelle a deux cent cinquante toises de large, neuf brasses d'eau à son entrée du côté

1722. Janvier.

du Fleuve, & deux pieds ſeulement à ſa ſortie dans la Mer.

Deux cent cinquante toiſes plus loin eſt *la paſſe du Sud-Oueſt*, même largeur à peu près; jamais moins de ſept à huit pieds d'eau. Par ce travers le Pays commence à n'être plus ſi marécageux, mais il eſt noyé pendant quatre mois de l'année. Il eſt borné à gauche par une ſuite de petits Lacs, qui ſont au bout de celui des Chetimachas, & à droite, par *les Iſles de la Chandeleur* : on croit qu'entre ces Iſles il y a paſſage pour les plus grands Navires, & qu'il ſeroit aiſé d'y faire un très-bon Port. De grandes Barques peuvent remonter de la Mer juſqu'au Lac des Chetimachas, & rien n'empêche d'y aller couper les plus beaux Chênes du monde, dont toute cette Côte eſt couverte.

Moyen de creuſer la principale paſſe.

Je ſerois auſſi d'avis qu'on bouchât toutes les paſſes, à l'exception de la principale, & rien ne ſeroit plus aiſé ; il n'y auroit qu'à y faire entrer les Arbres flotans, dont le Fleuve eſt preſque toujours couvert. Il arriveroit delà en premier lieu que le Fleuve ne ſeroit abordable, même aux Barques & aux Canots, que par un côté, ce qui mettroit la Colonie à l'abri des ſurpriſes ; en ſecond lieu, que toute la force du courant du Fleuve étant réunie, ſon unique embouchure ſe creuſeroit d'elle-même auſſi-bien que la Barre. Je fonde cette conjecture ſur ce qui eſt arrivé aux deux Pointes coupées, dont je vous ai parlé. Il n'y auroit plus alors qu'à entretenir le Canal, & à empêcher que les Arbres flottans n'y cauſent aucun embarras, ce qui ne me paroît pas bien difficile.

1722. Janvier.

Largeur du Fleuve entre les passes.

Pour ce qui est de la largeur du Fleuve entre les passes, c'est-à-dire, pendant les quatre lieuës qu'il y a de l'Isle Toulouse à la passe du Sud-Ouest, elle n'est jamais plus que de cinquante toises : mais immédiatement au-dessus de cette passe, le Micissipi reprend insensiblement sa largeur ordinaire, qui n'a jamais moins d'un mille, & rarement plus de deux milles. Sa profondeur va aussi toujours en augmentant depuis la Barre, ce qui est le contraire de tous les autres Fleuves, qui sont ordinairement plus profonds à mesure qu'ils approchent de la Mer.

Ce seroit ici, Madame, le lieu de vous entretenir sur ce qui a fait échouer ces nombreuses Concessions, qui ont fait tant de bruit en France, & sur lesquelles tant de personnes avoient fondé les plus grandes espérances ; mais j'aime mieux remettre cela à notre premiere entrevuë, & me borner présentement à vous faire part des réflexions, que j'ai faites sur la maniere de s'établir en ce Pays, si le mauvais succès de tant d'efforts & d'avances inutiles n'en dégoûte pas notre Nation.

Où il faudroit placer les Habitations.

Il me paroît que ce n'est point sur le bord du Fleuve, qu'il faudroit placer les Habitations ; mais je voudrois qu'on les reculât au moins d'un quart de lieuë, ou même d'une demie lieuë. Je n'ignore pas qu'il est possible de se garantir des débordemens ordinaires par de bons Fossés ; mais je trouve que c'est une grande incommodité que de se loger sur un terrein, où, pour peu que l'on creuse, on trouve l'eau d'abord : par conséquent l'on ne peut avoir ni Cellier ni Cave. Je pense même qu'on gagneroit beaucoup en abandon-

1722. Janvier.

nant le champ libre à l'inondation annuelle du Fleuve ſurtout le terrein, qui n'eſt pas bien ſec, & ce terrein ne reſteroit pas inutile.

Le limon, qui y demeure, quand les eaux ſe ſont retirées, le renouvellent & l'engraiſſent; on pourroit en employer une partie en pâturages, on ſemeroit ſur l'autre du Ris, des Légumes, & généralement tout ce qui demande des terres graſſes & moüillées. Avec le tems ſur les deux Rives du Miciſſipi on ne verroit plus que des Jardins, des Vergers & des Prairies, qui ſuffiroient pour nourrir le Peuple, & fourniroient même la matiere d'un commerce utile avec nos Iſles, & les autres Colonies voiſines. Enfin je crois pouvoir répondre, pour avoir mis pied à terre deux ou trois fois tous les jours, dans le tems que je deſcendois le Fleuve, que preſque par tout, à très-peu de diſtance des bords, on trouve des terreins élevés, où l'on pourroit bâtir ſur un fond ſolide, & où le Froment viendroit fort bien, quand on y auroit donné de l'air, en éclairciſſant les Bois.

Difficulté de naviger ſur le Fleuve.

Pour ce qui eſt de la navigation ſur le Fleuve, elle ſera toujours difficile, quand il s'agira de le remonter, à cauſe de la force du courant, qui oblige même à une grande attention en deſcendant, parce qu'il porte ſouvent ſur les pointes avancées, & ſur les battures. Ainſi pour y naviger ſûrement, il faut des Bâtimens, qui aillent à la voile & à la rame. D'ailleurs, comme il n'eſt pas poſſible de marcher la nuit, quand le tems eſt obſcur, ces voyages ſeront toujours fort longs & fort coûteux, du moins juſqu'à ce que les bords du Fleuve ſoient peuplés de proche en proche

dans

1722. Janvier.

dans toute l'étenduë du Pays, qui est entre les Illinois & la Mer.

D'où vient l'idée peu juste, qu'on a en France de ce Pay

Voilà, Madame, quel est ce Pays, dont on a tant parlé depuis quelques années, & dont si peu de personnes ont une idée juste. Nous n'avons pas été les premiers Européens à en reconnoître la bonté, & à le négliger: Ferdinand de Soto l'a parcouru pendant trois années entieres, & son Historien (a) n'a pû lui pardonner de n'y avoir point fait un Etablissement solide. » Où pouvoit-il aller, dit-il, pour trouver mieux? «

Enfin je n'ai encore oüi parler peu avantageusement de la Louysiane, qu'à trois sortes de personnes, qui ont été sur les lieux, & dont il est certain que le témoignage n'est nullement recevable. Les premiers sont les Marins, qui de la rade de l'Isle aux Vaisseaux, ou de l'Isle Dauphine, n'ont pû voir que cette Isle toute couverte d'un sable sterile, & la Côte plus sablonneuse encore du Biloxi, & se sont laissé persuader que l'entrée du Micissipi étoit impratiquable aux Navires d'une certaine grandeur, ou qu'il falloit faire cinquante lieuës dans ce Fleuve, pour y trouver un terrein, qu'on pût habiter. Ils auroient bien changé de sentiment, s'ils avoient pû se défier de ceux, qui leur tenoient ce langage, & pénétrer les motifs, qui les faisoient parler ainsi.

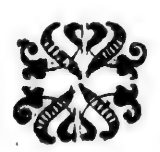
Les seconds sont des Misérables, qui chassés de France pour leurs crimes, ou leur mauvaise conduite, vraye ou supposée, ou qui, pour éviter les poursuites de leurs Créan-

(a) Garcilasso de la Vega, Histoire de la Conquête de la Floride.

1722. Janvier.

ciers, se sont engagés dans les Troupes & dans les Concessions. Les uns & les autres ne regardant ce Pays, que comme un lieu d'exil, tout les y rebute : rien ne les intéresse au progrès d'une Colonie, dont ils ne sont membres, que malgré eux, & ils s'embarrassent fort peu des avantages, qu'elle peut procurer à l'Etat : la plûpart même ne sont pas capables de les connoître.

Les troisiémes sont ceux, qui n'ayant vû que de la misere dans un Pays, pour lequel on a fait d'excessives dépenses, lui attribuent sans réfléxion ce qu'il faut uniquement rejetter sur l'incapacité, ou sur la négligence de ceux, qu'on avoit chargés de l'établir. Vous n'ignorez pas non plus les raisons, qu'on avoit euës de publier que la Louysiane possedoit dans son sein de grands trésors, & qu'elle nous approchoit des fameuses Mines de Sainte Barbe, & d'autres plus riches encore, dont on se flattoit de chasser aisément les Possesseurs : & parce que ces contes ridicules avoient trouvé créance dans l'esprit des Sots, au lieu de s'imputer à eux-mêmes l'erreur, où les avoit engagés leur folle crédulité, ils ont déchargé leur mauvaise humeur sur ce Pays, où ils n'ont rien trouvé de ce qu'on leur avoit promis. Je suis, &c.



TRENTE-TROISIE'ME LETTRE.

Description du Biloxi. De la Cassine, ou Apalachine. De la Cire de Myrthe, de la Maubile, des Tchactas, de la Baye Saint Bernard. Voyage du Biloxi à la Nouvelle Orleans par le Lac de Pontchartrain.

A bord de l'Adour, ce 5 Avril, 1722.

MADAME,

1722. Février. Arrivée au Biloxi.

Le vint-six, après avoir fermé ma Lettre, je m'embarquai, & nous appareillâmes, mais après avoir couru une bordée au Sud, le vent redevenu contraire nous força de retourner à notre mouillage, & nous y restâmes encore les deux jours suivans. Le vint-neuf nous levâmes l'ancre de bon matin, mais le vent étoit si foible, & la Mer si grosse, qu'en vint-quatre heures nous ne fîmes que quatorze lieuës, c'étoit la moitié du chemin, que nous avions à faire. Le trente nous n'eûmes ni le vent plus favorable, ni la Mer plus tranquille jusques vers les quatre heures du soir, qu'une pluye déchargea le tems, qui étoit fort embrumé, & calma la Mer: mais au bout d'une heure ou deux la brume recommença, & devint si épaisse, que ne voyant pas à nous conduire, nous prîmes le parti de moüiller l'ancre. Le lendemain la brume ne se dissipant point, nous nous mîmes dans la Chaloupe, M. de Pauger & moi, pour gagner la rade de

1722. Février.

l'Isle aux Vaisseaux : nous y visitâmes quelques Navires de France, & nous nous rendîmes vers les cinq heures du soir au Biloxi.

Description de la côte & de la rade.

Toute cette Côte est extrêmement platte ; les Vaisseaux Marchands n'en sçauroient approcher plus près, que de quatre lieuës, & les plus petits Brigantins de deux. Il faut même que ceux-ci s'éloignent, quand le vent vient du Nord, ou du Nord-Ouest, ou bien ils demeurent entierement à sec, comme il arriva la nuit même après que je fus débarqué. La rade est tout le long de l'Isle aux Vaisseaux, qui s'étend une petite lieuë de l'Est à l'Ouest, mais qui a très peu de largeur. A l'Est de cette Isle est *l'Isle Dauphine*, autrefois *l'Isle Massacre*, où il y avoit un Port assez commode, qu'un coup de vent ferma en deux heures, il y a un peu plus d'un an, en comblant de sable son entrée. A l'Ouest de l'Isle aux Vaisseaux sont tout de suite *l'Isle des Chats*, ou *de Bienville*, *l'Isle à Corne*, & les *Isles de la Chandeleur*.

Du Biloxi.

Ce qu'on appelle le *Biloxi* est la Côte de la Terre Ferme, qui est au Nord de la rade. Ce nom est celui d'une Nation Sauvage, qui étoit là autrefois, & qui s'est retirée vers le Nord-Ouest, sur les bords d'une petite Riviere, appellée *la Riviere des Perles*, parce qu'on y a pêché d'assez méchantes Perles. On ne pouvoit choisir un plus mauvais endroit, pour y établir le Quartier général de la Colonie : il ne peut ni recevoir aucun secours des Vaisseaux, ni leur en donner, pour les raisons, que j'ai dites. D'ailleurs, la rade a deux grands défauts, l'ancrage n'y est pas bon, & elle est pleine de vers, qui perdent

tous les Navires : la ſeule utilité, qu'on en peut tirer eſt de s'en ſervir à mettre à couvert les Vaiſſeaux d'un coup de vent, lorſqu'ils viendront pour reconnoître l'embouchure du Micissipi, laquelle n'ayant que des terres baſſes, il ſeroit dangereux d'en approcher dans un mauvais tems, ſans l'avoir reconnuë. 1722. Février.

Le Biloxi ne vaut pas mieux pour la terre, que pour la Mer. Ce n'eſt que du ſable, & il n'y croît guéres que des Pins & des Cédres. La *Caſſine*, autrement nommée *Apalachine*, y pouſſe auſſi par tout en abondance : c'eſt un très petit arbriſſeau, dont la feüille infuſée comme celle du Thé, paſſe pour un bon diſſolvant, & un excellent ſudorifique : mais ſa principale qualité eſt d'être diuretique. Les Eſpagnols en font un grand uſage dans toute la Floride ; c'eſt même leur boiſſon ordinaire. Elle commençoit à faire quelque fortune à Paris, lorſque j'en ſuis parti : mais nous étions dans un tems de mauvais augure pour les fortunes ; elles paſſoient auſſi rapidement, qu'elles étoient promptes. Je ſçai pourtant que bien des perſonnes, qui font uſage de l'Apalachine, s'en loüent beaucoup. De la Caſſine.

Il y en a de deux eſpeces, qui ne différent, que par la grandeur des feüilles. Celles de la grande eſpece ont plus d'un pouce de longueur, les autres ſont preſque de moitié plus petites. Leur figure & leur ſubſtance ſont à peu près comme celles des feüilles de Bouys, excepté qu'elles ſont plus arrondies par les extrémités, & d'un verd plus clair. Le nom d'Apalachine, que nous avons donné à cet Arbriſſeau, vient des *Apalaches*, Peuples de la Floride, de qui les Eſpagnols en ont appris

1722. Février.

l'usage, & voici la maniere de la préparer parmi les uns & les autres.

On met sur le feu dans un pot de terre une certaine quantité de feüilles, & on les y fait griller jusqu'à ce que la couleur en soit devenuë roussâtre; on y verse ensuite lentement de l'eau bouillante, jusqu'à ce que le pot soit plein. Cette eau prend la couleur des feüilles, & mousse quand elle est versée, comme de la bierre. On la prend la plus chaude, qu'il est possible, & les Sauvages se passeroient plutôt de manger, que d'en boire le soir & le matin; ils croiroient tomber malades, s'ils s'en abstenoient, & on prétend que les Espagnols de la Floride sont dans le même principe.

Une demie heure après qu'on l'a prise, on commence à la rendre, & cela dure une heure. Il est difficile de concevoir comment une boisson, qui ne fait presque que couler, peut-être aussi nourrissante, qu'on assûre qu'elle l'est: on comprend mieux qu'elle nettoye tout ce qui embarrasse le passage des urines, & cause les maux de reins. Quand les Sauvages veulent se purger, ils y mêlent de l'eau de Mer, & cela produit de grandes évacuations; mais si la dose d'eau de Mer étoit trop forte, ils en pourroient mourir, & cela n'est pas sans exemple. Je l'ai vû prendre en France sans tant de façon, & comme on fait le Thé, mais en doublant la dose, & en la faisant boüillir près d'un demi quart d'heure, & je ne doute pas qu'alors elle n'ait beaucoup d'effet.

De la Cire de Myrthe.

On trouve encore ici une espece de Myrthe à larges feüilles, que je sçavois déja être fort commune sur les Côtes de l'Acadie, & des

Colonies Angloiſes de ce Continent. Quelques uns lui donnent le nom de Laurier, mais ils ſe trompent ; ſa feüille a l'odeur du Myrthe, & les Anglois ne l'appellent point autrement que le *Myrthe à chandelle*. Cet Arbriſſeau porte une petite graine, qui dans le Printems eſt remplie d'une matiere gluante, laquelle étant jettée dans l'eau boüillante, y ſurnage, & devient une cire verte, moins graſſe, & plus friable, que celle des Abeilles, mais auſſi bonne à brûler. Le ſeul inconvénient, qu'on y a remarqué, eſt qu'elle ſe caſſe aiſément, mais on la pourroit mêler avec une autre cire extrêmement liquide, qu'on recueille dans les Bois des Iſles de l'Amérique, ce qui n'eſt pourtant néceſſaire, que ſuppoſé qu'on en voulût faire des Cierges. J'en ai vû des Bougies, qui donnoient une auſſi belle lumiere, & qui duroient autant que les nôtres. Nos Miſſionnaires du Voiſinage de l'Acadie y mêlent du ſuif, ce qui les rend ſujettes à couler, parce que le ſuif ne s'allie pas bien avec cette cire. Le ſieur ALEXANDRE, qui eſt ici au ſervice de la Compagnie en qualité de Chirurgien & de Botaniſte, n'y met rien du tout, & ſes bougies n'ont point ce défaut, la lumiere en eſt douce & fort claire, & la fumée, qui en ſort, quand on les a ſouflées, a une odeur de Myrthe fort agréable. Il eſpere même venir à bout de la blanchir, & il m'en a montré une maſſe, qui étoit plus qu'à demie blanche (a). Il prétend que ſi on lui donnoit cinq ou ſix Eſclaves de ceux, qui ſont les moins propres

1722. Février.

(a) On y a renoncé, dit-on, parce que cette Cire en blanchiſſant s'altere conſidérablement.

1722. Février.

aux travaux ordinaires, pour cueillir la graine dans la saison, il en feroit assez de cire pour en charger un Vaisseau tous les ans.

De la Maubile.

A treize ou quatorze lieuës du Biloxi, en tirant à l'Est, on trouve la Riviere de la Maubile, qui coule du Nord au Sud, & dont l'embouchure est vis-à-vis de l'Isle Dauphine. Elle prend sa source dans le Pays des Chicachas, & son cours est d'environ cent trente lieuës. Son lit est très-étroit, & elle serpente beaucoup, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit fort rapide : mais il n'y a guéres que les petites Pirogues, qui puissent la remonter, quand les eaux sont basses. Nous avons sur cette Riviere un Fort, qui a été lontems le Poste principal de la Colonie ; les terres n'y sont pourtant pas bonnes, mais on y étoit à portée de trafiquer avec les Espagnols, & c'étoit alors uniquement ce qu'on cherchoit.

On prétend qu'à quelques lieuës au delà du Fort, on a découvert une Carriere ; si cette découverte est réelle, & que la Carriere soit abondante, elle pourra bien empêcher l'abandonnement entier de ce Poste, que plusieurs Habitans commencent à quitter, ne pouvant se résoudre à cultiver plus lontems un terrein, qui ne répond pas aux peines, qu'ils prennent pour le faire valoir. Je ne crois pourtant pas qu'on se détermine aisément à évacuer le Fort de la Maubile, quand il ne serviroit qu'à entretenir dans notre Alliance les Tchactas, Peuple nombreux, qui nous font une barriere nécessaire contre les Chicachas, & contre les Sauvages voisins de la Caroline. Garcilasso de la Vega, dans son Histoire de la Floride, parle d'une Bourgade

appellée *Mauvilla*, laquelle a ſans doute donné ſon nom à la Riviere, & à la Nation, qui étoit établie ſur ſes bords. Ces Mauviliens étoient alors très-puiſſans ; à peine en reſte-t'il aujourd'hui quelques veſtiges. 1722. Février.

De la Baye S. Bernard.

On eſt préſentement occupé à chercher à l'Oueſt du Micîſſipi un endroit propre à faire un Etabliſſement, qui nous approche du Mexique, & on croit l'avoir trouvé à cent lieuës de l'embouchure du Fleuve, dans une Baye, qui porte tantôt le nom de Sainte Magdeleine, tantôt celui de Saint Louis, & plus communément celui de Saint Bernard. Elle reçoit pluſieurs Rivieres, dont quelques-unes ſont aſſez grandes, & c'eſt-là, que M. de la Sale prit terre, quand il eut manqué l'embouchure du Micîſſipi. On y a envoyé depuis peu un Brigantin pour la reconnoître, mais on y a trouvé des Sauvages, qui paroîſſent peu diſpoſés à nous recevoir, & qu'on n'a pas traités de maniere à les gagner. J'entends même dire que les Eſpagnols viennent de nous prévenir.

Il y a dans le vrai quelque choſe de plus preſſé, & de meilleur à faire, que cette Entrepriſe. Je ſçai que le Commerce eſt l'ame des Colonies, qu'elles ne ſont même utiles à un Royaume tel que le nôtre, que par cet endroit, & pour empêcher nos Voiſins de ſe rendre trop puiſſans ; mais ſi on ne commence point par la culture des Terres, le Commerce, après avoir enrichi quelques Particuliers, tombera bientôt, & la Colonie ne s'établira point. Le Voiſinage des Eſpagnols peut avoir ſon utilité, mais laiſſons-les s'approcher de nous tant qu'ils voudront, nous ne ſommes

1722. Mars.

point en état, & nous n'avons aucun besoin de nous étendre davantage. Ils sont assez pacifiques en ce Pays-ci, & ils n'y seront jamais assez forts pour nous y inquietter ; il n'est pas même de leur intérêt de nous chasser de ce Pays ; & s'ils ne comprennent pas encore, ils comprendront sans doute bientôt qu'ils ne sçauroient avoir de meilleure barriere, que la Louysiane, contre les Anglois.

Climat du Biloxi.

Les chaleurs étoient déja bien incommodes au Biloxi dès la mi-Mars, & je conçois que quand le Soleil a une fois embrasé le sable sur lequel on y marche, le chaud doit y être excessif. On dit en effet que sans la brise, qui s'éleve assez régulierement tous les jours, entre neuf & dix heures du matin, & ne tombe qu'avec le Soleil, il ne seroit pas possible d'y vivre. L'embouchure du Micissipi est par les vint-neuf dégrés de latitude, & la Côte du Biloxi par les trente : nous y eûmes dans le mois de Février quelques froids assez picquans, lorsque le vent souffloit du Nord & du Nord-Ouest, mais ils ne duroient pas ; ils étoient même quelquefois suivis de chaleurs assez vives, de tonnerres & d'orages, de sorte que le matin nous étions en hyver, & l'après-midi en Eté, avec quelques petits intervalles de Printems & d'Automne, entre deux. La brise vient ordinairement de l'Est ; quand elle vient du Sud, ce n'est qu'un vent réfléchi, lequel rafraîchit beaucoup moins, mais c'est toujours du vent, & quand il manque tout-à-fait, on ne respire point.

Départ du Biloxi.

Le vint-quatre de Mars je partis du Biloxi, où j'avois été arrêté par une jaunisse, qui me dura plus d'un mois, & je repris la route de

1722. Mars.

ſa Nouvelle Orléans, où je devois m'embarquer ſur une Flûte de la Compagnie, nommée l'*Adour*. Je fis ce voyage dans une Pirogue, & je n'en avois point encore fait de plus déſagréable. A cinq lieuës du Biloxi le vent d'Oueſt, qui en trois heures m'avoit amené juſques-là, fit place à un vent de Sud ſi violent, que je fus contraint de m'arrêter. J'avois eu à peine le tems de dreſſer ma Tente, qu'une pluye épouvantable, accompagnée de tonnerre, nous inonda.

Deux petits Bâtimens, qui étoient partis en même tems que moi, voulurent profiter du vent, qui leur fit faire bien du chemin en peu d'heures, & je regrettois fort de n'en pouvoir pas faire autant, mais j'appris bientôt que leur ſort avoit été plus digne de pitié que d'envie ; le premier fut dans un continuel danger du naufrage, & ſes Paſſagers arriverent à la Nouvelle Orleans plus morts que vifs. Le ſecond échoua à moitié chemin, & cinq Perſonnes ſe noyerent dans une Prairie, dont l'orage avoit fait un étang. Le vent dura toute la nuit avec la même violence, & la pluye ne ceſſa que le lendemain à midi. Elle recommença le ſoir, & continua juſqu'au jour avec le tonnerre.

Obſervation ſur cette côte.

Quand on range cette Côte à la vûë, elle paroît très-agréable, mais de plus près ce n'eſt pas la même choſe. C'eſt toujours un fond de ſable, comme au Biloxi, & on n'y trouve que de méchans Bois. J'y ai remarqué une eſpece d'ozeille, qui a le même goût que la nôtre, mais dont les feüilles ſont plus étroites, & qui cauſe, dit-on, la dyſenterie. Il y a auſſi dans ces Quartiers-là une eſpece de

1722. Mars.

Fresne, qu'on appelle *Bois d'amourette*, & dont l'écorce, qui est pleine de picquants, passe pour être un reméde souverain, & très-prompt contre le mal de dents.

Le vint six il plut tout le jour, & quoique la Mer fût calme, nous fîmes peu de chemin. Nous avançâmes un peu plus le vint-sept, mais la nuit suivante nous nous égarâmes autour de l'Isle aux Perles. Le lendemain nous allâmes camper à l'entrée du Lac Pontchartrain, ayant laissé peu de tems auparavant sur la droite la Riviere aux Perles, qui a trois embouchures. La séparation de ces trois branches se fait à quatre lieuës de la Mer, & c'est un peu au-dessus que les Biloxis se sont placés.

Du Lac de Pontchartrain.

Après midi nous traversâmes le Lac de Pontchartrain : cette traverse est de sept à huit lieuës, & à minuit nous entrâmes dans le Bayouc S. Jean. Ceux, qui les premiers naviguerent sur le Lac, le trouverent, dit on, tellement rempli de Caïmans, qu'ils ne pouvoient presque pas donner un coup d'aviron, sans en toucher quelqu'un. Ils y sont présentement très-rares, & nous en vîmes seulement quelques traces à notre campement, car ces Animaux font leurs œufs à terre. Après m'être un peu reposé à la sortie du Lac, je poursuivis mon chemin par terre, & j'arrivai avant le jour à la Nouvelle Orleans.

Difficulté de naviger sur le Fleuve en descendant.

1722. Avril.

Je n'y trouvai plus l'Adour, mais elle n'étoit pas loin, & je la joignis le lendemain premier Avril. L'inondation étoit dans son plein, par consequent le Fleuve beaucoup plus rapide, que je ne l'avois trouvé deux mois auparavant. D'ailleurs un Navire, sur-

tout une Flûte, ne se manie pas aussi aisément qu'un Traversier, & comme notre équipage n'étoit pas accoûtumé à cette navigation, nous eûmes bien de la peine à sortir du Fleuve. Le Navire entraîné tantôt sur un bord, & tantôt sur un autre, engageoit souvent ses vergues & ses manœuvres dans les Arbres, & il fallut plus d'une fois couper des manœuvres pour se tirer de cet embarras.

Ce fut bien pis encore, quand nous eûmes gagné les passes, car les courans nous entraînoient toujours dans la premiere avec une violence extrême. Nous nous enfournâmes même dans une des plus petites, & je ne conçois pas même encore comment nous pûmes nous en tirer. Nous en fûmes pourtant quittes pour un ancre, que nous y laissâmes; on en avoit déja perdu un deux jours auparavant, de sorte qu'il ne nous en restoit plus que deux. Un si fâcheux début ne laissa point de nous donner à penser, mais la jeunesse & le peu d'habileté de ceux, à qui on nous avoit confiés, nous inquiétoit encore davantage.

Le Navire mal commandé.

L'Adour est un très-joli Bâtiment, du port de trois-cent Tonneaux; cette Flûte étoit partie de France avec un bon Equipage, sous la conduite d'un Capitaine, qui sçavoit son métier, & d'un Lieutenant, dont on disoit aussi beaucoup de bien. Celui-ci étoit resté malade à Saint Domingue: le Capitaine, peu après son arrivée au Biloxi, se broüilla avec un des Directeurs de la Compagnie, qui le démonta. Pour remplacer ces deux premiers Officiers, on a jetté les yeux sur un jeune Maloin, qui est venu, il y a trois ans, à la Louysiane en qualité de Pilotin, ou apprentif

1722. Avril.

Pilote, & qui depuis ce tems-là est parvenu à commander un Traversier dans la rade du Biloxi, pour aller tantôt à la Maubile, & tantôt à la Nouvelle Orleans, y porter des provisions. Il paroît avoir tout ce qu'il faut pour devenir habile Homme; il aime son métier, & il s'y applique, mais nous nous passerions bien de voir son apprentissage, surtout dans une navigation, qui a de grandes difficultés.

Il a pour second l'Officier, qui est venu de France en qualité d'Enseigne, c'est encore un jeune Homme, fort propre à être Subalterne sous des Chefs expérimentés, qui ne lui laisseroient que le soin d'exécuter leurs ordres. Il seroit difficile de trouver un Matelot plus brave contre la tempête, qu'il a dès l'enfance affrontée dans les pénibles Pêches de Terre-Neuve, & deux ou trois naufrages, dont il s'est tiré heureusement lui ont inspiré une confiance, dont je serai fort surpris, si à la fin il n'est pas mauvais marchand.

Notre premier Pilote paroît un peu plus mûr, que ces deux Officiers, & l'on fait surtout bien valoir la connoissance, qu'il a du *Canal de Bahama*, qu'il a déja passé une fois. C'est cependant bien peu pour connoître ce passage le plus dangereux, qui soit dans les Mers de l'Amérique, & où l'on compte les naufrages par milliers. D'ailleurs je crains fort qu'un petit air suffisant, que je lui trouve, ne produise quelque effet funeste. Il a deux Subalternes, qui sont de bons Enfans; nous avons cinquante Matelots Bretons, un peu mutins, mais forts & vigoureux, presque tous ont été à la Pêche de la Moruë, & c'est

une bonne école : leurs Officiers-Mariniers me paroissent gens de tête & d'exécution. 1722. Avril.

Cependant, malgré tous les retardemens, dont je vous ai parlé, nous moüillâmes le deuxiéme au soir en de-çà de la Barre ; nous la passâmes le trois, & faute de vent, nous ne pûmes aller plus loin. Hier nous fûmes encore arrêtés tout le jour, & cette nuit nous avons essuyé une tempête de vent de Sud ; qui nous a fait remercier le Seigneur de n'avoir pas été en Mer si près de la Côte. J'espere, Madame, vous écrire dans peu de Saint Domingue, où notre Flûte va prendre une Cargaison de Sucre, qui y est toute prête. Je profite de l'occasion d'un Traversier, qui remonte à la Nouvelle Orleans, pour vous envoyer cette Lettre par un Vaisseau, qui doit aller en France en droiture.

Je suis, &c.

TRENTE-QUATRIE'ME LETTRE.

Voyage jusqu'au Canal de Bahama. Naufrage de l'Adour ; retour à la Louysiane le long de la Côte de la Floride : Description de cette Côte.

Au Biloxi, le cinquiéme de Juin, 1722.

MADAME,

JE vous avois promis de vous écrire incessamment de Saint Domingue. M'en voici après deux mois aussi loin, que j'en étois

1722. Avril.

alors ; le récit du triste évenement, qui m'a ramené dans cette Colonie, & qui n'a que trop justifié mes pressentimens, avec quelques observations sur un Pays, que je n'avois pas compté de parcourir, vont faire la matiere de cette Lettre. Je ne suis pas au reste autant à plaindre, que vous croyez. Je suis bien délassé de mes fatigues, j'ai couru de grands dangers, mais je m'en suis heureusement tiré ; le mal passé n'est que songe, & souvent un songe agréable.

L'Adour met à la voile.

Il y avoit une demie heure au plus, que j'avois fermé ma Lettre, lorsque le vent s'étant rangé au Nord-Ouest, nous appareillâmes. J'aurois crû que le respect dû au saint jour de Pâques auroit engagé le Capitaine à différer au lendemain, d'autant plus qu'il étoit midi passé ; mais il avoit peu de vivres, & un jour de retardement peut avoir des suites fâcheuses. Notre précipitation en a eû de plus funestes encore. Nous perdîmes bientôt la Terre de vuë, & au bout d'une heure, après avoir eu le plaisir de voir les eaux de la Mer & celles du Fleuve se mêler sans se confondre, nous n'apperçûmes plus aucune différence, & nous ne trouvâmes plus que de l'eau salée.

On me dira, peut-être, que nous avions quitté le droit Canal, & je conviens que cela étoit peut-être ; mais ce combat, que nous avions observé si près de l'embouchure, ne marque pas un Fleuve victorieux, qui s'ouvre un libre passage, & fait pendant vint lieuës la loy à l'Ocean. D'ailleurs, si ce fait étoit vrai, du moins dans le tems de l'inondation, où nous étions alors, comment au-

roit-on eu tant de peine à trouver l'embouchure du Fleuve ? La seule différence de la couleur des eaux l'auroit indiquée aux moins attentifs ? 1722. Avril.

A propos de cette couleur ; j'ai dit que le Micissipi, après sa jonction avec le Missoury, prenoit la couleur des eaux de cette Riviere, qui sont blanches : mais croiriez-vous bien, Madame, que de toutes les eaux, qu'on peut embarquer pour la provision des Vaisseaux, il n'y en a point, qui se conservent si lontems que celles-ci, sans se corrompre ? D'ailleurs, elles sont excellentes à boire, quand on les a laissé reposer dans des Jarres, au fond desquelles on trouve une espéce de tartre blanc, qui, selon toutes les apparences, sert également à leur donner la couleur, qu'elles ont, à les purifier, & à les conserver.

Observation sur l'eau du Micissipi.

Le douziéme à midi, après avoir essuyé pendant plusieurs jours des chaleurs excessives, & plus intolérables encore la nuit, que le jour, nous découvrîmes *le Cap de Sed*, qui est sur la Côte Septentrionale de l'Isle de Cuba, & fort élevé. Au Soleil couchant nous étions par son travers, nous mîmes le Cap à l'Est, & nous rangeâmes la Côte à la vûë ; le lendemain au point du jour nous étions vis-à-vis de la Havane : cette Ville est à dix-huit lieuës du Cap de Sed, & à moitié chemin on découvre une Montagne assez haute, dont le sommet est une espéce de platon : on l'appelle *la Table à Marianne*.

Description de la Côte Septentrionale de Cuba.

Deux lieuës plus loin que la Havanne, il y a sur la Côte un petit Fort, qui porte le nom *de la Hougue*, & de-là on commence à découvrir *le Pain de Matance*. C'est une Mon-

1722. Avril.

tagne, dont le ſommet a la forme d'un four, ou ſi l'on veut, d'un pain. Elle ſert à reconnoître la Baye de Matance, qui eſt éloignée de quatorze lieuës de la Havane. Le chaud augmentoit toujours, auſſi étions-nous ſur les confins de la Zone Torride : avec cela nous n'avions preſque point de vent, & nous n'avancions qu'à la faveur du courant, qui porte à l'Eſt.

Mauvaiſe manœuvre.

Le quatorziéme, vers les ſix heures du ſoir, on apperçut du haut du grand Mât la Terre de la Floride. Il n'eſt point de Navigateur prudent, qui à cette vûë, s'il n'a pas du moins ſix à ſept heures de jour à courir, ne revire de bord, & ne ſe ſoûtienne au large juſqu'au lendemain, n'y ayant point de parage au Monde, où il ſoit plus important de voir clair, à cauſe de la diverſité des courants, qu'il ne faut jamais ſe flatter de bien connoître. Nous avions l'exemple aſſez récent des Galions d'Eſpagne, qui y périrent il y a quelques années, pour n'avoir pas pris la précaution, que je viens de dire. Le Chevalier D'HERE, Capitaine de Vaiſſeau, qui les accompagnoit, fit tout ſon poſſible pour engager le Général de la Flotte à attendre le jour pour entrer dans le Canal : il n'y réuſſit pas, & ne jugea point à propos de ſe jetter avec lui dans le précipice.

Notre Capitaine, à qui on avoit donné ſur cela de bons avis, étoit bien réſolu d'en profiter : mais trop de docilité fit ſur lui le même effet, qu'avoit produit la préſomption du Général Eſpagnol. Son premier Pilote, qui ſe croyoit le plus habile Homme du monde, & ſon Lieutenant, qui ne ſçavoit douter de rien, furent d'avis de continuer la route, &

il n'eut pas la force de leur résister. Il proposa de faire au moins le Nord-Est, & la suite nous a montré que si son sentiment avoit prévalu, nous aurions échapé au naufrage. Mais il ne put obtenir que le Nord-Nord-Est, le Pilote assûrant que les courants portoient avec impétuosité à l'Est. Il disoit vrai, mais ce n'est que quand on est près des terres de ce côté-là, comme ils portent à l'Ouest de l'autre côté, où nous étions alors. 1722. Avril.

A sept heures la terre paroissoit encore assez éloignée, & on ne la pouvoit même découvrir que de la Hune ; mais au bout d'une demie heure, le tems s'étant couvert, un Matelot remarqua à la faveur des éclairs que l'eau avoit changé de couleur. Il en avertit, mais son avis fut reçû avec risée, on lui dit que c'étoit les éclairs, qui faisoient paroître l'eau blanche. Il ne se rebuta point, plusieurs de ses Camarades furent bientôt de son sentiment : on voulut encore se mocquer d'eux, mais ils crierent si haut, & ils étoient en si grand nombre, que le Capitaine fit jetter la sonde. Naufrage de l'Adour.

On ne trouva que six brasses d'eau ; l'unique parti sûr, qu'il y avoit à prendre, étoit de moüiller dans le moment, mais il n'y avoit point d'ancre paré. On vouloit revirer de bord, & peut-être qu'il en étoit encore tems, si on eût fait diligence ; mais on s'amusa à sonder de nouveau, & on ne trouva plus que cinq brasses. On jetta tout de suite une troisiéme fois la sonde, & il n'y en avoit plus que trois. Imaginez-vous, Madame, des Enfans, qui se voyant entraînés dans un précipice, sont uniquement attentifs à en connoître la

1722 profondeur, ſans prendre aucune meſure pour l'éviter.

Avril. Alors il s'éleva un bruit confus, chacun crioit à pleine tête, les Officiers ne pouvoient ſe faire entendre & deux ou trois minutes après le Navire échoüa, il ſurvint dans l'inſtant une eſpéce d'orage, & la pluye, qui ſuivit de près, fit tomber le vent : mais il ſe releva bientôt, ſe rangea au Sud, & devint plus fort qu'auparavant. Le Navire commença auſſi-tôt à talonner ſur ſon gouvernail ; on craignit avec raiſon que le grand Mât, qui à chaque ſecouſſe ſautoit aſſez haut, ne fît ouvrir le Navire, & ſon procès lui fut fait dans les formes ordinaires : il fut condamné & abbatu ſur le champ, après que le Capitaine lui eut donné le premier coup de hache, ſelon la régle.

Le Lieutenant s'embarqua enſuite dans la Chaloupe, pour tâcher de découvrir en quel lieu nous étions, & en quel état ſe trouvoit le Vaiſſeau. Il remarqua que ſur le devant nous n'avions que quatre pieds d'eau ; que le banc, ſur lequel nous étions échoués, étoit ſi petit, qu'il n'y avoit quaſi que la place du Navire, & que tout autour il auroit été à flot. Mais quand nous l'aurions évité, nous ne pouvions manquer de donner ſur un autre, car il en étoit environné, & à coup ſûr, nous n'en aurions pas rencontré un ſi commode.

Le vent ſoufloit toujours avec violence; notre Flûte continuoit à talonner, & à chaque ſecouſſe nous nous attendions qu'elle alloit s'ouvrir. Tous les effets de la frayeur étoient peints ſur les viſages, & après le premier tumulte formé par les cris des Matelots, qui

manœuvroient, & par les gémissemens des Passagers, qui se croyoient au moment de périr, un morne & profond silence se répandît sur tout le Bâtiment. Nous sçûmes depuis que quelques-uns prenoient secrettement leurs mesures pour n'être point surpris, au cas que le Vaisseau se brisât : non-seulement la Chaloupe, mais encore le Canot étoient à l'eau tout parés, & des Matelots affidés, avertis sous main de se tenir prêts au premier signal. On m'assûra dans la suite, qu'on avoit bien compté de ne me pas laisser dans le danger.

Ce qui est certain, c'est que je passai la nuit sans fermer l'œil, & dans la situation d'un homme, qui ne s'attend point à revoir le jour. Il parut néanmoins, & il nous découvrit la terre à plus de deux grandes lieuës de nous. Ce n'étoit point celle, que nous avions découverte d'abord, & que nous appercevions encore dans un grand éloignement, mais une terre basse, & qui nous sembloit très-peu propre à être habitée. Cette vûë ne laissa pourtant pas de nous faire plaisir, & de nous rassûrer un peu.

Mesures, qu'on prend pour se sauver.

On examina ensuite s'il y avoit quelque apparence de pouvoir remettre l'Adour à flot, & parce qu'il étoit bon d'avoir plusieurs cordes à son arc, on songea en même-tems aux moyens de se tirer d'un aussi mauvais endroit, supposé qu'il fût impossible de relever le Navire. On se souvint alors qu'on avoit embarqué un Batteau plat en botte, dans le dessein de s'en servir à Saint Domingue, pour charger les Sucres, qu'on y devoit prendre. C'étoit une précaution fort sage du Capitaine, qui avoit été averti qu'en ce Pays-là le char-

1722. Avril.

gement retient souvent les Navires en rade beaucoup plus lontems, qu'il ne convient aux intérêts des Armateurs, & à la santé des Equipages; mais la Providence avoit eu sans doute une autre vûë, en lui inspirant cette pensée. Ce Batteau fut notre salut.

Je ne sçai pas bien ce qui se passa le même jour entre les Officiers & le Pilote, mais on ne parla plus de relever le Bâtiment. Plusieurs ont prétendu qu'on auroit fait pour y réussir des efforts inutiles; mais le Capitaine s'est plaint plus d'une fois à moi de ce qu'on n'avoit pas voulu lui laisser faire cette tentative, comme il le souhaittoit. On résolut donc dès le même jour de transporter tout le monde à terre, & l'on travailla tout le matin à construire un Radeau, pour n'être pas obligé de faire plusieurs voyages.

On ne jugea pourtant pas à propos d'abandonner encore le Navire, & il n'y eut même que les Passagers, qui furent embarqués dans la Chaloupe & sur le Radeau. A une portée de Canon du Bâtiment nous trouvâmes la Mer fort haute, & le Biscuit, que l'on portoit à terre, fut moüillé; une petite Pirogue, qui suivoit la Chaloupe, eut bien de la peine à se soûtenir, & le Radeau, qui portoit vintdeux hommes, fut emporté si loin par le courant, qu'on le crut perdu.

Sauvages sur les Isles des Martyrs.

La Chaloupe, où j'étois, faisoit diligence pour arriver, afin d'aller ensuite au secours des autres, mais comme nous étions prêts à débarquer, nous apperçûmes une assez grande troupe de Sauvages armés d'Arcs & de Fléches, qui s'approchoient du rivage. Cette vûë nous fit faire réflexion, que nous nous étions

embarqués sans armes, & nous nous arrêtâmes quelque-tems sans oser avancer. Nous crûmes même, tout bien consideré, qu'il étoit contre la prudence d'aller plus loin. Les Sauvages s'apperçurent de notre embarras, & en comprirent aisément la cause. Ils s'approcherent, & nous crierent en Espagnol qu'ils étoient amis. Comme ils virent que cela ne nous rassûroit pas, ils quitterent leurs armes, & vinrent nous trouver ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

1722. Avril.

Ce qui se passa entr'eux & nous.

Nous en fûmes bientôt environnés, & il est certain qu'embarrassés, comme nous étions de hardes dans une Chaloupe, où nous ne pouvions nous remuer, il leur étoit fort aisé de se défaire de nous. Ils nous demanderent d'abord si nous étions Anglois : nous leur répondîmes, que non, mais Alliés & bons Amis des Espagnols : ils en témoignerent beaucoup de joye, nous inviterent à débarquer dans leur Isle, & nous assûrerent que nous y serions aussi sûrement que dans notre Bord. La défiance en certaines occasions ne sert qu'à marquer de la foiblesse, & fait naître des soupçons dangereux. Nous crûmes donc devoir nous rendre à l'invitation de ces Barbares, & nous les suivîmes dans leur Isle, que nous reconnûmes être une *des Martyrs*.

Ce qu'il y eut de plaisant, est que ce qui acheva de nous déterminer à prendre ce parti, fut que la Pirogue, où il n'y avoit que quatre ou cinq Hommes, nous joignit, tandis que nous parlementions avec les Sauvages : nous risquions assûrément beaucoup à nous livrer sans armes entre les mains de ces Floridiens, & nous le reconnûmes bien dans la suite : quatre ou

1722. Avril.

cinq Hommes de plus n'étoient pas capables de leur faire changer de sentiment, supposé que ces Barbares eussent eu de mauvais desseins contre nous ; & je ne pense point à la confiance, que nous inspira un renfort si léger, que je ne me représente ces Personnes, qui n'oseroient marcher seuls dans les ténébres, & que la présence d'un Enfant rassûre d'abord, en occupant leur imagination, qui seule cause toute leur frayeur.

Les Passagers entrent en défiance de l'Equipage.

Cependant nous ne fûmes pas plutôt débarqués dans l'Isle, qu'assez peu rassûrés de la part des Sauvages, nous entrâmes encore en défiance contre nos Officiers. Le Capitaine de l'Adour nous avoit conduit jusques-là ; mais dès qu'il nous eut mis à terre, il prit congé de nous, disant qu'il étoit obligé de retourner à son bord, où il avoit encore bien des arrangemens à prendre, & qu'il nous enverroit incessamment tout ce qui pouvoit nous manquer, surtout des armes. Il n'y avoit rien en cela que de raisonnable, & nous concevions bien que sa présence étoit nécessaire sur son Navire : mais nous fîmes réfléxion qu'il n'en avoit fait sortir que les Passagers, & que tout l'Equipage alloit être réuni à bord, dês que cet Officier y seroit retourné.

Cela nous fit soupçonner que le Batteau, dont on nous avoit parlé, n'étoit qu'une leurre pour nous amuser, & qu'on ne nous avoit conduit à terre, que comme des Personnes, dont on étoit embarrassé, afin de pouvoir profiter de la Chaloupe & du Canot pour passer à la Havane, ou à Saint Augustin de la Floride. Ces soupçons se fortifierent dans chacun de nous, quand nous vîmes que nous avions

avions tous eu la même pensée, ce concert nous fit juger qu'ils n'étoient point sans fondement : sur quoi il fut résolu entre nous que je retournerois au Navire avec le Capitaine, afin d'empêcher les résolutions violentes, si on étoit tenté d'en prendre quelqu'une. 1722. Avril.

Je déclarai donc au Capitaine que, puisque son Aumônier vouloit demeurer dans l'Isle, il ne convenoit point que j'y demeurasse aussi : qu'il étoit plus à propos de nous partager, & que j'étois résolu de ne point découcher du Bord, tandis qu'il y resteroit quelqu'un. Il parut un peu surpris de mon discours, mais il ne fit aucune résistance, & nous partîmes. Je tr uvai, en arrivant au Vaisseau, qu'on avoit éventé les voiles, pour voir, disoit-on, s'il y avoit moyen de le dégager : mais il y avoit bien d'autres manœuvres à faire pour cela, & on ne jugea pas à propos de les employer.

Plusieurs Passagers sauvés par un coup de la Providence.

Au bout d'une demie heure le vent se jetta à l'Est, & devint très-fort, ce qui obligea de serrer les voiles ; mais cet orage fut le salut de ceux, qui étoient sur le Radeau, & qui avoient été emportés bien loin à la dérive. Les lames les rechasserent vers nous, & dès que nous les apperçûmes, le Capitaine leur envoya sa Chaloupe, qui remorqua le Radeau, & nous les ramena. Ces Malheureux, qui pour la plûpart étoient de pauvres Passagers, n'attendoient plus que la mort, & de notre côté nous commencions à désesperer de les pouvoir sauver, lorsque la Providence excita cette petite tempête pour les garantir du naufrage.

Au reste ma présence étoit plus nécessaire

1722. Avril.

encore sur le Vaisseau, que je ne l'avois cru. Nos Matelots Bretons, pendant l'absence du Capitaine, avoient voulu noyer dans le vin leur chagrin & leurs inquiétudes : malgré le Lieutenant, qu'ils ne respectoient pas beaucoup, & que plusieurs n'aimoient point, ils avoient enfoncé la Cantine, & nous les trouvâmes presque tous yvres-morts. J'entrevis même dans l'Equipage quelques semences de division & de révolte, dont je crus qu'on devoit tout appréhender, si l'on n'y remédioit pas de bonne heure; d'autant plus que le Capitaine, quoiqu'assez aimé des Matelots, ne sçavoit pas se faire obéir des Officiers-Mariniers, la plûpart fort portés à la mutinerie, & qui ne pouvoient souffrir son Lieutenant.

Désordre dans l'Equipage.

Pour surcroît d'embarras, une troupe de Sauvages nous avoit suivis de près, & nous comprîmes que, si nous n'avions point à craindre de violence de leur part, il ne nous seroit pas facile de nous délivrer de leurs importunités, surtout qu'il faudroit bien garder ce que nous ne voulions pas perdre. Le plus apparent se faisoit nommer DOM ANTONIO, & parloit assez bien Castillan. Il avoit encore mieux pris la gravité & les manieres des Espagnols. Dès qu'il voyoit quelqu'un bien mis, il lui demandoit s'il étoit *Cavallero*, & il avoit commencé par nous dire qu'il l'étoit lui-même, & des plus distingués de sa Nation. Il n'avoit pourtant pas les inclinations fort nobles; tout ce qu'il voyoit, lui faisoit envie, & si on ne l'eût empêché, lui & sa troupe ne nous auroient rien laissé, que ce qu'ils n'auroient pu emporter. Il me demanda ma ceinture; je lui dis que j'en avois besoin, il com-

Embarras de la part des Sauvages.

1722. Avril.

prit qu'elle ne m'étoit nécessaire que pour ma Soutane, & il me la demanda avec de grandes instances.

Qui étoient ces Sauvages.

Nous apprîmes de cet Homme que presque tous les Sauvages de sa Bourgade avoient été baptisés à la Havane, où ils faisoient tous les ans un voyage. Ils en sont éloignés de quarante-cinq lieuës, & ils font ce trajet dans de petites Pirogues fort plattes, sur lesquelles on n'oseroit assûrément se risquer pour passer la Seine à Paris. Dom Antonio nous ajoûta qu'ils avoient un Roi, qui se nommoit Dom Diego, & que nous verrions le lendemain. Il nous demanda ensuite quel parti nous voulions prendre, & s'offrit pour nous conduire à Saint Augustin. Nous témoignâmes lui sçavoir gré de son offre, on le régala bien & tous ceux de sa suite, & ils s'en retournerent assez contens en apparence.

Ces Sauvages ont le corps plus rouge qu'aucun de ceux, que j'aye encore vûs : nous n'avons jamais pu sçavoir le nom de leur Nation : mais quoiqu'ils n'ayent pas trop bonne réputation, ils ne nous ont point paru assez méchans, pour être de ces *Calos*, ou *Carlos*, si décriés par leurs cruautés, & dont le Pays n'est pas loin des Martyrs. Je ne crois pas même ceux-ci Antropophages; mais peut-être ne nous parurent-ils si traitables, que parce que nous étions plus forts qu'eux. Je ne sçai ce qu'ils ont eu à démêler avec les Anglois, mais nous eûmes tout lieu de juger qu'ils ne les aimoient pas. La visite de Dom Antonio pouvoit bien n'avoir eu d'autre motif, que d'examiner si nous n'étions pas de cette Nation, ou s'ils ne risqueroient pas trop en nous attaquant.

1722. Avril.

Dissension dans l'Equipage.

Le seiziéme je crus devoir aller rassûrer ceux, qui étoient restés dans l'Isle, & à qui on tint la parole, qu'on leur avoit donnée la veille : je passai presque tout le jour avec eux, & le soir à mon retour je trouvai tout le Navire en combustion. Les Auteurs du désordre étoient des Officiers - Mariniers, & tout ce qu'il y avoit de meilleurs Matelots s'étoient rangés de leur parti. Ils en vouloient au Lieutenant, qui jusques - là, disoient - ils, les avoit traités avec beaucoup de hauteur & de dureté. Le vin, qu'ils avoient à discrétion, leur échauffoit de plus en plus la tête, & il n'étoit presque plus possible de leur faire entendre raison.

Fermeté des Officiers.

Le Capitaine montra en cette rencontre une sagesse, une fermeté, & une moderation, qu'on n'auroit pas dû attendre de son âge, de son peu d'expérience, & de sa conduite passée ; il sçut se faire aimer & craindre de Gens, qui n'écoutoient presque plus que leur fureur & leur caprice. Le Lieutenant de son côté étonna les plus mutins par son intrépidité, & ayant trouvé moyen de les séparer & de les occuper, il vint à bout de s'en faire obéir. On avoit enfin tiré du fond de Calle le Batteau tant promis, & on l'avoit porté dans l'Isle ; il falloit le monter, se loger, en attendant qu'il fût prêt, tirer du Navire les provisions de bouche, & les munitions, se fortifier contre les surprises des Sauvages ; le Capitaine employa à ces travaux tous ceux, dont il étoit plus nécessaire de s'assûrer, & me pria de rester à bord, pour aider au Lieutenant à contenir les autres.

Le dix-septiéme à la pointe du jour il parut

une voile à deux bonnes lieuës de nous. Nous mîmes Pavillon en berne (*a*), & quelque tems après nous remarquâmes qu'il avoit mis en panne pour nous attendre. Aussi-tôt le Lieutenant s'embarqua dans le Canot, & alla à bord demander au Capitaine s'il voudroit bien nous recevoir tous. Mais ce n'étoit qu'un Brigantin de cent tonneaux, qui avoit été pillé par les Forbans, & qui depuis trois jours faisoit bien des efforts pour se tirer de cette Baye, où les Courans, disoit-il, plus forts cette année, qu'on ne les avoit jamais vûs, l'avoient entraîné malgré lui, & quoiqu'il eût fait l'Est-Nord-Est. Il est vrai que nous n'avons sçu cela que par l'Officier, que quelques-uns soupçonnerent d'avoir imaginé ce récit, afin de pouvoir rejetter sur la force & l'irrégularité des Courans, le malheur, où son obstination nous avoit précipités.

1722.

Avril.

Un Navire Anglois tâche en vain de secourir l'Equipage.

Quoiqu'il en soit, le Patron Anglois consentit à embarquer vint Personnes, pourvû qu'on lui donnât des vivres & de l'eau, dont il avoit un extrême besoin. La condition fut acceptée, & le Patron s'approcha en effet à dessein de mouiller un ancre le plus près de nous, qu'il seroit possible : mais un gros vent du Sud s'étant levé tout-à-coup, il fut contraint de faire sa route, pour ne pas s'exposer à perir lui-même, en voulant nous secourir. Le dix-neuviéme on apperçut encore trois Bâtimens à la voile ; on alla leur faire les mêmes propositions, qu'au Premier, mais on n'en put rien obtenir. C'étoit encore des

(*a*) Mettre Pavillon en Berne, c'est l'élever au haut de son bâton, sans le déployer : cela se fait pour demander du secours.

1722. Avril.

Anglois, qui se plaignoient d'avoir été pillés par les Forbans.

Ce même jour, comme il ne restoit plus rien sur l'Adour, que nous pussions emporter, nous lui dîmes le dernier adieu, avec d'autant plus de regret que depuis quatre jours, qu'il étoit échoué, il n'y étoit pas encore entré une goutte d'eau, & nous nous rendîmes tous à terre après le Soleil couché. Nous y trouvâmes des Tentes, qu'on y avoit dressées avec les Voiles du Navire, un Corps-de-Garde en bon état, où nuit & jour on faisoit exactement la sentinelle; & des vivres, bien arrangés dans un Magasin, où l'on faisoit aussi la garde.

Description des Martyrs.

L'Isle, où nous étions, pouvoit avoir quatre lieuës de circuit. Il y en avoit à droite & à gauche de différentes grandeurs, & celle, où les Sauvages avoient leurs Cabannes, étoit la plus petite de toutes, & la plus proche de la nôtre. Ils y vivoient uniquement de pêche, & toute cette Côte est aussi abondante en Poisson, que la terre y est incapable de rien fournir pour la vie. Quant à leurs vêtemens, quelques feüilles d'Arbres, ou un morceau d'écorce leur suffisent; ils n'ont de couvert, que ce que la pudeur enseigne à tous les Hommes de couvrir.

Le fond de toutes ces Isles est un sable très-fin, ou plutôt une espece de chaulx calcinée, & toute semée d'un corail blanc, qui s'écrase sans peine. Aussi n'y voit-on que des broussailles, & quelques Arbrisseaux. Les bords de la Mer sont couverts d'assez beaux coquillages, & on y trouve quelques Eponges, qui paroissent y avoir été jettées par les vagues dans les

gros tems. On prétend que ce qui y retient les Sauvages, ce sont les naufrages, qui arrivent assez fréquemment à l'entrée du Canal de Bahama, & dont ils profitent toujours. On ne voit pas même une seule Bête dans ces Isles, qui paroissent maudites de Dieu & des Hommes, & où il n'y auroit aucun Habitant, s'il ne se trouvoit pas des Hommes uniquement attentifs à tirer avantage du malheur des autres, & souvent à y mettre le comble.

Visite du Cacique des Sauvages.

Le vintiéme Dom DIEGO nous rendit visite. C'est un jeune Homme d'une taille au-dessous de la médiocre, & d'assez mauvaise mine. Il s'en falloit peu qu'il ne fût aussi nud que ses Sujets, & le peu qu'il avoit de hardes sur le corps, ne valoit pas la peine d'être ramassées. On lui voyoit autour de la tête une espéce de bandeau de je ne sçai quelle matiere, & que certains Voyageurs n'auroient pas manqué de prendre pour un diadême. Il n'avoit point de suite, nulle marque de dignité, rien en un mot, qui annonçât ce qu'il étoit. Une jeune Femme assez bien faite, & décemment vêtuë en Sauvagesse, l'accompagnoit, & on nous dit que c'étoit la Reine son Epouse.

Nous reçûmes Leurs Majestés Floridiennes assez cavalierement : nous leur fîmes cependant amitié, & elles parurent assez contentes de nous ; mais nous ne reconnûmes point ces Caciques, dont l'Historien de la Floride nous vante si fort la puissance & les richesses. Nous dîmes deux mots à Dom Diegue de l'offre, que Dom Antonio nous avoit faite de nous conduire à Saint Augustin, & il nous donna lieu d'esperer qu'il nous rendroit tous les services, qui dépendroient de lui. Pour l'y enga-

1722. Avril.

ger davantage, je lui fis présent d'une de mes Chemises, & il la reçut avec beaucoup de reconnoissance.

Autorité de ce Cacique.

Il revint le lendemain ayant par-dessus ses haillons ma chemise, qui lui traînoit presqu'à terre; & il nous fit entendre qu'il n'étoit pas proprement le Souverain de sa Nation, mais qu'il relevoit d'un autre Cacique plus éloigné. Il ne laisse pourtant pas d'être absolu dans son Village, & il venoit d'en donner une bonne preuve. Dom Antonio, qui paroissoit bien avoir deux fois son âge, & qui en auroit battu sans peine deux comme lui, nous vint voir peu de tems après, & nous dit que Dom Diégue l'avoit repassé de la bonne maniere, parce qu'il s'étoit enyvré sur l'Adour, où l'on avoit apparemment oublié quelques restes d'eau-de-vie. La différence la plus sensible, qui se trouve entre les Sauvages du Canada & ceux de la Floride, est cette dépendance, où ceux-ci sont de leurs Chefs, & le respect, qu'ils leur portent. Aussi ne voit-on point en eux, comme dans les Premiers, ces sentimens élevés, & cette fierté, que produit l'indépendance, & à laquelle on supplée dans les Etats civilisés par les principes de religion & d'honneur, que donne l'éducation.

Dom Diégue s'excuse de nous donner des Guides pour Saint Augustin.

Le vint deux Dom Diégue vint dîner avec nous sans façon, vêtu comme la veille. Il sembloit prendre beaucoup de complaisance dans cette parure, qui lui donnoit pourtant un air fort ridicule, ce qui joint à sa mauvaise mine, le faisoit justement ressembler à un Homme, qui va faire amende honorable. Soit religion, soit répugnance, nous ne pûmes jamais l'engager à manger de la viande; nous

avions encore un reste de Poisson, que lui-même nous avoit envoyé la veille : il en mangea, & but de l'eau. 1722. Avril.

Après le repas nous voulûmes parler d'affaires ; mais il nous dit d'abord, qu'après avoir bien réfléchi à ce que nous lui avions proposé, il ne pouvoit nous donner ni Dom Antonio, ni aucun de ses Gens pour nous conduire à Saint Augustin, parce que sur la route, qu'il nous faudroit tenir, il y avoit de nombreuses Nations, avec lesquelles il étoit en guerre. Je ne sçai si alors on ne se repentit pas d'avoir abandonné si légerement l'Adour, car après que Dom Diégue nous eut quittés, on y envoya le Canot ; mais ceux qui visiterent ce Bâtiment, nous dirent à leur retour que les Sauvages y avoient tout brisé, & qu'il s'emplissoit d'eau.

On délibere sur le parti qu'on doit prendre.

Le vint-trois le Batteau se trouva achevé, & on songea tout-de-bon à prendre un parti. Il s'en présentoit deux, & il y eut deux sentimens ; les uns étoient d'avis de hazarder le trajet à la Havane, les autres vouloient suivre la Côte jusqu'à Saint Augustin. Ce dernier avis paroissoit le plus sûr, le premier étoit le plus court ; mais s'il avoit pu être pris sagement, il auroit fallu le prendre dès le lendemain de notre naufrage, ou plutôt faire partir la Chaloupe pour la Havane, afin d'avertir le Gouverneur de notre situation, & le prier de nous envoyer un Brigantin. Les seuls agrès de l'Adour auroient été plus que suffisans pour le dédommager de ses frais.

On se divise.

Quoiqu'il en soit, la plus grande partie de l'Equipage étoit de ce dernier avis ; il ne fut pas possible de leur en faire prendre un autre.

1722. Avril.

Ils étoient quarante, ils demanderent la Chaloupe & le Canot, & il fallut les satisfaire; l'Aumônier de l'Adour étoit de ce nombre: sans cela je me serois cru obligé de les accompagner; mais il falloit partager les secours spirituels, comme on fit les vivres, & les autres provisions. Le lendemain matin, après la Messe, l'Aumônier, qui étoit un Pere Dominiquain, voulut que je bénisse les trois Bâtimens; j'obéis & je baptisai le Batteau, auquel je donnai le nom de *Saint Sauveur.* Le soir après la priere je fis un dernier effort, pour ramener tout le Monde à l'unité: j'obtins sans peine que le jour suivant on partiroit tous ensemble, qu'on iroit camper dans l'Isle la plus avancée au large, & que là on se détermineroit selon le vent.

Nous partîmes en effet le vint-cinq sur le midi, & nous voguâmes de concert pendant plusieurs lieuës; mais vers le coucher du Soleil, nous vîmes la Chaloupe enfiler le Canal, qu'il falloit traverser pour gagner la Havane, sans se mettre en peine du Canot, dont elle portoit les vivres, & qui ne pouvant la suivre, fut contraint de se joindre à nous. Nous le reçûmes avec bonté, quoique parmi ceux, qui y étoient, il y en eût, dont on n'avoit pas sujet d'être content. Nous débarquâmes dans l'Isle, où nous avions compté de nous réunir, & où une bande de Sauvages s'étoit déja renduë, je ne sçai à quel dessein. Nous fûmes sur nos gardes toute la nuit, & nous partîmes de grand matin.

Le Batteau prend la route du Biloxi.

Le tems étoit charmant, la Mer belle, & notre Equipage commença à envier le sort de la Chaloupe. Il en vint même bientôt aux

1722. Avril.

murmures, & nos Chefs crurent qu'il falloit au moins faire ſemblant de les contenter. On prit donc la route du Canal. Au bout de deux heures le vent devint plus fort, & on s'imagina voir les apparences d'un orage. Il n'y eut alors perſonne, qui ne convînt qu'il y auroit de la témérité à s'engager dans une ſi longue traverſe avec des Bâtimens tels que les nôtres : car rien n'étoit plus foible que notre Batteau, & l'eau y entroit déja de toutes parts: mais comme pour aller à Saint Auguſtin, il auroit fallu refaire tout le chemin, que nous avions fait juſques-là, on prit aſſez unanimement la réſolution de tourner du côté du Biloxi.

Grands Courans entre les Martyrs & les Tortuës.

Nous fîmes donc l'Oueſt, mais nous n'avançâmes pas beaucoup ce jour-là, & il nous fallut paſſer la nuit dans le Batteau, où il s'en falloit bien que chacun eût aſſez de place pour s'étendre. Le vint-ſept nous campâmes dans une Iſle, où nous trouvâmes des Cabannes abandonnées, des chemins frayés, & des veſtiges de ſouliers Eſpagnols. Cette Iſle eſt le commencement *des Tortuës*. C'eſt le même terrein qu'aux Martyrs : je ne comprends pas ce que des Hommes viennent faire dans un ſi mauvais Pays, & ſi écarté de toute Habitation humaine. Nous faiſions toujours l'Oueſt, & nous voguions avec une rapidité, qui ne pouvoit venir que des Courans.

Nous fîmes encore bien du chemin le vint-huit juſqu'à midi : quoique nous euſſions très-peu de vent, il ſembloit que les Iſles couroient la poſte à côté de nous. A midi nous prîmes hauteur, & nous trouvâmes vint-quatre dégrés, quinze minutes. Si nos Cartes

1722. Avril.

Marines étoient exactes, nous étions à l'extrémité occidentale des Tortuës : c'étoit beaucoup nous engager en pleine Mer, & il n'avoit pas tenu à moi que nous n'eussions laissé toutes ces Isles à gauche ; mais nos Officiers craignoient de ne pas trouver de passage entre elles & le Continent. Ils eurent tout lieu de s'en repentir, car nous fûmes ensuite deux jours sans voir de terre, quoique nous fissions toujours le Nord ou le Nord-Est.

Désespoir de l'Equipage.

1722. May.

Alors le désespoir saisit notre Equipage, & il ne falloit en effet qu'un coup de vent, tel que nous en avions déja essuyé plus d'un, pour nous faire périr. Le calme même avoit ses inconvéniens, il falloit ramer tout le jour, & la chaleur étoit excessive. Les Matelots n'avoient pas tort d'être mécontens, l'obstination de deux ou trois Personnes nous avoit exposés au danger, où nous nous trouvions ; mais le mal étoit fait, & demandoit un autre remede, que des murmures. Depuis notre départ de la Louysiane je n'avois pu gagner sur la plûpart qu'ils approchassent des Sacremens, très-peu même avoient satisfait au devoir Paschal. Je profitai de l'occasion, pour engager tout le monde à promettre de se confesser, & de communier, sitôt que nous aurions retrouvé la terre ; à peine la promesse étoit faite, que la terre parut devant nous.

Incommodités de cette Côte.

Nous courûmes dessus, & nous y arrivâmes avant midi. Le quatriéme à midi nous étions par les vint-six dégrés, cinquante-six minutes. Nous avions toujours la grande terre en perspective, sans pouvoir en approcher, parce qu'elle est bordée d'Isles & de presqu'Isles, la plûpart très-basses, steriles, entre

lesquelles à peine y a-t'il passage pour des Canots d'écorce. Ce qui nous faisoit le plus souffrir, est que nous n'y trouvions point d'eau. Les jours suivans nous fûmes souvent arrêtés par les vents contraires, mais nous trouvions par tout des abris, & quelquefois un peu de chasse & de pêche. L'eau seule nous manquoit; je profitai de ce retardement pour faire tenir à tout notre monde la promesse, qu'ils avoient faite de s'approcher des Sacremens.

Les Vivres manquent.

Il paroît qu'il y a peu de Sauvages dans tout ce Pays. Nous en vîmes seulement un jour quatre, qui venoient à nous dans une Pirogue : nous les attendîmes; mais quand ils nous eurent reconnus, ils n'oserent approcher, & regagnerent au plus vîte le Rivage. Le dixiéme on fut obligé de retrancher la ration d'eau-de-vie, qu'on avoit jusques-la donnée tous les jours à l'Equipage, n'y en ayant plus que très-peu, qu'on jugea à propos de réserver pour les plus pressans besoins. On commença aussi à ménager beaucoup les vivres, surtout le biscuit, dont une partie avoit été gâtée : de sorte que nous fûmes réduits au pur nécessaire; n'ayant souvent à chaque repas qu'une poignée de ris, qu'il falloit faire cuire dans de l'eau saumâtre.

Deux sortes d'Huitres.

Mais cette Côte est le Royaume des Huitres, comme le grand Banc de Terre-neuve, le Golphe & le Fleuve Saint Laurent sont celui des Moruës. Toutes ces terres basses, que nous rangions le plus près, qu'il étoit possible, sont bordées de Mangliers, ausquels s'attachent une prodigieuse quantité de petites Huitres, d'un goût exquis : d'autres, beaucoup plus grandes & moins délicates,

1722. May.

ſont dans la Mer même en ſi grand nombre, qu'elles y forment des écueils, qu'on prend d'abord pour des Rochers à fleur d'eau. Comme nous n'oſions nous éloigner de la terre, nous entrions ſouvent dans des Anſes aſſez profondes, dont il falloit faire le tour, ce qui prolongeoit beaucoup notre chemin ; mais dès que les terres diſparoiſſoient, nos Gens ſe croyoient perdus.

Rencontre d'Eſpagnols, qui avoient fait naufrage.

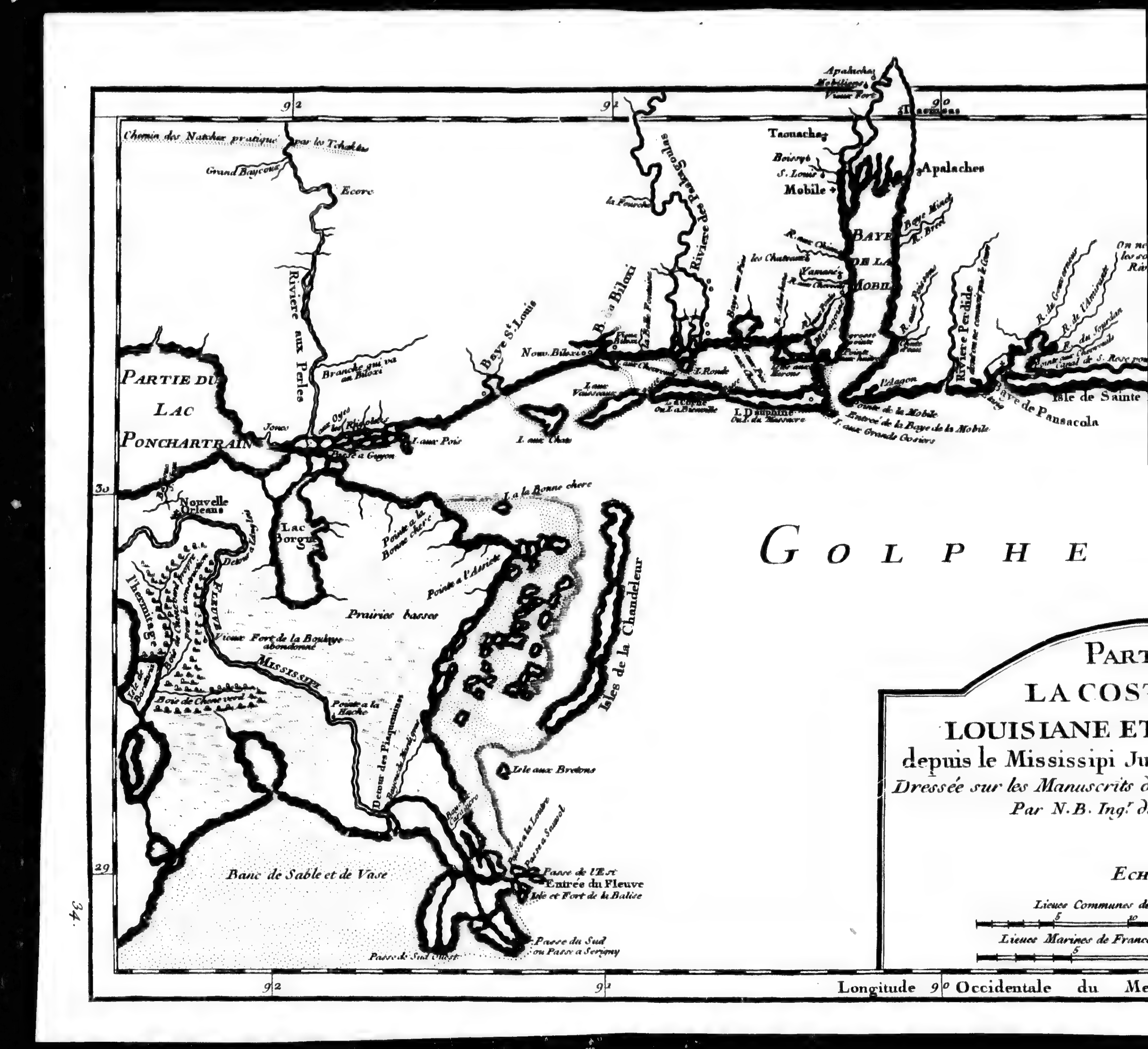
Le quinziéme au matin, nous rencontrâmes une Chaloupe Eſpagnole, où il y avoit environ quinze Perſonnes : c'étoit une partie de l'Equipage d'un Navire, qui avoit fait naufrage vers la Riviere de Saint Martin. Il y avoit vint-cinq jours que ce malheur étoit arrivé, & pour quarante-deux Perſonnes ils n'avoient qu'une aſſez petite Chaloupe, dont ils ſe ſervoient les uns après les autres, ce qui les obligeoit à faire de très-petites journées. Cette rencontre fut pour nous un coup du Ciel, car ſans les inſtructions, que nous donna le Capitaine Eſpagnol, nous n'euſſions jamais trouvé la route, qu'il nous falloit tenir, & l'incertitude de ce que nous pouvions devenir, auroit peut-être porté nos Mutins à quelque violence, ou à quelque coup de déſeſpoir.

Danger d'être dégradés ſans reſſource.

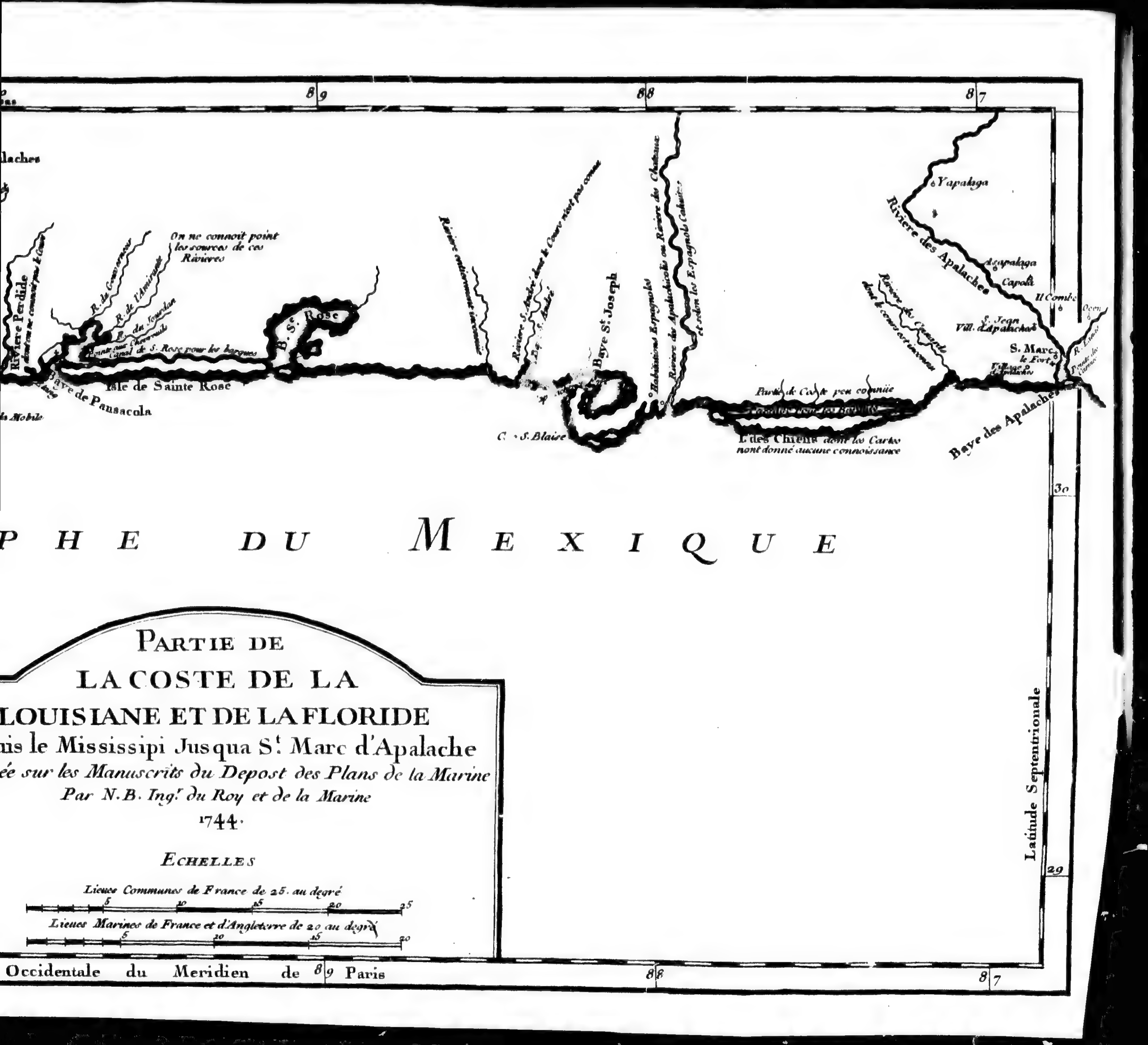
La nuit ſuivante nous courûmes un grand danger. Nous étions tous couchés dans une petite Iſle, à la réſerve de trois ou quatre Perſonnes, qui gardoient le Batteau. Un d'eux après avoir allumé ſa pipe, mit imprudemment ſa méche ſur le bord du Batteau, préciſément à l'endroit, où les armes, la poudre, & les vivres étoient renfermées dans un coffre couvert d'une toile godronnée. Il s'endormit enſuite, & tandis qu'il dormoit, le feu prit

QUE
l nombre,
'on prend
eau. Com-
e la terre,
Anses assez
ur, ce qui
; mais dès
s Gens se

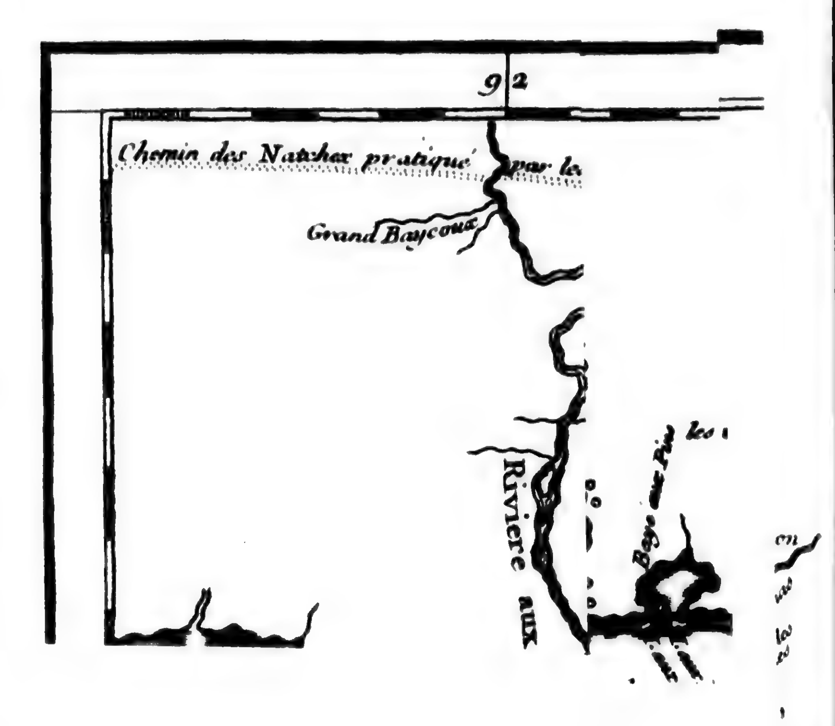
rencontrâ-
il y avoit
une partie
avoit fait
artin. Il y
neur étoit
sonnes ils
pe, dont
itres, ce
ites jour-
un coup
que nous
n'eussions
oit tenir,
ons deve-
ns à quel-
désespoir.
un grand
dans une
atre Per-
Un d'eux
prudem-
, préci-
poudre,
un coffre
ndormit
feu prit


Chemin des Natchez pratiqué par les Tchaktas
Grand Baycoux
Ecore
Riviere aux Perles
Branche qui va au Biloxi
Partie du Lac Ponchartrain
Jones
Oyes
les Rigolets
I. aux Pois
Passe a Goyon
Nouvelle Orleans
Lac Borgne
I. a la Bonne chere
Pointe a la Bonne chere
Pointe a l'Assiete
Prairies basses
l'hermitage
Vieux Fort de la Boulaye abandonné
Mississipi
Fleuve
Isle de Barataria
Bois de Chene verd
Pointe a la Hache
Detour des Plaquemines
Isles de la Chandeleur
Isle aux Bretons
Banc de Sable et de Vase
Passe de l'Est
Entrée du Fleuve
Isle et Fort de la Balise
Passe du Sud ou Passe a Serigny
Passe de Sud Ouest
Baye St Louis
Nouv. Biloxi
B. du Biloxi
Riviere des Pascagoulas
la Fourche
I. aux Chats
I. aux Vaisseaux
I. Ronde
L. Dauphine Ou I. du Massacre
Taouachas
Boissyé
S. Louis
Mobile
Apalaches
Mobiliens
Vieux Fort
Baye de la Mobile
l'Aagon
Pointe de la Mobile
Entrée de la Baye de la Mobile
I. aux Grands Gosiers
Riviere Perdide
Baye de Pansacola
Isle de Sainte
R. de Gouverneur
R. de l'Amirauté
R. du Jourdan
Golphe
Part
La Cost
Louisiane et
depuis le Mississipi Ju
Dressée sur les Manuscrits d
Par N.B. Ingr. d
Ech
Lieues Communes d
Lieues Marines de Franc
Longitude 90 Occidentale du Me
92
91
90
30
29

34.



PARTIE DE
LA COSTE DE LA
LOUISIANE ET DE LA FLORIDE
is le Mississipi Jusqua St. Marc d'Apalache
ée sur les Manuscrits du Depost des Plans de la Marine
Par N.B. Ingr. du Roy et de la Marine
1744.
ECHELLES
Lieues Communes de France de 25. au degré
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au degré
PHE DU MEXIQUE
Riviere Perdide
Isle de Sainte Rose
Baye de Pansacola
B. Ste. Rose
Baye St. Joseph
C. S. Blaise
On ne connoit point les sources de ces Rivieres
Partie de Coste peu connüe
I. des Chiens dont les Cartes nont donné aucune connoissance
Baye des Apalaches
Riviere des Apalaches
Yapalaga
Agapalaga
Capoli
S. Jean Vill. d'Apalache
S. Marc le Fort
Latitude Septentrionale
Occidentale du Meridien de Paris



à la toile.
que ses C
tard, le
& je vou
de nous,
pouvoit
que nous
tions, sa
où il ne c

Le len
pour alle
le vent c
que la s
étoit si p
pointus,
ment, c
étoit à c
& de se
même en
vintiéme
fait la po
ches. Tou
dans la
proches,
nous obse

Le vin
brouillar
dissipé,
Espagnol
Nous les
nous reco
été impo
dont tout
la plupart
heures no
quarré &

à la toile. La flamme le réveilla, auſſi-bien que ſes Camarades, mais un moment plus tard, le Batteau ſautoit, ou s'entr'ouvroit, & je vous laiſſe à penſer ce qu'il ſeroit arrivé de nous, n'ayant plus qu'un Canot, qui ne pouvoit pas contenir la ſixiéme partie de ce que nous étions, ſans vivres, ſans munitions, ſans armes, & dans une Iſle de ſable, où il ne croiſſoit que quelques herbes ſauvages. 1722. May.

Le lendemain ſeiziéme le Canot nous quitta pour aller joindre les Eſpagnols. Nous avions le vent contraire, & nous ne pouvions aller que la ſonde à la main, parce que la Côte étoit ſi platte, & tellement pavée de cailloux pointus, qu'à ſix lieuës au large notre Bâtiment, qui ne tiroit que deux pieds d'eau, étoit à chaque inſtant en danger de toucher, & de ſe crever. Nous fûmes encore dans le même embarras les deux jours ſuivans, & le vintiéme nous campâmes dans une Iſle, qui fait la pointe orientale de la *Baye des Apalaches*. Toute la nuit nous apperçûmes des feux dans la grande terre, dont nous étions fort proches, & il y avoit quelques jours, que nous obſervions la même choſe.

Arrivée à Saint Marc d'Apalache.

Le vint-uniéme nous partîmes avec un brouillard fort épais, lequel s'étant bientôt diſſipé, nous apperçûmes des Baliſes, que les Eſpagnols nous avoient avertis de ſuivre. Nous les ſuivîmes en faiſant le Nord, & nous reconnûmes que ſans ce ſecours il auroit été impoſſible d'éviter des bancs de ſable, dont toute cette Côte eſt ſemée, & qui pour la plupart ſont couverts d'Huitres. Sur les dix heures nous apperçûmes un petit fort de pierre, quarré & baſtionné aſſez régulierement, nous

1722. May.

arborâmes aussi-tôt le Pavillon blanc, & un moment après on nous cria en François de ne pas avancer davantage.

Nous nous arrêtâmes, & dans le moment nous vîmes venir à nous une Pirogue, où il y avoit trois Hommes: un des trois étoit Basque; il avoit été Canonnier à la Louysiane, & il avoit le même emploi à S. Marc. Aprés les demandes ordinaires, le Basque fut d'avis que le Capitaine de l'Adour & moi allassions seuls parler au Commandant: nous y allâmes, & nous fûmes bien reçûs. Ce Commandant étoit un simple Lieutenant, Homme d'esprit; il ne fit aucune difficulté de faire avancer notre Batteau vis-à-vis du Fort, & il invita nos Officiers & les principaux Passagers à dîner; mais ce ne fut qu'après avoir fait visiter le Batteau, & en avoir fait transporter dans son Magasin les armes & les munitions, avec parole de nous les rendre, quand nous voudrions partir.

Description du Pays.

Ce Poste, que M. Delille a marqué dans sa Carte sous le nom de *Sainte Marie d'Apalache*, n'a jamais porté que celui de S. Marc. Les Espagnols y ont eu autrefois un Etablissement considérable, mais qui étoit déja réduit à peu de choses, lorsqu'en 1704 il fut entierement détruit par les Anglois de la Caroline, accompagnés d'un grand nombre de Sauvages *Alibamons*. La Garnison Espagnole, qui étoit de trente-deux Hommes, fut faite Prisonniere de guerre; mais les Sauvages en brûlerent dix-sept, parmi lesquels il y avoit trois Religieux de Saint François; & de sept mille Apalaches, qui étoient dans ce Canton, & qui avoient presque tous embrassé le Christia-

1722.
May.

nisme, il n'en resta à Saint Marc que quatre cent, qui se retirerent du côté de la Maubile, où ils sont encore pour la plûpart.

Les Forêts & les Prairies voisines du Fort sont remplies de Bœufs & de Chevaux, que les Espagnols y avoient laissés courir, & à mesure qu'on en a besoin, on envoye des Sauvages, qui les prennent avec des lacets. Ces Sauvages sont encore des Apalaches, qui s'étoient apparemment éloignés dans le tems de l'irruption des Anglois, & qui revinrent après que ceux-ci se furent retirés. Au reste cette Baye est précisément ce que Garcilasso de la Vega appelle dans son Histoire de la Floride le Port d'*Auté*. Le Fort est bâti sur une petite éminence environnée de Marécages, & un peu au-dessous du Confluent de deux Rivieres, dont l'un vient du Nord-Est, & l'autre du Nord-Ouest. Elles sont peu larges, & remplies de Caïmans, & néanmoins assez poissonneuses.

Des Apalaches.

Deux lieuës plus haut il y a sur la Riviere du Nord-Ouest un Village d'Apalaches, & dans les terres à l'Ouest, à une lieuë & demie du Fort, il y en a un second. Cette Nation autrefois très-nombreuse, & qui, partagée en plusieurs Cantons, occupoit un très-grand Pays, est aujourd'hui réduite à très-peu de choses. Elle a embrassé le Christianisme, il y a lontems; toutefois les Espagnols ne s'y fient pas, & font très-bien : car outre que ces Chrétiens, destitués de tous secours spirituels depuis un très-grand nombre d'années, ne le sont plus guéres que de nom, leurs Vainqueurs les ont traités d'abord avec tant de dureté, qu'ils doivent toujours les regarder com-

1722. May.

me des Ennemis mal réconciliés. Il est difficile qu'on fasse de bons Chrétiens de Gens, à qui l'on a commencé par rendre le Christianisme odieux.

On nous a dit à Saint Marc que la résolution étoit prise de rétablir ce Poste dans son premier état, & qu'on y attendoit cinq mille Familles : c'est beaucoup plus que les Espagnols de la Floride n'en peuvent fournir. Le Pays est beau, bien boisé, bien arrosé, & on prétend que plus on avance dans la profondeur des terres, plus on les trouve fertiles. On nous confirma dans ce Fort, ce que les Espagnols, que nous avions rencontrés, nous avoient déja dit, que les Sauvages des Martyrs & leur Roi Dom Diégue ne valoient rien, & que si nous n'eussions été bien sur nos gardes, ils nous auroient fait un mauvais parti. On nous ajoûta qu'un Brigantin Espagnol s'étant brisé depuis peu vers l'endroit, où nous avions trouvé quatre Sauvages dans une Pirogue, tout l'Equipage avoit été empalé & mangé par ces Barbares.

Saint Marc dépend de Saint Augustin pour le Militaire & pour le Civil, & de la Havane pour le Spirituel : cependant c'est le Couvent des Cordeliers de Saint Augustin, qui est chargé d'y envoyer un Aumônier ; j'y en rencontrai un, qui étoit un très-aimable Homme, & qui nous rendit un grand service : il nous avertit que le Commandant de Saint Marc vouloit nous retenir, jusqu'à ce qu'il eût donné avis de notre arrivée au Gouverneur de Saint Augustin, & reçu ses ordres. Je le priai de demander à cet Officier s'il étoit en état de nous nourrir tout le tems, que

nous serions chez lui, puisque ce qui nous restoit de vivres, suffisoit à peine pour nous conduire à la Louysiane. 1722. May.

Il s'acquitta fort bien de sa commission, & son discours, accompagné de quelques présens, qu'on nous insinua qu'il falloit offrir au Commandant, eut tout l'effet, que nous en avions esperé. Cet Officier nous accorda même de bonne grace des Guides, que nous lui demandâmes pour Saint Joseph, qui est à trente lieuës de Saint Marc, & dont on nous avertit que le chemin n'étoit pas facile à trouver. Cela nous obligea de séjourner le lendemain, & je n'en fus point fâché, parce qu'outre que j'étois assez bien logé dans le Fort avec le Pere Cordelier, (distinction, qui ne fut faite qu'à moi, & dont je fus redevable à mon habit), j'étois bien aise de parcourir un peu les environs du Fort. On va par terre de Saint Marc à Saint Augustin, le voyage est de quatre-vint lieuës, & le chemin fort mauvais.

Départ de Saint Marc.

Nous partîmes le vint-trois au matin, & le vint-cinq vers les dix heures nos Guides nous firent entreprendre une traverse de trois lieuës, pour entrer dans une espece de Canal formé d'un côté par le Continent, & de l'autre par une suite d'Isles de différentes grandeurs. Sans eux nous n'aurions jamais osé nous y engager, & nous aurions manqué la Baye de Saint Joseph. Cependant nous étions au bout de nos vivres, & la difficulté de trouver de l'eau croissoit tous les jours. Un soir que l'on avoit creusé à dix pas de la Mer sur un terrein assez élevé, nous ne tirâmes que de l'eau saumâtre, dont il étoit impossible de

1722. May.

boire. Je m'avisai de faire un trou assez peu profond sur le bord même de la Mer & dans le sable ; il se remplit d'abord d'une eau aussi douce & aussi claire, que si on l'eût puisée dans la plus belle Fontaine ; mais après que j'en eus rempli un pot, la source en tarit entiérement, ce qui me fit juger que c'étoit de l'eau de pluye, qui s'étoit amassée en cet endroit, ayant rencontré un fond dur ; & je conçois que cela doit arriver souvent.

Marées du côté de Pensacole.

Dès que nous eûmes gagné la tête des Isles, nous allâmes à la voile jusqu'à dix heures du soir. Alors le vent tomba, mais la Marée, qui commençoit à descendre, y suppléa, & nous marchâmes toute la nuit. C'est la premiere fois que j'ai vû des Marées réglées dans le Golphe Méxique, & nos deux Espagnols nous dirent que depuis cet endroit jusqu'à Pensacole, le flux est de douze heures, & le reflux d'autant. Le lendemain vint-six, le vent contraire nous retint jusqu'au soir dans une Isle assez bien boisée, qui a dix ou douze lieuës de long, & où nous tuâmes tant que nous voulûmes d'Allouettes & de Bécasses. Nous y vîmes aussi quantité de Serpens à Sonnettes. Nos Guides la nommoient l'*Isle des Chiens*, & de son commencement ils comptoient dix lieuës à Saint Marc, & quinze à Saint Joseph ; mais à coup sûr ils se trompoient pour ce dernier article, car il y en a au moins vint, & bien longues.

Le vint-sept, à onze heures de nuit, nous échouâmes sur un Banc d'Huitres larges comme la forme de mon chapeau, & nous fûmes plus d'une heure à nous en tirer. Nous allâmes de-là passer le reste de la nuit dans une Maison

de campagne appartenante à un Capitaine de la Garnison de Saint Joseph, nommé *Dioniz*, où à notre arrivée on nous débita les plus étranges nouvelles. 1722. May.

Fausses allarmes.

On nous assûra que toute la Louysiane étoit évacuée par les François; qu'un grand Navire de France avoit paru à l'Isle aux Vaisseaux, & y avoit embarqué le Commandant, les Directeurs & tous les Officiers; qu'après leur départ les Sauvages avoient fait main-basse sur tout ce qui étoit resté d'Habitans & de Soldats, à la réserve d'un petit nombre, qui s'étoient sauvés sur deux Traversiers; que manquant de vivres, ils étoient allés à la Baye Saint Joseph; que les premiers venus y avoient été bien reçus, mais qu'on n'avoit pas voulu permettre aux autres de débarquer, dans la crainte que tant de François se trouvant réunis, ils ne fussent tentés de se rendre maîtres de ce Poste, que nous avons autrefois occupé.

Tout ce narré avoit si peu de vrai-semblance, qu'il ne me fut pas possible d'y ajoûter foi, mais il étoit si bien circonstancié, & fait par des Gens, qui avoient si peu d'intérêt à nous en imposer, & qui n'étant qu'à sept lieuës de S. Joseph, pouvoient en avoir tous les jours des nouvelles, qu'il paroissoit difficile qu'il n'eût quelque fondement. La plûpart des Nôtres en furent consternés; j'éprouvai même que ces consternations générales se communiquent au cœur malgré toutes les lumieres de l'esprit, & qu'il est aussi impossible de ne pas ressentir quelque frayeur au milieu des Gens, qui en sont saisis, que de ne pas s'affliger avec ceux, qui pleurent. Je ne

1722. May.

croyois nullement ce qu'on venoit de nous dire, malgré cela je n'étois pas trop rassûré.

Cependant notre Equipage, malgré son désespoir, trouvant des vivres en quantité, & les Domestiques du Sieur Dioniz très-gracieux, fit bonne chere pendant tout le reste de la nuit : le matin nos Guides prirent congé de nous, suivant l'ordre, qu'ils en avoient. Nous n'avions plus besoin d'eux, car outre qu'il n'y avoit plus à s'égarer pour gagner Saint Joseph, nous avions rencontré chez M. Dioniz un François, Soldat dans sa Compagnie, & ancien déserteur de la Maubile, qui s'ennuyoit fort du Service des Espagnols, parmi lesquels il mouroit souvent de faim, disoit-il, quoiqu'il fût bien payé : ainsi nous n'eûmes point de peine à l'engager de nous suivre à S. Joseph, & de-là à la Louysiane, supposé qu'il pût avoir son congé.

Arrivée à S. Joseph.

Nous arrivâmes sur les cinq heures du soir à Saint Joseph, où nous fûmes parfaitement bien reçus du Gouverneur. Nous y trouvâmes deux grandes Chaloupes du Biloxi, avec quatre Officiers François, qui étoient venus reclamer des Déserteurs, mais ils ne les y avoient point trouvés. Nous les avions apperçus le vint-quatre, jour de la Pentecôte, dans une Barque, qui alloit à la voile, & qui passa assez près de nous. Il y a bien de l'apparence qu'ils avoient touché à Saint Joseph, & que pour colorer leur désertion ils y avoient débité ce qui nous avoit causé la veille une si grande allarme. Deux Peres Cordeliers, qui desservoient la Chapelle du Fort, ayant appris mon arrivée, vinrent m'offrir un lit dans leur Maison, & je l'acceptai avec reconnoissance.

Au reste, je ne crois pas qu'il y ait au monde un lieu, où l'on dût moins s'attendre de rencontrer des Hommes, & sur-tout des Européens, qu'à Saint Joseph. La situation de cette Baye, ses Rivages, son Terroir, tout ce qui l'environne, rien ne peut faire comprendre les raisons d'un tel choix. Une Côte platte & en plein vent, un Sable stérile, un Pays perdu, & qui ne peut avoir aucune sorte de Commerce, ni même servir d'entrepôt, voilà où la jalousie, que les Espagnols ont euë jusqu'ici de notre Etablissement à la Louysiane, les a conduits. Nous en avions fait la folie avant eux, mais elle a été courte. Il y a lieu de croire qu'ils se corrigeront aussi bientôt, & que quand on leur aura restitué Pensacole, ils y transporteront tout ce qu'ils ont à Saint Joseph.

1722. May. Description de S. Joseph.

Ce n'est pas dans la Baye même, qu'est situé le Fort, mais dans le retour d'une Pointe recourbée, & qui renferme une Isle. Ce Fort n'est que de terre, mais bien revêtu de Palissades, & défendu d'une bonne Artillerie. Il a une assez nombreuse Garnison, un Etat Major complet, & presque tous les Officiers ont leurs Familles avec eux. Leurs Maisons sont propres & commodes, pas trop mal meublées, mais dans les ruës on enfonce par tout dans le sable jusqu'à la cheville du pied. Les Dames ne sortent que pour aller à l'Eglise, & c'est toujours avec un appareil & une gravité, qu'on ne voit que parmi les Espagnols.

Le lendemain de notre arrivée, qui étoit le vint-neuf, il y eut un grand dîner chez le Sergent Major. On avoit vû cet Officier à la Louysiane, & on lui avoit fait grande chere,

1722. il fut ravi de trouver cette occasion, de nous rendre la pareille.

May. Il avoit surtout lié amitié dans son Voyage de la Louysiane avec M. HUBERT, qui y étoit alors Commissaire-Ordonnateur, & que nous avions avec nous: il sçut qu'une Fille de son Ami, âgée de trois ans, & que son Pere ramenoit en France, n'étoit qu'ondoyée, il souhaita qu'on lui suppléât à Saint Joseph les cérémonies du Baptême, & voulut être son Parrein. Cela fut fait avec grand appareil & au bruit du Canon; la Maraine fut une Niéce du Gouverneur, lequel donna le soir un souper magnifique, & par un excès de politesse, assez rare chez les Espagnols, voulut que les Dames en fussent. Il mit le comble à tant de bonnes manieres, en nous fournissant abondamment des vivres pour continuer notre route, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le Convoi, qui devoit lui apporter des provisions de la Havane, & que par cette raison il en eût refusé aux Officiers du Biloxi: mais notre situation l'avoit extrêmement touché.

Politesses du Gouverneur.

Départ de S. Joseph.

Nous partîmes le trente avec les deux Chaloupes, & le Fort nous salua de cinq coups de Canon. Nous fîmes sept lieuës ce jour-là, & nous moüillâmes à l'entrée d'une Riviere, qui sort d'une Baye ouverte au Sud-Est. A onze heures de nuit, le vent étant devenu bon, nous en profitâmes, & nous fîmes l'Ouest-Nord-Ouest; toute la Côte court sur le même air de vent pendant vint lieuës, jusqu'à l'*Isle de Sainte Rose*, & l'on n'y trouve pas un seul endroit, où l'on puisse se mettre à l'abri d'un coup de vent,

e nous

'oyage
qui y
r , &
qu'une
& que
qu'on-
Saint
voulut
grand
laraine
donna
n excès
gnols,
mit le
en nous
s pour
eût pas
appor-
que par
ciers du
xtrême-

s deux
de cinq
ieuës ce
ée d'une
erte au
le vent
mes , &
; toute
nt pen-
te Rose,
oit , où
coup de
vent,

Plan de la Baye de Pansacola

Par N.B. Ingénieur de la Marine.

1744

Echelles.

Cinq Milles Toises

500 · 1000 · 2000 · 3000 · 4000 · 5000 T.

Lieues communs de France

2 L.

Ance aux Huitres

Bayouc

10 · 30 · 30

P.a la Vigie

32 · 35 · 40

Pansacola

F. S. Charles

Pointe a la Decente

35 · 32 · 35 · 25 · 30

Pointe de Siguenca

37 · 20 · 36 · 33

Carenage

30 Brasses

Fort de S. Rose

ISLE

Etang ou la mer entre

Recif

20 pieds d'eau

la Barre

25

30 Brasses

35

Golphe du

Dheulland Sculp.

la Pieriere

Riv. du Gouverneur

Riv. de l'Amirante

Ance aux Huitres

Bagfond

Bayouc

Riv. a la Vigie

Riv. du Jourdan

Carenage

Pointe aux Chevreuils

Petit Etang

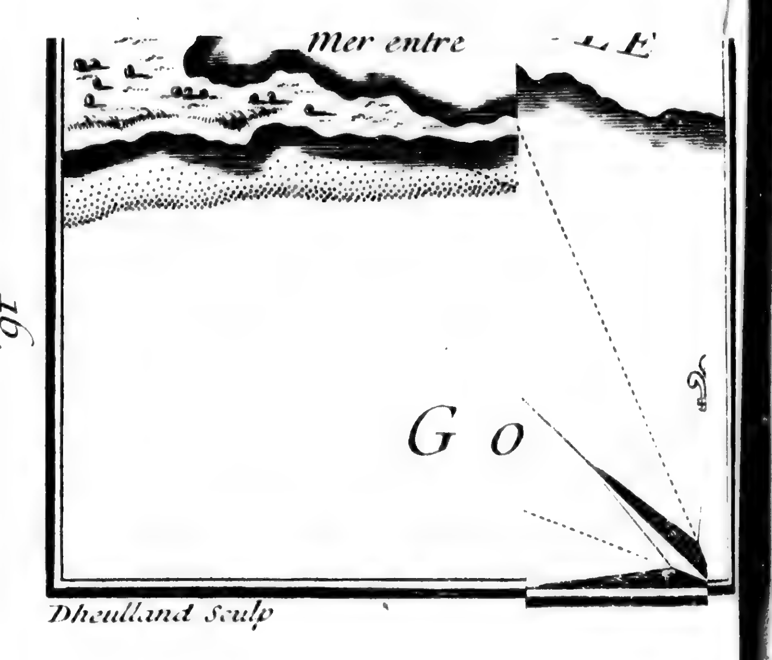
La Terre Ferme

Canal de S.te Rose

ISLE DE S.TE ROSE

Fontaine

MEXIQUE



vent, qu
me, à qu
les vint l
une Isle,
Rose, do
Mer est
aurions éte
tout-à-cou
les lames
instant,
passer.

Le prem
heures du
monter,
avoir fait
dans le Ca
torze de lo
Rose, qui
est fort étro
sable, &
sée: le Con
Arbres de
presque au
mais pour
l'eau, aussi
aisément.
bier, & la
à son entrée
jusqu'à la
demie lieuë
étoit favora

Vers les
Pointe aux
commence
puis au Nor
plus loin, &

vent, qui viendroit du large. Le trente-uniéme, à quatre heures du soir, nous avions fait les vint lieuës, & nous moüillâmes derriere une Isle, qui ferme la grande Baye de Sainte Rose, dont l'entrée est dangéreuse, quand la Mer est grosse. Un moment plus tard nous aurions été fort embarrassés, car le vent tourna tout-à-coup du Nord-Est au Sud-Ouest, & les lames devinrent si grosses dans le même instant, qu'il nous eût été impossible de passer.

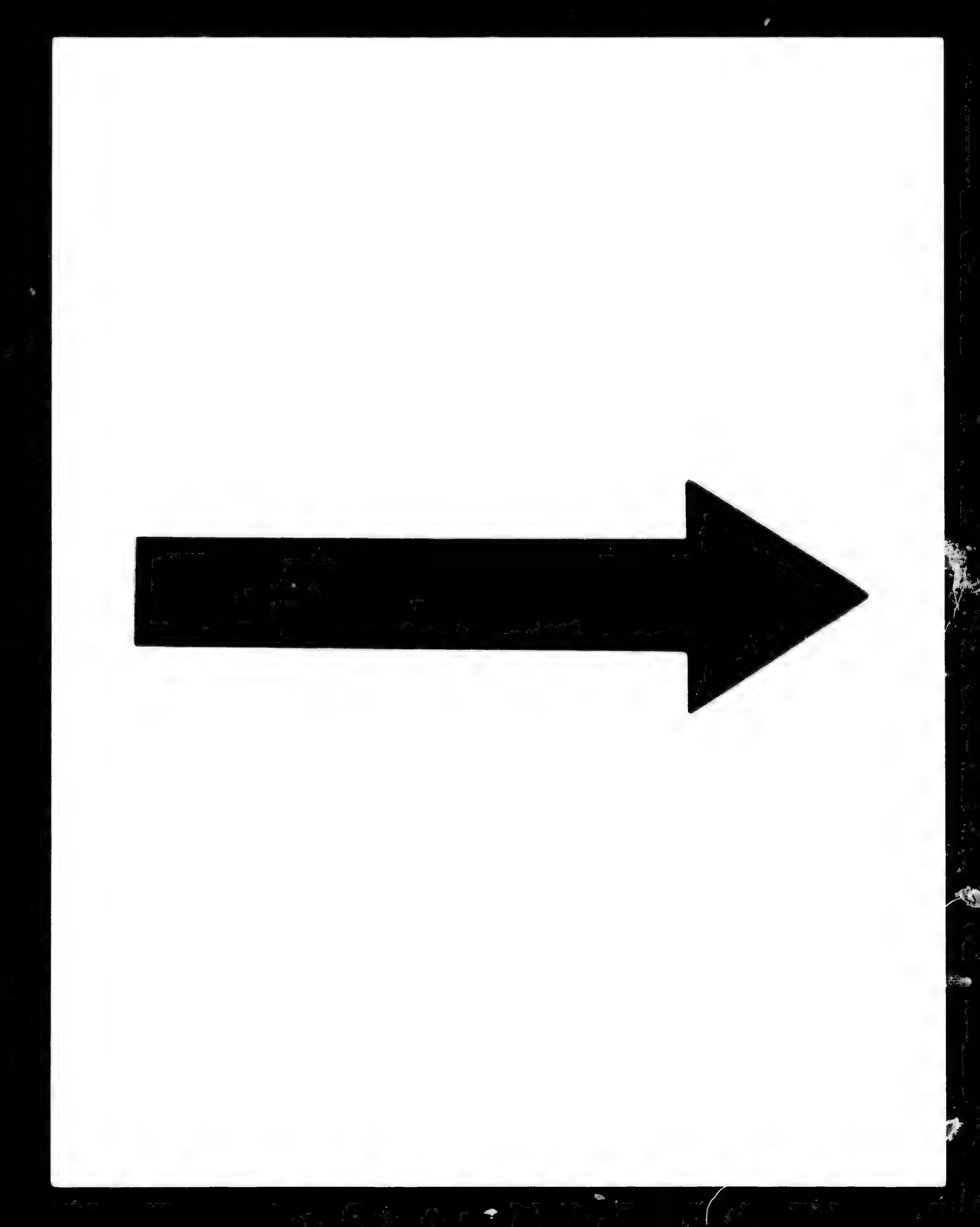
1722. May.

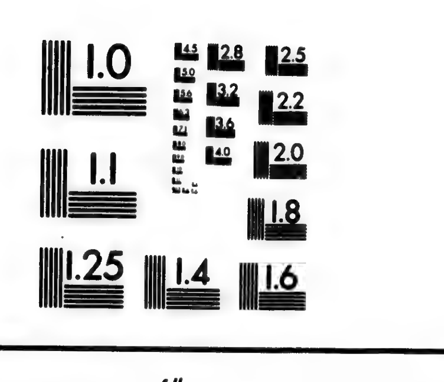
Le premier de Juin, vers les deux ou trois heures du matin, la Marée commençant à monter, nous nous rembarquâmes, & après avoir fait une petite lieuë, nous entrâmes dans le Canal de Sainte Rose, qui en a quatorze de long. Il est formé par l'Isle de Sainte Rose, qui a toute cette longueur, mais qui est fort étroite, qui paroît toute couverte de sable, & qui néanmoins n'est pas mal boisée : le Continent est fort élevé, & porte des Arbres de toutes les espéces ; le Terrein y est presque aussi sablonneux qu'à Saint Marc, mais pour peu qu'on y creuse, on rencontre l'eau, aussi le bois y est fort dur, & se pourrit aisément. Toute cette Côte fourmille de Gibier, & la Mer de Poissons. Ce Canal est étroit à son entrée, il s'élargit ensuite, & conserve jusqu'à la Baye de Pensacole une largeur de demie lieuë ; le courant y est fort, & nous étoit favorable.

1722. Juin. Canal & l'Isle de Ste Rose.

Vers les onze heures nous doublâmes *la Pointe aux Chevreuils*, au détour de laquelle commence la Baye. On y tourne au Nord, puis au Nord-Est. Le Fort est une petite lieuë plus loin, & on l'apperçoit de la Pointe aux

Arrivée à Pensacole. En quel état étoit ce Poste.




1.0
2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.1
1.8
1.25
1.4
1.6



1722. Juin.

Chevreuils. Nous y arrivâmes à midi, & nous fûmes étonnés de le voir en si mauvais état : il paroît bien qu'on ne s'attend point à le garder. Le sieur Carpeau de Montigni, qui y commande, étoit allé au Biloxi, & nous n'y rencontrâmes que quelques Soldats. Le Fort des Espagnols, qui fut pris, il y a deux ans, par le Comte de Champmêlin, étoit derriere, & il n'en reste qu'une fort belle Cîterne, laquelle a, dit-on, coûté quatorze mille Piastres à bâtir. L'un & l'autre ont été construits dans une Isle, qui tient presque à la Terre-ferme, qui n'a pas quinze toises de long, & dont le Terroir ne paroît pas des meilleurs.

Description de la Baye.

La Baye de Pensacole seroit un assez bon Port, si les Vers n'y perçoient pas les Navires, & si son entrée avoit un peu plus d'eau ; mais l'*Hercules*, que montoit M. de Champmêlin, y toucha. Cette entrée est directement entre l'extrémité occidentale de l'Isle de Sainte Rose, où les Espagnols avoient encore bâti un petit Fort, & un Récif. Elle est si étroite, qu'il n'y peut passer qu'un Navire à la fois : son ouverture est Nord & Sud. De l'autre côté du Récif il y a une autre passe, où il n'y a de l'eau, que pour des Barques, & qui est ouverte au Sud-Ouest. Elle est aussi fort étroite. Le mouillage des Navires dans la Baye de Pensacole est le long de l'Isle de Sainte Rose, où l'ancrage est sûr.

Arrivée au Biloxi.

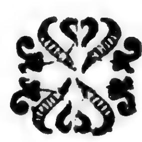
Nous partîmes de Pensacole à minuit, & sur les quatre heures du matin, nous laissâmes à droite *Rio de los Perdidos :* cette Riviere fut nommée ainsi, parce qu'un Bâtiment Espagnol y fit naufrage, & que tout l'Equipage y périt. L'Isle Dauphine est cinq lieuës plus

oin sur la main gauche, & elle a cinq lieuës de long, mais peu de largeur. Il y a au moins une moitié de cette Isle, où on ne voit pas un Arbre, & l'autre ne vaut guéres mieux. Le Fort & la seule Habitation, qui y reste, sont dans la partie Occidentale. Entre cette Isle & l'Isle à Corne, qui en est éloignée d'une lieuë, il y a peu d'eau. Au bout de celle-ci, il y en a une autre fort petite, qu'on appelle l'*Isle Ronde*, à cause de sa figure : nous y passâmes la nuit.

1722. Juin.

Vis-à-vis est *la Baye des Pascagoulas*, où Madame de CHAUMONT a une Concession, qui n'est pas prête de la dédommager de ses avances Une Riviere du même nom, & qui vient du Nord, se décharge dans cette Baye. Le lendemain vers les dix heures, il nous mourut un Matelot d'une esquinancie. C'est le seul Homme, que nous ayons perdu dans notre pénible & périlleuse Campagne. Une heure après nous moüillâmes au Biloxi, où l'on fut étrangement surpris de nous voir. J'allai sur le champ célébrer la sainte Messe, pour remercier Dieu de nous avoir soûtenus au milieu de tant de fatigues, & délivrés de tant de dangers.

Je suis, &c.



TRENTE-CINQUIE'ME LETTRE.

Voyage du Biloxi au Cap François de Saint Domingue.

Au Cap François, ce 6 Septembre 1721.

MADAME,

1722. Juin.

JE n'avois pas osé vous annoncer dans ma derniere, comme je l'avois fait dans la précédente, que je ne vous écrirois plus que du Cap François, de peur d'être encore obligé de me dédire, & peu s'en est fallu, que ma crainte n'ait été justifiée par l'évenement. M'y voici enfin, dans ce Port si lontems désiré, après soixante-quatre jours de navigation, & nous y sommes entrés dans le tems, que nous avions presque perdu toute espérance d'y parvenir. Mais avant que d'entamer le récit des aventures de ce Voyage, il faut reprendre la suite de mon Journal.

Pensacole rendu aux Espagnols.

La premiere nouvelle, que nous apprîmes en arrivant au Biloxi, fut celle de la Paix concluë avec l'Espagne, & de la double Alliance entre ces deux Couronnes. Un des Articles de la Paix étoit la restitution de Pensacole, & cet Article avoit été apporté à la Louysiane par Dom Alexandre WALCOP, Irlandois, & Capitaine de Vaisseaux dans la Nouvelle Espagne. Il s'étoit embarqué à la Vera-Cruz, sur un Brigantin de cent cinquante Hommes d'Equipage, monté de qua-

1722. Juin.

torze piéces de Canon, & commandé par D. Auguſtin SPINOLA. On prétend que le deſſein des Eſpagnols eſt de faire un grand Etabliſſement à Penſacole, & d'y tranſporter la Garniſon, & tous les Habitans de Saint Joſeph. On ajoûte que D. Alexandre Walcop en eſt déſigné Gouverneur: c'eſt un Homme de très-bonne mine, extrêmement ſage, & plein de religion.

Interlope Anglois au Biloxi.

D. Auguſtin Spinola eſt un jeune Homme plein de feu, d'un caractere très-aimable, dont les ſentimens annoncent ſa haute Naiſſance, & ſont dignes du nom qu'il porte. Il eſt Lieutenant de Vaiſſeau, & s'eſt engagé à ſervir trois ans dans le Mexique, après quoi il compte de retourner en Eſpagne, & d'y faire ſon chemin. Il fut bien mortifié d'apprendre qu'un Interlope Anglois, nommé *Marshal*, ne s'étoit retiré de la Rade du Biloxi, où il avoit fait un Commerce conſidérable avec les François, que quand il y étoit entré lui-même. Cet Armateur ne vouloit pas même s'éloigner, diſant qu'il ne craignoit point les Eſpagnols, mais M. de Bienville l'y obligea, ne voulant pas être ſpectateur d'un combat, dont nos Officiers prétendoient que le ſuccès n'auroit pas été favorable aux Aggreſſeurs, quoique ſupérieurs en forces. Nous verrons bientôt qu'ils ſe trompoient dans l'idée avantageuſe, qu'ils avoient de Marshal.

Déſertions fréquentes dans la Louyſiane.

Cependant, quoique depuis le départ de l'Adour, quelques Navires de la Compagnie euſſent un peu ravitaillé la Louyſiane, la miſere ne laiſſoit pas d'y être encore bien grande, & le mécontentement y croiſſoit

1722. Juin.

tous les jours : malgré les ſoins, que ſe donnoit M. de Bienville pour y ſoulager les Habitans, on n'entendoit parler que de complots pour déſerter. Outre le Batteau, que nous avions rencontré ſur la route de Saint Marc à Saint Joſeph, tous les Suiſſes, qui étoient au Biloxi, le Capitaine & les Officiers à la tête, ayant eu ordre de paſſer à la Nouvelle Orleans ſur un Traverſier, armé exprès pour eux, & qu'ils avoient eu ſoin de bien fournir de vivres, au lieu de prendre la route du Micïſſipi, avoient tourné, Enſeignes déployés, à l'Eſt, & on ne doutoit point qu'ils n'euſſent pris la route de la Caroline, parce qu'étant Proteſtans, il n'y avoit nulle apparence qu'ils ſe fuſſent arrêtés chez les Eſpagnols (*a*).

Conſpiration découverte.

Enfin je découvris le huitiéme de Juin une conſpiration formée pour enlever le Brigantin Eſpagnol. Il étoit ſept heures du ſoir, lorſqu'on m'en donna ſecretement avis, & l'on m'aſſûra qu'avant neuf heures le projet ſeroit exécuté, le Commandant du Brigantin n'ayant pas accoûtumé de ſe retirer à ſon Bord avant cette heure là. Les Conjurés étoient au nombre de cent cinquante, & leur projet étoit, s'ils réuſſiſſoient dans leur entrepriſe, de ſe faire Forbans. J'envoyai ſur le champ avertir M. de Bienville, qui étoit à table avec D. Auguſtin Spinola, lequel ſe leva auſſi-tôt, & ſe rendit à ſon Bord, & le Major du Biloxi eut ordre de commencer inceſſamment ſa ronde.

Ces mouvemens firent comprendre aux Conjurés que leur deſſein étoit éventé, & le Ma-

(*a*) On a ſçû depuis qu'ils étoient allés à la Caroline.

jor n'apperçut que quatre ou cinq Hommes attroupés, qui disparurent, dès qu'ils le virent, & dont il ne put joindre aucun, de sorte qu'on crut que j'avois donné une fausse allarme : mais outre que les jours suivans on n'entendit parler que d'Habitans & de Soldats, qui avoient disparu, quelques-uns de ces Déserteurs ayant été repris, déclarerent le complot, dont j'avois donné avis. 1722. Juin.

Les Anglois tâchent d'attirer à eux nos Alliés.

Le douziéme, un Chef des Tchactas vint dire à M. de Bienville, que les Anglois leur faisoient de grandes promesses, pour se les attacher, & pour les engager à ne plus avoir de commerce avec les François : le Commandant donna en cette occasion une grande preuve du talent, qu'il a de manier à son gré les esprits des Sauvages. Il sçut si bien cajoler ce Chef, qu'avec quelques présens de peu de conséquence il le renvoya très-disposé à demeurer ferme dans notre alliance. Cette Nation nous causeroit de grands embarras, si elle se déclaroit contre nous ; les Chicachas, les Natchez & les Yasous lui donneroient bientôt la main, & il n'y auroit plus de sûreté à naviger sur le Micissipi, quand bien même ces quatre Nations n'entraîneroient pas toutes les autres, ce qui, selon toutes les apparences, ne manqueroit pas d'arriver.

Sur la fin du mois un Habitant des Illinois, qui étoit allé en traite dans le Missouri, arriva au Biloxi, & rapporta, que lui & un ou deux autres François ayant pénétré jusqu'aux Octotatas, qui en 1719. défirent les Espagnols, dont je vous ai parlé, ils en avoient été bien reçus, & que des Marchandises, qu'ils leur avoient portées, ils en

1722. Juin.

avoient tiré pour ſept ou huit cent francs d'argent, partie ouvragé, & partie en lingots; que quelques-uns de ces Sauvages les avoient accompagnés juſqu'aux Illinois, & avoient aſſûré à M. de Boiſbriant que les Eſpagnols à qui ils avoient enlevé cet argent, le tiroient d'une Mine peu éloignée du lieu, où ils les avoit rencontrés, & qu'ils lui avoient offert d'y mener des François, ce que ce Commandant avoit accepté. Le tems nous apprendra ſi ces Sauvages ont parlé plus ſincerement que tant d'autres, qui depuis lontems ne cherchent qu'à attirer les François chez eux par l'appas des Mines, dont aucune ne s'eſt encore trouvée réelle (a).

Départ du Biloxi. Juillet.

Le vint-deux je m'embarquai ſur la Bellone, qui mit à la voile le trente. Le ſecond de Juillet nous nous eſtimions Nord & Sud de Penſacole, d'où nous voulions aſſûrer notre point de longitude, parce que celle de l'embouchure du Miciſſipi n'eſt pas encore bien fixée. Depuis ce tems-là juſqu'au vintiéme, il ne ſe paſſa rien de particulier. Nous avions alors le Soleil directement ſur notre tête, & dans notre voyage des Martyrs au Biloxi, nous avions eſſuyé les plus grandes chaleurs du Solſtice, ſans pouvoir nous en garantir en aucune maniere, non plus que des roſées, qui tomboient en abondance pendant les nuits. Croiriez-vous bien cependant, Madame, que nous ſouffrîmes beaucoup moins du Chaud dans cette Saiſon, que nous n'en avions ſouffert au mois d'Avril avant notre naufrage?

(a) On n'a plus entendu parler de cette Mine depuis ce tems-là.

1722. Juillet. Observation sur le chaud.

Rien n'est pourtant plus vrai, & je me souvins alors, que j'avois été plus d'une fois fort surpris de voir des personnes nées sous la Zone se plaindre beaucoup des grandes chaleurs de France. Nous étions dans le même cas au mois d'Avril, nous avions les mêmes chaleurs qu'on ressent en France, & même en Italie au mois de Juillet; dans le mois de Juillet, pendant la Canicule, nous étions sous la Zone, & la chaleur étoit assûrément plus grande, mais elle étoit plus supportable. Cette différence ne venoit pas des vents; nous eûmes les mêmes, & nous en eûmes toujours dans les deux Saisons. Ce n'étoit pas non plus seulement que nous y fussions plus accoûtumés, car nous n'étions pas sujets à ces sueurs continuelles, qui nous avoient si fort incommodés au mois d'Avril.

Il en faut donc chercher une autre raison, & voici celle, qui se présente à mon esprit. Dans le Printems l'air est encore rempli de vapeurs, que l'hyver y assemble. Ces vapeurs, quand le Soleil se rapproche, en sont d'abord embrasées, & voilà ce qui causoit ces chaleurs pesantes, & ces abondantes sueurs, dont nous étions accablés au mois d'Avril; nous étions presque toujours au Bain-Marie. Au mois de Juillet ces vapeurs étoient dissipées, & quoique le Soleil fût beaucoup plus près de nous, le moindre vent suffisoit pour nous rafraîchir, en émoussant la vivacité de ses rayons presque perpendiculaires sur notre tête. Or en France le Soleil ne dissipe jamais bien les vapeurs, comme il fait entre les Tropiques, du moins elles sont ici beaucoup moins grossieres, & c'est ce qui produit, non la

1722. Juillet. Et sur les hauteurs.

différence du chaud, mais celle de la sensation de la chaleur.

Le vintiéme nous découvrîmes la Terre de Cuba, ce que nous avions fait en sept jours, trois mois auparavant. Deux choses causerent ce retardement. La premiere est qu'on ne sçauroit compter sur les hauteurs, quand le Soleil est si proche, parce que ses rayons ne forment point d'angle sensible. Cela fait que, dès qu'on a le moindre soupçon de la proximité des terres, on n'ose porter beaucoup de voiles pendant la nuit. La seconde est que le Capitaine de la Bellone vouloit aller à la Havane, & dans la persuasion, où il étoit, que les courants portoient à l'Est, il fit l'Ouest autant qu'il le jugea nécessaire, pour ne pas manquer son but.

Il s'en fallut pourtant bien peu qu'il ne passât devant la Havane, sans le sçavoir. On vint me dire de grand matin qu'on voyoit la terre; je demandai comment elle paroissoit, & sur la réponse, qu'on me fit, j'assûrai que c'étoit le Cap de Sed. On se mocqua de moi, & les deux Officiers de l'Adour, qui étoient avec nous, furent les premiers à soûtenir, que je me trompois. Je montai sur le Pont, & je persistai dans mon sentiment contre celui de tout le Navire; nos Pilotes assûrant que nous étions soixante lieuës plus à l'Ouest. Au coucher du Soleil je reconnus la Table à Marianne, mais je fus encore seul de mon avis: cependant nous avions le vent contraire, & toute la nuit nous ne fîmes que courir des bordées au large & à terre.

Le lendemain à midi nous étions encore à la vûë des deux terres, qui faisoient le sujet

de notre contestation, lorsque nous étant un peu plus approchés de terre, nous apperçûmes la Havane devant nous, ce qui fit grand plaisir au Capitaine, lequel avoit une bonne pacotille, sur laquelle il esperoit de faire un grand profit avec les Espagnols. Son intérêt me touchoit peu, mais si nous eussions été plus au large, & que le vent ne nous eût pas contrariés pendant la nuit, l'erreur & l'entêtement de nos Pilotes & de nos Officiers nous auroient coûté bien cher. Le vent étoit bon pour entrer dans la Havane, & à cinq heures du soir nous n'en étions qu'à une lieuë; nous tirâmes alors deux coups de Canon, l'un pour assûrer notre Pavillon, l'autre, après qu'on eut mis le Pavillon en berne, pour demander un Pilote du Port. — 1722. Juillet.

Rien ne parut, & il fut résolu d'envoyer le Canot pour demander la permission d'y entrer: mais comme il étoit déja tard, la partie fut remise au lendemain, & toute la nuit nous nous soûtinmes en courant des bordées. Le vint-trois un Officier de la Bellone s'embarqua pour aller prier le Gouverneur de vouloir bien consentir que nous fissions de l'eau dans son Port, & que nous y achetassions des vivres, parce que l'on n'avoit pû nous en donner suffisamment au Biloxi. Ce n'étoit qu'un prétexte, mais je ne le sçavois pas, & le Capitaine m'ayant prié d'accompagner son Officier, je ne crus pas devoir le refuser.

Description du Port de la Havane.

L'entrée du Port de la Havane regarde le Nord-Ouest-Quart-d'Ouest: sur la gauche, en y entrant, on trouve un Fort bâti sur un Rocher, au pied duquel il faut passer: on l'appelle *le Fort du More*. Il est solidement

1722. Juillet.

construit, & a trois bonnes batteries de Canons de fonte l'une sur l'autre. A la droite il y a une suite de Bastions, qui me parurent nouvellement achevés, ou réparés depuis peu. L'entrée n'a en cet endroit que cinq ou six cent pas de largeur, & on la ferme par une chaîne de fer, qui peut arrêter un Navire assez lontems, pour qu'il soit criblé de coups de Canons, avant qu'il soit venu à bout de la couper.

La passe s'élargit ensuite un peu jusqu'à la Ville, c'est-à-dire, pendant trois ou quatre cent pas Le Canal tourne de-là à gauche beaucoup au delà de la Ville, qui est sur la droite. C'est tout ce que j'en puis dire, n'ayant pas été plus loin. Je sçai seulement que la Ville occupe la tête d'une presqu'Isle, & que le côté de la terre, qui est toute sa longueur, est fermé d'une bonne muraille bastionnée. L'aspect en est fort agréable & bien developpé, dès qu'on a passé le Fort du More. Les Ruës y sont bien percées, le Quay large & bien entretenu, les Maisons bien bâties pour la plûpart : des Eglises en assez grand nombre, & qui paroissent assez belles. Mais je ne suis entré dans aucune : en un mot une Ville de vint mille Ames n'a point plus d'apparence ; mais la Havane, m'a-t'on dit, n'en a pas tant à beaucoup près.

Sort de l'Interlope Marshal.

Je rencontrai en débarquant plusieurs des Matelots de l'Adour, tant de la Chaloupe, que du Canot. Les Premiers me dirent que de l'endroit, où nous avions fait naufrage, ils avoient été cinq jours à se rendre dans ce Port, & presque toujours à deux doits de la mort. Je n'eus pas le tems de m'informer par quelle

aventure les Seconds étoient venus là. Mais le Sergent, qui étoit entré dans notre Canot au pied du Fort du More, pour nous conduire, eut grand ſoin de nous montrer le Brigantin de l'Interlope Marshal, dont je vous ai parlé au commencement de cette Lettre. Il étoit mouillé auprès d'un Batteau ſi petit, qu'à peine pouvoit-il contenir quinze ou vint Hommes, qui cependant avoient enlevé ce Brigantin à l'abordage. Il faut avouer que les Armateurs de Cuba & des Iſles voiſines ſont braves; nos Flibuſtiers les ont aguerris : mais vû la diſproportion des forces, la valeur & le Canon des Anglois, il falloit que ceux-ci euſſent été ſurpris.

1722. Juillet.

Le Gouverneur de la Havane refuſe la permiſſion d'entrer dans ſon Port.

Le Gouverneur de la Havane nous reçut froidement, & après nous avoir entendus, il nous dit qu'il auroit été charmé de pouvoir nous accorder ce que nous lui demandions; mais que le Roi ſon Maître lui avoit lié ſur cela les mains, & qu'il avoit ſurtout des défenſes expreſſes de recevoir dans ſon Port aucun Bâtiment venant de la Louyſiane Il ajoûta qu'il y avoit ſur la même Côte pluſieurs endroits, où nous pourrions nous arrêter ſans aucun riſque, & où l'on nous fourniroit tous les rafraîchiſſemens, dont nous avions beſoin. Il fallut nous contenter de cette réponſe, & après avoir été ſaluer le Recteur du Collége, que nous avons dans cette Ville, je me rembarquai.

Le lendemain vint-quatre à ſix heures du matin, nous étions Nord & Sud du Pain de Matance, & à onze heures & demie, par le travers de *Rio de Ciroca*, où il y a une Habitation Eſpagnole. Mais comme le Capitaine

1722. Juillet.

vouloit voir s'il réüssiroit mieux à Matance, qu'il n'avoit fait à la Havane, & que nous avions encore sept lieuës à faire pour y arriver, il prit le parti de louvoyer toute la nuit, & le vint-cinq au point du jour nous nous trouvâmes à l'entrée de la Baye, qui a deux lieuës d'ouverture.

Description de la Baye de Matance.

Pour y entrer il faut d'abord doubler une Pointe, qui n'avance pas beaucoup dans la Mer, puis faire l'Ouest pendant une lieuë: on apperçoit ensuite sur la même main droite une autre Pointe, derriere laquelle est le Fort; & un grand quart de lieuë plus loin le Bourg de Matance entre deux Rivieres, qui baignent ses murs des deux côtés. Vers les dix heures du matin on y envoya le Canot avec un Officier, qui ne trouva point le Commandant du Fort dans sa Place. Il exposa au Lieutenant le prétendu besoin, où nous étions; mais cet Officier lui dit qu'il n'osoit prendre sur soi de lui accorder la permission, qu'il demandoit; que tout ce qu'il pouvoit faire pour son service, étoit d'envoyer un Courrier à la Havane, pour sçavoir les intentions du Gouverneur de cette Ville, qui étoit son Général, & que si ce parti nous convenoit, nous pouvions en attendant mouiller de l'autre côté de la Pointe, où nous serions plus en sûreté.

Cette réponse & la déclaration, que nos Pilotes s'aviserent alors de faire, qu'ils ne se chargeroient pas d'entrer le Navire dans la Baye de Matance, par la raison qu'ils ne la connoissoient pas assez, déterminerent enfin le Capitaine à continuer sa route avec toute sa pacotille, pour laquelle il nous avoit fait perdre au moins quinze jours d'un tems pré-

1722.

Juillet.

cieux. Le lendemain à six heures du matin nous avions encore derriere nous à la vûë le Pain de Matance, dont nous nous estimions éloignés de douze à quinze lieuës, & le vint-sept à cinq heures du matin on découvrit du haut des Mâts la terre de la Floride.

Débouquement du Canal de Bahama.

A cette vûë on mit le Cap au Nord-Nord-Est : deux heures après on revira de bord, pour prendre un peu plus de l'Est ; à neuf heures on se remit en route, & nous nous trouvâmes dans le vrai Courant, qui va au Canal de Bahama, car nous passions comme un trait. Nous vîmes en ce moment l'*Adour*, qui montroit encore un bout de Mât, mais dont la carcasse étoit presque toute couverte d'eau, & nous reconnûmes qu'il s'en falloit bien qu'elle eût échoué vis-à-vis de la plus septentrionnale des Martyrs, comme quelques-uns l'avoient cru ; car nous l'avions par notre travers à dix heures & demie, & à une heure & demie la derniere de ces Isles nous restoit au Nord.

Vers les trois heures on apperçut de la Hune un brisant, que nous allions ranger de bien près, & plus loin une batture, qui avançoit beaucoup au large. Cette batture étoit apparemment la fin des Martyrs, & pour la parer nous reprimes le reste du jour du Sud & de l'Est, le courant nous portant toujours au Nord, & sur le soir nous fîmes le Nord-Est. Le vint-huit à midi, le Pilote s'estimoit à l'entrée du Canal, par les vint-cinq dégrés trente minutes, à sept heures & demie du soir il craignît d'être trop près de terre, & mit le Cap au Sud Sud-Est jusqu'à minuit, avec un très-bon vent. A minuit il reprit sa

1722. Août.

route, & le vint-neuf nous ne vîmes plus de terres. Le soir on se crut hors du Canal, mais pour plus grande sûreté on continua jusqu'à dix heures du soir à faire le Nord-Nord-Est.

Route, qu'il faut prendre pour aller du Canal de Bahama à Saint Domingue.

Dans tout le reste de notre navigation, jusqu'au Cap François, nous eûmes presque toujours des vents foibles, & souvent des calmes. De tems en tems il s'élevoit des orages, le Ciel & la Mer étoient en feu, & le Navire panché d'un côté, alloit comme le vent, mais cela ne duroit pas, & une pluye d'un quart-d'heure déchargeoit le Ciel, & abaissoit les vagues de la Mer, laquelle ressembloit à ces personnes d'un caractere doux & tranquille, qui ont quelquefois des accès de colere assez vifs, mais qui s'apaisent d'abord. Je crois que ce qui contribuë à calmer la Mer si promptement, après ces agitations si violentes, ce sont les courants. Ils sont en effet très sensibles dans ces parages, d'ailleurs ils varient sans cesse, ce qui déconcerte toute l'habileté des Pilotes.

Quand on est sorti du Canal de Bahama, la droite route pour gagner l'Isle de Saint Domingue, seroit le Sud-Est. Mais les vents, qui souflent presque toujours de la partie de l'Est, ne permettent pas de la prendre, & il faut par une ligne parabolique s'élever jusqu'à la hauteur de la *Vermude*, qu'il seroit même à propos de reconnoître, s'il étoit possible, afin d'assûrer son point de longitude. Faute de cette connoissance on est quelquefois obligé d'aller jusqu'au grand Banc de Terre-Neuve, avant que de pouvoir s'assurer d'être assez à l'Est de tous les écueils, qui sont au Nord & à l'Orient de l'Isle de Saint Domingue.

1722. Août.

Vieux Canal de Bahama.

On n'a pourtant pas toujours pris ce grand détour pour aller du Golphe Mexique à cette Isle. Dans les premiers tems de la découverte du nouveau Monde, après avoir suivi la Côte Septentrionnale de l'Isle de Cuba, jusqu'à la *Pointe d'Itaque*, qui en est l'extrêmité orientale, à quatorze lieuës de Matance, on tournoit à droite, & on laissoit à gauche toutes les Isles *Lucayes*, dont celle de Bahama est du nombre. C'est ce qu'on appelle *le vieux Canal de Bahama*. Il y a de l'eau pour les plus grands Navires, mais on y rencontre tant d'écueils, qu'aujourd'hui il n'y a plus que des Barques, qui osent s'y engager.

Erreur des Pilotes dans leur estime.

Après nous être élevés jusqu'aux trente dégrés & demi, nos Pilotes se jugerent suffisamment à l'Est, pour n'avoir plus à craindre en faisant le Sud, de donner sur aucun des écueils, dont j'ai parlé. On porta donc avec confiance au Sud, & en peu de jours nous fîmes beaucoup de chemin, voguant sur une Mer toujours belle, & conduits par les vents Alisés. Le vint-sept d'Août à huit heures du matin, le Matelot, qui étoit en vigie sur la Hune, cria *Terre*, ce qui causa une grande joye, mais elle fut courte ; car ce Matelot étant descendu, on lui demanda si cette terre étoit haute, & il répondit qu'elle étoit fort basse, par conséquent ce ne pouvoit être qu'une des *Caïques*, ou des *Isles Turques*.

Nous étions encore bienheureux de les avoir vûës de jour, car le naufrage étoit inévitable, si nous eussions donné dessus pendant la nuit, & personne n'en seroit échapé, par la raison que toutes ces Isles sont sans rivages, que la plûpart sont bordées de récifs,

1722. Août.

qui avancent beaucoup au large, & qu'elles sont entrecoupées de petits canaux, où il n'y a pas assez d'eau pour des Chaloupes. D'ailleurs, elles sont fort basses, & on ne les apperçoit de nuit, que quand on est dessus.

Embarras, où l'on se trouve en découvrant la Terre.

Mais pour avoir reconnu le danger, nous n'étions pas sauvés ; la terre, que nous avions devant nous, paroissoit une Isle assez grande, & assez bien boisée en quelques endroits ; cela nous fit juger, que c'étoit la grande Caïque, par conséquent, que nous étions quarante ou cinquante lieuës trop à l'Ouest. Pour nous remettre en longitude, il auroit fallu peut-être remonter au Nord plus de deux ou trois cent lieuës, & compter sur cinq ou six semaines de navigation. Mais nous avions à peine de l'eau & des vivres pour quinze jours, en œconomisant beaucoup. Le Capitaine étoit fort embarrassé ; il voyoit ses Pilotes en défaut, & il avoit à se reprocher de s'être trop reposé sur eux, de n'avoir pas pris hauteur lui-même plus de deux ou trois fois, & d'avoir toujours préféré l'estime du second Pilote, jeune Homme fort étourdi, & fort présomptueux, à celle du premier, qui étoit plus habile & plus experimenté, & qui n'avoit jamais approuvé la manœuvre, qu'on faisoit.

Quel parti on prend.

Cependant il falloit prendre son parti sur le champ : un coup du vent du Nord, qui nous auroit accueilli, & nous auroit jetté sur ces terres basses, nous auroit immanquablement fait périr. Mais comme on ne pouvoit prendre de résolution, qui n'eût ses inconvéniens, le Capitaine voulut avoir l'avis de tout le monde. Quelqu'un proposa d'aller au plus sûr, & de faire vent arriere pour gagner la

Caroline, où l'on pouvoit arriver en dix ou douze jours, & y acheter des provisions. Cet avis fut rejetté, & on en suivit un autre, où il y avoit tout à risquer, & qu'il me parut que le seul désespoir pouvoit inspirer, ce fut de ranger la grande Caïque de fort près jusqu'au débouquement, c'est-à-dire, jusqu'à la séparation de tous ces écueils, d'avec les Lucayes. 1722. Août.

C'est par-là, que passent tous les Vaisseaux, qui sortent de Saint Domingue pour retourner en France, & alors il n'y a rien à craindre, parce qu'on peut prendre son tems pour débouquer, & que ce passage étant ouvert au Nord-Ouest, on est presque assûré d'avoir le tems favorable pour en sortir. Mais pour y entrer du côté où nous étions, il faut compter sur le Nord-Est, & c'est un grand hazard que de trouver ce vent à point nommé. Aussi personne, que l'on sçache, n'a encore tenté ce passage. Enfin on voulut bien s'exposer à tous les hazards, & on s'approcha de la grande Caïque.

Description de la grande Caïque.

A deux heures après midi nous n'en étions plus qu'à une bonne portée de Canon, & nous sommes peut-être les premiers, qui, sans une nécessité indispensable, ayions osé la visiter de si près sur un Vaisseau. La Côte en est pourtant fort saine, élevée, à ce qu'il m'a paru, de sept ou huit pieds, quelquefois d'un peu plus, mais elle est à pic, & sans aucun rivage. Son terroir n'a point du tout l'apparence d'être sterile. Les Géographes la placent directement sous le Tropique, & c'est ce que nous ne pûmes pas vérifier, parce que le tems étoit couvert; mais je la crois un peu

1722. Août.

Succes inespéré du parti qu'on avoit pris.

plus au Sud, car il n'y a certainement pas trois dégrés de différence entre cette Isle & le Cap François.

Nous cotoyâmes la grande Caïque jusqu'à quatre heures du soir, ayant pour nous le vent & les courants. Alors on fit monter un Matelot au haut du Mât, pour observer ce que nous avions devant nous, & il revint bientôt nous dire qu'il avoit vû l'extrémité de l'Isle, mais qu'au-delà on ne découvroit que des terres encore basses, entrecoupées de Canaux, où les eaux paroissoient toutes blanches. Sur ce récit, on jugea à propos de revirer de bord, & on mit le Cap au Nord Nord-Est. A minuit on fit le Sud-Sud-Est, & il sembloit que le vent tournât à notre gré; mais il étoit bien foible, & les courants nous entraînoient avec tant de violence à l'Ouest, qu'au point du jour les terres basses & les hauts fonds, que nous avions la veille si loin devant nous, étoient presque aussi loin derriere, & que le passage, que nous cherchions commençoit à s'ouvrir.

Nous touchions au moment décisif de notre sort, & ce qui nous faisoit bien esperer, c'est que le vent se rangeoit peu à peu au Nord-Est. A onze heures nous faisions le Sud-Est, quart de Sud; peu après nous eûmes le Cap au Sud-Est, mais les courants nous faisoient tellement dériver, qu'à peine la route nous valoit le Sud. A midi nous ne pûmes prendre hauteur, & la Pointe Occidentale de la Caïque nous restoit au Nord, quart de Nord-Est. Enfin à une heure nous étions parés, & je ne puis mieux vous exprimer ce qui paroissoit sur tous les visages, à mesure

que nous avançions dans le débouquement, que par la comparaison de ce qui arrive à ces Animaux, qu'on a mis dans le récipient de la machine pneumatique, qui y paroissent morts, quand on en a pompé presque tout l'air, & à qui on rend la vie peu à peu, en le faisant rentrer lentement. — 1722. Août.

Nous n'osions néanmoins nous flatter encore de pouvoir gagner le Cap François, qui nous restoit au vent, mais nous avions le *Port de Paix*, ou du moins *Léogane*, que nous ne pouvions pas manquer, & après le péril extrême, que nous venions de courir, tout nous étoit bon, pourvû que nous trouvassions un Port. A minuit nous essuyâmes un grain de vent du Sud assez violent, & mais de peu de durée, & le lendemain, sur les neuf heures au matin, nous apperçûmes la Terre de Saint Domingue, mais sans y pouvoir rien distinguer de tout le jour, parce qu'elle étoit embrumée. Un Navire, qu'on jugea à sa manœuvre pouvoir être un Corsaire, nous occupa une bonne partie de l'après-dîner : nous nous préparâmes sérieusement à le combattre, ou plutôt à nous défendre, s'il lui prenoit envie de nous attaquer, car nous n'aurions pas changé une voile pour l'aller chercher.

A la fin nous reconnûmes que ce n'étoit qu'un petit Bâtiment de cent cinquante Tonneaux au plus, & qui avoit eu apparemment plus de peur que nous. Nous jugeâmes à sa manœuvre qu'il sortoit du Cap François, & il paroissoit bien chargé. Toute la nuit nous courûmes des bordée au Nord-Est, en varijant un peu, ce qui nous éleva, & dès qu'il — Arrivée au Cap François.

1722. Septembre.

fut jour, nous reconnûmes avec bien de la joye, que nous étions au vent du Cap François. Nous le voyions à plein, nous y touchions presque, mais nous avions si peu de vent, que nous ne pûmes y entrer que le premier de Septembre, à quatre heures du soir. Depuis ce tems-là je n'ai pas encore eu un moment à moi pour vous entretenir de ce Pays, & on me demande ma Lettre pour la porter à un Vaisseau, qui appareille pour Nantes. Je compte de partir moi-même dans quinze jours pour le Havre de Grace, d'où j'aurai l'honneur de vous écrire encore une fois.

Je suis, &c.

TRENTE-SIXIE'ME LETTRE.

Description du Cap François de S. Domingue. Retour en France, relâche en Angleterre.

A Rouen, ce cinquiéme Janvier, 1723.

MADAME,

JE n'ai été qu'un jour au Havre, parce que je ne voulois pas manquer le Carosse de Roüen, & je suis venu ici me délasser à mon aise du plus long & du plus rude Voyage, que j'eusse encore fait sur Mer. Enfin il n'y paroît plus, & je vais profiter d'un peu de loisir qui me reste, en attendant le Coche de Paris, pour achever de vous instruire de toutes mes aventures, dèpuis deux ans & demi, que je cours le Monde.

1722. Septembre. Description du Cap François.

Le Cap François de Saint Domingue, d'où ma derniere Lettre étoit dattée, est un des Ports de toute la l'Amérique, où les François fassent un plus grand Commerce. Ce n'est à proprement parler, qu'une Baye, qui n'a pas tout-à-fait une lieuë de profondeur, & dont l'ouverture est fort large: mais cette ouverture est semée de récifs, entre lesquels on ne sçauroit naviger avec trop de précaution. Pour y entrer il faut prendre à droite le long d'une Pointe, où il y a une Redoute & du Canon; mais l'usage est qu'avant que de s'engager dans ces passes étroites, où deux Navires ne sçauroient aller de front, on appelle un Pilote de Port; & pour empêcher que l'envie d'épargner une pistole, qu'il lui faut donner, ne fasse risquer le salut d'un Equipage, il a été sagement ordonné que, quand bien même on seroit entré sans son secours, on ne laissera pas de le payer.

La Ville est dans le fond de la Baye, sur la droite. Elle n'est pas considérable, parce que presque tout ce qui n'est point Artisan, Marchand en détail, Soldat, ou Cabaretier, demeure dans la Plaine, autant que le Service le permet aux Officiers, la Justice aux Magistrats, & les affaires du Commerce à ceux, qui y sont intéressés, c'est à dire, à presque tout ce qu'il y a ici d'honnêtes Gens: de sorte que, pour voir le beau Monde, il faut aller à la Campagne. Aussi rien n'est plus charmant que la Plaine, & les Vallées, qui sont entre les Montagnes, dont elle est bordée. Les Maisons n'y sont pas magnifiques, mais elles sont propres & commodes, les Chemins tirés au cordeau, d'une belle largeur, bordés de hayes

1722. Septembre.

de Citronniers, quelquefois plantés de grands Arbres, & d'espace en espace coupés de ruisseaux d'une eau claire, fraîche & fort saine. Toutes les Habitations paroissent bien cultivées, & ce sont réellement de très belles Maisons de plaisance : par tout on voit un air d'aisance, qui fait plaisir.

De la Plaine du Cap.

Cette Plaine est l'extrêmité du Nord-Ouest de cette fameuse *Vega-Real*, dont il est tant parlé dans les Histoires Castillanes de Saint Domingue, qu'on assûre avoir quatre vint lieuës de long, & que le célébre Evêque de Chiappa, Barthelemy de las Casas, prétend être arrosée de vint-cinq mille Rivieres. Les grands noms ne coûtent rien aux Espagnols; ces prétenduës Rivieres ne sont pour la plûpart que de petits Ruisseaux, dont le nombre est effectivement incroyable, & qui feroient de cette Plaine Royale quelque chose de plus charmant & de plus délicieux, que la Vallée de Tempé, si vantée par les Grecs, si elle n'étoit pas sous la Zone Torride. Il y a même des Cantons, où l'air est très-sain, & la chaleur supportable, tel que celui, où a été bâtie la Ville de *Sant-Yago de los Cavalleros* ; & on peut dire la même chose des Vallées, qui sont entre les Montagnes, dont la Plaine du Cap est bornée au Midi. Elles commencent à se peupler, & elles le seront bientôt plus que la Plaine même, par la raison qu'on y voit peu de Malades, & que ceux, qui y viennent d'ailleurs, y guérissent en peu de tems de maladies, que tous les remédes n'avoient pû surmonter.

Observations.

J'ai parcouru les Habitations les plus proches de la Ville, mais je n'ai pas eu le loisir d'y

d'y faire beaucoup d'obſervations. D'ailleurs, pendant le jour le chaud étoit extrême, & le ſoir, dès que le Soleil étoit couché, les Couſins & d'autres Moucherons ſemblables, ne me permettoient pas de me promener lontems. Ces petits Inſectes s'attachent ſur-tout aux nouveaux venus, qui ont la peau plus tendre, & le ſang plus frais. On m'a aſſûré que dans la partie Eſpagnole de l'Iſle, on eſt exempt de cette incommodité, mais en récompenſe nous n'avons point de Serpens venimeux, & ils en ont beaucoup. On m'a fait auſſi remarquer, qu'à l'exception de la Laituë, tous les Légumes ſe doivent renouveller tous les ans dans cette Iſle avec des graines d'Europe.

Ce que j'y ai vû de plus curieux, ſont les Moulins à Sucre. Je ne vous en dirai rien, parce que le Pere Labat en a parlé beaucoup mieux, que je ne pourrois faire. Après le Sucre, la plus grande richeſſe de cette Colonie eſt l'Indigo, dont le même Auteur a auſſi très-ſçavamment traité. Cette Plante a une ennemie irréconciliable, & qui fait ſur elle bien d'autres ravages, que l'Yvroye dans nos Bleds. C'eſt une herbe, qu'on appelle *Mal-nommée*, & qui, en ſortant de la terre, porte ſa graine, qu'elle répand par tout. Elle vient en touffe, & par ſon volume, & ſa prodigieuſe fécondité, elle étouffe tellement l'Indigo, qu'elle le fait mourir : de ſorte que, quand elle a fait le moindre progrès dans un champ, il eſt entierement perdu, & qu'il en faut défricher un autre.

Remarque ſur les Dorades.

Les Côtes de Saint Domingue ne ſont pas abondantes en Poiſſons, mais pour peu qu'on aille en pleine Mer, on y en trouve de toutes

1722. Septembre.

les sortes. Nous pêchâmes surtout en y venant de la Louysiane, beaucoup de Dorades, sur lesquelles nos Marins prétendent avoir fait une observation assez singuliere. C'est que, quand on prend ce Poisson dans le Croissant de la Lune, la chair en est ferme, & d'un goût exquis, au lieu que, si on le pêche dans le décours, il est insipide, sa chair n'a point de consistance, & elle s'en va comme de la charpie. Il est vrai que nous éprouvâmes l'un & l'autre dans les deux tems; mais que cela arrive toujours, & que véritablement la Lune en soit cause, c'est ce que je n'ai garde d'assûrer.

Départ du Cap.

Nous partîmes du Cap François le vintcinq de Septembre sur un Navire Marchand du Havre appellé *Louis de Bourbon*, commandé par un des plus habiles Navigateurs, que j'aye connus: mais à peine fûmes-nous en Mer, que nous apperçûmes qu'il faisoit deux voyes d'eau, de sorte que pendant toute la traversée, qui fut de quatre-vint douze jours, il fallut pomper soir & matin, ce qui, joint au défaut des vivres, qu'on avoit cependant embarqués en abondance, mais qu'on ne ménagea nullement pendant le premier mois, fit que notre Capitaine fut plusieurs fois sur le point de relâcher aux Açorres. Nous aurions encore été plus embarrassés, si nous eussions donné dans le piége, que nous tendit le Capitaine d'un Navire Anglois, que nous rencontrâmes à moitié chemin.

Rencontre d'un Navire Anglois.

Il étoit parti de la Jamaïque avec une Flotte, dont il avoit d'abord été, disoit-il, le meilleur Voilier; mais comme, en arrimant son Navire, il avoit eu l'imprudence de placer

toutes les provisions de bouche dans le même endroit, il étoit arrivé qu'à mesure qu'il les consumoit, le Bâtiment perdant son équilibre, perdit peu à peu l'avantage, qu'il avoit sur les autres, & demeura enfin bien loin derriere la Flotte; nous le rencontrâmes en effet seul, & allant si lentement, qu'au prix de lui, notre Vaisseau, qui n'étoit rien moins qu'un fin Voilier, alloit comme un Oiseau, & qu'il craignit que les vivres ne lui manquassent tout-à-fait, avant qu'il pût aborder en Angleterre. Il nous témoigna sa peine, & pour nous l'expliquer mieux, il s'invita à dîner sur notre Bord. On lui répondit qu'il seroit le bien-venu, & notre Capitaine fit serrer une partie de ses Voiles pour l'attendre.

1722. Octobre. Novembre.

Pendant le repas il jetta le discours sur notre route, & nous demanda où nous croyions être. Le Capitaine lui montra son point de la veille, & il en parut étonné. Il nous assûra ensuite que nous étions au moins deux-cent lieuës plus avancés, que nous ne pensions; ce qu'il tâcha de prouver par les dernieres Terres, qu'il avoit reconnuës. Cela fit grand plaisir à la plûpart des Nôtres, qui s'ennuyoient déja beaucoup d'une si longue navigation, & d'avoir sans cesse à lutter contre des vents violens & une Mer orageuse sur un très mauvais Navire. Mais j'eus quelque soupçon que le Capitaine Anglois ne se disoit si fort avancé, que pour nous engager à lui faire part de nos vivres. Le nôtre, à qui je communiquai mon soupçon, me dit qu'il pensoit de même, se contenta de bien régaler son Hôte, & éluda sa demande. Il continua à naviger sur sa propre estime, laquelle se

1722. Octobre. Novembre.

trouva si juste, qu'il entra dans la Manche au jour, & presqu'à l'heure, que peu auparavant il avoit dit qu'il y entreroit.

Arrivée à Plimouth. 1722. Décembre.

Le second de Décembre nous entrâmes sans aucune nécessité apparente dans le Port de Plimouth; mais notre Capitaine y avoit sans doute quelque affaire. Nous y trouvâmes la Frégate du Roi, *la Thetis*, qu'un coup de vent venoit d'y jetter toute désemparée, quoique ce fût sa premiere sortie du Havre de Grace, où elle avoit été construite. Elle étoit montée par le Chevalier DE FONTENAY, Capitaine de Vaisseau, dont la destination étoit d'aller aux Isles de l'Amérique, donner la chasse aux Forbans, qui y avoient enlevé depuis peu plusieurs Navires. Dès qu'il sçut que j'étois dans le Port, il me fit l'honneur de me visiter, avant que j'eusse pu avoir la commodité de lui aller rendre mes devoirs, & il me mena sur son Bord, où je passai bien agréablement tout le tems, que nous fûmes dans ce Port.

Description de Plimouth.

Plimouth est un des cinq grands Ports d'Angleterre, & un des plus beaux de l'Europe. Il est double, & avant que d'y entrer, il faut passer sous le Canon de la Citadelle. De-là on tourne à droite pour entrer dans le Port de la Ville, qui est le plus petit, & d'où il faut partir pour sortir de la Manche, & c'est-là, que la Thetis étoit mouillée. On tourne à gauche pour entrer dans l'autre Port, où les Vaisseaux du Roi d'Angleterre sont désarmés, vis-à-vis un magnifique Arsenal. Ce Port s'étend fort loin, & nous moüillâmes à l'entrée, parce que les vents, qui y souflent, sont bons pour aller plus avant dans la Manche.

La Ville de Plimouth est peu de chose, mais ses environs, où je me suis bien promené, sont très-agréables. Je n'ai point vû de Pays plus gras : le tems étoit fort doux, les Campagnes aussi vertes, que dans le Printems, & j'y vis paître des Moutons monstrueux. La laine en est fort bonne, mais leur chair trop grasse a un mauvais goût. En récompense les Bœufs y sont excellens, par la raison qu'ils sont fort gras.

1722. Décembre.

La veille de la Conception, & tout le jour de la Fête, on ne cessa de carillonner à un des deux seuls Clochers, qui soient à Plimouth, & quoiqu'il n'y eût que deux cloches, je n'ai point encore entendu de carillon, qui m'ait fait tant de plaisir. Je demandai en l'honneur de qui cela se faisoit, car je me doutois bien que ce n'étoit pas pour honorer la Sainte Vierge, & on me répondit que la coûtume dans ce Pays-là étoit, quand quelqu'un donnoit un grand repas, de payer les Sonneurs pour faire carillonner. J'apperçus aussi sur le Port même, & assez près de la Ville un grand Bâtiment fort ancien, qui servoit d'Hôtellerie, & qui ne paroissoit pas avoir été construit pour cet usage ; on m'apprit que c'étoit les restes d'une Abbaye célébre de Benédictins.

Je n'aurois pas été fâché de faire un tour à Plimouth, & de pouvoir avancer un peu plus dans la Campagne, pour en connoître tous les environs ; mais M. le Chevalier de Fontenay ne me le conseilla point, parce que tout étoit alors suspect en Angleterre, à cause de l'affaire toute récente de l'Evêque de Rochester. Je n'aurois pû en effet paroître avec mon

1722. Décembre.

habit dans la Ville, ni dans les endroits peuplés, sans être exposé à quelque insulte, & il étoit trop tard pour prendre un autre habit, plusieurs Anglois m'ayant vû avec le mien : de sorte que je me vis réduit à me promener dans quelques Campagnes voisines du Port, où il n'y avoit personne. D'ailleurs j'étois en bonne compagnie sur la Thetis. M. le Chevalier de Fontenay a parcouru toutes les Mers, aussi a-t'il l'esprit extrêmement orné. J'ai vû & j'ai appris de lui des traits d'une générosité vraiment héroïque. Mais ce qui met le comble à tant de qualités si estimables, c'est un grand fond de religion, & une pieté sincere. Il semble avoir communiqué ces sentimens à ses Officiers, que je vis presque tous approcher des Sacremens, & rien n'est plus édifiant, que tout son Equipage, dont il est adoré (*a*).

Industrie des Anglois pour surprendre les Forbans.

Enfin la nuit de Noël, après que j'eus célébré les trois Messes, nous mîmes à la voile, & tout le jour nous eûmes le vent favorable. Deux Fregates de cinquante Canons avoient levé les ancres deux heures avant nous, & nous les joignîmes bientôt. Cela me surprit, parce que nous n'allions pas trop bien nous-mêmes; mais ce qui m'étonna encore davantage, ce fut qu'à voir ces deux Bâtimens sous voiles, si je ne les avois pas vû appareiller, je n'aurois jamais pu croire que ce fussent les

(*a*) Il est mort pendant son Expédition dans la Guadaloupe, & un de ses Officiers, qui vint m'apprendre cette triste nouvelle au retour de la Campagne, me dit qu'étant prêt de mourir, il leur avoit fait sur l'état, où il se trouvoit, & où chacun d'eux se trouveroit un jour, un discours, qui leur avoit tiré les larmes des yeux.

1722. Décembre.

mêmes, qui m'avoient paru si grands dans le Port; sur quoi on me dit que cela venoit d'une construction & d'une voilure particulieres, faites exprès pour attirer dans le piége les Forbans, ce qui en stile de Matelots les fait appeller des *Attrapes Lourdeaux*. En effet, dit-on, les Pirates les voyant, & en jugeant par les apparences, les prennent pour des Navires Marchands, & fondent sur eux, comme sur une proye assûrée. Mais quand ils sont engagés de maniere à ne pouvoir plus s'en dédire, ils trouvent à qui parler, & sont pris au trébuchet, sans pouvoir faire aucune résistance : aussi de toutes les Nations de l'Europe les Anglois sont ceux, que les Forbans craignent le plus, & qu'ils traitent plus mal, quand ils peuvent les avoir entre les mains.

Arrivée au Havre de Grace.

La nuit suivante nous essuyâmes une des plus horribles tempêtes, qu'on ait vûës de lontems dans la Manche. Le lendemain matin, quoique le vent fût presque tout-à-fait tombé, la Mer étoit encore dans une agitation capable d'effrayer les plus hardis; nous reçûmes même quelques pacquets de Mer, qui nous mirent en grand danger : il y en eut un sur tout, qui inonda la grande Chambre dans le tems que je commençois à dire la Messe, & me mit hors d'état de la célébrer; aussi lorsque vers le midi nous entrâmes au Havre de Grace, chacun nous demandoit comment nous avions pû résister à la tourmente, qui s'étoit fait sentir jusques dans le Port?

Mais on aura encore été bien plus surpris que nous y ayions résisté, lorsque deux jours après, notre Navire ayant été tiré à terre, on l'aura vû tomber en piéces de pourriture.

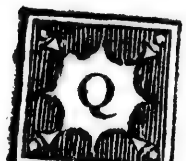
1722. Décembre.

C'est la premierre nouvelle, que j'ai apprise en arrivant ici. Jugez, Madame, à quoi tenoit notre vie sur un tel Bâtiment, pendant dix-huit cent lieuës de navigation, dans une saison, où la Mer est toujours en fureur ; & quelles actions de graces nous avons à rendre à Dieu, non-seulement de nous avoir délivrés d'un danger si éminent, mais encore de nous en avoir ôté la connoissance, qui seule étoit capable de nous faire mourir mille fois de frayeur.

Je suis, &c.

Fin du Journal.

PROJET
D'UN CORPS D'HISTOIRES DU NOUVEAU MONDE.



UOIQUE l'on ne comprenne ordinairement ſous le nom de Nouveau Monde, que la ſeule Amérique, je lui donne ici une ſignification plus étenduë; car j'y comprens tous les Pays, qui étoient inconnus aux Européens avant le XIV. ſiécle. Or voici en peu de mots le Plan de ce Corps hiſtorique, que je n'ai pas crû devoir propoſer au Public, juſqu'à ce que je fuſſe en état de lui annoncer que la premiere Partie eſt déja ſous la Preſſe.

Je commence par faire obſerver que la plûpart des Provinces de ce que j'appelle le Nouveau Monde, n'ont entr'elles aucune liaiſon, & qu'il en eſt même peu, dont l'Hiſtoire puiſſe naturellement entrer dans celle d'une autre. Quel rapport, par exemple, y a-t'il entre la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle Eſpagne? On ne peut guéres écrire l'Hiſtoire d'un ſeul Royaume de l'Europe, qu'on ne touche à celle de tous les autres: on ne s'aviſeroit pourtant pas d'écrire une Hiſtoire générale de toute cette partie de l'Ancien Mon-

de ; combien à plus forte raiſon ſeroit-il inſenſé de vouloir faire un Ouvrage ſuivi de celle de l'Amérique ? Il en faut donc ſéparer les parties, qui n'ont aucune dépendance les unes des autres ; réunir celles, dont on ne pourroit parler ſéparément, ſans tomber dans des redites, ou ſans les mutiler, telles que ſont la Nouvelle France & la Louyſiane, & donner au Public toutes ces Hiſtoires l'une après l'autre. Or voici ce que j'ai imaginé pour leur donner une uniformité, qui en faſſe un tout lié par la méthode qu'on y gardera.

Je mettrai à la tête de chaque Hiſtoire un Catalogue exact de tous les Auteurs, qui auront écrit ſur le même ſujet, ne l'euſſent-ils fait qu'en paſſant, pourvû que ce qu'ils en ont dit, mérite qu'on y faſſe quelque attention. Je marquerai en même tems les ſecours, que j'aurai tirés de chacun, & les raiſons, que j'aurai euës de les ſuivre, ou de m'en écarter ; en quoi je tâcherai de faire enſorte, qu'aucune prévention, ni aucun autre interêt, que celui de la vérité, ne conduiſe ma plume.

A ce premier préliminaire j'en ajoûterai un ſecond, qui ſera une Notice générale du Pays. J'y ferai entrer tout ce qui regarde le caractere de la Nation, ſon origine, ſon gouvernement, ſa religion, ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, le climat & la nature du Pays, ſes principales richeſſes ; mais je rejetterai à la fin de l'Ouvrage tous les articles de l'Hiſtoire naturelle, qui demanderont d'être traités en détail, & toutes les piéces, qui n'auront pû avoir lieu dans le Corps de l'Hiſtoire, & qui pourront néanmoins apprendre quelque choſe

d'intéreſſant : comme ce qui regarde le Commerce & les Manufactures, les Plantes & les Animaux, la Médecine, &c.

Pour ce qui eſt du Corps même de l'Hiſtoire, j'y garderai le même ordre, que j'ai ſuivi en écrivant l'Hiſtoire de l'Iſle de Saint Domingue, & dont il m'a paru que le Public n'étoit pas mécontent. Je n'y omettrai rien d'eſſentiel, mais j'y éviterai les détails inutiles. Je ſçai que la nature de cet Ouvrage en demande, que d'autres Hiſtoires ne ſouffriroient pas. Des choſes aſſez peu intéreſſantes en elles-mêmes font plaiſir, quand elles viennent d'un Pays éloigné, mais je comprends qu'il faut choiſir & ſe borner.

De cette maniere on pourra avoir une connoiſſance entiere de chaque Region du Nouveau Monde ; de l'état où elle étoit, quand on l'a découverte ; de ce qu'on a pû apprendre de l'Hiſtoire de ſes premiers Habitans ; de ce qui s'y eſt paſſé de conſidérable, depuis que les Européens y ſont entrés ; de ce qu'elle renferme de plus curieux ; & l'on ſçaura ce que l'on doit penſer de ceux, qui en ont écrit juſqu'à préſent. Ainſi l'Hiſtoire du Nouveau Monde ne ſera plus en danger de périr par ſa propre abondance : les choſes, qui ſont véritablement dignes de la curioſité des Lecteurs, n'y ſeront plus noyées dans les inutilités, pour ne rien dire de plus, ni embarraſſées dans les contradictions ; & il ſera aiſé de faire un diſcernement juſte de ceux d'entre les Auteurs des Relations & des Voyages, qui méritent ſeuls le décri, qu'ils ont attiré ſur tous les autres, d'avec les Ecrivains, qui par leur ſincérité, & leur application à s'inſtruire, ſe

sont rendus dignes d'être regardés comme des guides sûrs & des témoins irréprochables.

Au reste, il étoit bien tems de rendre ce service au Public, tandis que nous avons encore des regles certaines de critique pour distinguer les Piéces légitimes & authentiques, de ce nombre prodigieux d'Ecrits hazardés, dont la plûpart alterent la vérité jusqu'au point de la rendre méconnoissable, & qui en feroient enfin perdre absolument la trace, si on laissoit aller le débordement plus loin. Jamais en effet la démangeaison d'écrire n'a été plus loin qu'en cette matiere. Qui pourroit nombrer les Relations, les Mémoires, les Voyages, les Histoires particulieres & générales, qu'ont enfantés la curiosité de voir & l'envie de raconter ce que l'on a vû, ou ce que l'on a voulu passer pour avoir vû? Mais il nous reste encore un rayon de lumiere, à la faveur duquel nous pouvons dégager la vérité de ce monstrueux amas de fables, qui l'ont presqu'entierement éclipsée; & dont la plûpart, quoique soûtenuës des agrémens du stile, & du pernicieux assaisonnement de la satyre, du libertinage & de l'irréligion, ne demeurent en possession d'être entre les mains de toutes sortes de personnes, au grand préjudice des mœurs & de la piété, que parce qu'on ne leur a encore rien opposé de meilleur.

Si dans la revûë, que je ferai de toutes les Piéces, qui ont quelque rapport à mon Ouvrage, il m'en échappe quelques-unes, ce sera pour l'ordinaire, parce qu'il n'aura pas été possible, ou que je n'aurai pas jugé qu'il convînt de les tirer de l'obscurité, où elles seront demeurées ensevelies; & mon silence à

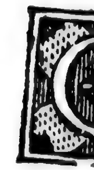
leur égard sera la seule critique, qui leur convienne. S'il m'arrive pourtant d'en omettre, qui méritent de n'être pas oubliées, je réparerai ce défaut, dès qu'on m'en aura averti. De cette sorte, si on peut reprocher avec fondement à ces derniers siécles une licence effrénée d'écrire, plus capable d'établir parmi le commun des Hommes un vrai pyrrhonisme en fait d'Histoire, que d'instruire ceux, qui s'adonnent à cette lecture, & plus propre à dégrader les Héros, qui ont rempli le Nouveau Monde de l'éclat de leurs exploits, & de leurs vertus, par le fabuleux, qu'on y a mêlé, qu'à leur procurer l'immortalité, qui leur est dûë; on trouvera dans cet Ouvrage un reméde à ce désordre; & ceux qui viendront après nous, seront plus en état, qu'on ne l'a été jusqu'ici de rendre justice à tout le monde.

On me demandera peut-être, si je me suis flatté de pouvoir exécuter un dessein si vaste, & pour lequel il semble que la plus longue vie seroit encore trop courte. A cela je réponds que la nature de cet Ouvrage ne demande pas que toutes les parties, qui le composeront, soient de la même main; qu'il ne souffrira point de la diversité du stile; que cette diversité y aura même son agrément, & qu'il ne sera question que de suivre toujours le même plan, ce qui est fort aisé. On peut dire de cette entreprise à peu près la même chose, que de la découverte de l'Amérique. Le plus difficile étoit fait, quand elle fut une fois commencée. Il y a donc tout lieu de croire, qu'elle continuëra après moi, & que si j'ai l'avantage d'en avoir donné l'idée, ceux qui

me ſuccederont, auront la gloire de l'avoir perfectionnée.

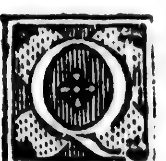
Il ne me reſte plus qu'à prévenir le Public ſur la dépenſe inévitable dans l'exécution d'un tel projet, afin que le prix des Volumes ne le révolte point. Premierement on n'y doit épargner ni les Cartes, ni les Plans, & je ſuis perſuadé que cet article ne trouvera point de Contradicteurs. Rien n'eſt plus néceſſaire dans l'Hiſtoire, dont la Géographie & la Chronologie ſont les deux yeux; ſurtout, lorſqu'il s'agit de Pays, qui ne ſont pas aſſez connus. En ſecond lieu, on fera graver tout ce que l'Hiſtoire naturelle fournira de plus curieux, mais on ne le fera que quand on pourra s'aſſûrer d'avoir été bien ſervi. Enfin il y a dans les différentes manieres de s'habiller & de s'armer de tant de Peuples divers, dans les cérémonies de leur Religion, & dans leurs coûtumes bien des choſes, qu'on ſera fort aiſe de voir repréſentées au naturel; mais on aura ſoin de retrancher tout ce qui ne ſerviroit qu'à enchérir inutilement les Volumes.





FASTES CHRONOLOGIQUES
DU NOUVEAU MONDE,
ET DES ETABLISSEMENS QUE LES EUROPE'ENS Y ONT FAITS:
CORRIGE'S ET AUGMENTE'S.

1248.



UELQUES-UNS placent en cette année les premieres navigations au Groenland, que M. Savary nomme *la Groenlande*; mais ils se trompent. Ce grand Pays étoit connu des Norvégiens dès le neuviéme siécle, & beaucoup plus qu'il ne l'est aujourd'hui. Groenland.

1363.

On ne sçait pas au juste en quelle année les François ont commencé à trafiquer en *Guinée*, mais il est certain qu'en 1364. des Marchands de Dieppe avoient découvert cette Côte, & y trafiquoient. Leur mémoire y est encore très-chere aux Habitans, qui se la transmettent par tradition. La bonne conduite de ces Navigateurs, & les manieres fort opposées des autres Européens, qu'ils ont connus depuis, ont beaucoup contribué à faire regretter les Dieppois. On a conservé le nom de *Petit Dieppe* à un endroit de la Côte du *Grain*. Guinée.

1383.

Les Dieppois font un établissement dans un endroit de la même côte, où est présen-

tement le fort *de la Mine*. Les guerres civiles de France sous les regnes de Charles VI. & de Charles VII. les obligerent en 1410 de l'abandonner.

1401-1405.

Isles Canaries.

Les Isles *Canaries*, que quelques-uns prétendent, sans en apporter aucunes preuves suffisantes, être les Isles *Fortunées*, si vantées par les Anciens, ont été ignorées des Européens jusques vers le milieu du XIV. siécle. Des Navigateurs Genois & Catalans en ayant eu quelque connoissance vers l'an 1345, Louis de la Cerda, dont le Pere avoit été desherité par Alphonse X. Roi de Castille son ayeul, fut couronné peu de tems après Roy des Canaries par le Pape Clement VI; mais il ne prit point possession de ce Royaume, & les Canaries retomberent dans l'oubli. Au commencement du XV. siécle, ou vers la fin du précédent, Henry III. Roy de Castille, les donna à Jean de Bethancourt, Gentilhomme Normand, d'autres disent à Robert de Braquemont, depuis Amiral de France; lequel y envoya Jean de Bethancourt, Baron de Saint Martin le Gaillard, son parent. Celui-ci se rendit maître en 1401. ou en 1405. des Isles de *Lançarotte*, de *Fuerte Ventura*, & de *Fer*, & s'y fit reconnoître pour Roy. Maciot de Bethancourt, son Parent & son Successeur, ceda dans la suite son droit à l'Infant de Portugal, Dom Henri, Duc de Viseo, lequel y envoya Ferdinand de Castro, Grand-Maître de sa Maison. Les Auteurs ne s'accordent pas sur le tems, auquel furent découvertes les autres Isles. Ce qui est certain, c'est que le Roy de Castille ayant reclamé contre la cession de

Maciot de Bethancourt, en vertu du droit de Souveraineté, qu'il prétendoit sur les Canaries, il y eut entre ce Prince & l'Infant de Portugal un Traité, en vertu duquel ces Isles furent renduës à la Couronne de Castille, qui les possede encore aujourd'hui.

1412.

Premiere navigation des Portugais le long de la côte d'Afrique. Leurs courses se terminerent lontems au Cap de *Bojador*, qu'ils n'osoient doubler. Cap de Bojador.

1418.

Découverte de l'Isle de *Porto Santo* par Tristan Vaz & Jean Gonzalez Zarco, Portugais. Ils lui donnerent ce nom, parce qu'ils y aborderent le jour de la Toussaints. Porto Santo.

1419.

Découverte de l'Isle *Madere* par les mêmes. Madere. Chacun donna son nom à la pointe, où il prit terre; & Gonzalez ayant trouvé en abordant une grotte, où se retiroient des loups marins, il nomma ce lieu *Cambra de Lobos marinos*, & prit le surnom de *Cambra*, & plus communément de *Camara*, qui est demeuré à son illustre famille. Le nom de *Madera* fut donné à cette Isle, parce qu'elle étoit toute couverte de bois; car *Madera* en Portugais signifie bois, d'où vient apparemment notre mot de *Madrier*. Quelques Auteurs Anglois ont avancé que Madere avoit été découverte plus de 60 ans auparavant par un homme de leur Nation, nommé Machin, que la tempête y avoit jetté par hazard avec sa Femme. Ils ajoûtent que Machin étant devenu veuf, s'étoit remis en mer, avoit donné connoissance de sa découverte aux Castillans,

& que sur cet avis des Navigateurs Espagnols & François étoient allé croiser dans ce parage, qu'ils n'avoient pû trouver Madere, & qu'ils avoient fait plusieurs descentes dans les Canaries.

1439.

Bojador. Gil Añez, Portugais, double le Cap de *Bojador*, accompagné d'Antoine Gonzalez Baldaya. On prétend que ce Promontoire est le même, qui est marqué dans Ptolomée, sous le nom de *Canarea*. Le nom de Bojador lui fut donné par les Portugais, à cause que pour le passer, il faut voguer assez loin à l'Ouest, puis revenir à l'Est. *Bojar* en Portugais signifie voguer.

1440.

Cap Blanc. Nuño Tristan, Portugais, découvre le *Cap Blanc*. Quelques Auteurs placent aussi en cette même année la découverte du *Cap Verd*, mais ce n'est pas l'opinion la plus suivie.

1442-1443.

Rio del Oro. Arguyn. Antoine Gonzalez, Portugais, découvre *Rio del oro*. L'année suivante il découvrit les *Isles d'Arguyn*, vis-à-vis le Cap Blanc. L'Infant D. Henry y fit bâtir un Fort, dont les Hollandois s'emparerent en 1638.

1445.

Angra. Gonzalo de Cintra, Portugais, découvrit sur la même côte de Nigritie une grande Baye, où il fut tué. On l'appella de son nom *Angra de Cintra*, c'est-à-dire, Baye de Cintra. Peu à peu on s'est accoutumé à la nommer tout simplement *Angra*.

1446.

Cap Verd. Nuño Tristan, dont nous avons déja parlé, découvre le *Cap Verd*. Il passa devant l'embouchure du *Senega*, sans la reconnoî-

tre, car le Cap Verd a le Senega au Nord, & le *Gambea* au Midi. Ces deux Rivieres ſont les principales branches du *Niger*. Quelques-uns attribuent la découverte du Cap Verd à Denys Fernandez; peut-être accompagnoit-il Nuño Triſtan.

1447.

Lançarote, Portugais, découvre le *Senega*, Senega.
que les Gens du Pays nommoient *Ovedec*. Lançarote lui donna le nom de *Senega*, ou *Sanega*, qui étoit celui d'un Negre de conſidération, qu'il y fit eſclave, & qui ſe racheta. Le Portugais prit d'abord cette riviere pour un bras du Nil. Quelques uns rejettent cette découverte à l'année ſuivante.

1448.

Dom Gonzalo Vello, Commandeur d'Al- Açorres.
mouros, partit cette année de Portugal pour aller reconnoître les Açorres, ainſi nommées de la quantité de Vautours, qu'on y trouva. Car *Aç* en Eſpagnol & en Portugais ſignifie Vautour. On appelle auſſi ces Iſles *les Terceres*, du nom de la principale de toutes, laquelle étant la troiſiéme, qu'on rencontre en venant de Portugal, fut nommée *Tercera*. Le Commandeur ne reconnut que les Iſles de *Fayal*, de *Pico*, de *S. George*, *la Gracioſa*, *la Tercera*, *Sainte Marie* & *Saint Michel*. Cette derniere eſt célebre par la fameuſe bataille navale, que le Marquis de Santa Crux y gagna en 1582. ſur Dom Antoine, qui ſe diſoit Roy de Portugal. Celle de *Flores* & de *Corvo* n'ont été connuës, que quelques années après. Toutes ces Iſles étoient ſans habitans, lorſque le Commandeur Portugais y aborda, excepté celle de Fayal, où des fa-

milles Flamandes étoient établies sur le bord d'une riviere. Boterus dit que les Açorres ont été découvertes en 1439., mais il y a bien de l'apparence qu'il se trompe, & que les Flamands y étoient même avant ce tems-là. C'est aux deux Isles de Flores & de Corvo, qui sont Nord & Sud, que les Portugais avoient placé d'abord leur premier méridien, sur ce qu'ils crurent avoir observé que l'aiguille aimantée ne varioit point par leur travers. D'autres Navigateurs assûrent que cette observation est fausse. Ce qui est certain, c'est que les Portugais ont depuis fixé leur méridien au Pic des Açorres, & que plusieurs Nations les ont suivis en cela. Celui des François est à l'Isle de Fer, une des Canaries. On trouva dans l'Isle de Corvo, lorsqu'on la découvrit, une statuë equestre, dont on n'a pas bien pû distinguer la matiere, montée sur un pié d'estal de même, où il y avoit des caracteres, qu'on n'a pû déchiffrer, & qu'on n'a pas eu le soin de conserver. Les premiers Navigateurs n'étoient pas curieux de ces sortes de monumens. Le Cavalier montroit de la main droite l'Occident, comme pour faire entendre qu'il y avoit des Terres de ce côté-là. Le Commandeur d'Almouros commença un Etablissement aux Açorres.

1449.

Isles du Cap Verd.

Découverte des *Isles du Cap Verd* par Antoine Nolli Genois, au nom de l'Infant Dom Henry, Duc de Viseo. La premiere, où il aborda, fut nommée *l'Isle de Mai*, parce qu'il y prit terre le premier jour de Mai. Il en reconnut en même tems deux autres, ausquelles il donna les noms de Saint Jacques &

de Saint Philippe, dont on célébroit la fête en ce jour. Le reste ne fut découvert qu'en 1460. par les Portugais, qui commencerent alors à les peupler toutes. Le Pere du Jarric se trompe, quand il dit, que les Portugais firent cette découverte en 1446. & Sanut, lorsqu'il l'attribuë à Louys de Cadamosto, noble Venitien, envoyé, dit-il, par l'Infant de Portugal pour découvrir de nouvelles Terres : à moins qu'on ne dise que Cadamosto commandoit l'Escadre, qui reconnut en 1460. celles de ces Isles, que Nolli n'avoit point vûës. Quelques Auteurs prennent ces Isles pour *les Gorgones* de Pomponius Mela : d'autres, pour *les Gorgades* de Pline : d'autres, pour *les Hesperides*, si vantées par les Anciens : d'autres enfin, pour *les Isles Fortunées*, & ces divers sentimens ont quelque vraisemblance ; mais ils n'ont que cela. Je pancherois plus à croire que les Canaries étoient les Hesperides, & les Isles du Cap Verd, les Fortunées : mais le nom de Fortuné convient beaucoup mieux au Cap Verd même, qu'aux Isles, ausquelles il a donné le nom ; où l'air n'est pas sain, & qui n'ont rien de recommandable.

1471.

Jean de Santaren, & Pierre de Escovar, Portugais, envoyés par Dom Fernand Gomez, découvrent l'Isle *de Saint Thomé*, celle *du Prince*, & *le Cap de Sainte Catherine*, qui fut ainsi nommé, parce qu'ils le reconnurent le jour de la Fête de cette Sainte. Ils trouverent sur toute cette côte beaucoup de mines d'or, ce qui lui fit donner le nom de *la Mine*.

Isles de Saint Thomé & du Prince, le Cap de Sainte Catherine : la Mine.

1472.

Les mêmes découvrirent le premier jour

Isle d'Annobon.

de l'année suivante une Isle, qu'ils appellerent *Anno bueno*, à cause de la circonstance du jour. On l'appelle vulgairement *Anno-bon*.

1477.

Estotiland. Labrador. On prétend qu'en cette année Jean Scalve, Polonois, reconnut l'*Estotiland*, & la *Terre de Labrador*; mais cela n'est pas bien prouvé. Il est certain au moins qu'il n'y fit aucun établissement. On convient même aujourd'hui que l'Estotiland est un Pays chimerique.

1481.

Saint Georges de la Mine. Diego de Azambuja, Portugais, bâtit le Fort de *Saint Georges de la Mine* à l'endroit, où un siécle auparavant les François en avoient eu un.

1484.

Congo. Benin, Prêtre Jean. Diego Cam, Portugais, découvre le Royaume de *Congo*, lequel comprenoit alors ceux d'*Angola*, de *Matamba*, & plusieurs autres, qui ont été séparés depuis. Il paroît que c'est à son retour, du moins c'est dans le même voyage, qu'il entra dans le Royaume de *Benin*. Il y eut avis que le Roy de Benin recevoit d'un Prince plus puissant que lui l'investiture de son Royaume, par le Manteau Royal, & un Bâton, où il y avoit une Croix semblable à celle de Malthe; & que les Etats de ce grand Monarque étoient éloignés de deux cent cinquante lieuës du Benin. Il en instruisit à son retour le Roy son Maître, qui crut que c'étoit le Prêtre Jean, & trois ans après Pierre de Covillam, & Alphonse de Payva furent envoyés vers ce Prince, qu'on ne doutoit point qu'il ne fût l'Empereur des Abyssins. Les deux Députés allerent s'embarquer à *Adem*, port de l'Arabie Heureuse; puis s'étant séparés,

Payva prit la route d'Abyssinie, & mourut en chemin. Covillam prit celle des Indes, alla à *Cananor*, à *Goa*, à *Calicut*, retourna en Afrique, prit terre au Royaume de *Sofala*, passa de-là à *Ormuz*, d'où il se rendit à la Cour de l'Empereur des Abyssins.

1486.

Barthelemi Diaz, Pierre Diaz, son frere, & Jean Infanté, Portugais, découvrent *le Cap de Bonne Esperance*, ils le nommerent *Cap des Tourmentes*, parce qu'ils y essuyerent de violentes tempêtes; mais le Roy de Portugal, qui comprit que cette découverte lui ouvroit le chemin des Indes, changea ce nom en celui, qu'il a toujours porté depuis. Cap de Bonne Esperance.

1492.

Christophe Colomb, Genois, découvre l'onziéme d'Octobre la premiere Terre de *l'Amérique*, & en prend possession au nom de la Couronne de Castille. C'étoit une des Isles *Lucayes*, qui se nommoit *Guanahani*, & à laquelle il donna le nom de *San Salvador*. Il en reconnut ensuite plusieurs autres, puis celle de *Cuba*, & enfin l'Isle *Hayti*, qu'il nomma *l'Isle Espagnole*. Les François l'appellent *Saint Domingue*, du nom de sa Capitale. Premiere découverte de l'Amérique.

1493.

Le Pape Alexandre VI. fait tracer la fameuse ligne de *Demarcation*, pour mettre d'accord les Espagnols & les Portugais au sujet de leurs découvertes. Elle passoit par le milieu de l'espace de mer, qui est entre les Açorres & les Isles du Cap Verd; mais dans la suite elle fut reculée de 370 lieuës à l'Ouest. Ligne de Demarcation.

Au mois d'Octobre de la même année Christophe Colomb découvrit la plûpart des Petites Antilles.

petites Antilles, & la plûpart des noms, qu'il leur donna, se sont conservés jusqu'à présent. Il reconnut ensuite l'Isle *Boriquen*, & l'appella l'Isle de *Saint Jean-Baptiste*. On y a depuis ajoûté le surnom de *Puerto Ricco*. Les François la nomment *Porto Rico*.

Isabelle, la premiere Ville du Nouveau Monde.

De-là il passa à l'Isle Espagnole, où il bâtit la premiere Ville, que les Européens ayent euë dans le Nouveau Monde, & la nomma *Isabelle*, en l'honneur de la Reine de Castille, qui portoit ce nom.

1494.

Jamaïque.

Christophe Colomb découvre la *Jamaïque* le quatorziéme de Mars. Il lui donna le nom de *Santyago*: mais celui de *Jamaïca*, qu'elle portoit, a prévalu. Il s'assûra dans le même voyage que Cuba étoit une Isle.

1496.

Terre-neuve. Labrador. Estotiland.

Le cinquiéme de Mars Henry VII. Roy d'Angleterre, accorda une Patente à Jean Cabot, ou Gabato, Vénitien, & à ses trois Fils, pour aller à la découverte des nouvelles Terres. Les conditions étoient qu'après tous les frais déduits, ils donneroient au Roy le cinquiéme des profits. Ceci est certain par les Actes publics d'Angleterre. Ce qui suit ne l'est pas autant. On prétend que les Cabots reconnurent l'Isle de *Terre Neuve*, puis une partie du Continent de *Labrador* ou *Laborador*. Ils s'éleverent, dit-on, jusqu'aux 55 degrés de latitude Nord, & en ramenerent en Angleterre quatre Sauvages. Cependant de bons Auteurs ont assûré qu'ils n'avoient débarqué en aucun endroit, ni du Continent, ni des Isles. D'autres ont prétendu depuis que l'*Estotiland*, qu'on plaçoit au Nord, ou à l'Ouest de Labrador,

Labrador, avoit été découvert en 1390. par des Pêcheurs *du Frisland*. Antoine Zani, dit-on, noble Vénitien, & Nicolas Zani, son Frere, étant partis des côtes d'Irlande, avoient été poussés par la tempête sur le Frisland, qu'on croit faire partie du Groenland, & là eurent connoissance de cette découverte. Ils font dans leur relation une description magnifique de l'Estotiland; mais cette relation est visiblement un roman.

Le huitiéme de Juillet de la même année, qui étoit un Samedi, Dom Vasco de Gama partit de Lisbonne, pour aller en Ethiopie & aux Indes par le Cap de Bonne Esperance. Le jour de Noël il découvrit une Terre, qu'il nomma *la Terre de Natal*, à cause de la circonstance du jour de cette découverte.

Premier voyage aux Indes par Mer. Terre de Natal.

1498.

Le sixiéme de Janvier il apperçut un grand Fleuve, qu'il nomma *la Riviere des Roys*: ensuite le *Mozambique*, puis les Royaumes de *Quiloa*, de *Mombaça*, de *Melinde*, & de *Sofala*; il prit en plusieurs endroits possession du Pays au nom de la Couronne de Portugal. Le vintiéme de Mai il arriva à Calicut. Barros dit qu'il partit du Mozambique le 24. d'Août, & qu'il arriva en 22. jours à Calicut. S'il dit vrai, ce fut le 16. & non le 20. qu'il mouilla devant cette Ville. Il est le premier, qui ait passé aux Indes par cette route.

Riviere des Roix, Mozambique. Quiloa, &c.

Le dernier jour de Juillet de la même année Christophe Colomb découvrit l'Isle de *la Trinité*. Les uns disent qu'il lui donna ce nom, parce que d'abord elle lui parut comme une Montagne à trois têtes. D'autres prétendent qu'il avoit fait vœu de nommer ainsi la pre-

L'Isle de la Trinité.

miere Terre, qu'il appercevroit. Le douziéme d'Août il descendit à terre, & il se convainquit bientôt que la Trinité étoit une Isle.

Découverte du Continent de l'Amérique. Paria. Orenoque. Isle des perles.

L'onziéme il avoit vû une autre Terre, qu'il prit aussi d'abord pour une Isle, & qu'il nomma *Isla Santa*; mais il reconnut bientôt que c'étoit le Continent, & il donna à toute cette côte, qu'il rangea à la vûë, le nom de *Paria*, ou il trouva que les Habitans la nommoient ainsi. Quelques jours après ayant couru un grand danger dans une des embouchures de *l'Orenoque*, il l'appella *Boca del Drago*. De-là il passa au Golphe des Perles, & découvrit trois Isles; il nomma la premiere *la Marguerite*, à cause des Perles, qu'on pêchoit dans ce Golphe: les deux autres se nommoient *Cochem* & *Cubagua*: celle-ci, où étoit la plus grande pêche des Perles, en a lontems porté le nom.

1499.

Le Cap de la Vela. Venezuela. Cumana.

Le seiziéme de May, Alphonse de Ojeda, Gentilhomme Espagnol, accompagné d'Americ Vespuce, Florentin, & de Jean de la Cosa, le plus habile Pilote, qui fût alors en Espagne, aborda au Continent de l'Amérique à 200 lieuës à l'Orient de l'Orenoque; parcourut la côte l'espace de 200. lieuës jusqu'à un Cap, auquel il donna le nom *de la Vela*; découvrit le Golphe de *Maracaibo*, & donna le nom de *Venezuela*, c'est-à-dire, de petite Venise, à une Bourgade, qu'il trouva bâtie sur l'eau, à peu près comme cette grande Ville. Ce nom a depuis été étendu à toute la Province. Enfin il reconnut toute la côte de *Cumana*. Americ Vespuce, qui n'étoit que Bourgeois sur l'Escadre, que commandoit Ojeda, publia

la relation de cette découverte, dont il se donna tout l'honneur ; & pour persuader au Public, qu'il avoit le premier de tous les Européens abordé au Continent du Nouveau Monde, il osa avancer que son voyage avoit été de vint-cinq mois. Ojeda interrogé juridiquement sur ce fait, le démentit; mais comme il en avoit été cru d'abord sur sa parole, on s'étoit accoutumé à donner son nom au Nouveau Monde, & l'erreur a prévalu sur la vérité.

Sur la fin de la même année Christophe Guerra, & Pero Alonso Niño découvrirent la pointe de *Ayola*, qui est Nord & Sud de la pointe occidentale de la Marguerite, & ils y trouverent de fort belles salines. Salines d'Ayola.

1500.

Vincent Yañez Pinçon, Espagnol, qui avoit accompagné Christophe Colomb à son premier voyage, étant parti d'Espagne à la fin de Décembre de l'année précédente, découvrit le 26. de Janvier un Cap du Bresil, qu'il nomma le Cap *de Consolation*, & en prit possession au nom de la Couronne de Castille. Les Portugais lui ont depuis donné celui de *Saint Augustin*. Pinçon crut ensuite appercevoir l'embouchure d'une grande Riviere, qu'il nomma *Maragnaon*; on a depuis reconnu que ce n'étoit qu'une Baye, dans le fond de laquelle il y a une Isle, qui porte aujourd'hui le nom de Maragnaon, qu'elle a donné à toute une Province du Bresil. Trois Rivieres assez belles se déchargent dans la Baye, mais aucune ne porte le nom de Maragnaon. Le Pere Christophe d'Acuña, dans la description de la Riviere des Amazones, pré- Bresil, Maragnaon.

tend qu'une Riviere, qu'il nomme *Maragnon*, ſort de ce grand Fleuve, & va ſe jetter dans la Baye, dont nous venons de parler : mais il ſe trompe. Des Capucins François ont eu une Miſſion dans l'Iſle de Maragnaon, qu'ils écrivent *Maragnan*, ſuivant la prononciation Portugaiſe, au lieu que les Eſpagnols écrivent & prononcent *Maragnon*.

Le huitiéme de Mars de la même année, & ſelon quelques-uns, le neuviéme, Dom Pero Alvarez Cabral partit de Liſbonne pour le ſecond Voyage des Indes. La veille de Pâques, après avoir eſſuyé une horrible tempête, qui diſſipa une partie de ſa flotte, & en fit perir quelques navires, il fut jetté avec le reſte ſur la côte de Bréſil, entra dans un Port, qu'il appelle *Porto ſecuro* : il donna enſuite à tout le Pays le nom de *Sainte Croix*, & en prit poſſeſſion au nom du Roy de Portugal, ſon Maître. Le nom de *Breſil*, ou, comme on diſoit alors, *de Braſil*, eſt celui, que lui donnoient les Naturels du Pays ; & il a prévalu ſur celui de Sainte Croix. Cabral reprit enſuite ſa route vers les Indes, arriva à Calicut le 13. de Septembre, de-là il paſſa à Cananor, enſuite à Cochim.

Au reſte rien n'eſt plus fabuleux que le bruit, qui courut alors en Eſpagne, & auquel les envieux de Chriſtophe Colomb donnerent beaucoup de vogue ; à ſçavoir, qu'une Caravelle, qui portoit en Angleterre des vins d'Eſpagne, après avoir été lontems contrariée par les vents, fut contrainte de courir au Sud, puis à l'Oueſt, & ſe trouva à la fin près d'une Iſle, où l'équipage alla ſe repoſer des fatigues de la Mer : d'autres diſent que c'étoit la côte

de Fernambouc, mais tous conviennent que c'étoit au Bresil. On ajoûtoit que le Pilote Andaloux, Biscayen, ou Portugais, car on varie sur cela; étant repassé en Europe, après avoir perdu presque tout son équipage, étoit mort dans l'Isle de Porto Santo chez Colomb, qui y étoit établi, & à qui il laissa tous ses mémoires, dont celui-ci avoit profité pour découvrir le Nouveau Monde. Cette affaire fut dans la suite examinée au Conseil des Indes, & l'imposture y fut confonduë. D'ailleurs Colomb, s'il avoit eu ces mémoires, auroit passé la ligne équinoxiale, ce qu'il ne fit jamais.

Cette même année Gaspard de Cortereal, Gentilhomme Portugais, aborda à l'Isle de Terre-Neuve, dans une Baye, à laquelle il donna le nom de *la Conception*, qu'elle garde encore aujourd'hui; il visita ensuite toute la côte orientale de cette grande Isle. On lui attribuë encore d'autres découvertes dans le Continent voisin, où les anciennes Cartes placent une *Terre de Cortereal*. Ce qui est certain, c'est qu'accoûtumé à des climats plus doux, & l'esprit rempli de l'idée des richesses de l'Afrique, & des Indes, il se dégoûta bientôt d'un Pays, où il ne voyoit que des Rochers affreux couverts de neiges, des Rivieres, & une Mer glacée, & où il n'y avoit point d'autre commerce à faire, que celui d'un poisson, dont on ne connoissoit point encore le prix, & qui étoit même apparemment inconnu alors. Il reprit donc la route de Portugal, & périt en chemin. Champlain prétend que Cortereal fit deux voyages en Terre-Neuve, & périt au second, sans que

Terre neuve.

l'on ſçache ni où, ni comment. Il ajoûte que Michel de Cortereal, ſon Frere, ayant voulu continuer la même entrepriſe, eut le même ſort.

1501.

Golphe d'Uraba. Au commencement de Janvier de cette année Rodrigue de Baſtidas, Eſpagnol, accompagné de Jean de la Coſa, dont j'ai déja parlé, partit de Cadix pour faire de nouvelles découvertes, & après avoir paſſé le Golphe de Maracaïbo, découvrit plus de cent lieuës de côtes au-delà du Cap de la Vela, qui avoit été le terme des découvertes d'Ojeda; entra dans le Golphe d'*Uraba*, & pouſſa juſqu'à l'endroit, où fut depuis bâtie la Ville de Carthagene. Il n'eſt pas bien certain qu'il ait donné à la Baye de Carthagene le nom, qu'elle porte aujourd'hui, comme quelques-uns l'ont cru.

Iſle de Juan de Nova. Dans le même tems Dom Juan de Nova partit de Liſbonne pour le troiſiéme voyage des Indes, & chemin faiſant découvrit par les vint dégrés de latitude Nord, une Iſle, qu'il nomma *la Conception*. Ayant enſuite doublé le Cap de Bonne Eſperance, il découvrit une autre Iſle, vers les ſept ou huit dégrés de latitude-Sud, & lui donna ſon nom, qu'elle porte encore aujourd'hui.

1502.

Iſle de Sainte Helene. Dom Juan de Nova, revenant des Indes, découvrit la fameuſe Iſle de *Sainte Heléne*, à laquelle il donna ce nom. Quelques Cartes en marquent une ſeconde du même nom, ſous les mêmes paralleles, & beaucoup plus à l'Orient, découverte, dit-on, depuis peu; mais les plus habiles Navigateurs la croyent fabuleuſe.

Au mois de Mars de la même année, Dom Vasco de Gama, qui avoit fait le premier voyage des Indes par Mer, partit pour le quatriéme. Etant arrivé à Cochim, il y reçut des Ambassadeurs des Chrétiens de *Meliapor*, qui lui demanderent à être reçûs sous la protection des Rois de Portugal. Meliapor.

Au mois d'Août, Christophe Colomb découvrit le Cap & le Golphe de *Honduras*. Le douziéme de Septembre il reconnut un autre Cap, qu'il nomma *Gracias à Dios*, & le second de Novembre un Port, qu'il appella *Puerto bello* : communément appellé *Porto belo*. Il entra ensuite dans quelques autres Ports de la même côte, dont quelques-uns ont depuis changé les noms, qu'il leur avoit imposés. Honduras. Portobelo.

1503.

Le sixiéme de Janvier suivant il entra dans une Riviere, à laquelle il donna le nom de *Bethléem*, en mémoire de l'entrée des Mages à Bethléem de Juda. De-là il passa dans celle de *Veragua*, qui n'en est qu'à une lieuë, & où il trouva des Mines d'or. La Province de Veragua fut dans la suite érigée en Duché en faveur de Louys Colomb, Petit fils de Christophe, & ce Duché est tombé par les Filles, premierement dans la maison de Bragance, & en dernier lieu dans celle de Liria-Barwich. Veragua.

La même année Dom Alphonse d'Albuquerque, surnommé le Grand; Dom François d'Albuquerque, son Frere; & Dom Antoine de Saldaña partirent chacun avec une Escadre pour le cinquiéme voyage des Indes. Dans ce voyage Diego Fernandez Pereyra, qui commandoit un des Vaisseaux de l'Esca- Socotora. Guardafu.

dre de Saldaña, découvrir l'Isle de *Socotora*. Alphonse d'Albuquerque mouilla lui-même au Cap de *Guardafu*, le plus oriental de l'Afrique, & étant arrivé aux Indes, il bâtit dans l'Isle de Cochim une Forteresse, à laquelle il donna le nom de Sant-Yago.

1504.

Grand Banc de Terre-neuve.

Des Pêcheurs Basques, Normands & Bretons, faisoient alors & depuis quelque tems, la pêche des Moruës sur le *grand Banc de Terre Neuve*, & sur les côtes de cette Isle, du Continent voisin, & de tout le Golphe de Saint Laurent. On ne sçait pas au juste en quel tems ils commencerent à fréquenter ces Mers, ni quand on découvrit le grand Banc.

1505.

Monomotapa.

Pedro de Añaya, Portugais, étant dans le Royaume de Sofala, eut cette année la premiere connoissance de l'Empire de *Monomotapa* en Afrique.

Cette même année une Compagnie de Marchands de Rouen, arma quelques Vaisseaux pour aller aux Indes Orientales, & en donna le commandement au sieur Binet Paulmier de Gonneville. Ce Capitaine étant arrivé au Cap de Bonne Esperance, les courants, & les tempêtes de cette Mer orageuse, le pousserent fort loin vers le Pole Australe. Il y découvrit un très-beau Pays, dont les Habitans le reçurent avec respect & admiration. Selon la relation de ce voyage, ces Peuples sont doux, sociables, bien faits. Gonneville amena en France le Fils d'un de leurs Rois, auquel il avoit promis de le remener dans vint Lunes. Mais les guerres civiles l'empêcherent de tenir sa parole; & pour nè point laisser sans appui

un jeune Homme, qui lui avoit été confié de si bonne grace, il en fit son Gendre & son heritier. L'Auteur du voyage dans les Terres Australes étoit né du mariage de la fille de Gonneville avec cet Etranger.

1506.

En cette année Jean Denys de Honfleur publia une Carte des côtes de l'Isle de Terre-Neuve & des environs. Canada.

La même année Dom Laurent d'Almeyda, Fils du Viceroy des Indes, Dom François d'Almeyda, ayant eu ordre d'aller reconnoître les *Maldives*, fit d'abord la découverte de *Ceylan*. On prétend qu'il découvrit ensuite les Maldives, & cela est beaucoup plus vraisemblable, que ce qu'on ajoûte, qu'il découvrit la même année l'Isle *Madagascar*, & lui donna le nom de *Saint Laurent*. Car il paroît certain que depuis la découverte de Ceylan ce jeune Seigneur n'a point quitté les Indes. Maldives. Ceylan.

Quelques Auteurs prétendent que l'Isle de *Madagascar* fut découverte en 1505. mais ils ne disent point par qui elle le fut. Ce qui est certain, c'est que sur la fin de cette année 1506. D. Tristan da Cuña, Portugais, sur le rapport, que lui fit Rui Pereyra, un de ses Capitaines, qu'il avoit touché à Madagascar, qu'on trouvoit du poivre dans cette Isle, s'y transporta en personne. Marc Pol de Venise a parlé de Madagascar, que les Chinois connoissoient lontems avant les Européens. On assûre même qu'ils y ont envoyé des Colonies. Plusieurs croyent que cette Isle est *la Cerné* de Pline, & la *Mamuthias* de Ptolomée. Lorsque Dom Tristan da Cuña passa à Madagascar, il commandoit la cinquiéme flotte, que Madagascar. Isles de Tristan da Cuna.

le Roy de Portugal envoya aux Indes : avant que de doubler le Cap de Bonne Esperance, il découvrit des Isles, qui portent encore aujourd'hui son nom.

Yucatan. La même année Jean Diaz de Solis, & Vincent Yañez Pinçon pénétrerent dans le fond de la Baye de Honduras, & lui donnerent le nom *de la Nativité*. Ils reconnurent ensuite une partie de l'*Yucatan*, dont Christophe Colomb avoit eu quelque connoissance, lorsqu'il découvrit la Baye de Honduras; mais ils ne firent que la ranger à la vûë.

1508.

Sumatra. Malaca. Dom Diego Lopez de Siqueyra découvre l'Isle de *Sumatra*, qu'on croit assez communément être l'ancienne *Trapobane*. De-là il passa à *Malaca*. On prétend qu'il découvrit aussi alors le Cap de Guardafu; peut-être en prit-il une connoissance plus exacte, que n'avoit fait Dom Alphonse d'Albuquerque.

Canada. La même année on vit en France un Sauvage du *Canada*, qu'un Pilote de Dieppe, nommé Thomas Aubert, y avoit amené.

1509.

Bresil. Jean Diaz de Solis, & Vincent Yañez Pinçon, passent la ligne, cotoyent la Terre du *Bresil*, & mettent par tout des marques de prise de possession pour la Couronne de Castille.

Jamaïque. La même année Jean de Esquibel fit un établissement à *la Jamaïque* par ordre & au nom de l Amiral des Indes, Dom Diegue Colomb, Fils aîné & successeur de Christophe Colomb.

1510.

Goa. Le seiziéme de Fevrier de cette année le

grand Albuquerque se rendit maître de la Ville de Goa. Cette Ville fut reprise par les Indiens jusqu'à deux fois, & toujours reconquise par les Portugais, qui en ont fait la Capitale de leur Empire dans les Indes.

Portoric.

La même année Jean Ponce de Leon, Espagnol, fit la conquête de l'Isle de Portorico, par ordre de Dom Diegue Colomb.

Nouvelle Andalousie. Castille d'or.

La même année Alphonse de Ojeda & Diego de Nicuessa partirent de l'Isle Espagnole pour aller établir, celui-ci *la Castille d'or*, celui-là, *la nouvelle Andalousie*, qui leur avoient été concedées à cette condition, & dont ils avoient été nommés Gouverneurs. La nouvelle Andalousie devoit commencer au Cap de la Vela; la Castille d'or devoit se terminer au Cap de Gracias à Dios. Le milieu du Golphe d'Uraba devoit faire la séparation de l'une & de l'autre. Ojeda bâtit la même année la Ville de *Saint Sebastien de buena vista*: Nicuessa commença un petit établissement à *Nombre de Dios*. Quelque tems après le Bachelier Enciso, un des Capitaines d'Ojeda, fonda la Ville de *Sainte Marie l'Ancienne* sur les bords du *Darien*, qui se décharge dans le Golphe d'Uraba. Cette Ville, qui a été la premiere du Continent de l'Amérique honorée du titre de Ville Episcopale, n'a subsisté que neuf ans, au bout desquels tous les Habitans, & le Siége Episcopal ont été transportés à Panama. Au reste Ojeda & Nicuessa n'ayant pas réussi dans leur entreprise, le nom de Castille d'or est tombé avec celui-ci, & c'est une erreur des Géographes de le marquer sur les Cartes. Celui de nouvelle Andalousie a été transporté, du moins par quelques Géo-

Saint Sebastien de Bonne vûë.

Sainte Marie l'Ancienne.

graphes, vers la côte de Cumana.

1511.

Cuba. Diego Velasquez s'empare de l'Isle de *Cuba* au nom de l'Amiral Dom Diego Colomb, qui lui en donna le Gouvernement.

Malaca. Au mois d'Août de cette même année le grand Albuquerque se rendit maître de *Malaca*, & y reçut des Ambassadeurs du Roy de Siam, qui venoient le complimenter sur cette conquête.

Java. Amboine. Moluques. Ensuite de ce siége François Serrano, & Diego de Abreu, qui y avoient servi avec distinction, furent envoyés à la découverte des *Moluques*. Ils se séparerent, Abreu prit d'abord terre à l'Isle de *Java*, puis découvrit l'Isle d'*Amboine*, laquelle est environnée d'autres petites Isles, qu'on appelle *les Amboines*. Il passa ensuite aux Isles de Banda, & n'alla pas plus loin. Serrano pénétra jusqu'à *Ternate*. On divise les Moluques en grandes & petites. Celles-ci sont les Moluques proprement dites: les principales sont *Ternate*, *Tidor* ou *Tadura*, *Molir*, *Machim* & *Bachian*. Les grandes sont *Gilolo*, ou l'Isle *du Maure*; les Portugais la nomment aussi *Patochine*: les petites Moluques, qui en sont proche, sont marquées dans les Cartes sous le nom d'*Archipel du Maure*. Les autres grandes Moluques sont *Amboine*, *Banda*, *Timor*; & *Celebès*, ou *Macaçar*, ainsi nommée des deux Royaumes, qui la partagent.

1512.

Floride. Les Martyrs. Jean Ponce de Leon, le Conquerant de Portoric, cherchant une fontaine de Jouvence, qu'on lui avoit dit être dans l'Isle de *Bimini*, une des Lucayes, se trouva par hazard

à la vûë d'une grande Terre ; il y aborda, & la nomma *Floride*, les uns disent parce qu'on étoit dans la semaine de Pâques fleuries : selon les autres, parce qu'il en trouva les Campagnes émaillées de fleurs. Il découvrit ensuite plusieurs petites Isles, qu'il appella *les Martyrs*. Elles sont à l'entrée du nouveau Canal de *Bahama*, & bordent la partie occidentale du Cap de la Floride. Le Canal de Bahama est la décharge du Golphe Mexique dans la Mer du Nord, & tire son nom d'une des Isles Lucayes. Il n'y a point de Riviere, dont le courant soit aussi fort que celui de ce Canal. L'Isle de Bahama forme deux canaux. On passoit d'abord par celui, qui est à l'Est, & c'est ce qu'on appelle le vieux Canal : le courant n'en est pas si fort, mais il est dangereux par les écueils, dont il est semé. C'est ce qui l'a fait abandonner.

1513.

Le vint-cinquiéme de Septembre Vasco Nugnez de Balboa, qui commandoit à Sainte Marie l'Ancienne de Darien, découvrit *la Mer du Sud*. Il en prit possession le 29. au nom de la Castille, y étant entré jusqu'à la ceinture, tenant son bouclier d'une main, & son épée de l'autre. Le même jour il donna le nom de *Saint Michel*, dont on célébroit la Fête, à un Golphe, que fait la Mer du Sud en cet endroit. Il y découvrit aussi plusieurs Isles, où l'on pêchoit des perles, & il les nomma *Isles des perles*. Il avoit eu quelque tems auparavant connoissance du Perou. En retournant à Sainte Marie, il reconnut toutes les Terres, qui sont entre cette Ville & la Mer du Sud.

Mer du Sud.
Golphe de S. Michel.
Isles des Perles.

1514.

Ambassadeur Abyssin à Lisbonne.

Un Ambassadeur de David, Empereur des Abyssins, arrive à Lisbonne.

Sainte Marthe.

Carthagene.

La même année Dom Pedrarias, ou Pedro Arias Davila, Gouverneur de la Province de Darien, commença des Etablissemens dans les Provinces de Sainte Marthe & de Carthagene, dont il découvrit la plus grande partie.

1515.

Perou.

Alonzo Perez de la Rua, Espagnol, commence la découverte du *Perou*.

Le Chagre.

La même année Diego de Albitez, Espagnol, découvrit la Riviere du *Chagre*, qui est navigable assez loin au-dessus de son embouchure, qui prend sa source assez près de la Mer du Sud, & qui traverse en tournoyant la plus grande partie de *l'Isthme de Panama.*

1516.

Nata, premiere Ville Espagnole sur la Mer du Sud.

Le Licencié Espinosa fonde la Ville de *Nata* dans la Province de Veragua. C'est la premiere Ville, que les Espagnols ayent euë sur la Mer du Sud.

Rio Janeiro.

Rio de la Plata.

Le premier jour de la même année Jean Diaz de Solis, dont j'ai déja parlé, entra dans une Riviere du Bresil, qu'il nomma *Rio Genero* ou *Enero*. Riviere de Janvier. Les Portugais, qui sont aujourd'hui maîtres de tout ce grand Pays, la nomment *Rio Janeiro.* Diaz découvrit ensuite une autre Riviere beaucoup plus grande, qu'il appella de son nom, *Rio de Solis*, & qui dans la suite fut nommée *Rio de la Plata.* Etant descendu à terre, il fut tué par les Sauvages. A proprement parler *Rio de la Plata* n'est qu'une longue Baye, formée par le confluant du *Parana* & de l'*Uruguay*. Le Parana reçoit deux-cens lieuës plus haut le *Paraguay*.

1517.

Le huitiéme de Février François Fernandez de Cordouë s'embarqua à la Havane par ordre de Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba. Il découvrit ensuite toute la côte de l'*Yucatan*, depuis le Cap de Cotoche, jusqu'à *Potonchan*. Il trouva dans cet intervalle une Bourgade nommée *Kimpech*, où depuis l'on a bâti la Ville de *Campeche*. Yucatan. Campéche.

Au mois d'Août de cette même année Fernand d'Andrada, Portugais, arriva à la Chine. C'est le premier voyage, que les Portugais ayent fait dans ce grand Empire, dont la partie la plus occidentale & la plus septentrionale portoit autrefois le nom de *Catay*. *Cambalu*, Capitale du Catay, est la même que *Pekin*. Les Portugais à la Chine. Catay. Cambalu.

1518.

François Fernandez de Cordouë étant mort à son retour de l'Yucatan, Jean de Grijalva fut envoyé par Velasquez pour continuer ses découvertes. Il découvrit d'abord l'Isle de *Cozúmel*, & la nomma l'Isle de *Sainte Croix*; puis la Riviere de *Tabasco*, à laquelle il donna son nom; ensuite l'Isle, ou *la Caye des Sacrifices*, ainsi nommée, parce qu'il y trouva des hommes, qui venoient d'y être sacrifiés aux Idoles. Un peu plus loin il découvrit l'Isle *d'Ulua*, à laquelle il donna le nom de Saint Jean, & qu'on appelle encore l'Isle de *Saint Jean d'Ulua*. Elle est vis-à-vis de la *Vera Cruz*, dont elle forme le Port. Il s'avança ensuite jusqu'à la Province de *Panuco*, & donna à toutes ces nouvelles découvertes le nom de *Nouvelle Espagne*. Nouvelle Espagne.

La même année Dom Pedrarias Davila en- Panama.

voya le Licencié Diego de Espinosa à *Panama*, pour y fonder une Ville, ou plutôt pour y transporter les Habitans & les materiaux de Sainte Marie l'Ancienne du Darien. La Ville de Panama a depuis changé de place, on l'a un peu reculée à l'Ouest. Son Evêque prend la qualité de Primat de Terre ferme, quoique Suffragant de Lima, parce que Sainte Marie l'Ancienne, dont Panama a pris la place, étoit le premier Evêché du Continent du Nouveau Monde : ce qui n'empêche point que l'Archevêque de San Domingo, dans l'Isle Espagnole, dont le siége est encore plus ancien, ne soit reconnu pour le Primat de toute l'Amérique Espagnole.

1519.

La Vera Cruz.

Le dixiéme de Février de cette année Fernand Cortez partit de la Havane pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Il alla débarquer en deçà de Saint Jean d'Ulua, y fonda dans le Continent une Ville, qu'il appella *Villa Ricca de la Vera Cruz*, parce qu'il y arriva le Vendredy Saint. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Ancienne Vera Cruz*. La nouvelle est trois lieuës plus à l'Est, vis-à-vis de l'Isle de Saint Jean d'Ulua. Etant arrivé la même année à Mexico, il envoya Diego de Ordas reconnoître le Volcan de *Popocotapec*, dans la Province de *Tlascala*.

1520.

Découverte du Détroit de Magellan.
Terre de feu.

Ferdinand de Maghaillans, plus connu sous le nom de Magellan, Capitaine Portugais, qui avoit servi au siége de Malaca sous le grand Albuquerque, & qui s'étoit depuis donné au Roy d'Espagne pour quelques mécontentemens, qu'il avoit reçus de la Cour

de Portugal, proposa au Roy Catholique la conquête des Moluques, & la proposition fut acceptée. On lui donna quelques vaisseaux avec lesquels il fit voiles le dixiéme d'Août 1519. Au mois de May de l'année suivante il découvrit une Isle, qu'il appella l'Isle *de los Tuberones*, des Chiens Marins, l'Isle de *Saint Pierre*, l'Isle *des Cocos*, qu'il appella *les Isles infortunées*, parce qu'il les trouva désertes & incultes. Arrivé à l'entrée du fameux Détroit, qui porte son nom, il donna le nom de *Cap des Vierges* à la premiere terre, qu'il y découvrit, parce qu'il la reconnut le jour de Sainte Ursule Le 7. de Novembre il entra dans le Détroit; le 27. il se trouva dans la Mer du Sud, qu'il nomma *la Mer pacifique*. Le nom de *Terre de feu*, qu'on a donné au Pays, qui borne ce Détroit au Sud, paroît plus moderne. Il vient, dit-on, de ce que des Voyageurs y ont apperçu quantité de feux. C'étoit peut-être des éclairs, car tout ce Pays est sujet à de grands tonnerres, à cause des vapeurs, que le Soleil y attire des deux Mers, & sans doute aussi à cause de la nature du terrein. Il paroît par les Mémoires des Hollandois, qui ont voyagé de ce côté-là, que ce n'est qu'un amas d'Isles, entre lesquelles il y a passage pour des Navires.

La même année Fernand Cortez envoya Gonzalo de Umbria reconnoître la côte méridionnale de la Nouvelle Espagne, & François Pizarro avec Diego de Ordas, pour visiter la côte septentrionnale. On découvrit en même tems des mines dans ce Pays, & Motezuma, Empereur du Mexique, se reconnut vassal du Roy d'Espagne, & lui envoya un tribut. Mines du Mexique.

Floride. Le Licencié Luc Vasquez d'Ayllon entreprit cette même année de continuer la découverte de la Floride : il découvrit en effet le Cap de *Sainte Helene*, & la Province de *Chicora*. Ce Cap de Sainte Helene est à l'entrée d'une assez grande Riviere, qui a été depuis nommée *le Jourdain*.

1521.

Isle des Larrons, Cebu, Matan. Découverte des *Isles des Larrons* par Magellan. Il les appella encore *l'Archipel de Saint Lazare*. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *les Isles Marianes*. Magellan reconnut ensuite l'Isle de *Cebu*, puis celle de *Matan*, où il fut tué. Après sa mort Gonzalo Gomez de Espinosa fut reconnu Chef de l'Escadre. Il ne garda de ses navires, que *la Trinité* & *la Victoire*, & ayant rencontré un Jonc Chinois, qui alloit aux Moluques, il en reçut un Pilote, qui le conduisit à Tidor, où il arriva le huitiéme de Novembre : Osorio dit que ce fut sur la fin d'Octobre. De-là il repassa en Espagne par les Indes avec *la Victoire*. C'est le premier navire, qui ait fait le tour du monde, & il se conserve encore à Seville.

Mexico. Cette même année Fernand Cortez se rendit maître de *Mexico*, & la conquête de cette Capitale mit fin à l'Empire des Mexiquains.

1522.

Mechoaca Nicaragua. Un Soldat de l'Armée de Fernand Cortez, nommé Parillas, découvre la Province de *Mechoacan*. Cette découverte fut suivie la même année de plusieurs autres dans la Nouvelle Espagne, & en particulier de celle du *Nicaragua* : Gil Gonçalez Davila y étoit entré quelque tems auparavant par la Province de Darien, & avoit découvert le Canton de *Nicoya*.

La même année le corps de Saint Thomas Apôtre fut trouvé à Meliapor, & transporté à Goa, par ordre d'Edouard de Menesez, ce qui n'empêcha point qu'on ne rebâtit la Ville de Meliapor sous le nom de *Saint Thomé*.

Saint Thomé.

1523.

Jean Verazani, Florentin, qui s'étoit mis au service de François I. Roy de France, fit en cette année un premier voyage dans l'Amérique Septentrionnale. Peu d'Auteurs ont parlé de cette expédition, dont on n'a eu connoissance, que par une lettre de Verazani même au Roy, dattée de Dieppe, du huitiéme de Juillet, où il suppose que Sa Majesté étoit instruite du succès de cette premiere tentative. Il se pourroit pourtant bien faire que ce fût moins une tentative pour faire des découvertes, que des courses sur les Espagnols; car on sçait qu'il en a fait plus d'une.

Premier voyage de Verazani.

1524.

Verazani repartit l'année suivante pour commencer, ou pour continuer ses découvertes. Il arriva au mois de Mars à la vûë des Terres de la Floride: il fit ensuite 50 lieuës au Sud, & se trouva par les 34 dégrés de latitude-Nord. Il remonta au Nord, rangea toute la côte jusqu'à une Isle, que les Bretons avoient découverte, & qu'il dit être par les 50 dégrés. Si c'étoit l'Isle de *Cap Breton*, aujourd'hui *l'Isle Royale*, il se trompoit dans son estime; mais il se peut bien faire qu'il ait abordé à l'Isle de Terre-neuve, où les Bretons faisoient la pêche depuis plusieurs années.

Second voyage.

Au mois de Novembre de cette année François Pizarro partit de Panama pour achever la découverte, & tenter la conquête du Perou.

Perou.

1525.

Troisiéme voyage de Verazani. On n'a point sçu quel en avoit été le succès, parce qu'il y périt. On ignore par quel accident. Un Historien moderne (a) s'est assûrément trompé, en disant que Verazani fut pris en 1524. près des Canaries par les Espagnols, & pendu comme Pirate. Si ce malheur lui est arrivé, ce ne peut être qu'en 1525. au retour de son troisiéme voyage.

Isle de Saint Matthieu. La même année Dom Garcias de Loysa, Espagnol, découvrit l'Isle de *Saint Matthieu*, à l'Ouest de celle d'Annobon. On y trouva, dit-on, sur un arbre, une inscription, qui portoit que 87. ans auparavant des Portugais y avoient abordé.

Isle Macaçar. Isles de Mey. Antoine de Britto, & Garcias Henriquez, Portugais, qui commandoient aux Moluques, envoyerent cette année à la découverte de l'Isle *Celebès*, ou *Macaçar*. Ceux qui furent chargés de cette commission, voulant, après l'avoir exécutée, regagner les Moluques, furent jettés au large par les vents, & se trouverent à la vûë de plusieurs Isles, où ils ne purent prendre terre, & les nommerent *les Isles de Mey*.

Perou. Diego de Almagro partit aussi la même année de Panama, pour aller joindre Pizarro, son Associé, à la conquête du Perou.

1526.

Parana. Paraguay. Sebastien Gabot ou Gabato, Venitien, qui avoit quitté le service du Roy d'Angleterre, & s'étoit donné au Roy Catholique, entra cette année dans *Rio de Solis*, qu'il nomma

(a) D. Andrés Gonzalez de Barcia, Ensayo Cronologico para la Historia de la Florida.

Rio de la Plata ; remonta le *Parana* , & même le *Paraguay*. Ce qui lui fit donner le nom de Riviere d'argent à ce grand Fleuve, c'est que sur les bords du Paraguay il trouva beaucoup d'argent entre les mains de quelques Sauvages ; il crut que cet argent se tiroit du Pays même, mais ces Sauvages l'avoient enlevé à des Portugais du Bresil, qui revenoient de la Province *de los Charcas* , frontiere du Perou. J'ai déja observé, que dans la rigueur on n'appelle Rio de la Plata, que la Baye, où le Parana, déja joint au Paraguay, reçoit encore la grande Riviere d'*Uruguay*.

Martin Yñiguez de Corquizano, Espagnol, découvrit la même année l'Isle *Mindanao*. D'autres Espagnols, qui en 1521 alloient aux Moluques, y avoient déja pris terre, mais ils n'en avoient donné aucune notice. Mindanao.

1527.

François de Montejo, Espagnol, nommé Gouverneur de *l'Yucatan* , partit cette année pour en faire la conquête, & y établir une Colonie. Tout cela fut exécuté avant la fin de l'année suivante. Yucatan.

Ce fut cette même année, ou peu de tems auparavant, que Jean Bermudez, Espagnol, découvrit une petite Isle, à laquelle il donna son nom. On l'appelle communément *la Vermude,* quoiqu'on écrive quelquefois *Bermude*. La Vermude.

La même année Pizarro, après avoir découvert environ 200. lieuës de la côte du Perou, jusqu'au Port de *Santa* , au-delà du district de Quito, retourna à Panama. Quito.

Bantam , dans l'Isle de Java est conquise par Dom Pedro Mascareñas. Cette Ville fut peu de tems après renduë à son Roy, à con- Bantam.

dition de payer tribut à la Couronne de Portugal.

Détroit de la Sonde. Vers le même tems Edouard Conil, Portugais, découvrit les Isles & le Détroit *de la Sonde*. Ce Capitaine étoit sous les ordres de François Sa, lequel s'étoit embarqué pour faire cette découverte ; mais dont le vaisseau fut écarté par la tempête.

1528.

Apalaches. Expédition de Pamphile de Narvaés, Espagnol, dans la Floride. Le 5. de Juin il découvrit le Pays des *Apalaches*.

Nouvelle Guinée. La même année André de Vidaneta, Espagnol, découvrit la *Nouvelle Guinée*, entre l'Asie & l'Amérique. On ne sçait pas encore bien certainement si ce Pays est un Continent ou une Isle. Toutefois quelques Auteurs ont avancé qu'on en avoit depuis peu fait le tour par Mer. Jean de Laët prétend que ce fut en 1527 que la Nouvelle Guinée fut découverte par Alvare de Saavreda, qui y fut jetté par la tempête, en revenant des Moluques, où Cortez l'avoit envoyé.

1529.

Venezuela. Découvertes d'Ambroise Alfinger, Allemand, dans la Province de *Venezuela*, qui avoit été concedée par l'Empereur Charle-Quint aux Velsers, riches Négocians d'Ausbourg.

1530.

Perou. François Pizarro s'embarque à Nombre de Dios, pour continuer la conquête du Perou.

Nouvelle Galice. Culuacan. La même année Dom Nuño de Guzman fit plusieurs découvertes dans la Nouvelle Espagne du côté de la Mer du Sud. Christophe de Oñate, un de ses Capitaines, fonda par son

ordre la Ville de *Guadalaxara* dans la *Nouvelle Galice*, qui étoit une de ces nouvelles découvertes, & qui porte quelquefois les noms de *Guadalaxara* & de *Xalisco*, sa principale Province. Guzman étoit natif de Guadalaxara en Castille. Il fit dans le même tems la découverte de la Province de *Culuacan*.

Vers le même tems Diego de Ordas, Espagnol, découvrit la Province de *Chiappa*, dans la Nouvelle Espagne. Chiappa.

1532.

Le même Diego de Ordas entra peu de tems après dans *l'Orenoque*, & fit quelques découvertes en remontant ce Fleuve. Elles furent continuées les années suivantes par d'autres Capitaines Espagnols. Orenoques

Cette même année Dom Nuño de Guzman découvrit la Province de *Cinaloa*, dans la Nouvelle Galice. Cinaloa.

Vers le même tems, Dom Pedro de Heredia, Espagnol, bâtit la Ville de *Cathagene*. Il lui donna ce nom à cause de la ressemblance de sa situation avec celle de Carthagene d'Espagne. Ce lieu se nommoit auparavant *Calemori*. Ojeda & Nicuessa s'y étoient battus avec les Indiens du Pays. Carthagene.

1533.

François Pizarro fait mourir Atahualpa, Roy du Perou, & met fin à l'Empire des *Incas*. Perou.

1534.

L'année suivante il entra dans la Province de *Cuzco* & la soumit. Cuzco.

La même année Fernand Cortez fit découvrir toute la côte de la Mer du Sud, où est situé le Port d'*Acapulco*. Acapulco.

Canada. Ce fut aussi cette même année que Philippe de Chabot, Amiral de France, ayant engagé le Roy François I. à reprendre le dessein des découvertes, commencées par Verazani, en donna la commission à Jacques Cartier, Maloin, habile Pilote. Cartier s'embarqua à Saint Malo le vintiéme d'Avril, & le dixiéme de May il arriva au Cap de *Bonne Viste* dans l'Isle de Terre-Neuve, par les 48. dégrés de latitude-Nord. Puis ayant fait cinq lieuës au Sud Sud-Est, il entra dans un autre Port, qu'il nomma *Sainte Catherine*. De-là il vogua au Sud, traversa le Golphe, & entra dans une grande Baye, où il souffrit beaucoup du chaud, & qu'il nomma *Baye des Chaleurs*. Quelques Mémoires disent que des Espagnols y étoient allés avant lui, & il est certain qu'on l'a quelquefois appellé *la Baye des Espagnols*. Il côtoya ensuite une bonne partie du Golphe prit possession de tous les Pays, qu'il avoit reconnus, & retourna en France.

1535.

Lima. François Pizarro fonde la Ville de *Lima* le jour de l'Epiphanie, & la nomme *la Ville des Rois*. C'est le nom, qu'elle porte encore dans les actes publics; *Lima* est le nom de la vallée, où elle est située.

Buenos Ayrés. Pedro de Mendoça, Espagnol, bâtit la Ville de *Buenos Ayrés* sur la rive occidentale de la Plata. On la nomme aussi la Ville de *la Trinité*. Elle a été deux fois abandonnée; & ce n'est qu'en 1582. qu'on l'a rebâtie comme elle est présentement.

Californie. La même année Cortez s'étant mis lui-même en Mer, découvrit *la Californie*, à laquelle il donna le nom de *Saint Philippes*. On

a

a cru jusqu'au commencement de ce siécle que c'étoit une Isle.

Le dix-neuviéme de May de cette même année Jacques Cartier partit de Saint Malo pour continuer ses découvertes. Le dixiéme d'Août étant entré dans le Golphe, qu'il avoit parcouru l'année précédente, il lui donna le nom de *Saint Laurent*, en mémoire du Saint Martyr, dont on célébre la fête en ce jour. Ce nom s'est depuis étendu au Fleuve, qui se décharge dans ce Golphe. Celui de *Canada* qu'il portoit, est celui que donnoient les Sauvages à tout ce Pays. Canada.

Le quinziéme il découvrit à l'entrée du Fleuve une Isle fort longue, que les Sauvages nommoient *Natiscotec*, & il lui donna le nom de *l'Assomption*. Elle porte plus communément celui *d'Anticosty*, qui vient, à ce que l'on croit, des Anglois. Cartier remonta ensuite le Fleuve; & le premier de Septembre, après y avoir vogué 90. lieuës, il se trouva à l'embouchure du *Saguenay*, grande Riviere, qui vient du Nord. Il navigua encore 90. autres lieuës sur le Fleuve, & arriva à *Hochelaga*, grande Bourgade de Sauvages, bâtie dans une Isle, au pied d'une Montagne, qu'il nomma *Mont-royal*. On l'appelle aujourd'hui *Montreal*, & ce nom s'est étendu à toute l'Isle. On ne connoît point de Fleuve, qui conserve aussi lontems une si grande largeur, ni qui soit aussi lontems naviguable pour les plus grands vaisseaux, que celui-ci. Les navires de 60. canons le peuvent remonter jusqu'à Quebec, qui est à six-vint lieuës de la Mer, & de grandes barques peuvent aller encore 60. lieuës au-delà, jusqu'à l'Isle de Montreal.

1536-1537.

Chili. Diego de Almagro, un des Conquerans du Perou, fait la découverte du Chili.

Nouvelle Grenade. Sebaſtien Bealalcaçar, Eſpagnol, découvre la Province de *Popayan*, qui fait partie de *la Nouvelle Grenade*, communément appellée *Nuevo Reyno*. Il découvrit en même tems la ſource de la grande Riviere de *la Magdeleine*, dont tout le cours fut reconnu quelque tems après par D. Ferdinand de Lugo, Amiral des Canaries. Cette découverte, & celle, que le même Amiral fit du reſte de la Nouvelle Grenade, ne furent achevées que l'année ſuivante 1537. Nicolas Ferderman, ou Uredeman, Allemand, y étoit entré l'année précédente par le *Coriane*, qui eſt un Canton de la Province de Venezuela.

Paraguay. Jean de Ayola, Eſpagnol, continuë les découvertes ſur le Paraguay, & dans les Provinces des environs de ce Fleuve.

1539.

Cibola. Le Pere Marc de Niza, Franciſcain Eſpagnol, étant parti cette année de S. Michel de Culuacan, dans la Nouvelle Galice, découvrit le Royaume de *Cibola*. On ne fit pas grand fond ſur les Mémoires de ce Religieux, mais ils donnerent occaſion à de nouvelles découvertes.

Floride. Le douziéme de May de cette même année Ferdinand de Soto fit voiles de la Havane pour achever de découvrir, & pour conquerir la Floride. Il s'acquitta fort bien du premier de ces deux projets; mais après trois ans de courſes, il mourut ſans avoir conquis un pouce de terre.

Californie. La même année Fernand Cortez partant

pour l'Espagne, envoya François de Tello achever la découverte de la *Californie*, dont ce Capitaine Espagnol rangea presque toute la côte occidentale. Il fit ensuite plusieurs autres découvertes en ces quartiers-là.

1540.

Riviere des Amazones.

Gonzales Pizarro, Gouverneur de la Province de *Quito*, la plus septentrionnale du Perou, découvre le Pays de *los Quixos*, dans l'intérieur de cette Province, puis celui, qu'on appelloit *la Canelle*.

A la suite de cette Expédition François Orellana, Lieutenant de Pizarro, ayant été envoyé pour chercher des vivres, découvrit un grand Fleuve, qu'il descendit jusqu'à la Mer, sans s'embarrasser de son Commandant, il donna son nom à ce Fleuve, connu depuis sous les noms des *Amazones* & de *Maragnon*.

Cibola, Quivira.

La même année François Vasquez Corneto, ou Cornedo, Espagnol, envoyé par Dom Antoine de Mendoza, Viceroy de la Nouvelle Espagne, pour continuer la découverte de la Californie, découvrit les Royaumes de *Cibola* & de *Quivira*.

1541.

Chili.

Pedro de Valdivia continuë la découverte du *Chili*, & y fait plusieurs établissemens.

Canada.

Cette même année Jean François de la Roque, Seigneur de Roberval, Gentilhomme Picard, fit un établissement dans l'Isle de *Cap Breton*, aujourd'hui *l'Isle Royale*, & envoya un nommé Alphonse, reconnoître le Nord du *Canada*, au-dessus de *Labrador*: mais on n'a point sçû le détail de ce voyage.

Camboye. Champea. Isles Lequios, Haynau.

Antoine de Faria y Sousa, Portugais, découvrit dans le même tems les Royaumes de

Camboye & de *Champea*, l'Isle de *Poulocondor*, celles de *Lequios*, & *d'Haynan*, avec quelques autres plus petites, qu'on appelle *Puertas de Liampo*.

Philippines. Enfin ce fut cette même année, que Ruy Lopez de Villalobos, Espagnol, acheva la découverte des Isles de *Luçon*, que Magellan avoit commencée. Il donna à tout cet Archipel le nom de *Philippines*, en l'honneur du Prince d'Espagne, qui fut depuis Philippes II.

1542.

Japon. Le sixiéme de May de cette année Saint François Xavier arriva à Goa, & dans le même tems on découvrit *le Japon*, dont il devoit être le premier Apôtre. Cette découverte fut faite dans la même année par deux endroits differens. Fernand Mendès Pinto, Diego Zeimotto, & Christophe Borello, d'une part; Antoine Mota, François Zimotto, & Antoine Pexota, de l'autre, tous Portugais, arriverent à l'insçû les uns des autres; les premiers venant de Macao, à l'Isle de *Tanuxima*, d'où Pinto pénétra jusques dans le Royaume de *Bungo*. Les seconds étant partis de l'Isle Macaçar, furent jettés par la tempête dans le Port de *Cangoxima*, au Royaume de *Saxuma*. Aucun d'eux n'a marqué ni le jour, ni le mois de leur aventure. Mais par le récit de Pinto on voit qu'il arriva au Japon au mois de May. Ces Isles sont les mêmes, dont parle Marc Pol de Venise sous le nom de *Zipangri*.

Nouvelle Grenade. Etablissement & nouvelles découvertes dans le nouveau Royaume de Grenade par Fernand Perez de Quesada.

Paraguay. La même année Alvare Nugnez Cabeça de

Vaca rétablit pour la seconde fois la Ville de *Buenos Ayrès*; remonta le *Parana* & le *Paraguay*, & fit quelques établissemens dans ces Provinces.

Dans le même tems Jean Ruys Cabrillo, Portugais, qui étoit au service de Charle-Quint, fit plusieurs découvertes sur les côtes de la Californie. Il arriva jusqu'à un Cap, qui est par les 44. dégrés de latitude-Nord, & qu'il nomma *Mendocino*, en l'honneur de Dom Antoine de Mendoça, Viceroy de la Nouvelle Espagne. Nos Cartes Françoises l'appellent *Cap Mendoce*. Cap Mendocino.

Découverte du Tucuman, par Diego de Rojas, Espagnol. Tucuman.

1543.

Louys de Moscoso de Alvarado, qui avoit succédé à Ferdinand de Soto, mort à l'embouchure de la Riviere rouge dans le *Micissipi*, & dont le corps fut jetté dans ce Fleuve, le descend jusqu'à la Mer. Garcilasso de la Vega, dans son Histoire de la conquête de la Floride, donne à ce Fleuve le nom de *Cucagua*, & les Espagnols de la Floride le nomment aujourd'ui *la Palissade*. Floride. Micissipi.

1545.

Découverte des mines du *Potosi* au mois d'Avril de cette année, par Villaroël, Espagnol, qui commença dès la même année à y faire travailler. Potosi.

1546.

Michel Lopez de Lagaspi, Biscayen, commença cette année à faire des établissemens dans *les Philippines*. Philippines.

1548.

Nuflo de Chavez, Espagnol, découvre Santa Cruz de la Sierra.

plusieurs Provinces à l'Oueſt de Rio de la Plata & du Paraguay, & fonde l'ancienne Ville de *Santa Cruz de la Sierra*, elle a été depuis placée plus au Nord, & eſt devenuë la Capitale d'un des quatre Gouvernemens particuliers, qui partagent le Paraguay. Les trois autres ſont le *Tucuman* au Midi, *l'Aſſomption* du Paraguay à l'Orient, & *Rio de la Plata* au Midi de ce dernier.

1549.

Tucuman. Ce fut en cette année, que l'on commença des établiſſemens dans le Tucuman, & dans les Provinces voiſines.

1552.

Nouvelle Segovie. Jean de Villagas, Eſpagnol, Gouverneur de la Province de Venezuela pour les Velſers, découvre tout le Pays, où fut depuis bâtie *la Nouvelle Segovie.*

1553.

Terre de Willops, ou Willougby. Premiere tentative pour trouver un paſſage à la Chine par le Nord, par le Chevalier Hugh Willougby, Anglois. Ce Chevalier fut obligé par le mauvais tems d'entrer dans un Port de la Lapponie, nommé *Arzena*, où il mourut de froid avec tout ſon équipage. On a ſçu par ſes Journaux que s'étant élevé juſqu'aux 72. dégrés de latitude-Nord, il avoit vû une Terre, qui ſe trouve marquée ſous ſon nom dans quelques Cartes: quelques-uns la nomment *Terre de Willops*; mais on l'a depuis inutilement cherchée à l'endroit, où elle devoit être ſuivant l'indication: c'étoit à l'Oueſt de la Nouvelle Zemble, qui n'étoit pas encore connuë.

1554.

Mines de François de Ybarra, Eſpagnol, découvre

les Mines de Sainte Barbe, de *Saint Jean*, & plusieurs autres dans *la Nouvelle Biscaye*. Il fit ensuite plusieurs établissemens dans les Provinces de *Tapia* & de *Cinaloa*, qui appartiennent, aussi-bien que la Nouvelle Biscaye, à la Nouvelle Galice.

Sainte Barbe & de Saint Jean.
Nouvelle Biscaye.

1555.

Nicola Durand de Villegagnon, François, Chevalier de Malthe, partit le 14 de May de cette année du Havre de Grace, pour aller faire un Etablissement au Bresil, & le 10 de Novembre il arriva à Rio Janeyro, que les Naturels du Pays nommoient *Ganabara*. Il y établit une Colonie Françoise, toute composée de Huguenots, mais qui ne se conserva pas lontems, après que lui-même l'eut abandonnée, & fut rentré dans le sein de l'Eglise Romaine.

François au Bresil.

1556.

Etienne Barroug, Anglois, cherchant un passage à la Chine par le Nord, découvre le *Détroit de Waeigatz*, entre la partie Méridionnale de la Nouvelle Zemble, & le Pays des Samojedes. Il s'imagina qu'un Golphe, qui est à l'Est de ce Détroit, étoit une Mer libre, & crut avoir trouvé le passage, qu'il cherchoit; mais le peu de succès des tentatives suivantes, a fait voir qu'il se trompoit.

Waeigatz.
Nouvelle Zemble.

1562.

Jean de Ribaud, François, part de Dieppe avec une commission de l'Amiral de Coligni, pour aller faire un Etablissement en Floride. Il mouilla d'abord à un Cap, qu'il nomma *Cap François*, vers les 30. dégrés d'élévation de Pole. C'étoit le même endroit, où Verazani avoit pris terre à son second voyage. Le

Floride Françoise.

premier jour de May il entra dans une Riviere, qu'il nomma *la Riviere de May*, & il y arbora les armes de France. Il visita ensuite la Côte l'espace de 60. lieuës, remontant toujours au Nord, & découvrit plusieurs autres Rivieres, ausquelles il donna les noms de plusieurs Rivieres de France. Enfin arrivé à une derniere, qu'il appella *Port Royal*, il y bâtit un Fort, qu'il nomma *Charlesfort*. C'est assez près de-là qu'est aujourd'hui la Ville de *Charles Tovvn* dans la Caroline.

1564.

René de Laudonniere, François, arriva dans la Floride Françoise, qui avoit été abandonnée l'année précédente par les gens, que Ribaut y avoit laissés. Le 29. de Juin il entra dans la Riviere de May, où il bâtit une Forteresse, qu'il nomma *la Caroline*.

1565.

Cebu.

Michel Lopez de Lagaspi, bâtit dans l'Isle de *Cebu*, la premiere des Philippines découverte par Magellan, une Ville du même nom.

1567.

Isles de Salomon.

Le 10. Janvier 1567. *Alvaro de Mendagna*, cousin du Licencié *Castro*, Gouverneur du Perou, partit du Callao, ayant pour premier Pilote Hernand de Gallego. Après avoir couru 1800. lieuës à l'Ouest, il découvrit par les 7. dégrés 30. minutes de latitude méridionnale une très grande Isle, il y mouilla dans un Port, qu'il nomma *Santa Isabella de la Estrella*. Il y séjourna lontems, & envoya reconnoître plusieurs Isles voisines de différentes grandeurs. Il en vit une entr'autres, qui lui parut fort grande, & dont il ne recon-

nut que la côte du Nord. Il nomma celle qu'il aborda la premiere, *l'Isle de Sainte Elisabeth*, estimant qu'elle pouvoit avoir 95 lieuës de longueur, & appella l'autre *l'Isle de Guadalcanar*. Il donna des noms à plusieurs autres des Isles voisines, & toutes ces Isles ensemble furent nommées les *Isles de Salomon*.

On peut voir sur cela l'Histoire du Marquis de Canete Viceroi du Perou.

1571.

Fondation de *Manile* dans l'Isle de Luçon. C'est aujourd'hui la Capitale des Philippines. Manile.

1574.

Découverte des *Isles de Jean Fernandez* dans la Mer du Sud, ainsi appellées du nom de l'Espagnol, qui les découvrit. On n'en compte ordinairement que deux: mais les Cartes en marquent deux autres plus au Nord, sous les noms de *S. Felix* & de *S. Ambroise*, & on les comprend quelquefois sous le même nom d'Isles de Jean Fernandez. Les premieres sont par les 34 dégrés de latitude Australe, par le travers du Chili. Les Espagnols nomment celle, qui est plus au large, *Isle de Fuera*, & l'autre, *Isle de Tierra*, & toutes deux *Desaventuradas*, c'est-à-dire, *Infortunées*. Jean de Laët paroît être du sentiment que ces deux Isles, & les deux autres sont les mêmes. Isles de Jean Fernandez.

1576.

Le Chevalier Martin de Frobisher, Anglois, découvre entre le Nord du Groenland, & une grande Isle, qui est au Sud, un Détroit, qui porte son nom. Il en rapporta en Angleterre de la Mine. Détroit de Frobisher.

1577.

Frobisher fit dans un second voyage dans

les mêmes Mers, plusieurs découvertes au-delà de son Détroit, & leur imposa les noms, qui sont marqués dans les Cartes.

1578.

Ouest-Frise. Fridsland.

Troisiéme voyage de Frobisher. Il partit d'Angleterre le dernier jour de May avec quinze Vaisseaux. Le 20 de Juin il reconnut la Terre *d'Oueſtfriſe*, & en prit possession au nom de la Reine Elizabeth, après lui avoir donné le nom *d'Angleterre Occidentale*. Il prétendit que c'étoit la même Terre, que les deux Freres Zani, Venitiens, avoient nommé *Fridſland*.

1579.

Nouvelle Albion. Détroit d'Anian.

François Drack, Anglois, découvre la *Nouvelle Albion* au Nord de la Californie. Les Anglois prétendent qu'elle forme un même Continent avec le Détroit d'*Yeſſo*; mais on croit assez communément aujourd'hui que la Nouvelle Albion est fabuleuse. Drack assûra aussi à la Reine Elizabeth, qu'il étoit entré cette même année dans le *Détroit d'Anian*, & qu'il y avoit pénetré vint lieuës. On ne convient pas encore de la situation de ce Détroit dont on parle diversement. Mais il y a bien de l'apparence, s'il existe, qu'il est à l'Est d'Yesso, & peu éloigné de ce grand Pays.

1580.

Nouvelle tentative des Anglois pour aller à la Chine par le Nord.

Artur Patt, & Charles Jackman, Anglois, suivent, par ordre de la Reine Elizabeth, la même route, qu'avoit tenuë vint-quatre ans auparavant Estienne Burroug; passent le Détroit de Vaeigatz, entrent dans la Mer à l'Est de ce Détroit, & la trouvent tellement couverte de glaces, qu'après y avoir

couru de grands dangers, ils font contraints de retourner fur leurs pas, fans avoir rien fait. Le mauvais tems les écarta enfuite, on n'a point depuis entendu parler de Patt.

1582.

Le Frere Auguftin Ruys, Francifcain Efpagnol, ayant fait en 1580 & 81 plufieurs découvertes au Nord de la Nouvelle Efpagne, Antoine de Efpejo, Efpagnol, les continuë, découvre plus de quinze Provinces, & donne à tout ce grand Pays le nom de *Nouveau Mexique*. Nouveau Mexique.

1583.

Gilbert Humphrey, Chevalier Anglois, fait voile vers l'Ifle de Terre-Neuve à l'inftigation du Sécretaire d'Etat Walfingham; en prend poffeffion au nom de la Reine Elizabeth, & y rétablit la pêche des Moruës, dont l'Angleterre a tiré plus de profit, que fi cette Ifle avoit été remplie de mines d'or. D'ailleurs on ne perd point d'hommes en faifant ce commerce, & rien n'eft plus capable de former de bons Matelots. Terre-Neuve.

Richard Grainville, Anglois, fait par ordre de la Reine Elizabeth un Etabliffement en Floride, un peu au-deffous de *Saint Juan de Pinos*. Il n'a pas duré lontems. Anglois en Floride.

1584.-1585.

Philippes Amidas & Artur Barlow, Anglois, envoyés par le Chevalier Walter Raleig, partirent au mois de Mars 1584, & prirent terre à l'Ifle de *Roënoque*. A leur retour en Angleterre, ils dirent tant de biens de ce Pays-là, que la Reine Elizabeth lui donna le nom de *Virginie*, pour immortalifer la mémoire de fon célibat. L'année fuivante on fit Virginie.

un établissement dans l'Isle de Roënoque, mais il n'a pas duré, le Pays ne s'étant pas trouvé aussi bon, qu'on l'avoit cru d'abord. Et le nom de Virginie ne lui est pas demeuré; car l'Isle de Roënoque est du Gouvernement de la Caroline Septentrionnale.

Cette même année 1585. Jean Davids, Anglois, eut ordre de la Reine Elizabeth de continuer les découvertes du Chevalier Martin Frobisher; ce qu'il fit avec succès cette année & les suivantes.

1586.

Cap de Désolation.

Après plusieurs découvertes de ce qu'on appelloit alors la Mer d'*Estotiland*, il avança jusqu'à un Cap, où il essuya bien des tourmentes, & courut de grands dangers. Il le nomma *Cap de Désolation.*

1587.

Détroit de Davids.

Il découvre un Détroit, auquel il donne son nom, & qui le porte encore aujourd'hui.

1589.

Découvertes vers le Détroit de Magellan.

Dom Pedro de Sarmiento, Espagnol, envoyé par Dom François de Tolede, Viceroy du Perou, contre François Drack, qui désoloit toute la Mer du Sud, découvre toute la côte depuis les 49. dégrés de latitude Australe jusqu'au Détroit de Magellan, qu'il passa. Il prit par tout possession du Pays pour la Couronne de Castille.

1590.

Détroit de Davids. Cumberland.

La plûpart des Auteurs Anglois placent en cette année la découverte du Détroit de *Davids*. Ce Détroit est situé entre le Groënland, & une Isle, que Davids nomme *Cumberland*.

1591.

Baye d'Hudson.

On prétend qu'en cette année un Danois,

nommé Frederic Anſchild, hyverna dans la *Baye d'Hudſon*, y fit un grand commerce de Pelleteries, & retourna en Dannemarc richement chargé, mais ſans avoir fait aucun Etabliſſement.

1593.

Terres Auſtrales.

Le Chevalier Richard Hawkins, Anglois, ayant entrepris de faire le tour du monde, decouvrit au Sud-Oueſt du Détroit de Magellan par les 48 dégrés de latitude Méridionnale, une grande Terre, qui s'étendoit d'un côté au-delà du Détroit de le Maire, & de l'autre juſques vis-à-vis le Cap de Bonne Eſperance. Il reconnut auſſi, ajoûte-t'on, que les Terres, qui ſont au Sud du Détroit de Magellan, ne ſont qu'un amas d'Iſles.

1594.

Détroit de Naſſau. Iſle Maurice.

Le Comte Maurice de Naſſau ayant repris le deſſein abandonné par les Anglois, de découvrir un chemin à la Chine par le Nord, y deſtina trois vaiſſeaux ſous le commandement de Cornelis Corneliszнay, qui montoit le *Cygne* de Veere en Zelande : le ſecond Vaiſſeau nommé le *Mercure* d'Enchuſe, étoit commandé par Brandt-Ysbrandtz, ou Tergales ; & le troiſiéme, appellé *le Bot* d'Amſterdam, avoit pour Capitaine Guillaume Barentsz de Ter Schellings, Bourgeois d'Amſterdam. Jean Huighen de Linſchooten étoit Commis ſur le Mercure, & nous a donné le Journal de ce voyage. Ils partirent du Texel le cinquiéme de Juin. Le 24. ils reconnurent l'Iſle de *Kildoyn*, où ils mouillerent. Elle eſt par les 69. dégrés 40. minutes à peu près de latitude Nord. Ils y établirent leur rendez-vous pour le retour, & le Bot d'Amſterdam

se sepata pour tourner du côté de la Nouvelle Zemble, qui étoit déja connuë, & dont quelques Géographes attribuent mal à propos la découverte à Barentsz, qui montoit ce Bâtiment. Le 21. de Juillet les deux Vaisseaux apperçurent une Terre, qui, suivant leur estime, devoit être l'Isle, ou la Terre de *Waeigatz*, & le 22. une ouverture, qu'ils crurent être le Détroit de même nom. Ils y entrerent, & le nommerent *Détroit de Nassau*. Ils y coururent de grands dangers par les glaces. Au sortir de-là ils entrerent dans la Mer de Tartarie, & la trouverent si belle, qu'ils ne douterent plus qu'elle ne les dût conduire à la Chine & au Japon. Ils s'avancerent ensuite jusqu'au - delà de l'embouchure du Fleuve Oby, puis retournerent sur leurs pas, & ayant repassé le Détroit de Nassau, ils mouillerent le 16. d'Août au Nord d'une Isle, qu'ils appellerent *Isle Maurice*. Barentz les rejoignit en cet endroit, s'étant élevé jusqu'aux 78. dégrés, & ayant reconnu la plus grande partie des côtes de la Nouvelle Zemble. Les glaces l'avoient empêché d'aller plus loin, & il cherchoit un passage au Sud. Cornelis lui dit qu'il croyoit l'avoir trouvé par le Détroit de Nassau. Au Nord de l'Isle Maurice il y en a une autre, qui fut nommée *l'Isle d'Orange*. Ces Isles sont vers les 69. dégrés 30. minutes. La Terre, qui est au-delà du Golphe, plus à l'Est, fut appellée *Nouvelle Frise Occidentale*. L'Isle de Waeigatz, fut appellée *l'Isle d'Enchuse*, & tout le Pays, qui est au Midi du Détroit de Nassau jusqu'au Fleuve Oby, *la Nouvelle Hollande*. Le 15. de Septembre, ils mouillerent au Texel.

1595.

Marquiſes de Mendoça, la Gracieuſe, Iſles de Sainte Croix.

Alvaro de Mendaña part le 11. d'Avril du Callao pour aller aux Iſles de Salomon avec quatre Vaiſſeaux, ayant pour premier Pilote Pierre Fernand de Quiros. Après avoir fait plus de 1100. lieuës à l'Oueſt, ils découvrirent par la latitude de 10. dégrés pluſieurs Iſles peu conſidérables, qu'il nommerent les *Marquiſes de Mendoça :* continuant leur route à l'Oueſt, ils rencontrerent encore quelques petites Iſles, & enfin le 7. Septembre ils en découvrirent une grande, où ils aborderent dans une Baye, & ils la nommerent *la Gracieuſe.* Dans le ſéjour qu'ils firent dans cette Iſle, ils en parcoururent les côtes. Elle leur parut avoir 300. lieuës de tour. Ils reconnurent pluſieurs Iſles voiſines de celle-ci & les nommerent *Iſles de Sainte Croix.*

Guyane.

Expédition & découvertes du Chevalier Walter Raleig dans la *Guyane.*

Les trois Officiers nommés dans l'article de l'année précédente, partirent du Texel le 2. de Juillet avec ſept Navires, pour continuer leurs découvertes, mais ils trouverent beaucoup plus de glaces, & retournerent en Hollande avec moins d'eſperance de trouver ce qu'ils cherchoient.

1596.

Spitzberg.

Guillaume Barentsz entreprend de paſſer à la Chine par le Nord de la Nouvelle Zemble : mais après avoir découvert *le Spitzberg*, qu'il crut être une Iſle, & que les Anglois regardent comme une partie du Groenland, il perdit ſon Navire dans les glaces, & hyverna dans la Nouvelle Zemble. Il voulut enſuite gagner *Cola* en Lapponie, & il mou-

rut en chemin, toujours persuadé qu'à 20. lieuës au Nord de la Nouvelle Zemble il n'y a plus de glaces, ni rien, qui empêche de pénétrer jusqu'à la Chine. En effet, si ce que dit l'Auteur d'une relation du naufrage d'un Vaisseau Hollandois arrivé en 1653. sur l'Isle de *Quelpaerts*, est vrai; à sçavoir, qu'on a vû dans la Mer de Corée des Baleines, qui avoient dans le corps des harpons de Gascogne, dont on se sert dans la pêche sur les côtes du Groenland, on ne peut douter que Barentsz n'ait conjecturé juste.

1598.

Isle de Sebald de Wert.

Jacques Mahu, Simon de Corde, Sebald de Wert, & quelques autres Hollandois ayant voulu tenter le passage du Détroit de Magellan, furent obligés par les vents contraires de retourner sur leurs pas, sans avoir pû gagner la Mer du Sud, excepté le Vaisseau, où étoit Guillaume Adams, Anglois, en qualité de premier Pilote de l'Escadre, lequel alla échouer sur la Côte Orientale du Japon. Sebald de Wert au sortir du Détroit, découvrit le 24. Février trois Isles, qui portent son nom. Il s'estimoit par les cinquante dégrés cinquante minutes de latitude - Sud. Quelques Auteurs mettent cette découverte en 1600.

Isle de Sable, Acadie.

Le Marquis de la Roche, Breton, s'étant fait donner par Henry IV. Roy de France, la commission de continuer les découvertes commencées par Jacques Cartier, découvrit cette même année *l'Isle de Sable*, & une partie des côtes de *l'Acadie*. On prétend que Gilbert Humphrey, dont j'ai déja parlé, avoit perdu trois Navires à l'Isle de Sable en 1581.

1599.

Dom Jean de Onnate fait de grandes conquêtes dans le *Nouveau Mexique*; bâtit la Ville de *Saint Jean*, & découvre beaucoup de mines. Nouveau Mexique, S. Jean.

1602.

Les Etats Généraux réunissent en un toutes les Compagnies particulieres du Commerce, & en forment la fameuse Compagnie des Indes Orientales. Compagnie des Indes en Hollande.

1604.

Pierre de Guast, Sieur de Monts, & Samuel de Champlain, François, achevent la découverte de *l'Acadie*, commencée par le Marquis de la Roche, puis découvrent la Côte Méridionnale du *Canada*, qui est séparée de l'Acadie par la *Baye Françoise*. Ils firent la même année un établissement à *l'Isle de Sainte Croix*. L'hyver suivant Champlain poussa cette découverte jusqu'au-delà de *Pentagoet*. Acadie.

1605.

Les mêmes, continuant leurs découvertes, reconnoissent le *Quinibequi*, ou *Canibequi*, Riviere des Canibas, Nation Abénaquise, puis le Cap *Malebare*, vis-à-vis du Cap, que les François appellent *Cap Blanc*, & les Anglois *Cap Cood*, auprès duquel a été depuis bâtie la Ville de *Boston*, que les François prononcent *Baston*, aujourd'hui Capitale de la *Nouvelle Angleterre*. Champlain planta une Croix au Cap Malebare, & en prit possession au nom du Roy son Maître. Cap Malebare Cap Cood.

1607.

Jean Smitz, Anglois, découvre la Baye de *Chejapeak*, & la Riviere de *Povvatan*, qui Virginie.

s'y décharge. Il bâtit sur la Riviere un Fort, qui est devenu une Ville, nommée *Jamestovvn*, aujourd'hui Capitale de la Virginie. Il donna aussi à la Riviere le nom de *James* en l'honneur de Jacques I. Roy de la Grande Bretagne; mais son premier nom est plus en usage.

Les Hollandois s'établissent dans les Indes.

Cette même année les Hollandois chasserent les Portugais de l'Isle d'Amboyne, une des grandes Moluques, & y firent leur premier établissement dans les Indes Orientales.

1606.

Terre de Quir.

Le Capitaine Dom Pierre Fernand de Quiros, Espagnol, partit du Callao, le 21. Décembre 1605. pour découvrir les Terres Australes avec deux Vaisseaux. Il fit route à l'Ouest Sud-Ouest, & le 26. Janvier 1606. se faisant à 1000. lieuës des côtes du Perou par la latitude Méridionnale de 25. dégrés, il apperçut une Isle d'environ 4. lieuës de tour. Il continua de voir plusieurs Isles & des Terres assez étenduës pendant l'espace d'environ 400. lieuës, & jusques par les 10. à 11. dégrés de latitude, mais détachées & éloignées les unes des autres: ainsi mal à propos quelques Géographes ont-ils marqué en cet endroit une continuité de côtes d'environ 800. lieuës.

Il dirigea ensuite sa route à l'Ouest, & le 25. Avril il découvrit un grand Continent, qu'il nomma *Terre Australe du Saint Esprit.* Il y mouilla dans plusieurs Ports, ausquels il donna des noms. C'est ce qu'on nomme communément *Terre de Quir.*

Il est aisé de connoître que ces Terres sont au Sud de l'extrémité Orientale de la Nou-

velle Guinée, & forment les côtes de l'Eſt de la Terre de *Carpenterie*.

1608.

Le troiſiéme de Juillet de cette année Samuel de Champlain fonda la Ville de *Quebec*, Capitale de la *Nouvelle France*, ſur la Rive Septentrionnale du Fleuve Saint Laurent, à ſix-vint lieuës de la Mer, entre une petite Riviere, qui porte le nom de *Saint Charles*, & un gros Cap, qu'on apppelle le *Cap aux Diamans*, parce qu'on y trouvoit alors quantité de diamans aſſez ſemblables à ceux d'Alençon. Les Sauvages donnoient à cet endroit le nom de *Quebeio* ou *Quelibec*, qui dans les Langues Algonquine & Abénaquiſe ſignifie *Rétréciſſement*, parce que le Fleuve s'y rétrecit, juſqu'à n'avoir plus qu'un mille de large, au lieu qu'immédiatement au-deſſous de *l'Iſle d'Orleans*, c'eſt-à-dire, à dix lieuës au-deſſous, il a encore quatre ou cinq lieuës. Quebec.

1609.

Henri Hudſon, Anglois, après avoir parcouru les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre, trouve que le Cap Cood étoit à vint lieuës plus à l'Oueſt, qu'on ne l'avoit cru. Il découvrit enſuite par les 40. dégrés de latitude Nord une grande Baye, dans laquelle ſe décharge une grande Riviere, qu'il appella *Manhatte*, du nom des Sauvages, qu'il y trouva. Ce Capitaine étoit au ſervice des Hollandois, qui ont été pendant quelque tems en poſſeſſion de ce Pays, qu'ils appellerent *Nouvelle Belgique*. Ce furent eux, qui bâtirent la Ville de *Manhatte*, & le Fort *d'Orange* ſur la même Riviere. Ce Pays porte aujourd'hui le nom de *Nouvelle York*, & ap- Nouvelle York.

partient aux Anglois, qui donnent aussi le même nom à la Ville de Manhatte.

On lit dans quelques Mémoires, qu'en 1609. un Navire parti d'Acapulco, Port du Mexique sur la Mer du Sud, fut surpris d'une violente tempête, qui lui fit perdre sa route : qu'au bout de deux mois il se trouva à Dublin en Irlande, d'où s'étant rendu à Lisbonne, le Roy d'Espagne fit jetter au feu tous les Journaux des Pilotes, afin d'ôter aux Etrangers la connoissance de la route, qu'avoit tenuë ce Bâtiment, qu'on suppose être venu, par le Nord du Canada.

Baye & Détroit d'Hudson. Enfin la même année Henri Hudson, & Guillaume Baffings, Anglois, pénétrerent fort loin vers le Nord-Ouest au-dessus du Canada, où l'année suivante ils découvrirent, à ce que prétendent les Anglois, les Pays, qui portent encore leur nom; mais il est certain qu'ils n'y firent aucun établissement; que Nelson, Pilote de Hudson, n'a point pris alors possession de ce que les Anglois appellent le *Port Nelson* à la Côte Occidentale de la *Baye d'Hudson.*

1611.

Iroquois, Lac Champlain. Samuel de Champlain, pénetre dans le Pays des Iroquois, & découvre sur sa route un grand Lac, qui porte encore aujourd'hui son nom.

Riviere du Nord. Dom Jean de Onnate, Espagnol, découvre la Riviere *du Nord*, que quelques-uns appellent *Rio Colorado*, & le Lac des *Conibas*, au-dessus du nouveau Mexique.

Baye de Button. Dans le même tems Thomas Button, Anglois, découvrit au Nord du Canada un grand Pays, qu'il appella *Nevv Wales*, Nou-

veau Pays de Galles, il parcourut ensuite toute la Baye, qui porte son nom, puis l'Isle *de Diggs*, & enfin un autre Pays très-vaste, qu'il nomma *Carys Svvans Nest.*

1612.

Jacques Hall, Anglois, découvre le Détroit de *Cockin* au Nord du Canada par les 65. dégrés de latitude. Détroit de Cockin.

1613.

Des Anglois découvrent au Nord du Groenland une Isle, qu'ils appellent *l'Isle d'Esperance.* Quelques-uns ont cru que c'étoit la même que Willougby avoit découverte en 1553. Mais cela ne paroît pas vrai. Isle d'Esperance.

1613.

Samuel de Champlain entre dans le Pays des *Hurons* en Canada, & employe l'hyver à le parcourir. Hurons.

C'est en cette même année que les Hollandois commencerent à s'établir sur la Riviere de Manhatte, & donnerent à ce Pays-là le nom de *Nouvelle Belgique.* Nouvelle Belgique.

Le quatorziéme de Juin Guillaume Schouten, & Jacques ou Jacob le Maire, Hollandois, partirent du Texel pour chercher un nouveau passage à la Mer du Sud, & le troisiéme de Novembre ils découvrirent l'Isle *de l'Ascension.* Schouten dit dans son Journal que cette Isle est une de celles de *Martin Vaës*, dont je n'ai pu sçavoir ni en quel tems, ni par qui elles ont été découvertes. Isle de l'Ascension.

1616.

Le 25. de Janvier Schouten & le Maire se trouverent à l'entrée d'un Détroit au Sud de celui de Magellan. Des deux Terres, qui bordent cette entrée, ils nommerent celle, qui Détroit de Maire.

étoit à leur gauche, à l'Est-Sud-Est, *Terre des Etats*; & celle qu'ils avoient à leur droite, à l'Ouest, *Terre de Maurice de Nassau*. Ils pénetrerent le même jour dans le Détroit. Le 29. ils découvrirent plusieurs petites Isles, qu'ils appellerent *Isles de Barneveld*, en l'honneur de Jean Van Orden Barneveld, Conseiller Pensionnaire de Hollande, & d'Ouest-Frise. Le même jour ils apperçurent un Cap, que Schouten appella *Cap de Horn*, du nom de sa Patrie. Le 12. de Fevrier ils se trouverent hors du Détroit, qu'ils appellerent *Détroit de le Maire*, parce que Isaac le Maire, pere de Jacob, étoit le principal interessé dans l'armement. En retournant par les Moluques en Europe, ils découvrirent plusieurs Isles, la plûpart habitées, & toute la Côte Septentrionale de la Nouvelle Guinée. A leur arrivée en Hollande, après avoir fait le tour du Monde, ils trouverent qu'ils comptoient un jour de moins qu'il ne falloit, car selon leur compte, ils se croyoient au Lundy, & ils étoient au Mardy.

Isle d'Edger.

Cette même année Thomas Edger, Anglois, découvrit au Nord du Groenland une Isle, à laquelle il donna son nom.

1617.

Isle de Wiches.

Autre Isle découverte au Nord du Groenland par un Gentilhomme Anglois, nommé Wiches, qui lui donna aussi son nom.

1618.

Sources du Nil.

Le Pere Pierre Païs ou Paëz, Jesuite Portugais, étant allé au Royaume de Gojam à la suite de l'Empereur des Abyssins, y découvrit les sources du Nil.

On place en cette même année la décou-

Nouvelle Hollande.

verte de la *Nouvelle Hollande* assez près des Terres Australes. On doute même encore un peu si elle n'y touche point, aussi-bien que les Terres de Janz Tasmen, de Diamant, la Nouvelle Zelande, *la Carpentaria*, & la Nouvelle Guinée : la premiere Terre de la Nouvelle Hollande, qu'on apperçut, fut appellée Terre *de Concorde*.

1619.

Nouveau Danemark, Mer Christiane.

Jean Munk, Danois, ayant entrepris de chercher un passage à la Chine au-dessus du Canada par le Nord-Ouest, tint la route de Frobisher, s'éleva jusqu'aux 64. dégrés Nord, où il fut arrêté par les glaces. Il hyverna dans une anse, où se décharge une Riviere, à laquelle il donna son nom. Il appella ensuite cette Mer, *la Mer Christiane*, & tout le Pays, qu'il découvrit, *le nouveau Danemark*.

Terre d'Edels.

Terre d'Edels, découverte dans la Nouvelle Hollande, elle porte apparemment le nom de celui, qui la découvrit.

1620.

Yesso.

Le Pere Jerôme de Angelis, Jesuite Sicilien, entre dans le Pays d'*Yesso*, où aucun Européen n'avoit encore pénétré, il y alla par Mer, & aborda à la Ville de *Matsumai*. Il crut alors que ce Pays étoit un Continent.

Batavia.

Fondation de *Batavia* par les Hollandois dans l'Isle de Java, sur les ruines de l'ancienne Ville de Jacatra.

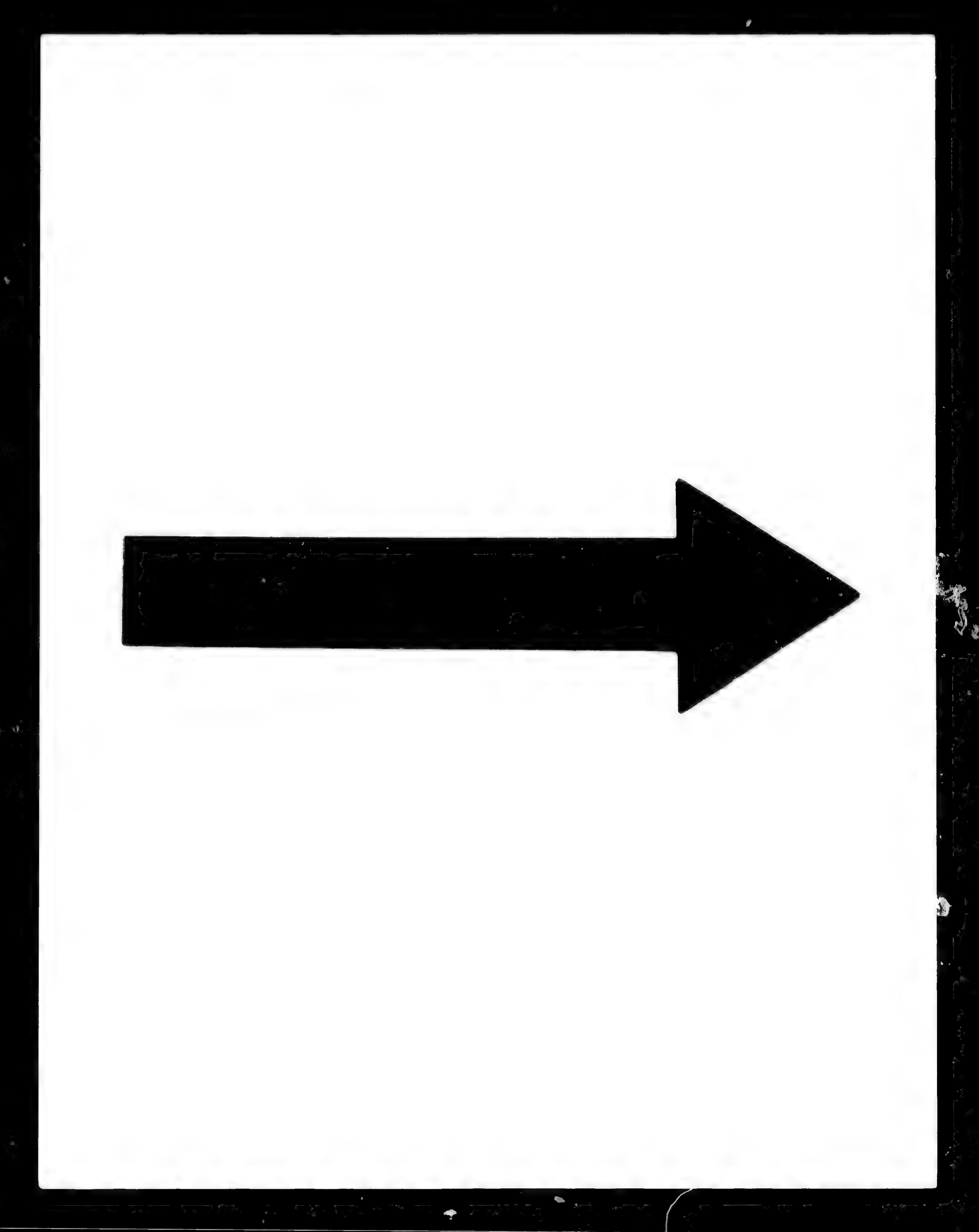
Nouveau Pleymouth.

Des Anglois partis du Port de Pleymouth, au mois de Septembre de cette même année, fondent le *Nouveau Pleymouth*, qui fut la premiere Ville de la Nouvelle Angleterre.

1621.

Yesso.

Le Pere de Angelis, étant retourné à Mat-



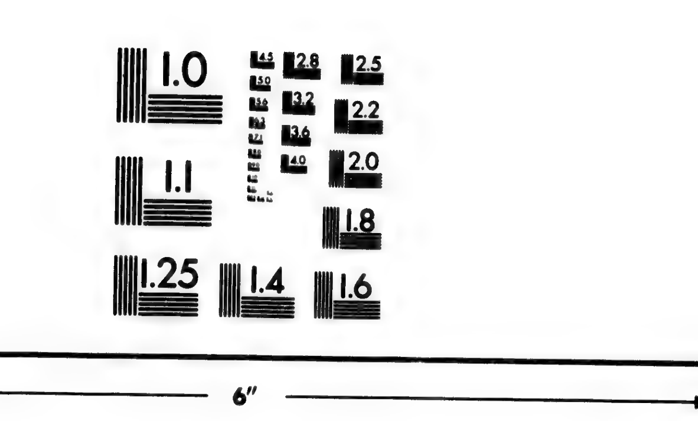


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



ſumay, crut dans ce ſecond voyage, ſans pourtant l'aſſûrer, que cette Ville étoit dans une Iſle. Les Japonnois paroiſſent être auſſi dans cette opinion.

1622.

Baye de Baffings. Guillaume Baffings, ſelon la plus commune opinion, ne découvrit qu'en cette année, & non pas en 1617, comme l'ont crû quelques-uns, la Baye qui porte ſon nom, & qui eſt au Nord du Détroit de Davids.

Terre de Levvins. Découverte de la Terre de *Levvins* dans la Nouvelle Hollande.

1624.

Source du Gange. Thibet. Le Pere Antoine de Andrada, Jeſuite Portugais, découvre *la ſource du Gange*, & enſuite *le Thibet*. Marc Pol de Veniſe a parlé de deux Thibets, qui ſe touchent, mais on ne ſçavoit pas où ils étoient ſitués. C'eſt le grand Thibet, que le P. de Andrada découvrit.

1625.

Cayennne. Premier établiſſement des François dans l'Iſle de *Cayenne*. Ils en ont été pluſieurs fois chaſſés par les Hollandois, mais depuis l'an 1677. que le Comte d'Etrées la reprit, elle leur eſt demeurée, avec tout le Continent de la Guyane proprement dite.

Saint Chriſtophe. Cette même année des François & des Anglois aborderent à l'Iſle de *Saint Chriſtophe*, le même jour en différens quartiers, ſans avoir connoiſſance les uns des autres, & s'y établirent. Ils en furent chaſſés peu de tems après par les Eſpagnols; mais ils y retournerent bientôt. Les François commencerent auſſi alors un établiſſement à l'Iſle de *Saint Euſtache*, & peu de tems après d'autres dans les Iſles voiſines.

1627.

1627.

Pierre de Nuits, Hollandois, découvre entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée une Terre, qui porte son nom. Tous ces Pays sont encore très-peu connus. Terre de Nuits.

1631.

Le Capitaine James, Anglois, découvre plusieurs Terres au Nord de la Baye d'Hudson. Il appella tout ce qui est à l'entrée de la Baye *Nevv Souts Wales*. Il reconnut ensuite le Cap *Henriette Marie*, l'Isle de *Milord Weston*, l'Isle *du Comte de Bristol*, l'Isle *du Chevalier Thomas Roë*, l'Isle *du Comte de Danby*, l'Isle *de Charleton*. Cette derniere est à la hauteur de 52. degrés Nord. Nouvelles découvertes au Nord du Canada.

1633.

Cecile Calvert, Anglois Catholique, Lord Baltemore, ayant obtenu du Roy de la Grande Bretagne, Charles I. la propriéré d'un grand Pays, qui est au Nord de la Baye de Chesapeak, entre la Virginie & la Caroline, y envoya son Fils, qui y commença en cette année un établissement. Ce Pays fut nommé *Mariland*, en l'honneur de Marie de France, Reine d'Angleterre. Mariland.

1637. 38. 39.

Deux Freres Franciscquains, nommés Dominique de Britto & André de Tolede, étant partis de Quito, & s'étant embarqués sur une Riviere, qui en est fort proche, se laisserent deriver au gré du courant, & entrerent par-là dans le *Fleuve des Amazones*, qu'ils descendirent jusqu'à la Mer. Sur leur rapport, qui ne donna point de grandes lumieres, Dom Pedro de Texeyra partit de Para, Province du Bresil, le 25. de Décembre de la même Riviere des Amazones.

année pour remonter ce Fleuve, dont il prit une plus grande connoissance.

Les Espagnols voulant encore mieux connoître le cours de cette grande Riviere, le Gouverneur de Quito engagea les PP. Christophe d'Acuña, & André d'Artieda, Jesuites, à accompagner Dom Pedro Texeyra à son retour à Para. Ces deux Missionnaires, après avoir exactement observé tout le Pays, qu'arrosent le Fleuve, & les Rivieres, qui s'y déchargent, en allerent rendre compte au Roy Catholique. Nous avons le Journal de ce voyage par le Pere d'Acuña, traduit en François par M. de Gomberville de l'Académie Françoise. J'ai déja observé que le P. d'Acuña s'étoit trompé en marquant dans sa Carte une Riviere, ou plutôt un bras, qui sort de ce Fleuve sous le nom de *Maragnon*. & qui se décharge dans la Baye de *Maragnaon* au Bresil.

On avoit été jusqu'ici dans une erreur touchant la source de ce grand Fleuve, qu'on croyoit être auprès de Quito, mais on avoit pris une Riviere, qui s'y décharge, pour sa source. Le Pere Samuel Fritz, Jesuite Allemand, la découvrit en 1707. au Perou, dans un Lac, appellé Laurichoca, assez près de la Ville de Guanuco, par les onze dégrés de latitude Australe. Suivant ce Missionnaire, le vrai nom de ce Fleuve, dont il nous a donné une très-belle Carte, qu'on trouve dans le douziéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuses, est *Maragnon*. Au sortir de sa source elle coule au Nord environ cent lieuës, puis tourne à l'Est, & se décharge dans la Mer du Nord par 84. embouchures,

qui font une largeur de 84. lieuës. Il ajoûte qu'il conserve ses eaux douces plus de trente lieuës dans la Mer.

Fondation de la *Nouvelle Suéde* & de la Ville de *Cristina*, entre la Virginie & la Nouvelle York, alors nommée la Nouvelle Belgique, & occupée par les Hollandois. Ceux-ci avoient même des Etablissemens dans la Nouvelle Suéde, lorsque les Suédois y arriverent, & ces deux Nations y vécurent d'abord assez tranquillement. Les Hollandois s'attachoient au Commerce, & les Suédois à la culture des terres. Au bout de quelque tems ils se brouillerent, mais en 1655. Jean Rising, qui en étoit Gouverneur pour les Suédois, fit à Pierre Stuyveland, Gouverneur pour les Provinces-Unies, un transport de tous ses droits. Nouvelle Suéde.

1642.

Découverte des Terres de *Diemens* & de *Tazmann* par Abel Tazmann, Hollandois. On prétend que la Côte Septentrionnale de la premiere avoit déja été découverte par un autre Hollandois, nommé Zechaen. Terres de Diemens & de Tazmann.

Cette même année les François allerent à l'Isle *Madagascar*, & y firent un Etablissement. Ils donnerent à cette Isle le nom d'*Isle Dauphine*, mais ils l'ont abandonnée au bout de quelques années. Madagascar.

1643.

Passage de *Brouvver*, à l'Est du Détroit de le Maire, entre la Terre des Etats, & une autre grande Terre. Ce passage porte le nom de celui, qui l'a découvert. On l'appelle simplement *Passage*, parce qu'on ne sçait pas encore bien, si c'est un nouveau Détroit, ou s'il Passage de Brouvver.

ne rentre pas dans celui de le Maire.

Yesso, Isles des Etats, Terre de la Compagnie, Détroit d'Uriez.

La même année Martin Heritszoon de Uriez Hollandois, montant le *Castricoom*, Vaisseau de la Compagnie Hollandoise des Indes, entreprit de reconnoître le Pays d'*Yesso*. S'étant élevé au-dessus du Japon, jusques vers les 45. degrés de latitude Nord, il découvrit deux Terres séparées par un Détroit de 14. lieuës de large, auquel il donna son nom, & que l'on appelle encore *Détroit d'Uriez*. Des deux Terres, qui le bordent, l'une fut nommée *Isle des Etats*, & l'autre, *Terre de la Compagnie*.

1656.

Baye d'Hudson.

Le sieur Bourdon, Habitant de la Nouvelle France, envoyé par le Gouverneur Général dans le Nord, entra dans la Baye d'Hudson, où personne, que l'on sçache, n'avoit encore pénétré, & en prit possession au nom du Roy Très-Chrétien.

1660.

Caroline.

Charles II. Roy de la Grande Bretagne, concede au Duc d'Albemarle, Georges Monck, & à cinq autres Seigneurs Anglois cette partie de la Floride, qui s'étend depuis la Virginie, jusqu'à ce qu'on appelle aujourd'hui *la Nouvelle Georgie*. Ils partagerent entr'eux tout ce Pays, & lui donnerent le nom de *Caroline*.

1667.

Baye d'Hudson.

Zacharie Ghillam, Anglois, s'étant élevé dans la Baye de Baffings jusqu'à la hauteur de 75. degrés, descendit ensuite jusques dans le fond de celle d'Hudson, entra dans une Riviere, qui s'y décharge venant du Canada, & qu'il nomma *Riviere de Rupert*. Peu d'années auparavant quelques Anglois avoient

remonté cette Riviere jusqu'au Lac *Nemiscau*.

1668.

Deux Navires Danois tentent un Etablissement au Nord de la Baye d'Hudson, & découvrent une Riviere, qu'ils nomment *Riviere Danoise*. Son embouchure est par les 59. degrés Nord. Ils l'abandonnerent l'année suivante. Riviere Danoise.

1671.

Le P. Charles Albanel, Jesuite François, & le Sieur Denys de S. Simon, Gentilhomme Canadien, envoyés par le Gouverneur Général de la Nouvelle France dans le Nord du Canada, pénétrent dans la Baye d'Hudson par un chemin, qui n'avoit point encore été pratiqué, & en prennent possession au nom du Roy Très-Chrétien. Baye d'Hudson.

1673.

Le P. Pierre Marquette, Jesuite François, & le Sieur Joliet, Habitant de la Nouvelle France, découvrent le *Micissipi*. Ils y entrerent par la Riviere *Ouisconsing*, qui s'y décharge, venant du Canada, & le descendirent jusqu'aux *Akansas*. Micissipi.

1674.

Les PP. Grillet & Bechamel, Jesuites François, pénetrent dans l'intérieur de *la Guyane*, à l'Ouest de l'Isle Cayenne, où aucun Européen n'étoit encore allé, & y font plusieurs découvertes. Guyane.

1675.

Vers ce tems-là le P. Cyprien Baraze, Jesuite Espagnol, entra dans le Pays *des Moxes*, situé entre les dix & quinze degrés de latitude Australe, dans l'intérieur du Perou. Un Frere Jesuite, nommé del Castillo, y avoit fait Moxes, Barres.

une courſe avant ce Miſſionnaire. On aſſûra au P. Baraze, qu'à l'Orient des *Moxes* il y avoit un Pays habité par des femmes belliqueuſes. Il entra enſuite dans le Pays des *Baures*, qui confine à celui des Moxes, & il y fut martyriſé en 1682. après avoir établi un très-grand nombre de Miſſions dans ces vaſtes Provinces.

1676.

Nouvelle tentative pour aller à la Chine par le Nord.

Les Capitaines Jean Vood, & Guillaume Flawès, Anglois, voulant ſuivre le Paſſage indiqué par Barentsz, pour aller à la Chine par le Nord, furent arrêtés tout court par les glaces. Vood prétend dans ſon Journal qu'il n'y a point de paſſage entre la Nouvelle Zemble & le Groenland, & que ces deux Terres ne ſont qu'un même Continent; car, dit-il, s'il y avoit un paſſage, il y auroit un courant reglé, & il n'y trouva qu'une Marée, qui monte environ huit pieds, & qui porte à l'Eſt-Sud-Eſt.

1680.

Miciſſipi.

Robert Cavelier, Sieur de la Salle, natif de Rouen, ayant entrepris de continuer la découverte *du Miciſſipi*, envoye un Canadien, nommé Dacan, accompagné du Pere Louys Hennepin, Recollet Flamand, pour remonter ce Fleuve, depuis la Riviere des Illinois juſqu'à ſa ſource. Ces deux Voyageurs allerent juſqu'au 46 degré Nord, & ſe trouverent arrêtés par une chute d'eau fort haute, qui occupe toute la largeur du Fleuve, & qu'ils nommerent le Sault de *Saint Antoine de Padoue*.

Iſles de Barbadoës.

Cette même année & la ſuivante le Capitaine Sharp, Hollandois, ayant inutilement

eſſayé de paſſer par le Détroit de Magellan, par celui de le Maire, & par le paſſage de Brouwer dans la Mer du Sud, chercha un chemin plus au Sud, mais il y trouva pluſieurs Iſles couvertes de glaces, beaucoup de neiges, & quantité de Baleines. Après s'être arrêté quelque tems dans une Iſle, qu'il nomma *Iſle du Duc d'York*, il courut plus de 800. lieuës à l'Eſt, puis autant à l'Oueſt, & découvrit une Iſle, à laquelle il donna le nom de *Barbadoës*.

1681.

Etabliſſement de la *Penſylvanie*, dans le Pays, qui avoit porté le nom de *Nouvelle Suéde* Cette Colonie a reçu ſon nom de ſon Fondateur, le Chevalier Guillaume Penn, Anglois, à qui Charles II. Roy de la Grande Bretagne, conceda ce Pays en 1680. & qui cette année 1681. y mena les Quakers, ou Trembleurs d'Angleterre, dont il étoit le Chef. Lorſqu'il y arriva, il y trouva un grand nombre de Hollandois & de Suédois. Les premiers, pour la plûpart, occupoient les endroits ſitués le long du Golphe; & les ſeconds, les bords de la Riviere de Laware, ou du Midi. Il paroît par une de ſes Lettres, qu'il n'étoit pas content des Hollandois; mais il dit que les Suédois étoient une Nation ſimple, ſans malice, induſtrieuſe, robuſte, ſe ſouciant peu de l'abondance, & ſe contentant du néceſſaire. Penſylvanie.

Dom Antoine de Saravia, premier Gouverneur des *Iſles Mariannes*, en prend poſſeſſion au nom du Roy Catholique dans l'Iſle de *Guahan*, qui en eſt la principale. Magellan avoit fait la premiere découverte de ces Iſles Mariannes.

Isles en 1521. & les avoit nommées d'abord *l'Archipel de Saint Lazare*, puis *les Isles des Larrons*, parce que quelques Insulaires, qui n'avoient jamais vû de fer, lui volerent quelques instrumens de ce métal. En 1563. l'Amiral Dom Miguel Lopez de Lagaspé en prit possession au nom du Roy d'Espagne, mais il n'y fit point d'Etablissement. On les nommoit alors *Isles de las Velas*, parce que toutes les fois que les Insulaires appercevoient des Navires Espagnols, ils alloient en fort grand nombre leur porter des rafraîchissemens, & que la Mer paroissoit couverte de petits Bâtimens, qui alloient à la voile. En 1668. le Pere Diego Louys de San Vitorés, Jesuite Espagnol, accompagné de plusieurs autres Religieux, y entra & y fit un si grand nombre de conversions, que dès l'an 1671. les principaux Habitans se mirent sous la protection du Roy Catholique. Dès l'entrée du Pere de San Vitorés ces Isles furent nommées *Isles Mariannes*, en l'honneur de Marianne d'Autriche Reine d'Espagne. Enfin le huitiéme de Septembre 1681. Dom Antoine de Saravia reçut le serment de fidélité des Gouverneurs & des principaux Officiers de l'Isle de Guahan, & les autres suivirent peu après le même exemple. Dès l'année 1672. le Pere de San Vitorés avoit arrosé l'Isle de Guahan de son sang, & couronna ainsi son Apostolat par un glorieux Martyre.

1682.

Louysiane. Le Sieur de la Salle descend le *Micissipi* jusqu'à la Mer, & prend possession au nom du Roy Très-Chrétien de tous les Pays, que ce ce grand Fleuve arrose, ausquels il donna le

nom de *Louysiane*. Cette Province, qui forme aujourd'hui un Gouvernement indépendant de celui de la Nouvelle France, est borné au Septentrion par l'embouchure de la Riviere des Illinois, qui se décharge dans le Micissipi.

Dans la même année deux François, Habitans de la Nouvelle France, nommés des Groseilliers & Radisson, découvrirent le Fleuve *Bourbon* & la Riviere de *Sainte Therese*, qui se déchargent ensemble dans une petite Baye de la Côte Occidentale de la Baye d'Hudson, par les 56. degrés de latitude Nord. C'est ce que les Anglois appellent *Port Nelson*, prétendant que Nelson, Pilote de Henri Hudson, l'avoit reconnu en 1611. & en avoit pris possession au nom de la Couronne d'Angleterre; ce qui n'a aucune apparence. Port Nelson, Fleuve Bourbon, Riviere de Sainte Therese.

1684.

Un Navire Japonnois, envoyé par l'Empereur du Japon, pour reconnoitre tout le Pays d'Yesso, entre dans le Canal, qu'on croit séparer l'Isle de *Matmanska* ou de *Matsumay*, d'avec le Continent d'Yesso. Ce Capitaine ayant observé que le courant y portoit toujours au Nord, au lieu qu'au rapport du P. de Angelis, celui qui est à l'Ouest d'Yesso, porte toujours au Sud, en conclut de même que ce Missionnaire, que cette Mer communique avec une autre. Depuis ce tems-là, mais on ne dit pas en quelle année, un autre Navire Japonnois fut encore envoyé pour le même dessein, & celui, qui le montoit, ayant apperçu un grand Continent, il s'en approcha, & passa l'hyver dans un Port, qu'il y trouva. A son retour il rapporta que la Terre s'étendoit beaucoup au Nord-Est, & Yesso, Kamtschatka.

conjectura que c'étoit le Continent de l'Amérique.

Depuis les dernieres découvertes des Russiens, on croit que le Pays d'Yesso est la partie Méridionnale de *Kamtschatka*, qui forme un même Continent avec la Siberie. Cependant quelques-uns placent Kamtschatka au Nord-Est d'Yesso; ce qui ne paroît pas s'accorder avec ce que disent les Russiens, que la partie méridionnale de ce grand Pays est habitée par les *Kurilskis*, originairement Japonnois, & tributaires de l'Empereur du Japon.

1696.

Isles Palaos. Le 28. de Décembre de cette année, des Sauvages inconnus, arriverent à l'Isle de *Samal*, une des Isles *de los Pintados*, dépendante des Philippines. Ils y avoient été jettés par un mauvais tems; ils y rencontrerent deux Femmes de leur Nation, qu'un pareil accident avoit degradées quelques années auparavant, & l'un d'eux avoit déja été obligé de la même maniere de prendre terre à l'Isle de *Caragene*, voisine de Mindanao. On sçut d'eux que leurs Isles se nommoient *Palaos*; qu'elles étoient au nombre de 32. & ils marquerent leurs noms, leur grandeur, & la distance, où elles sont les unes des autres. Elles sont situées à l'Est des Philippines, & au Nord-Est des Moluques. On crut d'abord que c'étoit une de ces Isles, qu'un Navire Espagnol avoit apperçuë en *1686.* & que le Capitaine avoit nommée *Caroline*, en l'honneur de Charles II. Roy d'Espagne, & que d'autres avoient appellé l'Isle de *Saint Barnabé*, parce qu'elle avoit été découverte le jour, qu'on célébre

la Fête de cet Apôtre; mais la suite a montré, qu'on se trompoit. La Langue des Insulaires, dont il est question, est très-différente de celle des anciens Habitans des Philippines, & même de celle des *Isles Mariannes*, qui en sont plus près, & qui sont les Isles *des Larrons*, ou *l'Archipel de Saint Lazare*. Leur prononciation approche de celle des Arabes. On les a nommées *Nouvelles Philippines*; mais les tentatives, qu'on a faites en 1710. & en 1711. pour les reconnoître, ont été inutiles, & ont coûté la vie à plusieurs Jesuites, qui ont peri, les uns sur Mer, & les autres en abordant à quelques-unes de ces Isles.

1700.

On a donné le nom d'*Isles Nouvelles* à plusieurs Terres, dont on a eu les premieres connoissances en cette année, & qui sont situées par les 51. à 52. degrés de latitude méridionale; environ à 50. ou 55. lieuës au Nord Nord-Est du Détroit de le Maire. Les Vaisseaux de la Compagnie des Indes *le Maurepas* & *le Saint Louys* en 1707. & 1708. partant de l'Isle des Etats, rangerent la partie méridionnale de ces Terres; le *S. Louys* y mouilla même du côté de l'Est, & fit de l'eau à un petit Etang peu éloigné du bord de la Mer. Cette eau étoit un peu rousse & fade, bonne cependant pour la Mer. En 1711. le Vaisseau *le S. Jean-Baptiste*, commandé par le Capitaine Doublet, du Havre de Grace, les côtoya de plus près, qu'on n'avoit encore fait, & cherchant à passer dans un assez grand enfoncement, qu'il appercevoit au milieu, il trouva plusieurs petites Isles cachées presqu'à fleur d'eau, qui l'obligerent à revirer de bord, Isles nouvelles, ou d'Anican.

Cette suite d'Isles sont les mêmes, que M. Fouquet, de Saint Malo, découvrit, & qu'il appella *les Isles d'Anican*, du nom de son Armateur.

La partie Seprentrionnale de ces Terres fut découverte le 16. Juillet 1708. par le Capitaine Peré, de Saint Malo, commandant le Vaisseau *l'Assomption*, dont il donna le nom à cette Côte. Il la parcourut deux fois pour la mieux reconnoître, & jugea qu'elle pouvoit avoir 50. lieuës Est-Sud-Est, & Ouest-Nord-Ouest. Il y a lieu de croire que ces Isles sont les mêmes, que le Chevalier Richard Hawkins découvrit en 1593. Ce Chevalier étant à l'Est de la *Côte déserte*, ou *des Patagons*, par les 50. degrés de latitude Australe, fut jetté par une tempête sur une Terre inconnuë, & courut le long des Côtes environ 60. lieuës.

Isles de Sebald.

Quelques-uns ont cru que ces Terres & les Isles de Sebald étoient la même chose, & que les trois, qui portent ce nom, étoient ainsi marquées à volonté, faute d'une connoissance plus parfaite : mais le Vaisseau *l'Incarnation*, de Saint Malo, a reconnu celles-ci en 1711. par un très-beau tems. Ce sont effectivement trois petites Isles, d'environ une demie-lieuë de long, rangées en triangle. Ce Vaisseau n'en passa qu'à trois lieuës, & n'eut aucune connoissance d'autres Terres, quoique le Ciel fût très-serein. Ce qui prouve qu'elles sont séparées des *Isles Nouvelles*, au moins de sept à huit lieuës. M. de Beauchêne relâcha en 1701. aux Isles de Sebald, sans avoir connoissance des Isles Nouvelles, dont la partie Occidentale est encore inconnuë.

1701.

Le Pere Eusebe François Kino, Jesuite Allemand, étant parti en 1698. des Missions de *Cinaloa* & de *Sonora*, au Nouveau Mexique, s'avança au Nord le long de la Mer, jusqu'à la Montagne de *Sainte Claire*, & voyant que la Côte tournoit de l'Est à l'Ouest, au lieu de la suivre, comme il avoit fait jusques-là, il avança dans les Terres, marchant du Sud-Est au Nord-Ouest. En 1699. il découvrit la Riviere bleuë, ou *Rio azul*, qui, après avoir reçu les eaux *de la Hila*, va porter les siennes de l'Est à l'Ouest dans le grand Fleuve du Nord, ou *Rio colorado*. Il passa ensuite ce Fleuve, & en 1701. il se trouva dans *la Californie*. Il y apprit qu'à 30. lieuës de l'endroit, ou *Rio colorado* se décharge dans une large Baye à la Côte Occidentale de la Californie, laquelle n'est ainsi séparée du Nouveau Mexique, que par ce Fleuve. Californie.

La même année le Sieur le Moine d'Iberville, Gentilhomme Canadien, Capitaine de Vaisseau, découvrit l'embouchure du *Micissipi*, que le Sieur de la Salle avoit manquée en 1684. Micissipi.

1716.

Le Pere Hyppolyte Desideri, Jesuite Florentin, entre dans le second *Thibet*. Ce Missionnaire étoit parti le 17. d'Août 1715. de *Ladak*, où reside le Roy du grand Thibet, découvert en 1624. par le Pere de Andrada, & arriva à *Lassa*, Capitale de celui-ci, le 18. de Mars 1716. Dans le vrai il n'y a qu'un Thibet, qu'on appelle aussi *Toubet*, *Tangout*, *Barantola*, & *Boutan*. Lorsque le Pere de Andrada y entra en 1624. ce Pays obéissoit à un Thibet.

Roy fort puissant, & qu'on croit être de la race du fameux Prete-Jan, ou du moins son successeur Depuis le grand Lama devint comme le Souverain du Thibet, & faisoit sa résidence à Lassa ou Lasa, le lieu le plus sacré du Pays, à cause de la grande Pagode, qu'on y vient visiter de toutes parts. Présentement le Thibet releve de la Chine. Il est aussi quelquefois nommé le *Royaume des Eluths.*

1718.

Isle de Levvis.

Voici une découverte, qui a bien l'air d'être imaginaire. Un Vaisseau Marchand, dit-on, commandé par le Sieur Perrin, étant parti cette année de la Rochelle pour aller à Quebec, fit naufrage; un nommé Jean-Baptiste Loysel, de Rennes en Bretagne, se sauva dans une Isle inconnuë, où il fut bien reçu & bien traité des Habitans, & y mourut vers l'an 1732. Un Navire Anglois, ajoûte-t-on, étant parti d'Angleterre au mois d'Août 1733. pour la Nouvelle Georgie, fut aussi jetté par la tempête sur la même Isle. Le Capitaine, qui se nommoit *Levvis*, fut conduit dans une Cabanne, où une inscription tracée avec un couteau, l'instruisit de l'aventure de Loysel, dont on lui montra les habits & la sépulture. On ne nous dit rien de la situation de cette Isle, à laquelle le Capitaine Lewis donna son nom, après en avoir pris possession. Loysel, dans l'inscription, dont j'ai parlé, dit qu'elle lui paroît avoir 20. lieuës d'étenduë; qu'il croit qu'on y trouvera des mines, qu'elle produit plusieurs plantes précieuses; & que le terrein en est fort bon.

1720.

Isles Carolines.

Deux Bâtimens remplis de Sauvages incon-

nus, abordent à l'Isle de *Guahan*, la plus grande des Isles Mariannes, en deux endroits différens, l'un le dix-neuf, & l'autre le vintuniéme de Juin. Ils étoient partis ensemble d'une Isle, qu'ils nommoient *Sarreslop* pour aller à une autre, qu'ils appelloient *Ulée*. Après qu'on les eut interrogés à loisir, on reconnut que leur Pays étoit un assez grand Archipel, où étoit comprise l'Isle, qui en 1686, avoit été nommée l'Isle *Caroline*, & l'Isle de *Saint Barnabé*; & que cet Archipel est divisé en cinq Provinces. Le P. de Cantova, Jesuite Espagnol, en a dressé une Carte, qui se trouve dans le XVIIIe. Recueil des Lettres édifiantes & curieuses des Missionnaires de la Compagnie de Jesus. Il place toutes ces Isles entre le sixiéme & l'onziéme degrés de latitude Septentrionnale, de maniere qu'elles courent par les 30. degrés de longitude à l'Est du Cap du Saint Esprit. Il y a parmi ces Insulaires beaucoup de Noirs, que l'on conjecture y être venus de la Nouvelle Guinée; des Mestices & des Blancs. On juge que ceux-ci sont descendus de certains Espagnols, qui allant de la Nouvelle Espagne aux Philippines en 1566. furent dégradés dans une de ces Isles, pour avoir conspiré contre leur Commandant. On se préparoit en 1722. aux Mariannes à reconnoître plus particulierement ces Isles, ausquelles on a donné le nom d'*Isles Carolines*: mais on n'a eu aucune nouvelle du succès de cette Entreprise. On prétend qu'il y a des mines d'argent dans une de ces Isles.

1732.

Etablissement de la *Nouvelle Georgie* par M. Oglethorpe, au nom du Roy d'Angle- Nouvelle Georgie.

terre, entre la Caroline & la Floride Espagnole. Tout ce Pays étoit de la Floride Françoise, qui s'étendoit vers le Nord jusqu'à *Charles Towun* dans la Caroline. Cette nouvelle Colonie est bornée au Septentrion par la Riviere de *Savanah*, & au Midi par celle d'*Alatamaha*, & n'a que 60. à 70. milles d'Angleterre de longueur sur la Côte entre les 31. degrés & demi; & les 32. 45. minutes d'élevation du Pole : mais elle s'élargit à mesure qu'on remonte dans les Terres.

1738.-39.

Terres Australes.

Au mois de Juillet de l'année 1738. deux Vaisseaux François de la Compagnie des Indes, commandés par le Sieur Bouvet, partirent du Port de l'Orient pour découvrir *les Terres Australes*, & le premier de Janvier 1739. ce Capitaine apperçut par les 54. degrés de latitude méridionnale, & les 27. à 28. degrés de longitude, une Terre fort haute, couverte de neiges, & fort embrumée, qu'il nomma le *Cap de Consolation*. Les brumes & les glaces l'empêcherent d'y aborder, & de la ranger même assez près, pour sçavoir si c'étoit une Isle, ou un Continent. Il remarqua seulement qu'elle s'étendoit huit à dix lieuës dans l'Est-Nord-Est.

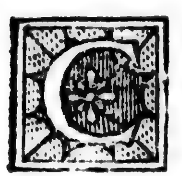
1739.

Au commencement de l'année 1740. on eut avis de Petersbourg que le Capitaine Spanberg naviguant au Nord du Japon avoit découvert 35. Isles, de différentes grandeurs, dont les Habitans, dès qu'ils l'apperçurent, l'envoyerent reconnoître par six Chaloupes. Il alla lui-même prendre terre à une de ces Isles, & fut reçû des Insulaires avec de gran-

des démonſtrations de joye. Il marque dans ſa relation que ces Peuples reſſemblent fort aux Japonnois, & qu'ils lui ont montré une grande quantité d'or & de cuivre. Il envoya en même tems à la Czarine quelques-unes de leurs monnoyes. On n'a point encore marqué préciſément la ſituation de ces Iſles.



LISTE ET EXAMEN
DES AUTEURS
Que j'ai consultés pour composer cet Ouvrage.



OMME nous n'avons point encore d'Histoire suivie & complette de la Nouvelle France, & que les relations de ce grand Pays, qui ont eu le plus de cours ne sont pas les plus exactes, ni les plus fidéles: il n'est pas surprenant que les Cosmographes, les Géographes & les Dictionnaires Géographiques & Historiques en ayent parlé peu correctement. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les plus anciens sont pour l'ordinaire moins remplis de fautes, que les modernes. Il est vrai que lorsqu'ils ont paru, les Colonies Françoises de l'Amérique Septentrionnale étoient très-peu de chose; mais, toutes proportions gardées, ils en ont plus exactement parlé que ceux, qui les ont suivis, & qui ont voulu les corriger. C'est qu'ils n'avoient devant les yeux que peu de Mémoires, dont les Auteurs se bornoient presque à rapporter ce qu'ils avoient vû, ou appris de témoins oculaires, & ne pouvoient guéres être taxés que de quelque exageration.

Le grand Atlas de Blaeu. Ainsi le grand Atlas imprimé à Amsterdam chez Jean Blaeu en 1677. ayant été composé

particulierement ſur *l'India Occidentalis* de Jean de Laet, qui n'avoit guére travaillé lui-même que d'aprés Jean Verazani, Jacques Cartier, Samuel de Champlain, René de Laudonniere, & Marc Leſcarbot, tous Auteurs, communément parlant, aſſez véridiques, étoit pour le tems ce qu'on pouvoit avoir de meilleur en ce genre. Il eſt vrai que ceux, qui l'avoient précedé, comme le *Théâtre du Monde* de Jean & Guillaume Blaeu, *l'Arcano del Mare* de Robert Dudley Duc de Northumberland & Comte de Warwick, *l'Atlas* de Gerard Mercator; *le Monde* de Davity & *la Géographie* de Thevet, &c. ſoit que ces Auteurs ayent voulu trop abreger, ſoit qu'ils n'ayent pas étudié à ce ſujet les ſources, où ils pouvoient puiſer, ſont beaucoup plus imparfaits, tant dans les Cartes, que dans les diſcours; mais par cela même qu'ils nous apprenoient très-peu de choſes, ils ne pouvoient pas nous jetter dans de grandes erreurs.

Le grand Théâtre du Monde. Arcano del Mare. Mercator. Thevet. Davity.

M. Corneille dans ſon Dictionnaire Géographique ayant voulu ajoûter à ce que M. l'Abbé Baudrand & Maty avoient dit de l'Amérique Françoiſe, s'eſt principalement attaché aux Voyages du Baron de la Hontan, mauvais guide, comme nous le verrons bientôt: cependant comme il s'eſt ſurtout appliqué à faire connoître les différens Peuples, qui habitent ce grand Continent, & qu'il a beaucoup abregé ce qu'en a dit la Hontan, il eſt arrivé par une eſpece de hazard, qu'il n'en a tiré que ce que ce Voyageur a écrit de plus paſſable, & ſon article du Canada n'eſt pas le plus défectueux de ſon Dictionnaire. Il

Thomas Corneille.

n'en est pas de même de plusieurs autres articles particuliers, où il n'a pas bien choisi ses garants. On ne comprend pas même comment il a pu se faire que le Micissipi étant à la Louysiane, ce que le Nil est à l'Egypte, l'Auteur en parlant de la Louysiane, ne fait nullement mention du Micissipi, & dans l'article de ce Fleuve ne nomme pas même la Louysiane.

Geudreville. Dans le sixiéme Tome de *l'Atlas de Geudreville*, imprimé en 1719. à Amsterdam chez l'Honnoré & Châtelain, on trouve d'abord une *Dissertation générale sur l'Amérique*, où il y a des fautes d'Histoire & de Géographie, qu'on ne pardonneroit pas à un Ecolier. Est-il permis, par exemple, à un homme, qui fait imprimer à si grands frais un cours entier de Géographie, de dire que la Guadeloupe, qu'il appelle Gardeloupe, est environ à dix lieuës des Isles Lucayes? la Dissertation, qui suit sur le Canada, n'est pas plus exacte; ce n'est qu'un abregé mal digeré des Mémoires de la Hontan, & on y reconnoît sans peine le style informe, souvent barbare, & les termes indécens de ce Voyageur. Aussi passe-t'il pour constant que c'est Geudreville lui-même, qui a retouché la derniere Edition de ses Voyages. Enfin une troisiéme Dissertation, qui traite de la Louysiane, est si superficielle, & l'Auteur y confond tellement le vrai & le faux, qu'il n'y a que ceux, qui connoissent bien le Pays, qui puissent entendre ce qu'il veut dire. Les noms propres y sont surtout entiérement défigurés.

Robbe, la Martiniere. M. Robbe & M. la Martiniere partagent la Nouvelle France en deux Provinces, qui sont le Canada particulier, & la Province du

Saguenay. Ce partage est imaginaire, & d'ailleurs fort mal imaginé. 1°. En ce que la Ville de Quebec, Capitale du Canada François, y est placée dans la Province du Saguenay. 2°. En ce que cette prétenduë Province de Saguenay se trouve enclavée dans celle du Canada particulier, que M. Robbe étend au-dessous de la Riviere de Saguenay, jusques dans le Golphe de Saint Laurent, & au-dessus de Quebec jusques par-delà les Lacs.

M. la Martiniere s'est beaucoup plus étendu que M. Corneille dans tous les articles, qui ont rapport à mon Histoire, & cite presque toujours ses Auteurs, mais pour l'ordinaire il n'est pas heureux dans le choix. M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy l'a jetté dans l'erreur par la division du Canada en *partie Orientale & Occidentale, ou Louysiane*. Cette division suppose que cette derniere Province est à l'Occident du Canada, ce qui est faux, puisqu'elle est terminée au Nord par la Riviere des Illinois, qui se jette dans le Micissipi vers les 39 degrés de latitude Septentrionnale, & que ce qui est au-delà vers le Nord est de la Nouvelle France; d'où il s'ensuit que la Louysiane est au Sud & au Sud-Ouest du Canada. Je ne sçai pas non plus sur quel fondement le Géographe du Roy d'Espagne compte parmi les Provinces, qui appartiennent aux Anglois dans ce Continent, le *Norimbegue :* ce qu'on nommoit ainsi autrefois est entre l'Acadie & la Nouvelle Angleterre; or ce grand Pays n'a point été cedé à la Grande Bretagne, comme il le suppose, par le Traité d'Utrech.

Il nous donne ensuite *une Table* des Na-

tions Sauvages de la parie Orientale du Canada, c'est-à-dire, de toutes celles, que nous connoissons en-deçà du Micissipi. Cette Table est copiée des Voyages de la Hontan, & auroit besoin d'un bon *Errata*, aussi-bien que ce que l'Auteur a tiré de la même source par rapport à l'Histoire naturelle du Pays, aux mœurs & au caractere des Peuples, qui l'habitent, à l'Etat de la Colonie Françoise, aux revenus & au pouvoir du Gouverneur général & de l'Intendant. Dans l'article du *Cap Breton* M. la Martiniere reprend fort bien M. l'Abbé Baudrand, qui avoit avancé que *Gaspé* est le véritable nom de cette Isle. Mais en 1730. qu'il imprimoit le Volume de son Dictionnaire, où cet article est contenu, il devoit sçavoir qu'elle a changé son ancien nom en celui d'*Isle Royale*.

M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy, dans la premiere Edition de sa *Méthode pour étudier la Géographie*, avoit dit que la Caroline doit son nom à Charles II. Roy de la Grande Bretagne, sous le regne & avec le consentement duquel cette Colonie a été fondée par quelques Seigneurs Anglois. M. la Martiniere lui a reproché de s'être trompé, & il a été assez docile pour corriger cette prétenduë faute, en marquant dans une seconde Edition que c'étoit en l'honneur de Charles IX. Roy de France, qu'on l'avoit ainsi nommée : mais il peut en toute sûreté revenir à son premier sentiment. Excepté la partie méridionnale de la Caroline, ce Pays n'a jamais appartenu à la France. L'équivoque vient d'une Forteresse bâtie dans la Riviere de May par M. de Laudonniere, & qui porte aujourd'hui le nom

de *San Mattheo*. La Colonie Françoise établie sous Charles IX. & qui comprenoit la partie méridionnale de la Caroline Angloise, la Nouvelle Georgie d'aujourd'hui; San Mattheo, Saint Augustin, & tout ce que les Espagnols ont sur cette côte jusqu'au Cap François, n'a jamais été appellée, ni par Champlain, quoiqu'en dise M. la Martiniere, ni par aucun Auteur François, autrement que *la Floride Françoise*, ou *la Nouvelle France*, ou *la France Occidentale*.

M. la Martiniere s'est encore trompé lorsqu'il a dit que M. de Ribaut avoit bâti un Fort dans la Riviere de May, & lui avoit donné le nom de *Charles*: la verité est que Ribaut étant entré dans la Riviere de May, y planta une borne, où il mit les armes de France, mais il ne s'y arrêta point. Il remonta au Nord, & entra dans une autre Riviere, qu'il nomma *le Port Royal*; il y construisit une Forteresse, à laquelle il donna le nom de *Charlesfort*. Cette Riviere est dans la Caroline Angloise. Deux ans après M. de Laudonniere bâtit *la Caroline* dans la Riviere de May, qui n'a jamais été dans la Caroline Angloise, par conséquent n'a pu lui donner son nom.

Je suis bien aise aussi d'avertir ici qu'aucun Espagnol, ni même aucun Européen, n'ayant paru dans ce Pays avant les François, qu'y mena M. de Ribaut en 1562. il est surprenant que le sçavant Géographe du Roy Catholique ait prétendu que les Espagnols avoient droit de regarder ces François de la Floride, qui avoient commission du Roy leur Maître, comme des Pirates, & qu'on n'auroit rien eu

à leur reprocher, s'ils les avoient traités en Prisonniers de guerre. Premierement il y a ici une contradiction, qui saute aux yeux, car si les Espagnols avoient eu droit de regarder les François de la Floride comme des Pirates, on n'auroit pû leur reprocher de ne les avoir pas traités comme tels. En second lieu, en vertu de quoi auroient-ils regardé comme Pirates des Sujets envoyés par leur propre Souverain dans un Pays, que les François avoient reconnu les premiers, & où aucune autre Nation ne s'étoit établie avant eux ? Suffit-il qu'il leur ait plu d'appeller Floride presque toute l'Amérique Septentrionnale, pour traiter d'usurpateurs & de Pirates tous ceux, qui se sont établis dans quelques Cantons d'un Pays immense, dont ils ne connoissoient point la dixiéme partie, & où ils n'avoient jamais eu aucun Etablissement ?

J'aurois bien d'autres remarques à faire sur quantité d'articles du nouveau Dictionnaire Géographique, où il y a d'ailleurs beaucoup d'excellentes choses. En général l'Auteur est fort mal instruit des Pays, dont j'écris l'Histoire. La seule inspection des Cartes auroit cependant dû l'empêcher de dire, par exemple, que le Lac du Saint Sacrement reçoit les eaux du Lac Champlain, puisque c'est au contraire le Lac Champlain qui reçoit celles du Lac du S. Sacrement. Il ne paroît guére mieux au fait des grands Lacs du Canada, & il a tort de placer le Lac Champlain dans le Pays des Iroquois. Ce qui l'a trompé, c'est que ce Lac est formé par la Riviere de Sorel, qu'on appelloit autrefois la Riviere des Iroquois; mais on ne l'avoit ainsi nommée, que parce que

que les Iroquois descendoient souvent par cette Riviere dans la Colonie Françoise. J'ai aussi été fort surpris de trouver deux articles différens sur *Michillimakinac* & *Missillimakinac*, lesquels ne signifient que la même chose. L'erreur vient de ce que quelques faiseurs de Relation ont voulu adoucir le mot propre qui est Michillimakinac, & on écrit Missillimakinac.

M. Delisle. M. Delille a fait dans son Atlas bien des recherches, & d'assez heureuses découvertes; mais sa Carte du Canada est bien défectueuse: celle de la Louysiane l'est un peu moins; cependant il avoit bien raison de n'être content ni de l'une ni de l'autre, & je sçai que quand il mourut, il prenoit de très-bonnes mesures pour nous en donner de meilleures.

Moreri. L'article du Canada dans les deux dernieres Editions du Dictionnaire Historique de Moreri, & celui de la Louysiane, approchent beaucoup du vrai, & il y manqueroit peu de choses, si les Imprimeurs avoient mieux profité des Mémoires, qu'on leur avoit donnés. L'article de la Caroline, & quelques autres articles particuliers y sont entiérement défigurés.

Challus, Benzoni. 1578. *De Gallorum expeditione in Floridam, & clade ab Hispanis non minus injustâ, quam immaniter ipsis illatâ ann.* 1565. *brevis Historia.* Cette relation est tirée en bonne partie d'une Histoire Françoise, qui paroît être d'un nommé Nicolas Challus. On la trouve imprimée à la suite d'un Ouvrage de Jerôme Benzoni, traduit de l'Italien en Latin, par Urbain Cauveton, sous ce titre; *Nova novi orbis Historia*; *Geneva, apud Eustachium* Vi-

gnon 1578. Elle est suivie d'un *brief discours de la Floride*, qui dit à peu près les mêmes choses. On a fait en 1600. une nouvelle Edition de ce Livre à Genéve.

Laudonniere. 1586. *Histoire de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par des Capitaines & Pilotes François en 1562. 1564. & 1695. décrite par le Capitaine Laudonniere. Plus un quatriéme fait par le Capitaine* Gourgues: *mis en lumiere par* Bazanier: octavo. *Paris* 1586. On peut compter sur tout ce que le Sieur de Laudonniere a vû par lui-même. Je dirai dans la suite ce qu'on doit penser du reste.

De Bry. T. D. 1590. Dans le premier Volume de *l'India Occidentalis*, imprimé aux frais de Theodore de Bry en 1590. on trouve 1o. *Brevis narratio eorum, quæ in Floridâ Americæ Provinciâ Gallis acciderunt secundâ in illam navigatione Duce* Renato de Laudonniere, *classis Præfecto, anno* 1564. *Additæ figuræ & incolarum icones ibidem ad vivum expressæ. Brevis item declaratio Religionis, rituum, vivendique rationis ipsorum. Autore* Jacobo le Moyne de Morgues, *Laudonierum in hâc navigatione secuto: nunc primum gallico sermone* à Theodoro de Bry *Leodiense in lucem edita, Latio vero donata à* C C A.

2o. *Libellus, sive Epistola supplicatoria* Regi *Gallorum* Carolo IX. *oblata per Viduas, Orphanos, Cognatos, Affines, & ipsi Franciæ Occidentalis Regi subditos, quorum consanguinei per Hispanos, in eâ Galliæ Antarcticæ parte, quæ vulgo Florida nomen invenit, crudeliter trucidati perierunt. Anno* 1565.

3o. *De quartâ Gallorum in Floridam navi-*

gatione sub Gourguesio anno 1567. L'Auteur n'en est pas connu.

40. *Parergon continens quadam, qua ad precedentis narrationis elucidationem non erunt forsan inutilia.* Tout ce qui regarde ce sujet a été traité avec plus d'ordre, & assez au long, par Marc Lescarbot, dont je parlerai bientôt, & plus en abregé par Champlain, sur les mêmes Mémoires. Mais ces deux Auteurs n'ont eu garde de donner à la Floride Françoise le nom de France Antarctique, comme a fait l'Auteur de la Supplique adressée à Charles IX.

Solis de Las Meras. 1665.

Ce qui regarde la funeste catastrophe des François de la Caroline, après que cette Place eut été prise par D. Pedro Menendez, a été conté d'une maniere bien différente dans les Ouvrages, que je viens de citer, & par le Docteur Solis de las Meras, Beau-frere de Menendez même, & qui l'accompagna dans son Expédition. Sa relation, qui étoit demeurée manuscrite, a été inserée toute entiere dans l'*Ensayo Chronologico para la Historia de la Florida*, imprimé à Madrid en 1723. dont je parlerai en son lieu.

Garcilasso de la Vega. 1603.

La Florida del Ynca, *o Historia del Adelantado* Hernando de Soto *Governador y Capitan General del Reyno de la Florida, y dos otros heroicos Cavalleros, Espanoles e Indios, escrita por* el Ynca Garcilasso de la Vega, *Capitan de Sa Magestad, natural de la gran Ciudad del Cuzco, Cabeça de los Reynos y Provincia del Peru, dirigida al Serenissimo Principe, Duque de Bragança, en Lisbona empressa por Pedro* Crasbeeck 1605. in-octavo.

Richelet.

La même, traduite en François par Pierre

Richelet en deux Volumes *in-douze* à Paris chez Clousier 1670. Cet Ouvrage est estimé par la maniere, dont il est écrit en Espagnol, & même pour le fond des choses : c'est-à-dire, pour la suite & l'ordre des Expéditions de Ferdinand de Soto, & de Louys de Moscoso, son Successeur ; mais l'Auteur y a visiblement exaggeré les richesses & la puissance des Peuples de la Floride. Ils sont aujourd'hui fort connus des François du Canada & de la Louysiane ; & quoique nous convenions que du tems de Soto ils étoient plus nombreux, qu'ils ne le sont aujourd'hui, comme il est arrivé à tous ceux de ce Continent, nous sçavons, à n'en point douter, qu'ils n'ont jamais été à beaucoup près aussi riches, ni aussi puissans, que l'Historien les représente.

Antonio de Herrera.

1601.

Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del Mar Oceano, escrita per Antonio de Herrera, *Coronista mayor de Su Magestad de las Indias, y Coronista de Castilla*, folio, *Madrid en la empressa real.* 1605. Cet Ouvrage est en quatre Volumes, qui contiennent huit decades, mais il n'y a que les deux premiers Volumes, qui soient de l'Imprimerie Royale, & de 1601. Les deux derniers furent imprimés à Madrid en 1615. par Jean de la Coste. On en a fait depuis quelques années une nouvelle Edition en cinq Volumes, mais sans y ajoûter qu'un index très-détaillé, qui manquoit. Les deux premieres Decades ont été traduites en François sans nom d'Auteur. L'Historien Espagnol est un Annaliste exact, censé, judicieux, & impartial. Son Ouvrage finit, par rapport à la Floride, à la Mission

des PP. de Saint Dominique en 1549. six ans après la retraite de Louys de Moscoso.

Dans le troisiéme volume du grand Recueil de Jean-Baptiste Ramusio, imprimé à Venise en 1606. *in-folio*, on trouve 1°. *Discorso sopra la Tarra ferma dell' Indie Occidentali dette del Laborador, de los Baccalaos, & della Nuova Francia.* C'est très-peu de chose. Ramusio. 1506.

2°. *Al Christianissmo Ré di Francia* Francisco Primo *Relatione di* Giouanni de Verazzano *della Terra da lui scoparta in nome di sua Maestà, scritta in Dieppa à di Octavo di Luglio* 1524. On n'apprend guére par cette lettre que la datte du premier voyage de Verazani. Verazani.

3°. *Discorso d'un gran Capitano di Mare, Francese, del Luogo di Dieppa, sopra le Navigationi fatte alla Terra Nuova dell' Indie Occidentali, chiamata la Nuova Francia, da gradi quaranta, fino à gradi quaranta sette sotto il Polo Artico, & sopra la Terra del Brasil, Guinea, Isola, di San Lorenzo, aquella di Summatra, fino alle quali hanno navigato le caravalle & navi Francese.* Ramusio fait grand cas de cette piéce, dont il regrette de n'avoir pû connoître l'Auteur.

4°. *Prima relatione di* Jacques Cartier, *della Terra Nuova, detta la Nuova Francia, trovata nell' anno* 1534. Cette datte n'est pas juste, puisqu'il est certain que le premier voyage de Verazani fut en 1523. & que dès les premieres années de ce siécle-là les Bretons, les Normands & les Basques faisoient la pêche sur les Côtes de Terre-Neuve & du Golphe de Saint Laurent. Il est pourtant vrai que Cartier est le premier, qui ait pénétré dans ce Fleuve. Cartier.

5°. *Secunda, breve & succinta narratione della navigatione fatta per ordine della Maestà Christianissima all' Isole di Canada, Hochelaga, Saguenay & altre, al presente dette la Nuova Francia, con particolari costumi & cerimonie degli habitanti.* Ce dernier article se réduit à très peu de chose. Cartier n'avoit pas eu le tems de bien connoître des Peuples, dont il ignoroit la langue, & avec qui il avoit eu très-peu de commerce. Il est aussi très-surprenant que ce Navigateur donne le nom d'Isle à un Pays, dans lequel il avoit remonté 180. lieuës un Fleuve tel que celui de Saint Laurent. On avoit imprimé à Rouen en 1598. un de ses Ouvages *in-octavo* sous ce titre: *Discours d'un voyage fait par le Capitaine* Jacques Cartier *aux Terres neuves du Canada, ou Nouvelle France.*

De Acosta. 1608. *Historia natural y moral de las Indias, en que se tratan las cosas notables del Cielo y Elementos, Metales, Plantas, y Animales dellas: y los Ritos y Ceremonias, Leyes, y Govierno, y Guerras de los Indios. Compuesta por el Padre* Joseph de Acosta *Religioso de la Compania di* Jesus, *dirigida à la Serenissima Infante Dona* Isabela-Clara-Eugenia de Austria, *octavo* 1608. *Impressa en Madrid en casa de* Alonso Martin. Je n'ai parlé de cet Auteur, qui est très-estimé, qu'à l'occasion de l'origine des Amériquains.

Lescarbot. 1609. *Histoire de la Nouvelle France, contenant les navigations, découvertes, & habitations faites par les François ès Indes Occidentales & Nouvelle France sous l'aveu & autorité de nos Rois Très-Chrétiens, & les nouvelles fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses depuis cent*

ans jusqu'à hui : en quoi est comprise l'Histoire morale, naturelle & géographique de ladite Province, avec les Tables & figures d'icelle, par Marc Lescarbot, *Avocat en Parlement, témoin oculaire d'une partie des choses y recitées.* octavo, *à Paris chez Jean Milet, sur les dégrés de la grand'Sale du Palais* 1609. Cet Auteur a ramassé avec beaucoup de soin tout ce qui avoit été écrit avant lui touchant les premieres découvertes des François dans l'Amérique : tout ce qui s'est passé dans la Floride Françoise, l'expédition du Chevalier de Villegagnon au Bresil, & le premier établissement de l'Acadie par M. de Monts. Il paroît sincere, bien instruit, censé & impartial.

Champlain. 1613. 1620. 1632.

Les voyages de la Nouvelle France Occidentale, dite Canada, faits par le Sieur de Champlain, *Xaintongeois, Capitaine pour le Roy en la Marine du Ponent, & toutes les découvertes, qu'il a faites en ce Pays depuis l'an* 1603. *jusqu'à l'an* 1629. *où se voit comme ce Pays a été premierement découvert par les François sous l'autorité de nos Rois Très-Chrétiens jusqu'à ce regne de Sa Majesté à présent Regnante* Louis XIII. *Roy de France & de Navarre, avec un traité des qualités & conditions requises à un bon & parfait Navigateur, pour connoître la diversité des estimes, qui se font en la navigation, les marques & enseignemens, que la Providence de Dieu a mises dans la Mer pour redresser les Mariniers en leurs routes, sans lesquelles ils tomberoient en de grands dangers, & la maniere de bien dessiner les Cartes Marines, avec leurs ports, rades, Isles, sondes, & autres choses nécessaires à la navigation. Ensemble une Carte*

générale de la description dudit Pays en son Méridien, selon la déclinaison de la Guide Ayman, & un Catechisme ou Instruction traduite du François en langage des Peuples Sauvages de quelque contrée, avec ce qui s'est passé en ladite Nouvelle France en l'année 1631. à Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu. In-quarto. *A Paris chez Pierre le Mur dans la Grand'Sale du Palais*, 1632.

M. de Champlain est proprement le fondateur de la Nouvelle France; c'est lui, qui a bâti la Ville de Quebec. Il a été le premier Gouverneur de cette Colonie, pour l'établissement de laquelle il s'est donné des peines infinies. Il étoit habile Navigateur, homme de tête & de résolution, désintereſſé, plein de zéle pour la Religion & pour l'Etat. On ne peut lui reprocher qu'un peu trop de crédulité pour des contes, qu'on lui faisoit; ce qui ne l'a pourtant jetté dans aucune erreur importante. D'ailleurs ses Mémoires sont excellens pour le fond des choses, & pour la maniere simple & naturelle, dont ils sont écrits. Il n'a presque rien dit, qu'il n'ait vû par lui-même, ou que sur des relations originales de personnes sûres; comme ce qu'il a rapporté d'une maniere plus abregée que Lescarbot, des expéditions de MM. de Ribaut, de Laudonniere, & du Chevalier de Gourgues dans la Floride Françoise.

Dès l'année 1613. il publia ses premiers voyages en un volume *in-quarto*, divisé en deux livres, & imprimé à Paris chez Jean Berjon. En 1620. il en donna la continuation en un petit volume *in-octavo*, imprimé à Paris chez C. Collet. Enfin dans l'édition, dont

je viens de donner le titre, il reprend toute l'Histoire depuis les premieres découvertes de Verazani, jusqu'à l'an 1631. Il y a joint un Traité de la navigation & du devoir d'un bon Marinier, & un abregé de la Doctrine Chrétienne du P. Ledesma Jesuite, traduit en Huron par le P. Jean de Brebeuf, avec le François à côté.

On trouve dans le Mercure François de l'année 1626. une lettre du P. Charles Lallemant écrite de Quebec le premier d'Août de cette année, dans laquelle ce Missionnaire donne une notice abregée & fort exacte de ce Pays, où les Jésuites ne faisoient que de s'établir.

Mercure François. 1626. 1628. 1632. 1633.

Dans celui de 1628. l'érection d'une nouvelle Compagnie pour le commerce du Canada, & la révocation des articles accordés au Sieur de Caën. C'est ce qu'on a appellé la Compagnie de cent Associés, qui avoient à leur tête le Cardinal de Richelieu.

Dans celui de 1632. il y a une *relation du voyage fait en Canada pour la prise de possession du Fort de Quebec*. Les Anglois s'étoient rendus maîtres de Quebec & de tout le Canada en 1629. Ils le restituerent en 1632. & les François en furent remis en possession la même année. La relation, dont il s'agit, contient des détails assez intéressans.

Dans celui de 1633. on trouve une *relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, ou Canada; & une autre relation du Sieur de Champlain de la Nouvelle France, ou Canada.*

Le Pere le Jeune. 1632.

Brieve *relation du voyage de la Nouvelle France, fait au mois d'Avril dernier par le*

Relation des Jesuites depuis 1633. jusqu'en 1672.

Pere Paul de Jeune *de la Compagnie de* Jesus, *brochure* in-octavo. *A Paris chez Sebastien Cramoisi, Imprimeur du Roy* 1632. C'est la premiere des relations, que les Jésuites ne discontinuerent point d'imprimer sur la Nouvelle France depuis cette année jusqu'en 1672. Comme ces Peres étoient répandus dans toutes les Nations, avec qui les François étoient en commerce; & que leurs Missions les obligeoient d'entrer dans toutes les affaires de la Colonie, on peut dire que leurs Mémoires en renfermoient une Histoire fort détaillée. Il n'y a pas même d'autre source, où l'on puisse puiser pour être instruit des progrès de la Religion parmi les Sauvages, & pour connoître ces Peuples, dont ils parloient toutes les langues. Le stile de ces relations est extrêmement simple; mais cette simplicité même n'a pas moins contribué à leur donner un grand cours, que les choses curieuses & édifiantes, dont elles sont remplies.

De Laët.

1633.

Novus orbis, seu descriptionis Indiæ Occidentalis libri XVIII. Autore Joanne de Laët, *Antuerpiensi, novis tabulis Geographicis & variis animantium, plantarum, fructuumque iconibus illustrati*, folio, *Lugdun. Batavorum apud* Elzeverios. 1633. Cet Ouvrage, qui fut bientôt traduit en François, & imprimé chez les mêmes Elzevirs en 1640. est rempli d'excellentes recherches, tant par rapport aux Etablissemens des Européens dans l'Amérique, que pour l'Histoire naturelle, le caractere & les mœurs des Amériquains. L'Auteur a puisé dans les bonnes sources. Il étoit d'ailleurs habile homme, & fait paroître par tout un grand discernement, & une très-bon-

ne critique; excepté en quelques endroits, où il n'a consulté que des Auteurs Protestans, & s'est trop livré aux préjugés de sa Religion.

Il traite dans le second Livre de l'Isle de Terre-Neuve, du grand Banc, de l'Isle de Sable, de l'Isle de Cap Breton, aujourd'hui l'Isle Royale, & qu'il appelle l'Isle de Saint Laurent, ou des Bretons: des autres Isles du Golphe de Saint Laurent, & en particulier de celle d'Anticosty, du Port de Tadoussac, & de la Riviere de Saguenay: du grand Fleuve du Canada, ou de Saint Laurent, dont il donne une description assez exacte pour le tems: de la Ville de Quebec, des Sauvages les plus connus alors; de l'Acadie, de toute la Côte Méridionnale de la Nouvelle France, & de tout ce qui s'étoit passé dans ce Pays-là jusqu'à son tems entre les François & les Anglois.

Dans le quatriéme Livre il fait une assez bonne description de la Floride, qu'il a tirée principalement des Annales d'Antoine de Herrera. Il nous apprend toutes les tentatives des Espagnols, pour s'y établir sous la conduite de Jean Ponce de Leon, du Licencié Luc Vasquez d'Ayllon, de Pamphile de Narvaez, de Ferdinand de Soto, & de Louys de Moscoso: les Expéditions des François dans cette partie de la Floride, qui est aujourd'hui partagée entre les Anglois & les Espagnols; l'établissement de Saint Augustin par Dom Pedro Menendez, après que ce Général eut chassé les François de la Floride, & la guerre qu'il eut à soutenir contre le Chevalier François Drack, Anglois.

Sagard.

1636.

Histoire du Canada, & Voyages, que les Freres Mineurs Recollets y ont fait pour la conversion des Infidéles ; où est amplement traité des choses principales arrivées dans ce Pays depuis l'an 1615. jusqu'à la prise, qui en a été faite par les Anglois : des biens & commodités, qu'on en peut esperer : des mœurs, cérémonies, créances, loix & coûtumes merveilleuses de ses Habitans : des conversions & Baptême de plusieurs, & des moyens nécessaires pour les amener à la connoissance de Dieu : l'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularités, qui se remarquent en la suite de l'Histoire. Fait & composé par le Frere Gabriel Sagard Théodat, *Mineur Recollet de la Province de Paris*, octavo. *A Paris, chez* Claude Sonnier 1686.

L'Auteur de cet Ouvrage avoit demeuré quelque tems parmi les Hurons, & raconte naïvement tout ce qu'il a vû, & oui dire sur les lieux, mais il n'a pas eu le tems de voir assez bien les choses, encore moins de vérifier tout ce qu'on lui avoit dit. Le Vocubalaire Huron, qu'il nous a laissé, prouve que, ni lui, ni aucun de ceux, qu'il a pu consulter, ne sçavoient bien cette langue, laquelle est très-difficile ; par conséquent que les conversions des Sauvages n'ont pas été en grand nombre de son tems. D'ailleurs il paroît homme fort judicieux, & très-zélé, non-seulement pour le salut des ames, mais encore pour le progrès d'une Colonie, qu'il avoit presque vû naître, & qu'il a vuë presque étouffée dans son berceau, par l'invasion des Anglois. Du reste il nous apprend peu de choses intéressantes.

Hugonis Grotii *de origine gentium Americanarum dissertatio.* In quarto, 1642. Le sentiment de Grotius ne fut pas approuvé, & dès l'année suivante on en vit paroître une critique sous ce titre, Joannis de Laët *Antuerpiensis notæ ad dissertationem* Hugonis Grotii *de origine gentium Americanarum, & observationes aliquot ad meliorem indaginem difficillimæ hujus questionis. Parisiis, apud Viduam* Guillelmi Pelé, *viâ Jacobeâ, sub signo Crucis aurea* 1643. Jean de Laët ne s'en tient pas à la censure de l'opinion de Grotius, il rapporte les sentimens du P. Joseph de Acosta, Jesuite Espagnol, de Marc Lescarbot, & d'Edouart de Brerevood Anglois, sur le même sujet, & les refute pareillement. Grotius. 1642. 1643. Laët. 1643. 1644.

Grotius repliqua avec hauteur, & dès la même année il publia sa replique sous ce titre, Hugonis Grotii *de origine gentium Americanarum dissertatio altera adversus obtrectatorem. Parisiis apud* Sebastianum Cramoisy, *Architypographum Regium, viâ Jacobeâ, sub Ciconiis* 1643. Laët répondit en 1644. par un écrit intitulé, Joannis de Laët *Antuerpiani responsio ad dissertationem secundam* Hugonis Grotii *de origine gentium Americanarum, cum indice ad utrumque libellum, Amstelrodami apud* Ludovicum Elzeverium 1643.

La même année on imprima à Paris un petit Ouvrage sous ce titre. *Animadversio* Joannis B. Poissonis, *Andegavi, ad ea, quæ celeberrimi viri* Hugo Grotius *&* Joannes Lahetius *de origine gentium Peruvianarum & Mexicanarum scripserunt : sive Prodromus Commentarii in decimum-octavum caput Esaiæ. Parisiis* 1644. Mais c'est très-peu de chose, que cet écrit. Poisson. 1644.

Le Blanc. 1644. *Les voyages fameux du Sieur* Vincent le Blanc, *Marseillois, qu'il a fait depuis l'âge de douze ans jusqu'à soixante aux quatre parties du Monde : à sçavoir, aux Indes Orientales & Occidentales, en Perse & Pegu ; aux Royaumes de Fez, de Maroc & de Guinée, & dans toute l'Afrique intérieure, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusques en Alexandrie, par les Terres de Monomotapa, du Prête-Jan, & de l'Egypte ; aux Isles de la Mediterannée, & aux principales Provinces de l'Europe, &c. rédigés fidélement sur ses Memoires & Registres, tirés de la Bibliothéque de M.* de Peiresc, *Conseiller au Parlement de Provence, & enrichis de très-curieuses Observations, par* Pierre Bergeron, *Parisien*, in-quarto, *à Paris chez* Gervais Clousier, *au Palais, sur les dégrés de la Sainte Chapelle*, 1648. Dans la troisiéme partie de cet Ouvrage il est parlé de presque tous les Pays, dont je donne l'Histoire, mais en très-peu de mots, d'une maniere confuse, peu exacte, & sans ordre.

Hornius. 1652. GeorgI HornI *de Originibus Americanis Libri quatuor. Hagæ Comitis, sumptibus* Adriani Ulacq. 1652. Cet Auteur refute assez bien les opinions de ceux, qui avoient traité ce sujet avant lui, mais pour établir son propre sistême il donne dans des conjectures si frivoles, & si dénuées de vraisemblance, qu'on est surpris qu'elles ayent pu sortir de la tête d'un Homme, qui fait paroître dans son Ouvrage beaucoup de capacité.

Bressani. 1653. *Breve relatione d'alcune Missioni di Padri della Compagnia di* Giesù *nella Nuova Francia del* P. Francisco Giuseppe Bressani *della*

medesima Compagnia, all' Eminentissimo & Reverendissimo Signor Cardinale de Lugo. *In Macerata, per gli heredi d'Agostino* Grisci. 1653. in-quarto. Le P. Bressani, Romain de naissance, fut un des plus illustres Missionnaires du Canada, où il a souffert une rude captivité, & des tourmens inouis. Il parle peu de lui dans son Histoire, qui est bien écrite, mais qui ne traite guére que de la Mission des Hurons, où il a travaillé avec beaucoup de zéle, tant qu'elle a subsisté. Après la destruction presque entiere de cette Nation, & la dispersion de ce qui en restoit, il retourna en Italie, où il a prêché jusqu'à sa mort, avec d'autant plus de fruit, qu'il portoit dans ses mains mutilées de glorieuses marques de son Apostolat parmi les Infidéles.

Boucher. 1664.

Histoire véritable & naturelle des mœurs & productions du Pays de la Nouvelle France, vulgairement ditte le Canada. Petit in-douze, à Paris, chez Florentin Lambert *ruë Saint Jacques à l'Image S. Paul* 1664. L'Auteur de ce petit Ouvrage, n'est pas le P. Pierre Boucher, Jesuite, comme l'a cru M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy, mais le Sieur Pierre Boucher, Gouverneur des Trois Rivieres, un des premiers Habitans de la Nouvelle France, où imitateur de la simplicité & de la pieté des Patriarches, il a participé aux bénédictions, que Dieu a répandues sur eux, ayant vû sa nombreuse & florissante postérité jusqu'à la cinquiéme génération. Il est mort âgé de près de cent ans, & sa veuve, qui lui a survêcu de quelques années, a vû les petits Fils de ses petits Fils. Il avoit été député à la Cour pour representer les besoins

ſpirituels & temporels de la Colonie, & ce fut dans ce voyage, qu'il fit imprimer la petite relation, dont il s'agit, & qui ne comprend qu'une notice aſſez ſuperficielle, mais fort fidéle du Canada.

Du Creux. 1664. *Hiſtoria Canadenſis, ſeu nova Francia, Libri decem ad annum uſque 1656. Autore Patre* Franciſco Creuxio *è Societate* Jeſu, in-quarto, *Pariſiis, apud Sebaſtianum* Cramoiſy, *& Sebaſtianum* Mabre Cramoiſy, *Typographos Regios, viâ Jacobeâ, ſub Ciconiis, anno* 1664. Cet Ouvrage extrêmement diffus a été composé preſqu'uniquement ſur les relations des Jeſuites. Le P. du Creux n'a pas fait aſſez d'attention, que des détails, qu'on voit avec plaiſir dans une Lettre, ne ſont point ſupportables dans une Hiſtoire ſuivie, ſurtout quand ils ont perdu l'agrément de la nouveauté.

Andrada. 1666. *Claros Varones de la Compania de* Jeſu *en Santitad, letras, y zelo de las almas, por el Padre* Alonſo de Andrada, *de la miſma Compania,* Folio, *Madrid.* 1666. Dans les deux Volumes de cet Ouvrage il eſt parlé de preſque tous les Jeſuites, qui ont ſacrifié leurs vies pour le ſalut des Peuples du Canada; mais en très-peu de mots, & ſans aucun détail. Il n'en eſt pas de même de l'Ouvrage ſuivant.

Alegamba, Nadaſi. 1667. *Mortes illuſtres & geſta eorum, de Societate* Jeſu, *qui in odium Fidei ab Ethnicis, Hareticis, vel aliis, igne, ferro, aut morte aliâ necati, arumniſve confecti ſunt; Autore* Philippo Alegambe, *Bruxellenſi; ex eâdem Societate: extremos aliquot annos, morteſque illuſtres, uſque ad annum* 1664. *adjecit* Joan-

nes Nadasi, *ejusdem Societatis* Jesu, *Romæ* 1667. Folio.

Toutes ces vies sont écrites avec beaucoup d'ordre, & sur de bons Memoires; plusieurs mêmes sont fort détaillées. On y trouve presque toutes celles des Jesuites, qui ont peri d'une mort violente dans l'exercice de leur Ministére au Canada.

Description geographique & historique des Denys.
Côtes de l'Amérique Septentrionnale, avec 1672.
l'Histoire naturelle du Pays; par M. Denys, *Gouverneur, Lieutenant Général pour le Roy, & proprietaire de toutes les Terres & Isles, qui sont depuis le Cap de Campseaux, jusqu'au Cap des Rosiers. Deux Volumes in-douze, à Paris, chez* Claude Barbin. 1672. L'Auteur de cet Ouvrage étoit un homme de mérite, qui eût fait un très-bon Etablissement dans la Nouvelle France, s'il n'eût point été traversé dans ses Entreprises, & qui ne dit rien, qu'il n'ait vû par lui-même. Il nous donne dans son premier Volume une description fort exacte de tout le Pays, qui s'étend depuis la Riviere de Pentagoët, en suivant la Côte, jusqu'au Cap des Rosiers, qui est la pointe méridionale de l'embouchure du Fleuve Saint Laurent. Le second Volume comprend l'Histoire naturelle du même Pays, & en particulier tout ce qui regarde la pêche de la moruë. L'Historien y traite en peu de mots des Sauvages de ces Cantons, de la nature & des richesses du Pays, des Animaux, des Rivieres, de la qualité des bois: & il y a ajoûté quelques traits historiques touchant les Etablissemens de ceux, qui partageoient avec lui la proprieté & le Gouvernement de l'Acadie & des environs.

Hudſon. 1673.

Deſcriptio ac delineatio geographica detectionis Freti, ſive tranſitûs ad Occaſum ſupra terras Americanas in Chinam inventi ab Henrico Hudſon. *Amſtelodami* 1673. in-quarto. L'Auteur, comme il paroît par le titre de cet Ouvrage, ſe flattoit que le paſſage à la Chine étoit trouvé par le Détroit d'Hudſon. Mais on a reconnu dans la ſuite qu'il étoit encore bien loin de ſon compte.

Tanner. 1673.

Societas Jeſu *uſque ad ſanguinis profuſionem in Europâ, Aſiâ, Africâ, & Americâ militans, ſive vita & mortes eorum, qui in causâ Fidei interempti ſunt, cum iconibus ſingulorum. Autore* Mathiâ Tannero S. J. *Pragæ*, 1673. folio. On trouve dans cet Ouvrage l'Hiſtoire plus abregée, ou plûtôt l'éloge de quelques-uns des mêmes Miſſionnaires du Canada, dont les PP. Alegambe & Nadaſi ont parlé plus amplement & plus hiſtoriquement.

Société de Montreal. 1674.

Motifs de la Societé de Montreal. Brochure in-quarto. *A Paris, ſans* nom d'Imprimeur. 1674. Cette Brochure expoſe les motifs, qui ont porté pluſieurs perſonnes de pieté à faire à Montreal un Etabliſſement, lequel avoit pour objet principal la converſion des Sauvages, & la conſervation de ceux, qui étoient déja Chrétiens.

Dom Claude Martin. 1677.

La Vie de la vénérable Mere Marie de l'Incarnation, *premiere Supérieure des Urſulines de la Nouvelle France, tirée de ſes lettres & de ſes écrits*, in-quarto, *à Paris, chez* Louys Billaine 1677. L'Auteur eſt D. Claude-Martin, fils de la Mere Marie de l'Incarnation; ſon Ouvrage n'a d'autre défaut, que de contenir bien des choſes étrangeres au ſujet. C'eſt ce qui m'a engagé en 1724. de publier une

nouvelle Vie de cette excellente Religieuſe, qui fut nommée la Sainte Thereſe de France, & dont nous avons pluſieurs ouvrages. Cette nouvelle Vie fut imprimée à Paris chez Briaſſon *in-octavo*. Au reſte dans l'un & l'autre Ouvrage c'eſt preſque toujours la Mere de l'Incarnation, qui raconte elle-même tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & elle, & qui rapporte les divers évenemens de ſa vie, à peu près comme a fait Sainte Thereſe.

Marie de l'Incarnation. 1681.

Lettres de la Mere Marie de l'Incarnation, *premiere Supérieure des Urſulines de la Nouvelle France*, in-quarto, *à Paris*, *chez Louys* Billaine, 1681. Ces lettres, qui ſont bien écrites & dignes de la grande réputation de ſainteté, d'eſprit, & d'habileté dans toutes ſortes d'affaires, & ſurtout dans la vie ſpirituelle de cette Femme admirable, contiennent pluſieurs faits hiſtoriques, arrivés pendant les trente-deux années, qu'elle a vêcu au Canada, où elle prit terre en 1640.

Citry de la Guette. 1685.

Hiſtoire de la conquête de la Floride par un Gentilhomme de la Ville d'Elvas, *traduite en François par* M. Citry de la Guette, *à Paris*, *in-douze* 1655. Cet Ouvrage contient à peu près les mêmes choſes, que celui de Garcilaſſo de la Vega, dont j'ai parlé plus haut, & n'eſt pas moins eſtimé. La traduction l'eſt auſſi beaucoup.

Marquette. 1687.

Découverte de quelques Pays & Nations de l'Amerique Septentrionnale. C'eſt le Journal, que fit le P. Marquette, Jeſuite, de ſon voyage du Miciſſipi, lorſqu'il découvrit ce grand Fleuve en 1673. avec le Sieur Joliet. On le trouve dans un *Recueil des voyages de* M. Thevenot *dédié au Roy*, *& imprimé à Paris*

chez Thomas Moette, *rue de la Vieille Boucleric à S. Michel.* in-quarto 1687.

Hennepin. *Description de la Louysiane nouvellement découverte au S. O. de la Nouvelle France par ordre du Roy, avec la Carte du Pays, les mœurs & la maniere de vivre des Sauvages, dédiée à Sa Majesté par le P.* Louys Hennepin, *Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique.* In douze, *à Paris chez* Amable Auroy, *ruë S. Jacques à l'Image S. Jerôme* 1683.

1688.
1697.
1698.

Le P. Hennepin avoit été fort lié avec M. de la Sale, & l'avoit suivi aux Illinois, d'où ce Voyageur l'envoya avec le Sieur Dacan remonter le Micissipi. C'est ce voyage, qu'il décrit ici. Le titre, que porte cet Ouvrage, n'est pas juste; car le Pays, que le P. Recollet & le Sieur Dacan découvrirent en remontant ce Fleuve, depuis la Riviere des Illinois jusqu'au Sault Saint Antoine, n'est pas de la Louysiane, mais de la Nouvelle France. Celui d'un second Ouvrage du P. Hennepin, qui se trouve dans le V. Recueil des voyages au Nord, ne l'est pas davantage, il porte: *Voyage en un Pays plus grand que l'Europe entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique.* Car si loin qu'on ait remonté le Micissipi, on a encore été bien éloigné de la Mer glaciale. Lorsque l'Auteur publia cette seconde relation, il étoit brouillé avec M. de la Sale. Il paroît même qu'il avoit défense de retourner dans l'Amérique, & que ce fut le chagrin, qu'il en conçut, qui le porta à s'en aller en Hollande, où il fit imprimer un troisiéme Ouvrage intitulé: *Nouvelle description d'un très-grand Pays situé dans l'Amérique entre*

le Nouveau Mexique & la Mer glaciale, depuis l'an 1670. jusqu'en 1682. avec des Reflexions sur les entreprises de M. Cavelier de la Sale, *& autres choses concernant la description & l'Histoire de l'Amérique Septentrionnale.* In-douze, *à Utrecht* 1697. L'année suivante on le réimprima au même endroit en deux Volumes, sous le titre, *Voyage, ou découverte d'un très-grand Pays,* &c. Au reste l'un & l'autre ne sont que des éditions augmentées du second Ouvrage de l'Auteur. Il n'y décharge pas seulement son chagrin sur le Sieur de la Sale, il le fait encore retomber sur la France, dont il se croyoit maltraité, & croit sauver son honneur en déclarant qu'il étoit né sujet du Roy Catholique. Mais il devoit se souvenir que c'étoit aux frais de la France, qu'il avoit voyagé dans l'Amérique, & que c'étoit au nom du Roy Très-Chrétien, que lui & le Sieur Dacan avoient pris possession des Pays, qu'ils avoient découverts. Il ne craignit pas même d'avancer que c'étoit avec l'agrément du Roy Catholique, son premier Souverain, qu'il dédioit son Livre au Roy d'Angleterre Guillaume III. & qu'il sollicitoit ce Monarque à faire la conquête de ces vastes Regions, à y envoyer des Colonies, & à y faire prêcher l'Evangile aux Infidéles; démarche, qui scandalisa les Catholiques, & fit rire les Protestans mêmes, surpris de voir un Religieux, qui se disoit Missionnaire & Notaire Apostolique, exhorter un Prince Hérétique à fonder une Eglise dans le Nouveau Monde. Du reste tous ces Ouvrages sont écrits d'un style de déclamation, qui choque par son enflure, & révolte par les libertés, que se don-

ne l'Auteur, & par ses invectives indécentes. Pour ce qui est du fond des choses, le P. Hennepin a cru pouvoir profiter du privilege des Voyageurs : Aussi est-il fort décrié en Canada, ceux qui l'avoient accompagné, ayant souvent protesté qu'il n'étoit rien moins que véritable dans ses Histoires.

M. de Saint Valier. 1688. *Etat present de l'Eglise & de la Colonie Françoise dans la Nouvelle France, par M. l'Evêque de Quebec*, octavo, *à Paris, chez* Robert Pepie, *ruë S. Jacques à S. Basile.* 1688. M. de S. Valier ayant été nommé à l'Evêché de Quebec, vacant par la démission de M. de Laval, voulut, avant que d'être sacré, prendre connoissance de son Diocése, & s'embarqua en 1685. pour le Canada. L'année suivante il retourna en France, & composa en forme de lettre une relation de son voyage, où il exposoit la situation presente de la Nouvelle France. Ce petit Ouvrage est bien écrit, & digne de son Auteur, qui a gouverné plus de quarante ans cette Eglise, & y a laissé d'illustres marques de sa charité, de sa pieté, de son désintéressement & de son zéle.

Le Clercq. 1691. *Premier établissement de la Foy dans la Nouvelle France, contenant la publication de l'Evangile, l'Histoire des Colonies Françoises, & les fameuses découvertes depuis le Fleuve Saint Laurent, la Louysiane, & le Fleuve Colbert, jusqu'au Golphe Mexique, achevées sous la conduite de feu M.* de la Sale, *par ordre du Roy; avec les victoires remportées en Canada par les armes de Sa Majesté sur les Anglois & les Iroquois en 1690. dédié à M. le Comte de* Frontenac, *Gouverneur & Lieutenant Géné-*

ral de la Nouvelle France ; par le P. Chrétien le Clercq, *Missionnaire Recollet de la Province de S. Antoine de Pade en Artois, Gardien des Recollets de Lens, deux volumes* in-douze, *à Paris, chez* Amable Auroy, *ruë S. Jacques à S. Jerôme.* 1691. Cet Ouvrage, où l'on a lieu de croire que le Comte de Frontenac a mis là main, est communément assez bien écrit, quoiqu'il y régne un goût de déclamation, qui ne prévient pas en faveur de l'Auteur. Le P. le Clercq n'y traite guére des affaires de la Religion, qu'autant que les Religieux de son Ordre y ont eu part; de l'Histoire de la Colonie, que par raport au Comte de Frontenac; & des découvertes, que de celles, où ses Confreres avoient accompagné le Sieur de la Sale.

Nouvelle Relation de la Gaspesie, qui contient les mœurs & la Religion des Sauvages Gaspesiens, *porte-Croix, adorateurs du Soleil, & d'autres Peuples de l'Amérique Septentrionnale, dite Canada, dédiée à Madame la Princesse* d'Epinoy, *par le* P. Chrétien le Clercq, *Missionnaire Recollet de la Province de S. Antoine de Pade en Artois, & Gardien du Couvent de Lens,* in-douze, *à Paris, chez* Amable Auroy, *ruë S. Jacques à l'Image S. Jerôme.* 1691. Une Côte déserte, quelques petites Isles, & des Havres, où l'on fait la pêche; des Sauvages, qui vont & viennent de l'Acadie & des environs; voilà ce que c'est que la Gaspesie, & les Gaspesiens, que l'Auteur appelle *Port-Croix*, sur une fausse tradition; & ce n'est pas de quoi remplir un Volume de 600. pages de choses fort intéressantes.

La Hontan. 1705. *Voyages du Baron de* la Hontan *dans l'Amérique Septentrionnale, qui contiennent une relation des differens Peuples, qui y habitent; la nature de leur Gouvernement, leur commerce, leurs coûtumes, leur Religion, & leur maniere de faire la guerre: l'intérêt des François & des Anglois dans le commerce, qu'ils font avec ces Nations: l'avantage, que l'Angleterre peut retirer de ce Pays étant en guerre avec la France. Le tout enrichi de Cartes & de figures.* in-douze.

Memoires de l'Amérique Septentrionnale, ou la suite des voyages de M. de la Hontan, *qui contiennent la description d'une grande étenduë de Pays de ce Continent, l'intérêt des François & des Anglois, leur commerce, leurs navigations, les mœurs & les Coûtumes des Sauvages, &c. avec un petit Dictionnaire de la Langue du Pays. Seconde édition augmentée d'une conversation de l'Auteur, avec un Sauvage distingué;* Volume in-douze, *à Amsterdam, par Jonas l'Honnoré à la Haye* 1705.

L'Auteur, quoi qu'homme de condition, fut d'abord Soldat en Canada. Il fut fait ensuite Officier, & ayant été envoyé en Terre-Neuve en qualité de Lieutenant de Roy de Plaisance, il se brouilla avec le Gouverneur, fut cassé, & se retira d'abord en Portugal, ensuite en Dannemarck. La grande liberté, qu'il a donnée à sa plume, a beaucoup contribué à faire lire son Livre, & l'a fait rechercher avec avidité par tout, où l'on n'étoit pas à portée de sçavoir que le vrai y est tellement confondu avec le faux, qu'il est nécessaire d'être bien instruit de l'Histoire du Canada,

nada, pour l'en démêler, & que par conséquent il n'apprend rien aux uns, & ne peut que jetter les autres dans l'erreur. En effet presque tous les noms propres y sont estropiés, la plûpart des faits y sont défigurés, & l'on y trouve des épisodes entiers, qui sont des pures fictions, tel qu'est le voyage sur la *Riviere Longue*, aussi fabuleuse que l'Isle *Barataria*, dont Sancho Pansa fut fait Gouverneur. Cependant en France & ailleurs le plus grand nombre a regardé ces Memoires comme le fruit des voyages d'un Cavalier, qui écrivoit mal, quoi qu'assez légerement, & qui n'avoit point de religion, mais qui racontoit assez sincérement ce qu'il avoit vû; d'où il est arrivé que les Auteurs des Dictionnaires Historiques & Géographiques les ont presque toujours suivis & cités préferablement aux autres Memoires plus fidéles, qu'ils ne se sont pas même donné la peine de consulter. On leur a rendu plus de justice en Canada, où l'Auteur passe communément pour un Romancier.

On a retranché dans cette édition le voyage de Portugal & de Dannemarck, où le Baron de la Hontan se fait voir aussi mauvais François, que mauvais Chrétien, & l'on y a retouché son style embarrassé & souvent barbare. Il s'en faut pourtant bien que ce soit un Ouvrage bien écrit. C'est peut-être la conformité de style, qu'on y remarque avec celui de l'Atlas de Geudreville, qui a fait juger que c'étoit par les mains de ce Moine Apostat, qu'il avoit passé. Le Dictionnaire de la Langue du Pays, annoncé dans le titre, comme s'il n'y avoit qu'une Langue en Canada, n'est

qu'un assez méchant vocabulaire de la Langue Algonquine ; & les conversations avec le Sauvage Adario, n'est qu'une supposition de l'Auteur, qui a voulu nous apprendre ce qu'il pensoit sur la Religion.

Jouvenci. 1710. *Historia Societatis* Jesu *pars quinta*, *Tomus posterior ab anno Christi* 1591. *ad annum* 1616. *Autore* Josepho Juvencio, *Societatis ejusdem Sacerdote*. Folio, *Roma* 1710.

On ne trouve dans cet Ouvrage, par rapport à mon Histoire, que l'Expédition des Jesuites en Acadie & à Pentagoet en 1611. C'est au livre XV. à la fin duquel l'Auteur donne en abregé une notice du Canada & des Sauvages, tirée des relations des Jesuites.

Joutel. 1713. *Journal historique du dernier voyage, que feu M.* de la Sale *fit dans le Golphe Mexique pour trouver l'embouchure de la Riviere* de Micissipi, *nommée à present la Riviere* de S. Louys, *qui traverse la Louysiane ; où l'on voit l'Histoire tragique de sa mort, & plusieurs choses curieuses du Nouveau Monde par M.* Joutel, *l'un des Compagnons de ce voyage ; redigé & mis en ordre, par M.* de Michel, *petit* in-douze. *A Paris, chez* Etienne Robinot, *Quay des Augustins, à l'Ange Gardien* 1713. J'ai vû M. Joutel à Rouën en 1723. C'étoit un fort honnête homme, & le seul de la Troupe de M. de la Sale, sur qui ce célébre Voyageur pût compter ; aussi Joutel lui a-t-il rendu d'importans services. Il se plaignoit qu'en retouchant son Ouvrage, on l'avoit un peu alteré. Mais il ne paroît pas qu'on y ait fait de changemens essentiels.

Lettres édifiantes. *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires*

de la Compagnie de Jesus. *Volumes* in-douze. Dans le dixiéme Volume imprimé à Paris chez Jean Barbou, ruë Saint Jacques aux Cigognes 1712. il y a une lettre du P. Gabriel Marêt, où il décrit le voyage, qu'il avoit fait en 1694. avec M. d'Iberville à la Baye d'Hudson, & cette lettre contient plusieurs particularités touchant ces quartiers Septentrionnaux.

Dans l'onziéme imprimé à Paris chez Nicolas le Clerc, ruë Saint Jacques en 1715. il y a une autre lettre du même Missionnaire, dattée du neuviéme de Novembre 1712. du Pays des Illinois. Elle contient diverses circonstances de l'établissement des François, & de la Religion Chrétienne parmi ces Sauvages, dont une partie étoit dèslors sur le Micissipi.

Dans le douziéme, imprimé chez le même en 1717. on en trouve une du P. le Cholenec, Missionnaire parmi les Iroquois, sur la vie & la sainteté de Catherine *Tegahkouita*, Vierge Iroquoise, surnommée *la Bonne Catherine*, & dont le tombeau est devenu célébre par un grand nombre de miracles.

Dans le treiziéme, imprimé chez le même en 1720. il y en a une autre du P. le Cholenec, où ce Missionnaire rapporte la mort précieuse de quelques Néophytes Iroquois de l'un & de l'autre sexe, qui ont enduré les supplices les plus affreux, & donné leur sang pour Jesus-Christ.

Dans le dix-septiéme, imprimé chez le même & chez le Mercier Fils en 1736. on trouve une lettre du Pere Sebastien Rasle, écrite de la Mission de Narantsoak, où il y

a un détail curieux de ce qui s'est passé entre les Anglois & les Sauvages Abénaquis au sujet du Traité d'Utrecht, jusqu'à la mort de ce Missionnaire, qui avoit déja été tué par les Anglois, lorsque la lettre arriva en France. Une autre lettre du P. de la Chasse, Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jesus dans la Nouvelle France, écrite de Quebec le 29. Octobre 1724. & qui est inserée dans le même Volume, nous apprend les circonstances de cette mort.

Le vintiéme Volume, imprimé chez les mêmes Libraires en 1731. nous instruit dans l'Epître dédicatoire du P. du Halde, & dans une lettre du P. le Petit, Supérieur des Jesuites de la Loüysiane, de la mort de deux Missionnaires Jesuites, massacrés par les Yasous & les Natchez avec un très-grand nombre de François. Le P. le Petit nous y donne aussi une notice assez détaillée de la Nation de Natchez.

Dans le vint-troisiéme, imprimé chez G. le Mercier ruë Saint Jacques au Livre d'or en 1738. Il y a une lettre du P. Rasles, écrite quelque tems avant sa mort, où il rapporte plusieurs coûtumes & manieres de différentes Nations Sauvages, parmi lesquelles il avoit vêcu.

Voyages au Nord. 1715. 1724.

Recueil des voyages au Nord, contenant divers Mémoires très-utiles au commerce & à la navigation. Trois Volumes in-douze à Amsterdam chez Frederic Bernard 1715. réimprimé chez les mêmes avec une augmentation de cinq autres Volumes. On trouve par rapport aux sujets, que je traite, dans le troisiéme Volume, 1°. *une relation de Terre-*

Neuve traduite de l'Anglois de White, *enrichie d'une très-belle Carte de* Guillaume de l'Isle de tout *l'hémisphere Septentrionnal.* Cette relation est assez instructive pour la pêche des Moruës, qui fait toute la richesse de l'Isle de Terre-Neuve. L'Auteur parle ensuite de l'Isle Royale, nommée alors *l'Isle de Cap Breton*, mais il n'en paroît pas bien instruit. 2°. *Un Mémoire touchant Terre-Neuve & le Golphe de Saint Laurent, extrait des meilleurs Journaux de Mer par l'Auteur de la Relation précédente.* Ce Mémoire est pareillement accompagné d'une Carte, & il n'est proprement lui-même qu'un routier, où le *gisement* des Terres paroît assez exactement marqué.

Tout le cinquiéme Volume a rapport à mon Histoire, mais je n'en ai pas tiré beaucoup de secours. Il comprend 1°. *une Relation de la Louysiane, ou Micissipi*, écrite à une Dame par un Officier de Marine, fort honnête homme, & qui ne dit guére que ce qu'il a vû, ou appris sur les lieux; mais il n'a pas eu le tems de s'instruire beaucoup de la nature du Pays; encore moins de l'histoire de la Colonie.

2°. *Relation de la Louysiane, ou du Micissipi par le* Chevalier de Tonti, *Gouverneur du Fort de Saint Louys aux Illinois.* Cet Officier étoit bien capable de nous donner de fort bons Mémoires touchant cette Colonie, à l'établissement de laquelle il a travaillé plus que personne; mais il a désavoué cette Relation, qui ne lui feroit honneur par aucun endroit.

3°. *Voyage en un Pays plus grand que l'Europe*, &c. J'ai parlé ailleurs de cet Ouvrage du P. Hennepin.

4°. *Relation des voyages de* Gosnol, Prince, *&* Gilbert *à la Virginie en 1602. & 1603.* Ce n'est qu'un Journal de Marine, qui peut être de quelque utilité aux Pilotes.

5°. *Relation du Détroit & de la Baye d'Hudson par* M. Jeremie. J'ai connu l'Auteur qui étoit un fort honnête homme, & un habile voyageur. Ce fut lui, qui après la paix d'Utrecht remit aux Anglois le Fort Bourbon, ou Port Nelson, dans la Baye d'Hudson, où il commandoit depuis six ans. Sa Relation est fort instructive, & judicieusement écrite.

6°. *Les trois navigations du Chevalier* Martin Frobisher. Ce Navigateur avoit été chargé par la Reine d'Angleterre Elizabeth de chercher un chemin au Japon & à la Chine par le Nord du Canada : il fit pour cela à grands frais trois tentatives très-inutiles, si ce n'est qu'il découvrit plusieurs Pays au Nord de la Baye d'Hudson.

La Potherie. 1722. *Histoire de l'Amérique Septentrionale par M. de Bacqueville de la* Potherie, *né à la Guadaloupe dans l'Amérique Méridionnale, Aide-Major dans ladite Isle. Quatre Volumes in-douze enrichis de figures : à Paris chez* Jean-Luc Nion *au premier Pavillon des quatre Nations, à Sainte Monique, &* François Didot, *à l'entrée du Quay des Augustins à la Bible d'or* 1722. Cet Ouvrage, qui est écrit en forme de lettres, excepté le second Volume, qui est distribué par Chapitres, renferme des Mémoires assez peu digerés & mal écrits sur une bonne partie de l'Histoire du Canada. On peut compter sur ce que l'Auteur dit comme témoin oculaire ; il paroît sincere & sans passion, mais il n'a pas toujours été bien instruit sur le reste.

Mœurs des Sauvages Amériquains comparées aux mœurs des premiers tems, par le P. Lafitau *de la Compagnie de* Jesus. *Ouvrage enrichi de figures en taille douce. Deux Volumes* in-quarto : *à Paris, chez* Saugrain *l'aîné, & Charles-Estienne* Hochereau 1723. L'année suivante cet Ouvrage fut réimprimé à Rouen assez mal en quatre Volumes in-douze, au nom des mêmes Libraires. On y trouve un grand détail des mœurs, des coûtumes & de la religion des Sauvages de l'Amerique, surtout de ceux du Canada, que l'Auteur avoit vûs de plus près, ayant été Missionnaire parmi les Iroquois. Aussi n'avions-nous rien de si exact sur ce sujet. Le parallele des anciens Peuples avec les Amériquains a paru fort ingénieux, & suppose une grande connoissance de l'antiquité. Lafitau. 1723.

Ensayo cronologico para la Historia general de la Florida desde el ano de 1512. *que descubrio la Florida* Juan Ponce de Leon, *hasta al de* 1722. *escritto por* D. Gabriel de Cardenas Z. Cano. *dedicado al Principe nuestro Senor. En Madrid en la officina Real y à costa de* Nicolas Rodriguez Franco *Impresor de Libros.* Folio. *Ano de* 1723. Le nom de l'Auteur, que porte ce titre, est un nom feint ; l'Ouvrage est de Dom André Gonzalez de Barcia de l'Académie Espagnole, Auditeur du Conseil Suprême de la guerre, & Président de la Sale, un des plus sçavans hommes d'Espagne. Comme il comprend sous le nom de Floride tout le Continent & les Isles adjacentes de l'Amérique Septentrionnale depuis la Riviere de Panuco, qui borne le Mexique à l'Orient, il rapporte par année tout ce qui est arrivé Barcia. 1723.

dans ces vastes Contrées depuis 1512. jusqu'en 1722. Ainsi il parle de tous les Pays, dont je donne l'Histoire.

Salazar.
1729. *Chrysis del Ensayo cronologico para la historia general de la Florida, por un Forastero.* In-quarto. *En Alcala de Henarez* 1725. C'est une critique peu mesurée de l'Ouvrage précédent. L'Auteur y reprend assez bien quelquefois, mais il paroît picqué, & ne ménage point les termes: cet Auteur, déguisé sous le nom d'un étranger, est Dom Joseph de Salazar, Chevalier de Saint Jacques, du Conseil des Ordres du Roy, Historiographe d'Espagne & des Indes.

Garcia Barcia.
1729. *Origen de los Indios de el Nuevo Mondo; e Indias Occidentales, averiguado con discurso de opiniones, por el Pedro presentado* Fr. Gregorio Garcia *de la Orden de Predicadores. Tratan se en este Libro varias cosas y puntos curiosos, tocantes à diversas ciencias, y facultades, conque se varia historia de mucho gusto para el ingenio y entendimiento de hombres agudos y curiosos. Segunda impresion emendada, y anadida de algunas opiniones, o cosas notables, en mayor prueba de lo que contiene, con tres tablas mui pontuales de los capitulos, de las materias, y Autores, que las traten: dirigido al Angelico Dottor* S. Thomas de Aquino; *con privilegio real. En Madrid, en la impresa de* Francisco Martinez *Abad.* Folio. 1729.

L'Ouvrage du P. Garcia imprimé en 1607. à Valence en Espagne, en un Volume *in-octavo*, avec les additions de l'Editeur, qui est l'Auteur de *l'Ensayo Cronologico para la Historia general de la Florida*, est devenu un

Volume *in-folio* à deux colonnes. Auſſi tout ce qu'on a jamais imaginé ſur l'origine des Amériquains, & ſur la maniere, dont ce Nouveau Monde a été peuplé, s'y trouve ramaſſé, & expoſé avec une érudition infinie, mais qui n'eſt pas toujours néceſſaire.

Methode pour étudier l'Hiſtoire, avec un catalogue des principaux Hiſtoriens, & des remarques ſur la bonté de leurs Ouvrages, & ſur le choix des meilleures éditions, par M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy, *nouvelle édition, augmentée & ornée de Cartes géographiques. A Paris, chez* Pierre Gandouin, *Quay des Auguſtins, à la Belle Image. Quatre Volumes* in-quarto. Tout ce que l'on peut dire de cet Ouvrage par rapport à mon ſujet, c'eſt que l'Auteur eſt bien peu au fait de l'Hiſtoire du Nouveau Monde, & de ceux, qui en ont écrit juſqu'à préſent. Lenglet du Freſnoy.

The natural Hiſtori, &c. *Hiſtoire naturelle de la Caroline, de la* Floride *& des Iſles Bahama, contenant les Deſſeins des Oiſeaux, Animaux, Poiſſons, Serpens, Inſectes & Plantes: & en particulier des arbres des Forêts, arbriſſeaux & autres Plantes, qui n'ont point été décrits juſqu'à preſent par les Auteurs, ou peu exactement deſſinés, avec leur deſcription en François & en Anglois; à quoi on a ajoûté des Obſervations ſur l'Air, le Sel & les Eaux; avec des Remarques ſur l'Agriculture, les Grains, les Légumes, les Racines, &c. Le tout eſt précedé d'une Carte nouvelle & exacte des Pays, dont il s'agit, par M.* Catesby, *de la Societé Royale.* T. I. *Londres*, 1731. *& ſe vend à Paris chez* Hippolyte-Loüis Guerin, *ruë S. Jacques, à S. Thomas.* Il en a paru depuis Catesby. 1731.

un ſecond Volume. Les figures ſont toutes avec leurs couleurs naturelles. La plûpart des Animaux & des Plantes, dont il y eſt parlé, ſe trouvent dans la Nouvelle France, ou dans la Louyſiane.

La Martiniere. 1735. *Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, pour ſervir de ſuite à l'Introduction à l'Hiſtoire du Baron de Pufendork, par M.* Bruzen la Martiniere, *Géographe de Sa Majeſté Catholique. A Amſterdam, chez Zacharie Châtelain, deux volumes* in-douze 1735. Dans le ſecond Volume de cette continuation l'Auteur parle avec beaucoup de préciſion & d'exactitude des découvertes & des Etabliſſemens des François, Anglois, Hollandois, Suedois, & Danois dans les Iſles & le Continent de l'Amérique Septentrionnale. Il tranche néanmoins un peu court ſur l'Hiſtoire de la Nouvelle France. Il n'a pas non plus ſuivi les meilleurs Mémoires ſur la découverte du Miciſſipi, non plus que ſur les découvertes & les Etabliſſemens des Anglois dans le Nord du Canada, & ſpécialement dans la Baye d'Hudſon.

Lenglet du Freſnoy. 1736. *Méthode pour étudier la Géographie, où l'on donne une deſcription exacte de l'Univers, formée ſur les obſervations de l'Académie Royale des Sciences, avec un Diſcours préliminaire ſur l'étude de cette ſcience, & un Catalogue des Cartes géographiques, des relations, voyages, & deſcriptions les plus néceſſaires pour la Géographie. Par M. l'Abbé* Lenglet du Freſnoy, *cinq volumes in-douze, ſeconde édition. A Paris, chez* Rollin fils *&* de Bure *l'aîné, Quay des Auguſtins* 1736. Il s'en faut bien que l'exécution de cet Ouvrage réponde aux

promesses annoncées dans le titre, & aux réflexions judicieuses de l'Auteur dans son discours préliminaire. M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy semble n'avoir pas même lû les Livres, qu'il cite touchant l'Histoire du Nouveau Monde, & ne choisit pas bien toujours ceux, qu'il doit citer.

Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental, nautica y geographica de D. Antonio de Leon Pinelo, *del Consejo de Su Magestad en la Casa de la Contractation de Sevilla, y Coronista Mayor de las Indias, añadido y enmendado nuevamente, &c. trois volumes* in-folio *à trois colonnes, à Madrid, de l'Imprimerie de* François Martinés Abad. *Ruë del' Olivo baxo.* 1737. Leon Pinelo Barcia. 1737.

L'épitome de Dom Antonio de Leon Pinelo fut imprimé à Madrid en 1629. *in-quarto.* Il y déclaroit dans sa préface que ce n'étoit que l'abregé d'un plus grand Ouvrage, qu'il se promettoit de donner au Public, & dans lequel il se proposoit de dire son sentiment sur tous les Ecrivains, qui ont écrit sur les Indes. Les grandes affaires, dont il fut toujours occupé dans la suite, ne lui ont apparemment pas permis d'exécuter son projet, & il ne l'a été qu'en 1737. par le sçavant & infatigable Dom André Gonzalez de Barcia, à l'exception de la critique des Auteurs, qu'il ne s'est pas permise. Il est étonnant que, cet article retranché, l'Ouvrage ait si prodigieusement grossi entre ses mains; mais il auroit pû s'épargner au moins les trois quarts de la peine, qu'il a prise, en se bornant aux Ouvrages imprimés & manuscrits, qu'on doit s'attendre de trouver dans une pareille Bibliothéque,

en lui ôtant le titre même d'Epitome, qui ne convient nullement à celle-ci. Au reste on y trouvera beaucoup d'ordre. Les Auteurs y sont aisés à trouver dans les Tables, & rangés dans le corps du Livre sous le titre des Pays, dont ils ont parlé; mais les noms propres y sont souvent défigurés.

Lenglet du Fresnoy.

1736. 1739.

Principes de l'Histoire pour l'éducation par années & par leçons, par M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy. *Six volumes* in-douze. *Premiere année à Paris chez* Musier Pere, *Quay des Augustins à l'Olivier* 1736. *Seconde & troisiéme année, chez le même, deux volumes* 1737. *Quatriéme année, chez* Rollin fils, *Quay des Augustins à S. Athanase,* 1737. *Cinquiéme année, chez* de Bure *l'aîné, Quay des Augustins à Saint Paul,* 1737. *Sixiéme année, chez le même,* 1739. Ce sont des abregés d'Histoire assez bien faits. Mais par rapport à mon Ouvrage, je n'y ai rien trouvé. L'Auteur y a fait moins de fautes au sujet du Nouveau Monde, parce qu'il n'en a presque point parlé, pas même dans le dernier Volume, qui regarde l'Histoire Ecclésiastique, à laquelle le Nouveau Monde fournissoit cependant une assez ample matiere.

J'ai encore profité de deux Manuscrits, dont le premier m'a été communiqué par M. Begon, Intendant du Havre, lorsqu'il étoit Intendant de la Nouvelle France. Il est d'un Voyageur de Canada, nommé Nicolas PEROT, qui a parcouru lontems presque toute la Nouvelle France, qui y a été souvent employé par les Gouverneurs Généraux, à cause de son habileté à manier l'esprit des Sauvages, dont il parloit toutes les langues, & qui

s'étoit instruit avec soin de leurs usages. Il étoit d'ailleurs homme de beaucoup d'esprit.

J'ai reçu l'autre de M. d'Artaguette, qui a été Commissaire Ordonnateur de la Louysiane, & qui le tenoit d'un nommé PENICAUT, lequel a demeuré vint ans dans ce Pays, & y a voyagé pendant tout ce tems-là. C'étoit un homme de bons sens, qui s'étoit acquis un grand crédit sur la plûpart des Sauvages de ce Continent, & qui a rendu de bons services à la Colonie. J'ai trouvé dans ces deux Manuscrits bien des éclaircissemens, que j'avois en vain cherché dans les Livres imprimés.

Cependant il y auroit eu de grands vuides dans mon Histoite, si je n'avois trouvé de quoi les remplir dans les pieces originales, qui se conservent au dépôt de la Marine, dont la garde étoit confiée à feu M. de Clerambaut Généalogiste des Ordres du Roy. J'en ai encore tiré une grande utilité, c'est qu'elles m'ont servi de guides pour pouvoir prendre sûrement une vraie route, lorsque les Auteurs, que je consultois, me mettoient en danger de m'égarer. A la vérité toutes ces piéces ne sont pas également autentiques; mais outre qu'en les lisant avec attention, & confrontant les unes avec les autres, on trouve aisément à quoi s'en tenir, il y en a un très-grand nombre, dont il n'est pas possible de revoquer en doute l'autorité. Telles sont en particulier les lettres, que M. le Chevalier de Callieres écrivoit régulierement chaque année aux Ministres dans le tems, qu'il étoit Gouverneur de Montreal, & après qu'il eut été chargé du Gouvernement général de

la Nouvelle France. On y voit un Officier intelligent, ſincere, impartial, allant uniquement au bien, & l'on y trouve ordinairement l'éclairciſſement des doutes, qui ſurviennent en liſant les dépêches des Gouverneurs Généraux & des Intendans, preſque toujours peu d'accord entre eux. Ces mêmes dépêches, ſurtout celles des premiers Gouverneurs, de MM. de Denonville, de Frontenac, de Vaudreuil, de Champigni, de Beauharnois, Raudot & Begon ſont d'ailleurs le véritable fond, où j'ai puiſé tout ce qui regarde le Gouvernement politique & militaire de la Nouvelle France; & je puis dire à proportion la même choſe des Commandans particuliers, & de ceux, qui ont gouverné la Louyſiane, depuis qu'elle fait un Gouvernement indépendant.

Le dépôt des Plans de la Marine ne m'a pas été moins utile, pour ce qui regarde la partie géographique de mon Ouvrage. Il m'étoit même encore plus néceſſaire, parce que je n'aurois pas trouvé ailleurs de quoi y ſuppléer. On jugera par le grand nombre de Plans & de Cartes, dont cet Ouvrage eſt enrichi, quel thréſor renferme ce dépôt. J'ai obligation de ce que j'ai tiré de l'un & de l'autre, premierement à M. le Comte de Maurepas, qui a bien voulu m'en permettre l'entrée, enſuite à M. de Clerambaut pour le premier; à M. le Chevalier d'Albert, qui a la direction du ſecond. Le Public comprendra auſſi-bien que moi, que toutes les richeſſes de ce dernier avoient beſoin pour être miſes en ordre d'une auſſi habile main, que celle de M. Bellin Ingénieur en Chef dans ce dépôt.

TABLE ALPHABETIQUE
DES AUTEURS.



TABLE

DES

PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans ce sixiéme Volume.

K

L

M

Fin de la Table du sixiéme Volume.

PERMISSION
du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus en la Province de France, ſuivant le pouvoir, que j'ai reçu de notre Révérend Pere Général, permets au Pere Pierre-François-Xavier de Charlevoix, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre intitulé *Hiſtoire & Deſcription générale de la Nouvelle France*, qu'il a composé, & qui a été approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente. A Moulins ce 13. Juillet 1740.

JEAN LAVAUD
de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, qui a pour titre, *Hiſtoire & Deſcription générale de la Nouvelle France*, par le Pere de Charlevoix, & j'ai crû qu'on en pouvoit permettre l'impreſſion. A Verſailles le 1er. de Février 1741.

HARDION.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amé PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit, qui a pour titre *Histoire & Description générale de la Nouvelle France* par le Pere DE CHARLEVOIX, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire

d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux, qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de

France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayant-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentiéme jour de Mars l'an de grace mil sept cens quarante un, de notre Regne le vingt sixième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 493. fol. 491. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1725. A Paris, ce 8 May 1741.

SAUGRAIN, Syndic.

tout
tenu
s de
ıſe ,
ffrit
npê-
Pré-
g au
ge,
n'aux
és &
ajoû-
n pre-
aire,
equis
per-
aro,
trai-
Paris
e mil
ne le
eil.

mbre
Paris,
nciens
évrier